

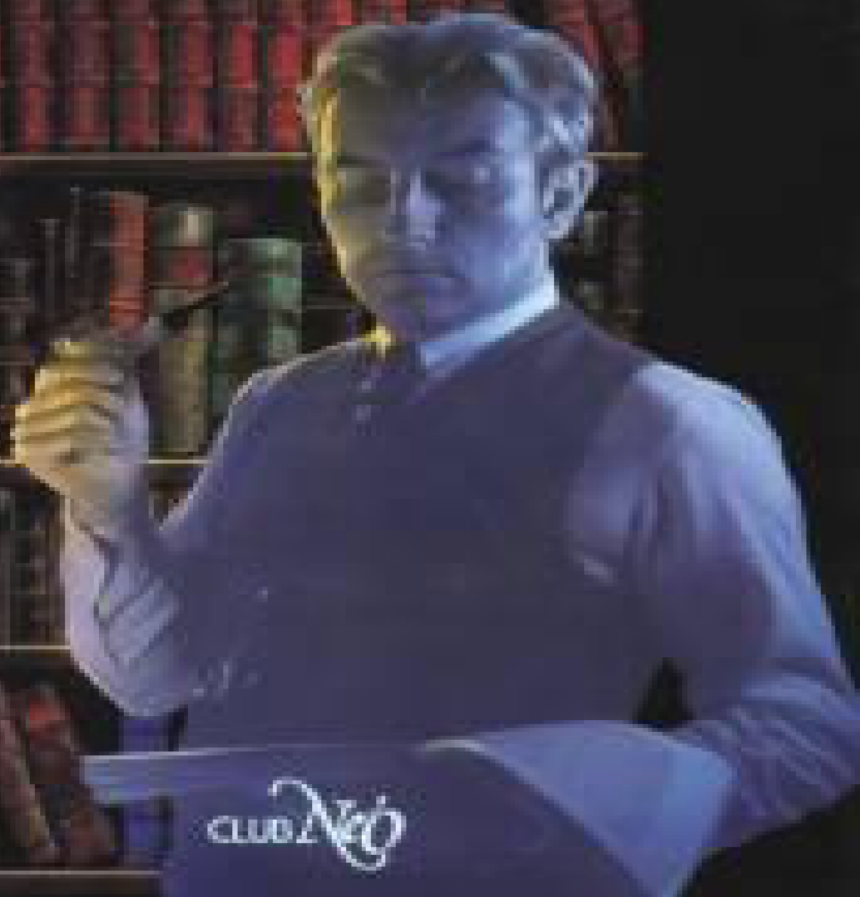
Harry Dickson, L'intégrale Tome 11

Jean Ray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Ediz. 1911
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTEGRALE/11



CLUB *Neo*

Jean
RAY

HARRY
DICKSON

L'INTÉGRALE/11



CLUB *Neo*

Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/11

CLUB *NeO*

Table des matières

MESSIRE

L'ANGUILLE 4

LE CHATIMENT DES

FOYLE 75

LA GRANDE OMBRE 146

LES EAUX INFERNALES 221

LE VAMPIRE QUI

CHANTE 290

AU SECOURS DE LA

FRANCE 357

MESSIRE L'ANGUILLE

1. La terreur des petits vieux

Une vitre vola en éclats, la silhouette agile d'un homme se dressa une seconde sur le rebord de la fenêtre, prit un élan furieux et disparut dans la nuit. Une forte lampe électrique, brandie à travers l'ouverture, promena un jet de clarté dans le jardinet mais, aussitôt, un coup de feu retentit, et elle sauta hors de la main qui la tenait.

— C'est un tireur joliment adroit ! bougonna Harry Dickson en considérant d'une mine piteuse l'objet tordu et sa main légèrement blessée par des éclats de verre.

Tom Wills, qui avait été renversé sur le parquet, se redressa de fort méchante humeur et ramassa le revolver qu'il avait laissé tomber.

— Sale Anguille, la voilà qui file comme toujours !

Son maître partit d'un éclat de rire où l'on pouvait cependant discerner quelque dépit.

— Nous avons sous-estimé notre homme, Tom, avoua-t-il. Passer d'un bond à travers une vitre comme celle-ci est une belle prouesse.

— Il a dû s'entailler rudement la peau, opina Tom Wills.

— Je n'en crois rien, son élan était celui d'un lion qui franchit la barrière d'un kraal. Lancez de toutes vos forces un poing à travers une vitre et vous avez neuf chances sur dix de vous en tirer sans une estafilade. Messire l'Anguille a fait la chose en grand, voilà tout.

— Hé, là ! s'écria le jeune homme. Le bonhomme nous a laissé quelques dépouilles : une valise et un veston.

Il désigna du doigt un veston de laine marron, sur le dossier d'une chaise et, sur le siège, une valise ouverte.

— Il était en pantalon et en chemise quand il a filé, ajouta-t-il.

Nouvel éclat de rire du détective.

— C'est d'un grossier... Ce n'est pas même digne de son originalité. Voulez-vous que je vous dise, mon petit ? Nous allons courir tous les tailleurs de Londres et tous les magasins de confection. Cela nous prendra un temps fantastique, et que trouverons-nous au bout de nos recherches ? Que le veston appartient à un honorable citoyen et qu'il a disparu d'une façon tout à fait mystérieuse ; il en ira de même de la valise. Cela ne m'étonnerait pas autrement qu'ils fussent la propriété d'un inspecteur de Scotland Yard, voire de notre ami Goodfield en personne.

— Voyons toujours la valise, murmura Tom, mal convaincu.

Il en vida le contenu sur le plancher.

— Hm, des portraits découpés dans un magazine !

— Des portraits de Harry Dickson et même un de ce cher Tom Wills ! s'écria le détective, en faisant tout de même la grimace.

— Il y a des inscriptions, observa Tom.

— Elogieuses, je suppose, ricana Harry Dickson.

Tom Wills lut :

— *Harry Dickson, protecteur des petits vieux gâteaux.*

» *Harry Dickson, pêcheur malheureux d'anguilles.*

» *Harry Dickson, carabinier d'Offenbach, ou l'homme qui arrive toujours une minute trop tard.*

» *Harry Dickson, à la recherche du temps perdu à traquer Messire l'Anguille.*

Le détective haussa les épaules.

— Rodomontades, grogna-t-il. Peuh ! ce n'est même pas très nouveau, ni même spirituel, Messire...

— Et pour moi, grinça Tom Wills, qui en rougissait de fureur : *Tom Wills, qui devrait se faire marmiton pour arriver à cuisiner une anguille !*

— Cela démontre pourtant quelque chose, dit à la fin le détective, en repoussant la facétieuse valise, et en n'accordant plus une seconde d'attention au solitaire veston brun, c'est que Messire l'Anguille semble être bien au courant de nos faits et gestes et surtout de nos projets. Il connaissait notre présence dans cette maison et en a profité pour nous donner une leçon à sa manière. Le bougre ne manque pas de cran.

A ce moment, une voix chevrotante s'éleva à l'étage :

— Il ne m'a pas déshabillé, il ne m'a pas retiré mon gilet de flanelle...

— Le vieux Simpleton est content, maugréa Harry Dickson, c'est toujours quelque chose.

Ils se trouvaient dans le salon-fumoir d'une maison de bourgeoisie apparence de Halkin Street, près de Belgrave Square. La soirée était douce et une agréable tiédeur estivale entraînait par la fenêtre brisée.

Un pas léger descendit les marches de bois lisses de l'escalier, avec un rapide et furtif tapotement de hauts talons, et une jeune fille en costume d'infirmière entra sans frapper dans la pièce.

A la vue de la glace en miettes et des mines déconfites des deux détectives, son visage maigre prit une expression revêche.

— Je vois, Mr. Dickson, que ce n'est pas encore aujourd'hui que se vengera l'affront fait au dernier des Castlemain, dit-elle d'une voix pointue.

— Ni celui fait aux honorables Plumwell, Hackdover, Smith, Holloway, Davidson, Brown, Garrison, Goldfinch, continua Harry

Dickson, en saluant avec une exquise politesse.

— Assez ! Je ne vous autorise pas à mêler le nom de ces... épiciers à celui des Castlemain, entendez-vous, Mr. Dickson ? Vous m'avez fait jouer ici un rôle ridicule !

Harry Dickson ne se départit ni de sa bonhomie ni de sa parfaite urbanité.

— Vous avez voulu en être, Miss Barbara Castlemain, dit-il, et grâce aux instances de hautes personnalités du Yard, j'ai bien voulu vous adjoindre à nous dans cette ridicule aventure. Notre métier n'est pas fait uniquement de succès foudroyants. J'avoue d'ailleurs que Messire l'Anguille est un rude lapin, que j'aimerais apprendre à mieux connaître.

— Jamais, cria l'infirmière en tapant du pied, vous n'y réussirez jamais, vous êtes ma foi aussi balourd que n'importe quel bobby de la police !

Elle était furieuse et tout son corps, chétif et mince, tremblait de fureur contenue.

— Comment va cet excellent Mr. Simpleton ? demanda Harry Dickson sans s'émouvoir outre mesure.

— Allez le lui demander vous-même, riposta la jeune fille, je m'en désintéresse. Je m'en vais, je retourne à Castlemain House. Je rougis de honte quand je pense que, pour arriver à un semblable résultat, j'ai dû jouer à la servante d'un petit gâteaux, qui... qui... n'a qu'une femme à journée pour domestique, que j'ai dû lui donner la pâtée comme à un baby, lui sucrer son verre d'eau, prendre sa température. C'est ignoble !

Elle leur tourna le dos et partit en claquant la porte.

— Quelle pécore ! s'écria Tom Wills, j'ai envie d'aller lui arracher son petit bonnet blanc !

— Gardez-vous-en, my boy, dit Harry Dickson en riant, au fond, nous méritons bien quelques reproches. Voici une certaine anguille qui ne demande qu'à être pêchée, pour aller frire dans les poêlons de dame Justice, et nous la laissons filer après l'avoir quasiment tirée sur la berge.

L'affaire était pour le moins curieuse.

Depuis plusieurs mois, un étrange cambrioleur mettait toute la police de Londres sur les dents. Non qu'il emportât d'énormes butins, au contraire, mais ses procédés étaient tellement singuliers qu'il y avait lieu de croire qu'on se trouvait en présence d'un fou ou d'un maniaque.

Sur le point d'être pris, il parvenait toujours à disparaître à la dernière seconde ; en outre, il ne ratait jamais une occasion de se moquer de ses poursuivants, comme il venait de le faire avec Harry Dickson lui-même.

Son habileté, son intelligence, sa froide audace, auraient dû lui permettre de ravir des trésors. Mais il ne se souciait nullement de vider les safes ou les écrins. Il bouleversait les bahuts les moins riches, vidait des tiroirs d'humbles commodes, jetait le désarroi parmi les laissés-pour-compte des vieux greniers. Cela fait, il surgissait, revolver au poing, masque sur le visage, devant ses victimes consternées, et les obligeait à se déshabiller à moitié. Une fois leur torse nu, il les tournait dans tous les sens, leur lançait une gifle sonore, la plupart du temps et disparaissait, n'ayant souvent pas emporté pour la valeur d'un shilling, s'il emportait quelque chose.

Et qui étaient ces victimes ?

De lamentables petits vieux, la plupart du temps à moitié infirmes !

Aussi, à son surnom de « Messire l'Anguille », ajoutait-on le sobriquet de « Terreur des petits vieux ».

L'affaire Castlemain provoqua une émotion plus profonde.

Le vieux James Castlemain appartenait à la vieille noblesse anglaise, et le cant ne pardonne pas de semblables facéties.

Aussi, quand Castlemain House reçut à son tour la visite du bizarre monte-en-l'air, que, malgré ses cris de fureur et ses protestations indignées, il arracha au vieil homme son pyjama de soie, et qu'en guise d'adieu, il lui tira irrévérencieusement la barbiche, Scotland Yard trouva que la plaisanterie avait assez duré, et lança ses meilleurs limiers aux troussees du cambrioleur fantaisiste. Les malheureux en connurent de dures ! Ils furent bafoués sans pitié, et bientôt ils devinrent un sujet de risée pour la presse et un motif de couplets pour les chansonniers des boîtes de nuit.

La petite-nièce de James Castlemain, et son unique héritière, prit la chose au tragique. Elle ameuta littéralement les hommes d'Etat les plus éminents, exigeant une réparation éclatante pour l'affront fait à son grand-oncle et à son nom.

C'était une jeune fille austère et morose, qui avait depuis des années coiffé sainte Catherine et affirmait une fidélité absolue au célibat.

Sur la prière d'un ministre, Harry Dickson accepta de s'occuper de l'affaire. Déjà, il avait marqué un premier point et s'en était ouvert à Miss Castlemain.

— Toutes les « victimes », dit-il, sont d'anciens négociants en sucre des Antilles.

— Vous dites ? s'était écriée Miss Barbara, mon grand-oncle était planteur, plan-teur, entendez-vous ? Que vous appeliez les autres des marchands ou des trafiquants, peu me chaut, mais nous, nous étions des planteurs !

— Vous êtes en effet Antillaise, miss.

— En effet, mais cela n'a aucune importance. Je veux que vous vous occupiez immédiatement de laver l'opprobre qui couvre désormais notre nom ! Un Castlemain traité comme un rien du tout !

— Puis-je vous poser quelques questions, Miss Barbara ?

— Si elles ont trait à l'œuvre de vengeance, je ne m'y opposerai pas !

— Vous en jugerez vous-même. Tous ceux qui ont été les victimes de Messire l'Anguille sont aujourd'hui des vieillards. Tous semblent être revenus, il y a une quinzaine d'années, à Londres, dans un état assez voisin de la gêne. Votre grand-oncle était parmi eux, bien que la fortune de Sir James fût, je crois, à l'abri à Londres.

Miss Barbara daigna acquiescer d'un signe de tête.

— Vous formiez alors une petite colonie très prospère, s'occupant surtout de la production du sucre et de la fabrication d'un rhum célèbre, dans une île, du groupe des îles sous le Vent. Cet exode général...

La jeune fille prit la parole.

— Cette île, nommée comme par une coïncidence l'île de l'Anguille, à cause de sa forme sinueuse et allongée, et aussi parce que les océanographes prétendent que la mystérieuse migration des anguilles vers la mer des Sargasses se dirige surtout vers ses bords, cette île était essentiellement volcanique.

» Les plantations sucrières se suivaient le long de la mer, mais son hinterland se compose de forêts presque impénétrables. En son milieu se dresse un volcan, que les indigènes considèrent comme sacré, le Ma-Hi-Tiou. Il y a quinze ans, un terrible tremblement de terre détruisit une grande partie de la région. Des laves brûlantes se frayèrent un chemin à travers la sylvie et atteignirent la mer en peu de jours, dévastant sur leur passage les plantations et les habitations. Ce fut la mort pour beaucoup d'entre nous et la ruine complète pour tous, car les terrains cultivés furent enfouis sous une épaisse couche de lave durcie, et devinrent à jamais impropres à l'agriculture. La plupart des colons étaient d'un âge avancé ; ils ne se sentaient plus la force de recommencer leur vie de travail. Réunissant les bribes de leur fortune, ils quittèrent l'île, devenue un désert désolé, et retournèrent en Angleterre.

» Nous-mêmes, nous devons la vie au dévouement d'un de nos domestiques, Antharès, qui est resté à notre service en nous suivant dans notre exil.

L'entretien entre Harry Dickson et Miss Castlemain avait lieu dans la vieille maison seigneuriale des Castlemain dans Aldwych, sous les regards dédaigneux des antiques portraits de famille.

Miss Barbara frappa sur un gong qui rendit un son musical et plaintif ; un superbe Noir entra aussitôt, à qui la jeune fille commanda

du punch antillais.

— Antharès ? demanda Harry Dickson quand le domestique, après s'être incliné en silence, se fut éloigné.

— C'est lui. Il est d'un dévouement à toute épreuve. Si jamais le lâche insulteur des Castlemain est pris, je demande qu'il soit remis aux mains d'Antharès, dit-elle avec un sourire cruel.

Le punch antillais est une boisson merveilleuse, faite de rhum blanc, de citrons verts et d'un sucre spécialement clarifié. Harry Dickson le dégusta en connaisseur.

Et alors, ils tracèrent leur plan de campagne.

Ils passèrent en revue les différents membres de l'ancienne colonie résidant à Londres ; plusieurs étaient déjà devenus les victimes de Messire l'Anguille.

— Nous devons nous attendre à le voir s'en prendre aux autres, dit Harry Dickson, l'individu semble vouloir chercher quelque chose, mais avez-vous une idée de ce dont il s'agit, Miss Castlemain ?

Elle haussa les épaules et secoua la tête en signe de dénégation.

Harry Dickson prit son carnet de notes et se mit à y tracer des lignes.

— L'homme agit selon une certaine méthode, dit-il. Le dernier auquel il s'en est pris, c'est le podagre Samuel Goldfinch, qui habite Sloan Street ; avant cela, il s'introduisit chez Silas Garrison qui demeure à Eaton Terrace, non loin de là ; pour Elias Brown, il opéra dans Walton Street...

» Voulez-vous me donner la liste des coloniaux qui, à votre connaissance, résident à Londres et de préférence dans le voisinage des particuliers que je viens de vous nommer ?

Miss Barbara s'exécuta de bonne grâce.

— Je crois que, fidèle à sa méthode, notre homme ne tardera pas à faire une visite à Jeremias Simpleton qui possède une maison dans Halkin Street, opina Harry Dickson, après avoir vérifié attentivement la liste.

— Nous pourrions lui tendre un piège, suggéra la jeune fille.

Le détective l'approuva.

— Ce sera facile et vite fait, je prendrai mon élève Tom Wills avec moi.

— Permettez, Mr. Dickson, je désire en être.

Harry Dickson n'accepta pas d'emblée, mais, quelques jours plus tard, l'intervention ministérielle eut lieu, et force lui fut de s'entendre avec l'héritière des Castlemain.

Il dut avouer que la jeune fille avait de bonnes idées, surtout quand elle lui proposa de jouer auprès du vieux Simpleton, retombé en enfance, le rôle d'infirmière.

Trois jours, ils montèrent une garde inutile.

Nous connaissons les résultats décevants de la quatrième veille.

2. Le carré rouge

— A qui le tour maintenant ? s'était demandé Harry Dickson en consultant la carte de Londres et en mettant en regard la liste fournie par Miss Barbara. J'y suis... le vieux Jœ Haskins habite Lloyds Enclosure ou Lloyds Clos, comme on dit plus couramment. N'est-il pas promis à une prochaine expédition de Messire l'Anguille ?

Lloyds Clos est une misérable enclave dans la sinueuse Lloyds Street qui s'ouvre dans Brompton Road. C'est une ruelle en cul-de-sac, où donnent les portes cochères des remises des rues voisines. Lloyds Street même n'aboutit pas complètement dans Walton Road, puisqu'elle est fermée par un haut mur de jardin. Les détectives eurent donc à s'enfoncer dans une sorte de dédale sordide, presque sans façades, sentant la lèpre des pierres.

Dans Lloyds Clos, il n'y avait qu'une seule maison, celle de Jœ Haskins, un ivrogne solitaire aux mœurs douteuses.

Harry Dickson se présenta chez lui, et lui fit part des dangers qui le menaçaient. Il fut reçu sur le pas de la porte et fort mal.

— Je me fiche de votre anguille, et je l'écorcherai vivante si elle s'avise d'entrer chez moi, hurla l'affreux bonhomme d'une voix de rogomme. Je n'ai besoin de l'aide de personne, qui me dit que vous n'êtes pas un voleur vous-même ? Allez-vous-en, ou je vous enfonce un pieu dans le cœur !

Dans sa main encore vigoureuse, le vieillard brandissait un lourd bâton, taillé en pointe et faisait mine d'en assener un coup au détective.

Celui-ci n'eut que le temps de s'esquiver ; la porte claqua derrière lui.

— Il mériterait bien qu'on l'abandonne à son sort et à Messire l'Anguille, marmotta Harry Dickson, mais cela ne ferait pas notre affaire.

— Que d'attentes sous la pluie, que de pieds de grue nous allons faire dans ce site délicieux, sentant la crasse et la suie, gémit Tom Wills quand son maître l'eut mis au courant du travail qui les attendait.

Ils auraient à surveiller malgré lui l'irascible Jœ Haskins, blottis dans quelque encoignure moisie, l'œil aux aguets, l'oreille aux écoutes, et cela pendant des nuits et des nuits peut-être.

Tom Wills sentit s'approcher la triste série des jours aux repos

malaisés, aux sorties nocturnes, aux heures passées à guetter des ombres et des rumeurs vaines, aux retours décourageants dans la bruine des aubes ternes.

— Nous pourrions mettre les hommes de Goodfield dans la combine, proposa-t-il.

— N'oubliez pas que nous avons un affront personnel à laver, mon petit, dit le maître. La nuit chez Simpleton est restée vivace dans ma mémoire. Il nous faut pincer Messire l'Anguille, sans quoi nous regretterons notre faiblesse. Conclusion : nous allons payer de notre personne et rien que de la nôtre.

— Entendu ! répondit Tom, dont les révoltes n'étaient jamais bien longues.

— J'espère que ce damné garçon ne nous fera pas subir une trop longue attente, conclut le détective.

Elle dura une nuit... mais quelle nuit !

En prenant de l'âge, le fameux détective s'était mis à considérer certains crimes sous l'angle de l'atmosphère dans laquelle ils étaient perpétrés.

Dans de nombreux cas, l'examen de celle-ci, « l'exploration de l'alentour », comme disait quelquefois Dickson, avait conduit à la découverte du criminel ou à la solution du mystère.

Dans l'affaire de l'Anguille, l'atmosphère faisait défaut. Les faits étaient nets et brutaux. Ils se produisaient en coup de foudre, ils ne s'amorçaient sur rien, ils ne laissaient aucune trace.

Cela déconcertait quelque peu le détective, qui, avant tout, était un psychologue averti. De la décevante nuit chez Simpleton, il n'avait rien retenu, sinon la gratuite injure du bizarre cambrioleur. Castlemain House lui semblait plus près du crime parce que c'était une maison qui possédait une atmosphère.

Mais laquelle ? Il n'aurait pu le dire, son instinct ne le guidait plus.

Pourtant, en quittant l'odieux Jœ Haskins, il se sentit de nouveau à la lisière de quelque région hostile et inconnue.

La figure tordue du sénile débauché, sa terreur en voyant un inconnu se dresser sur son seuil, la colère qui armait sa main ligneuse, la maison même...

Car cette demeure, blottie dans la hideuse enclave de la terne Lloyds Street, avait un visage. Un visage d'attente et d'épouvante. Elle suait littéralement la peur de cette attente.

Quelle attente ? Celle du crime ! Il y a des maisons torves qui appellent le forfait, comme il y en a de souriantes qui attirent le bonheur.

Et la longue et incertaine surveillance fut décidée.

Harry Dickson et Tom Wills quittaient lentement et à regret le

centre urbain, aux mille et une lumières.

Lyon's Tea ! Tea Lipton ! clamaient des enseignes de feu vert.

Automobiles Pontiac et Chevrolet... inscrivaien des flammes rouges au fond du ciel brumeux.

Oxo... Guinness Stout... Whitread Ale...

Des guirlandes de lampes électriques affirmaient la splendeur des spectacles de Drury Lane ; un feu d'artifice, jailli des hautes bâtisses de Piccadilly Circus, attestait la gloire des Sidac Papers.

Tom Wills secouait tristement la tête ; il lui en coûtait de quitter cette féerie nocturne pour faire le guet dans une ruelle sentant le chat et la moisissure. Une bruine épaisse achevait de le mettre de méchante humeur.

A ses côtés marchait le maître, taciturne, la cigarette éteinte au coin des lèvres. Brompton Road s'ouvrait devant eux, longue et déjà assombrie, avec ses magasins de troisième ordre, économes de lumière.

Des zéloteurs de l'Armée du salut parlaient dans le vent, incapables d'attirer l'attention des petits employés et des colporteurs nocturnes.

— Toutes les soirées ne se ressemblent pas, marmotta Dickson, en songeant à la radieuse nuit qui fut témoin de leur défaite. Espérons que la bruine nous sera plus favorable que les étoiles.

Lloyds Clos semblait les attendre, gueule béante, comme un monstre prêt à les avaler. La bruine s'y était muée en une humidité lourde et nauséabonde ; l'unique réverbère qui devait y jeter quelque clarté appartenait à une époque révolue. Jaillissant d'une muraille, au bout d'un grêle bras de fonte, il ne plaquait qu'un mince disque jaune sur les briques délavées. Son manchon à incandescence n'était plus qu'un amas de cendres blanches soufflant une flammèche livide, prête à s'éteindre au moindre souffle de vent.

Il y avait une autre zone de clarté dans l'enclave, mais elle ne pouvait contribuer utilement à l'éclairage du lieu. C'était un rectangle d'un roux sale, découpé dans la lépreuse façade de l'unique maison.

Joe Haskins devait être chiche de luminaire, car seule une veilleuse à flotteur ou une chandelle de suif pouvait produire une si faible clarté.

Harry Dickson et Tom Wills la saluèrent pourtant d'un grognement satisfait, car le profil de bouc du vieil avare se dessinait de temps à autre sur les rideaux sales.

— Alors quoi, se plaignit Tom, on va rester ici de planton jusqu'au lever radieux du jour ? C'est d'une gaieté plutôt féroce !

— L'endroit est mal choisi, approuva le détective, car en cas d'agression, rien ne nous dit que cette ruelle servira de passage au visiteur nocturne. Je suis d'avis de réinstaller dans la cuisine !

— Comment ? Dans la cuisine de Joe Haskins ? Mais il ne vous a même pas permis de mettre le nez dans le vestibule !

— Nous allons nous passer de son autorisation, my boy, plaisanta Dickson ; l'accès de ce lieu de délices n'est pas trop difficile... Vieux démon d'Haskins, qui nous condamne à jouer aux cambrioleurs dans sa propre maison, pour sa propre sécurité !

Avec une aisance toute professionnelle, Harry Dickson ouvrit la porte vermoulue d'une remise voisine, traversa une pièce encombrée de vieilles roues, de planches pourries et de ferrailles abandonnées, atteignit une courette en proie à une folle végétation rudérale et avisa une muraille basse et croulante.

— Voici l'unique barrière qui nous sépare du paradis terrestre que hante l'alcoolique présence de Joe Haskins, dit-il à Tom. Je vous fais la courte échelle. Une, deux, trois... hop ! Je vous suis !

Ils sautèrent pieds joints dans la terre meuble d'un effroyable jardin, où l'ivraie foisonnait à souhait.

Un volet branlant masquait une fenêtre du rez-de-chaussée. Dickson l'éprouva d'une main adroite, l'ouvrit sans le faire trop grincer, vit avec satisfaction qu'une partie d'un carreau manquait et atteignit sans peine l'espagnolette.

Une minute plus tard, ils étaient dans la place, et le volet, rajusté soigneusement, avait repris sa position première devant la fenêtre.

Il ne faisait pas sombre dans la cuisine, et les deux intrus purent se passer d'allumer. Une triste clarté tombait des toits voisins, reflets lointains de l'éclairage des rues adjacentes. Elle permit aux détectives de reconnaître le lugubre endroit qui servirait de décor à leur veille.

C'était une pièce très spacieuse, d'une incroyable sordidité. Une large cuisinière aux tôles déchirées, mille fois réparée à l'aide de fils de fer, occupait presque toute la longueur d'un mur. Dans un coin, un évier en pierre noire exhalait une forte puanteur ; un robinet mal fermé laissait fuir un filet d'eau pleurard. Des casseroles éparses aux contenus douteux ajoutaient d'innombrables relents à ceux de l'odieuse fontaine.

Les intrus trouvèrent place sur des escabeaux boiteux. Dans une pièce voisine, le timbre fêlé d'une horloge compta la demie d'onze heures.

— Entrouvrez doucement la porte, Tom, dit Harry Dickson, je pense qu'une fois dans sa chambre, le vieil Haskins ne quittera plus l'étage. Il paraît qu'il souffle sa lumière à onze heures précises, c'est le seul semblant d'ordre qui paraisse lui être resté.

Tom obéit, il poussa une tête dans le corridor obscur, mais la retira aussitôt avec un geste d'effroi.

Au même instant, une clameur insensée déchira le silence et deux globes de feu vert apparurent dans l'ouverture de la porte.

Harry Dickson, qui avait sursauté lui-même, se mit à rire doucement.

— Vos nerfs vous jouent un tour, mon petit, murmura-t-il, certes, c'est un chat de belle taille, mais ce n'est qu'un chat... Il n'ira pas dire qu'il nous a vus !

Mais ils se figèrent dans une immobilité anxieuse en entendant une porte s'ouvrir à l'étage !

— La ferme, Ouah ! Tais-toi, sale bête... fille du diable ! Si je dois descendre, je t'écorche vivante, charogne !

Le chat ne se soucia nullement de la kyrielle d'injures, mais entra en ronronnant dans la cuisine, flaira le contenu d'un bassin, souffla d'un air déçu et, sans s'occuper de l'insolite présence des deux hommes, s'en retourna d'un air digne vers les ténèbres du corridor.

A l'étage, la voix furieuse reprit :

— Viens ici, Ouah, créature de Satan, il y a assez de rats dans ma chambre pour te remplir la panse pendant une semaine !

— Miaou ! répondit l'animal, et l'on entendit ses bonds feutrés dans l'escalier. La porte de la chambre se referma sur lui.

— Onze heures ! compta Tom, comme la chanson métallique de l'horloge reprenait.

Un sommier cria longuement au-dessus de leurs têtes ; le vieil Haskins venait de s'embarquer pour le pays du rêve.

Jusqu'aux environs de minuit, la maison resta plongée dans le silence le plus absolu, sauf la plainte monotone du filet d'eau dans l'évier et une querelle de chats sur les toits voisins, dispute à laquelle Ouah sembla rester indifférent au fond de la chambre.

Presque en même temps, les détectives entendirent le nouveau bruit qui s'immisçait dans le silence, sans réussir à être fixés sur sa nature.

Cela ressemblait à des éternuements étouffés, à des coups assourdis, à des murmures d'angoisse.

— Le vieux Jœ a un cauchemar, expliqua Tom Wills. Le bruit vient de l'étage, j'ai grande envie d'aller écouter aux portes, bien que ce soit très vilain.

Ils s'avancèrent dans le corridor, quand brusquement, la porte de la chambre à coucher s'ouvrit. Aussitôt, une tempête de hurlements, de vociférations, de clameurs de rage, se déchaîna avec une telle violence que les deux détectives reculèrent un instant vers la cuisine.

Une frénésie diabolique semblait s'être emparée de la nuit tout entière.

Des rugissements de douleur, des appels d'agonie, le bruit de meubles renversés, de faïences brisées et, par-dessus tout, celui d'une course folle qui faisait frémir le plafond.

— Revolver au poing ! ordonna Dickson en s'élançant hors de

leur abri, vers l'escalier. Mais aussitôt, une rafale de coups de feu fut tirée du palier. Pourtant, elle ne leur était pas destinée, car les flammes des déflagrations étaient dirigées en hauteur comme pour une sinistre parodie de chasse aux oiseaux.

Presque au même instant, un bond élastique se fit entendre à leurs côtés et une petite ombre s'enfuit.

— C'est le chat... on tire sur le chat, murmura Tom. Certainement, Joe Haskins est devenu fou.

Ils eurent à peine le temps de se jeter sous la spirale de l'escalier, que les marches de celui-ci sonnèrent sous des pieds pressés.

Une forme bondit à la poursuite du chat et se fondit dans l'ombre. On entendit une porte se refermer avec fureur et un bruit de pas dans la cour.

— Le vieil Haskins est singulièrement agile pour son âge, murmura Tom Wills.

— Agile... que dites-vous ? Ah ! par tous les saints...

Harry Dickson poussa une exclamation de colère.

— Vite à l'étage ! cria-t-il, oubliant toute prudence.

La porte de la chambre à coucher du vieillard était large ouverte ; sur un coin de la cheminée, une chandelle de suif brûlait, fichée dans le goulot d'une bouteille. Un hoquet spasmodique martelait le silence... et alors, dans toute son horreur, les deux détectives virent la chambre.

Sur un ignoble lit de sangle, le vieil Haskins était couché dans une pose atroce. Les draps lacérés pendaient hors de la couche, et le corps de l'ivrogne gisait dans son horrible nudité.

Ils eurent l'explication du bruit régulier de hoquet : il montait de la gorge de l'homme dont la pomme d'Adam allait et venait frénétiquement, comme une bielle.

— Il meurt ! s'écria Harry Dickson, et soudain il se tut, horrifié.

Un large carré rouge sombre semblait épinglé sur la poitrine nue du moribond.

Mais il suffit au détective d'y fixer un moment le regard pour saisir l'effroyable nature du carré rouge : la chair de la poitrine avait été découpée et enlevée comme une toile de tableau hors de son cadre !

Les côtes mises à nu saillaient tels de sanglants barreaux de cage ; un sang noirâtre poissait le ventre creux de l'homme.

Le hoquet cessa soudain : Joe Haskins venait de passer.

— C'est l'Anguille qui a filé dans l'escalier ! s'écria Tom en fureur.

Il y avait un paquet de chandelles suspendu au coin de la cheminée ; Tom fut invité à les planter dans des bougeoirs improvisés et à fournir une lumière aussi abondante que possible.

L'escalier en fut constellé, les lampes électriques des détectives entrèrent en jeu à leur tour, fouillant la chambre.

Elle présentait le désordre habituel des pièces par où Messire l'Anguille avait passé. Des tiroirs avaient été vidés, des valises défoncées.

Harry Dickson huma l'air fétide de la chambre tragique... des relents pharmaceutiques y stagnaient.

— Tom, gronda-t-il soudain, nous sommes de grands niais. Pendant que nous étions à nous morfondre dans cette ignoble cuisine, Messire l'Anguille fouillait tranquillement les tiroirs !

— Tranquillement..., releva le jeune homme, et Joe Haskins ?

— Il dormait... ou plutôt, il se mourait.

— Dormir... mourir... cela va-t-il ensemble dans ce cas ?

— Certainement, le bandit a endormi sa victime à l'aide d'un anesthésique puissant, un masque à chloroforme, puis il a procédé à une opération chirurgicale pas des plus ordinaires. Ses recherches durent se prolonger, car Haskins se réveilla. Les bruits sourds que nous avons entendus ce sont les échos d'une lutte atroce : l'Anguille se jetant sur l'homme mutilé en essayant de lui appliquer encore une fois le masque sur la bouche.

— Et brusquement, il abandonne tout pour tirer sur le chat !

Harry Dickson s'élança soudain dans l'escalier.

— Où courez-vous, maître ? demanda Tom étonné.

— Je veux retrouver le chat !

— Eh bien, vous pourrez courir ! murmura le jeune homme.

— Et surtout ce qu'il a volé !

Tom Wills oublia toute l'horreur du moment pour regarder son maître de l'air le plus ahuri du monde.

Mais Harry Dickson ne se souciait pas d'éclairer sa lanterne ; il promenait sa lampe électrique le long des marches de l'escalier, des dalles du corridor.

— Voyons la cour, l'entendit murmurer Tom Wills.

Le jeune homme le héla doucement.

— Un instant, maître, rappelez-vous que les coups de feu ont été tirés d'abord en hauteur. C'est que le chat s'apprêtait à filer vers les combles. S'il a vraiment volé quelque chose, il est fort possible qu'effrayé par les détonations, il ait lâché sa proie tout en rebroussant chemin.

Harry Dickson poussa un sifflement admiratif.

— Bien, Tom, dit-il doucement, très bien, Tom.

C'était tout, mais c'était beaucoup pour l'orgueil de l'élève.

Le détective remonta l'escalier et se mit à gravir les marches raides qui conduisaient aux greniers.

Tom Wills le vit se baisser brusquement, et l'entendit siffloter de

nouveau.

Retourné au bas de l'escalier, le détective prit Tom par le bras.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, sinon prévenir la police du fait que Messire l'Anguille, de cambrioleur est devenu assassin. Les petits vieux peuvent dormir en paix à présent.

— Pourquoi s'arrêterait-il en si bon chemin ?

— Parce qu'il a trouvé ce qu'il cherchait sur la poitrine de Jœ Haskins ; je suppose que ce doit être un tatouage. Mais si les anciens planteurs antillais n'auront plus à craindre la visite de cet étrange bandit, il n'en est pas de même pour nous, Tom !

— Je voudrais bien savoir pourquoi ?

— Parce qu'il mettra tout en œuvre pour récupérer le second objet qu'il convoitait et qui lui faisait retourner les armoires avec tant de frénésie. Et que cet objet est en ce moment en ma possession. Le voici !

Tom regarda avec un dégoût étonné l'objet malpropre que son maître lui tendait du bout des doigts.

— Peuh ! une sale pelote de laine ! Sur quoi vous basez-vous, maître, pour affirmer qu'un pareil objet puisse le mener à jouer tant de tours pendables ? Dites-le-moi !

— Pourquoi aurait-il essayé de mitrailler le chat ? Pourquoi, oubliant toute prudence, s'est-il lancé à la poursuite de l'animal, laissant hurler sa victime à mort ? Pourquoi, sinon parce qu'il n'avait accompli que la moitié de sa mission mystérieuse !

— Pourquoi alors n'est-il pas venu la rechercher, sa pelote, qui devait être un jouet favori du chat ? s'étonna Tom.

— Parce qu'il connaît d'ores et déjà notre présence, et qu'il risque la potence s'il est pris. Parce qu'il sait qu'à présent qu'il s'est révélé à moi comme le plus cruel des meurtriers, je n'hésiterai pas à lui envoyer une balle dans la tête. Pour ce soir, Messire l'Anguille se montrera prudent, quant aux autres soirs à venir... cela, c'est le mystère de demain.

Pendant que son maître parlait, Tom Wills avait dévidé machinalement la pelote, et soudain, il la rejeta avec dégoût.

— Regardez donc, Mr. Dickson, sur quelle saleté on a enroulé la laine !

C'était un doigt humain.

3. Le doigt volé

Nous n'allons pas nous étendre sur l'émotion provoquée par l'assassinat de Joe Haskins. Non que ce dernier fût sympathique, il s'en fallait de beaucoup, mais Messire l'Anguille, qu'on avait considéré jusqu'à ce jour comme un bandit d'opérette, apparaissait tout à coup comme un assassin, aux procédés les plus atroces.

Si nous suivons Harry Dickson dans son enquête, nous éprouverons peut-être quelque étonnement, de lui voir passer ses journées au British Muséum et ses soirées en des lectures ardues.

Il ne parla plus ni du crime ni de Messire l'Anguille, comme si ce dernier n'avait jamais existé. Jusqu'au jour où il reçut une visite pour le moins curieuse, celle de Mr. Simpleton.

Mr. Simpleton s'annonça dans le vestibule par des cris et des glapissements. Il était installé dans une petite chaise roulante poussée par un domestique, qui avait d'ailleurs toutes les peines du monde à calmer l'irascible vieillard.

— Mr. Dickson, cria le valétudinaire, diable de Dickson, voulez-vous m'écouter, oui ou non ?

Mr. Simpleton paraissait en proie à une grande colère. Il roulait des yeux furibonds et menaçait de sa canne à bout de rubber le détective apparut au haut de l'escalier.

— Bonjour, Mr. Simpleton, répondit Dickson, ne vous mettez donc pas dans un pareil état et dites-moi quel nouveau souci vous hante.

Le gâteux fit entendre un croassement discordant.

— Voilà, dit-il, par votre faute, on a cassé la plus belle vitre de ma plus belle fenêtre, et vous n'avez pas pris le bandit qui venait de me voler mon gilet de flanelle. Donnez-moi un morceau de sucre, ou je crie !

Le valet qui conduisait cette méchante ruine humaine, se hâta de satisfaire ce désir en lui offrant un bonbon.

Mr. Simpleton s'empara du cornet entier et se fourra dans la bouche des sucres par poignées.

— Bon... sucre, hurlait-il tout en broyant, avalant, salivant..., bon sucre, suis devenu millionnaire en sucre... Diable de Dickson !

Son attention un moment détournée par la gourmandise se reporta sur le détective et retourna vers l'objet de sa mauvaise humeur.

— Démon de Dickson, vous me l'avez volée... rendez-la-moi !

— Votre camisole de laine ? demanda le détective en souriant.

— Non, non, démon que vous êtes. Mon infirmière ! Elle était belle comme le jour, et elle n'avait pas sa pareille pour faire ma limonade. Rendez-la-moi, ou je vous ferai donner la bastonnade par mes valets !

Harry Dickson songea à la figure revêche de Barbara Castlemain et dut se faire quelque violence pour garder une mine sérieuse.

— Je suis désolé, répondit-il, mais je ne saurais vraiment pas...

— Voleur, bandit, racaille ! hurla Mr. Simpleton, il a caché mon infirmière dans sa maison. Je veux la retrouver. Il l'a mise dans une armoire.

Harry Dickson eut pitié du malheureux, et lui proposa de lui faire visiter la maison afin qu'il se convainque de l'absence de la précieuse infirmière. Cela calma Mr. Simpleton qui accepta.

Son valet dut le monter au premier étage, chaise roulante comprise, et Tom Wills assumait le rôle du pilote.

Mr. Simpleton oublia vite l'objet de ses préoccupations en voyant la table mise pour le thé, dans le bureau du détective – chose que Dickson faisait souvent, quand le travail pressait.

Mr. Simpleton prétendit se faire inviter sur l'heure ; il vida à peu près complètement le sucrier, se barbouilla les joues de jam, prétendit goûter un morceau de toutes les rôties.

— Mon cher Mr. Simpleton, dit enfin Harry Dickson, pris de commisération devant cette misère humaine, vous avez pu voir par vous-même que je ne garde pas votre infirmière ici.

— Hi, hi, pleura le vieillard, elle était si belle ! Je suis très malheureux !

— Je vous donnerai une demi-livre de chocolat, proposa Harry Dickson.

Le visage du vieux se rasséréna.

— C'est cela, mon bon ami Dickson, donnez-moi une livre de chocolat tout entière, et vous pourrez garder mon infirmière.

C'était dit d'une manière si comique que le détective éclata de rire. Il se hâta d'aller quérir le paquet de chocolat à l'office et d'en faire présent au pauvre Simpleton, qui se retira heureux comme un prince, et manifestant sa joie exubérante en tapant de toutes ses forces avec sa canne sur le dos de son domestique.

Ce ne fut que dans la soirée que le détective constata la disparition de la macabre pelote de laine enroulée autour du doigt coupé.

Immédiatement, sa pensée se reporta sur Mr. Simpleton : c'était le seul visiteur de la journée.

Tom Wills, ivre de colère et de dépit, voulut voir dans l'infirmier

un parfait simulateur, un être dangereux, le comparse de l'insaisissable Messire l'Anguille. Son maître dut le retenir de force, car déjà le bouillant jeune homme parlait d'alerter Scotland Yard et de faire cerner la maison du terrible Simpleton.

— Pas si vite, Tom, conseilla le détective, je ne prétends pas que Mr. Simpleton ait mis la main à la pâte dans cet étrange larcin. Allons le voir.

Dès Belgrave Square, ils pressentirent un événement insolite car, de loin, ils virent toutes les fenêtres de la maison de Halkin Street éclairées, et des ombres affairées passer devant elles.

Le portier les reçut avec des lamentations et des cris de terreur :

— Mon bon maître ! Ce pauvre Mr. Simpleton...

— Voyons, parlez, vous me reconnaissez bien, je crois, dit le détective, qu'est-il arrivé à Mr. Simpleton ?

L'homme reconnut en effet Harry Dickson et son visage s'éclaira.

— Ah, Mr. Dickson, vous allez pouvoir mettre la main au collet du misérable qui a mis notre pauvre maître dans un tel état. Venez le voir !

Simpleton était étendu sur un lit de repos, le front bandé de linges ; un médecin était à son chevet, il secouait la tête d'un air peu rassuré.

— Un attentat ? demanda brièvement le détective.

Le docteur fit un signe affirmatif de la tête.

— Plusieurs coups assenés sur la tête avec un objet contondant. Des plaies contuses, une hémorragie interne, plus que probablement une fracture compliquée à la base du crâne.

— En réchappera-t-il, docteur ?

— Je n'ai aucun espoir, Mr. Simpleton n'est plus jeune et sa vigueur était déjà bien compromise. Je ne crois pas qu'il passera la nuit.

Sans perdre une minute, Harry Dickson procéda à l'interrogatoire de la domesticité. Toutes les réponses étaient identiques : on n'avait rien vu.

Le valet de chambre qui venait lui apporter son lait de poule comme chaque soir, le trouva étendu sanglant et sans mouvement sur le plancher de sa chambre à coucher, où régnait le plus grand désordre.

Des tiroirs étaient entrouverts et leur contenu répandu par terre ; ce contenu était pour le moins bizarre : ce n'étaient que pelotes de laine de toutes les couleurs.

— Ecoutez... il parle, dit tout à coup le docteur.

Le malade baragouinait en effet des mots sans suite.

— Vilain... vilain... belle pelote... volée...

— Je crois que ce seront ses dernières paroles, murmura le

praticien, il entre dans le coma.

Mr. Simpleton mourut une heure plus tard, sans avoir repris connaissance.

Harry Dickson, les dents serrées, quitta le lieu du crime, ayant cédé la place aux limiers de Scotland Yard qui, perplexes, ne sachant où donner de la tête, tournaient en rond, quémendant en vain un avis au maître détective.

— Mais comment cela s'est-il passé, demanda désespérément Tom Wills. Voilà un simple d'esprit... Ah ! Simpleton le bien nommé... qui s'introduit chez nous, y vole en un tournemain un objet stupide en apparence. Et on le tue une couple d'heures plus tard, pour lui voler précisément cet objet !

Harry Dickson tirait de fiévreuses bouffées de sa pipe.

— Et pourtant, l'explication est devant nous, à portée de la main, si je puis dire. Le hasard y joue-t-il un rôle ? Je dois l'admettre, mais j'affirme aussi qu'il fut habilement canalisé.

— On dirait que vous voyez comment les choses se sont passées ! murmura Tom Wills avec quelque véhémence.

— C'est peut-être vrai. Il me semble voir assez clair dans ce dernier crime.

» Aussi, je ne veux pas en faire un mystère pour vous. Messire l'Anguille sait donc que la sinistre pelote est en notre possession. Il la lui faut... sinon, il ne serait pas monté si tragiquement en grade, et de simple cambrioleur devenu assassin. Comme il est aussi intelligent qu'habile, il nous sait avertis et prêts à le recevoir s'il s'aventure dans la forteresse de Baker Street. Il ruse... c'est bien sa façon de procéder, allez.

» Il est indéniable qu'il connaît Simpleton, comme il connaît tous les vieux retraits antillais, échoués à Londres. Il connaît sa manie : celle de collectionner les pelotes de laine. Il agit sur lui. Comment ? Par hypnose ? On pourrait le supposer, car un simple d'esprit comme Simpleton est matière malléable dans les mains d'un bandit. Mais, en général, je n'aime pas recourir à l'hypothèse de la suggestion hypnotique, c'est trop facile pour l'enquêteur, et trop difficile pour celui qui doit en user.

» J'aime à croire que quelqu'un ou quelque chose lui donne le regret de son ancienne infirmière, et, en même temps, parvient à lui faire comprendre que je cache les plus belles pelotes de laine dans ma maison.

» Ainsi guidé de façon occulte, il arrive ici... avec son idée fixe.

» Je m'absente quelques instants pour chercher la demi-livre de chocolat promise. Le hasard et la chance sont avec lui... il se jette sur mon tiroir, qui par malheur n'est pas fermé. Il découvre la pelote, il la dérobe.

» Une fois rentré chez lui, il prend grand plaisir à regarder l'objet qu'il vient de s'approprier. Le criminel apparaît et tente de lui enlever son butin. Mais aux yeux du pauvre Simpleton, c'est la fortune qu'on veut lui arracher. Il veut se défendre, il va appeler à l'aide.

L'autre l'assomme, et, l'objet trouvé, s'en empare et s'enfuit.

Tom Wills leva la main.

— Un instant, maître, il me semble que je découvre une lacune dans votre raisonnement : Le criminel paraît... soit, mais Simpleton ne tient pas la pelote maudite dans sa main, puisque les tiroirs ont été explorés avec une hâte fiévreuse...

Harry Dickson éclata d'un rire joyeux, et il regarda son élève avec une admiration un peu attendrie.

— Je suis content de vous, Tommy, dit-il doucement. Et pour cela, je vais vous confier quelque chose, que je voulais tenir encore secret : Messire l'Anguille a tué pour rien le malheureux infirme. Il n'a pas trouvé la pelote au doigt coupé !

— Comment le savez-vous, maître ?

— Parce que je l'ai, moi, riposta le détective en ricanant, et en élevant contre la lampe une petite boule de laine oblongue.

— Mais ce n'est pas elle ! s'écria Tom Wills, celle-ci est de laine rouge !

— Précisément, mon petit ! L'autre était de laine brune et Simpleton ne l'avait pas trouvée jolie ; aussi, il avait simplement dévidé la première et entouré le doigt coupé de beaux fils rouges.

— Comment le saviez-vous ?

— Ce n'est pas bien compliqué. D'abord, j'ai vu que les doigts du moribond étaient légèrement teintés d'écarlate, comme si quelque étoffe avait déteint sur eux. Ensuite, en manipulant les nombreuses pelotes, j'en découvris une, humide au toucher. Elle devait contenir la phalange momifiée. Quant à Messire l'Anguille, il court, avec en poche une pelote de laine brune dont le noyau est constitué par une allumette brûlée ou un bout de journal.

— Très bien, admit Tom Wills. On retrouve un doigt, mais c'est trop peu, car nous cherchons un homme.

Harry Dickson était retombé dans sa songerie.

Tom Wills, que la mauvaise humeur gagnait, rompit son silence.

— C'est peut-être vrai tout cela, mais j'aimerais voir l'intérieur de la pelote, ne vous en déplaise, maître.

Harry Dickson lui jeta un regard moqueur.

— C'est ma foi juste, Tom. Harry Dickson peut se tromper, je suis le premier à en convenir. Voyons cette boule magique.

Ils commencèrent à dévider le fil rouge et poisseux. Le fil s'allongeait, encombrait le plancher. On aurait dit deux braves gens d'intérieur occupés à quelque douce besogne ménagère.

— Voilà le doigt ! dit enfin le détective en tendant à Tom un horrible objet ratatiné.

— Pardonnez-moi, maître, murmura le jeune homme, tout confus.

Le détective posa l'affreuse relique sur une feuille de papier et l'examina à la loupe, sous la lumière de la grosse lampe ; mais soudain, Tom Wills le vit blêmir et se jeter en arrière.

— De l'eau bouillante, Tom, de l'alcool, des antiseptiques ! ordonna le maître d'une voix rauque.

Le jeune homme, devant la mine horrifiée de son maître, ne songeait qu'à lui obéir. Il ne fit qu'un bond jusqu'au laboratoire et en revint les bras chargés de fioles. Il retrouva son maître, occupé à verser l'eau bouillante du thé dans une grande bassine.

— Trempez vos mains là-dedans, Tom, ordonna-t-il d'une voix qui n'admettait pas de réplique. Peu importe que vous vous brûliez. Faites comme moi...

Tom plongea les mains dans le bassin et poussa un gémissement de souffrance ; mais déjà, le détective lui badigeonnait les doigts à l'alcool.

D'âcres senteurs de chlore s'envolèrent des flacons vidés, des matières corrosives attaquèrent les chairs douloureuses.

— Je crois qu'en voilà assez, murmura enfin Harry Dickson. J'espère que ce traitement énergétique aura suffi.

Il vit les yeux stupéfaits de son élève posés sur lui.

— Pardonnez-moi, mon cher garçon, les souffrances que je viens de vous imposer, comme à moi-même d'ailleurs. Mais elles me permettent d'affirmer que Messire l'Anguille ne reviendra plus à la charge pour nous reprendre ce hideux petit moignon, dont la signification m'échappe encore pour l'heure.

Tom Wills secoua la tête.

— Je comprends, Tom, et je ne veux pas vous faire languir de curiosité.

» Vous avez largement mérité mes confidences à ce sujet.

» Le mystérieux bandit ne dévidera pas la pelote de laine brune qu'il a en sa possession : il s'en gardera bien, car il connaît le sort effrayant attaché à cette saleté. Elle est lépreuse, Tom ! Oui, c'est un doigt de lépreux...

La sueur froide perlait sur les tempes du jeune homme.

— Et vous croyez que ce rapide traitement de tout à l'heure est suffisant pour nous protéger de cet abominable mal ?

— J'en suis certain. C'est une lèpre sèche qui ronge ce débris, avec lequel nous n'avons eu que des contacts peu prolongés. N'empêche que l'homme averti que Messire l'Anguille paraît être, ne courra pas inutilement le risque de l'implacable contagion, pour une

simple curiosité.

Le téléphone tinta sur la table.

— Si tard ! marmotta Tom en prenant le récepteur. Il est bientôt minuit !

A l'autre bout du fil, le correspondant hurlait si fort que Dickson, pourtant assis à distance du téléphone, entendit l'appel.

— Au secours ! Arrivez vite ! On nous tue..., puis la communication fut coupée sur un déclic sec.

— Mr. Dickson ! s'écria le jeune élève, c'est la voix de Miss Barbara Castlemain !

— Ah ! dit tout bas le détective en prenant son chapeau et son manteau, allons voir... après tout... c'est dans l'ordre des choses. Cela semble vouloir se précipiter. En route !

4. Castlemain House

Castlemain House se distingue des sombres et orgueilleuses maisons seigneuriales d'Aldwych, non parce qu'elle est la plus vaste, loin de là, mais parce qu'elle est la plus noire et la plus hautaine.

Elle fit autrefois partie d'un grand hôtel de maître ; mais, par mesure d'économie, les propriétaires la coupèrent en trois, en louèrent les deux tiers et gardèrent l'aile gauche, haute et étroite. Les détectives, en tournant le coin de la rue obscure et provinciale, mal éclairée par des réverbères à gaz, virent le vantail du vestibule faiblement illuminé à l'intérieur par une lampe mise en veilleuse.

À peine Tom eut-il effleuré le pied-de-biche de la sonnette que la porte s'ouvrit. Une forme gémissante se tenait devant eux, pliée en deux dans un geste d'affreuse souffrance. Harry Dickson reconnut le Noir Antharès.

Son beau teint de bronze était devenu cendreau, ses yeux étaient vitreux et semblaient aux lisières de la mort.

— Vite... Mr. Dickson, murmura-t-il d'une voix à peine audible, nous allons tous mourir. C'est fini... Oh ! Sir James... oh ! Miss Barbara !...

Une terrible blessure sillonnait le front du domestique noir et sa livrée était trempée de sang, qui coulait encore de sa gorge ouverte.

— Qu'y a-t-il ? commença Dickson.

— Ne vous occupez pas de moi, Sir...

Il se traîna comme une bête mourante vers un salon à la porte ouverte, où luisait l'avare clarté d'une unique lampe.

Miss Castlemain, étendue sur une chaise longue de forme désuète, ne bougeait plus. Ses joues étaient d'une pâleur brillante, comme si un feu intérieur y couvait, ses yeux grands ouverts reflétaient la clarté de la lampe.

Harry Dickson lui prit les mains : elles étaient humides et glacées, un peu de rigidité commençait à se manifester.

— Morte ! s'écria-t-il avec horreur.

Un sanglot retentit derrière lui.

Antharès, blessé à mort lui aussi, se traînait à quatre pattes vers le cadavre de sa maîtresse et, d'une main malhabile, il porta le bord de sa robe à ses lèvres.

— Je suis content de mourir, moi aussi ! pleura-t-il.

— Où est Sir James ? demanda le détective.

Le domestique leva une main tremblante vers une porte entrebâillée :

— Mort ! Ils l'ont tué d'abord !

Harry Dickson s'élança vers la pièce indiquée.

C'était un salon triste et obscur, transformé en bureau. Sur la table, un appareil téléphonique était renversé, et, près de lui, dans la lumière verte d'une petite lampe de bureau, on voyait une tête chenue, livide, poissée de sang, et une main hideusement crispée.

Harry Dickson reconnut Sir James Castlemain, et il vit aussi que la mort avait fait son œuvre ; une balle avait atteint le vieux gentilhomme en plein front et sa mort avait dû être instantanée.

— Antharès ! s'écria le détective, dites-nous vite ce qui est arrivé !

Un râle lui répondit de la pièce voisine.

Tom Wills s'empressa auprès du moribond : une écume sanglante lui moussait aux lèvres ; le râle de l'agonie s'accroissait.

— Dites vite, Antharès, supplia le détective, dites... pour que l'on puisse vous venger. Vous, votre maître... Miss Barbara.

L'homme fit un effort suprême.

— L'Anguille ! rauqua-t-il... Coup de feu... j'ai trouvé Sir James mort... Miss Barbara au téléphone... Messire l'Anguille est sorti de l'ombre... il frappe... il frappe... il la tue... il me tue !

— Vous l'avez reconnu ? cria Harry Dickson.

Le Noir ouvrit des yeux emplis d'une horrible épouvante.

— Oui... oui... je le reconnais... c'est un démon... un fantôme... c'est...

Sa tête retomba et son souffle se fit de plus en plus court.

— Pour l'amour du Ciel, parlez, Antharès... un mot encore... un seul mot : qui est-ce ? crièrent à la fois Harry Dickson et Tom Wills.

Le domestique jeta une longue clameur d'agonie.

— Jœ Haskins !

— Impossible ! s'écria le détective, Jœ Haskins est mort, assassiné.

Les mains du moribond se crispèrent sur le bras de Dickson.

— Jœ Haskins... je l'ai vu... c'est lui, je le jure !

L'étreinte se desserra tout à coup et la tête du domestique heurta le plancher avec un bruit sourd.

Le détective se pencha sur lui.

Aucun souffle ne s'échappait plus de sa bouche tordue, les yeux levaient vers le plafond des prunelles éteintes. Antharès avait rejoint dans la mort ses maîtres bien-aimés.

Pendant des minutes interminables, Harry Dickson resta à contempler, les bras croisés, ces morts énigmatiques qui emportaient dans leur tombe un secret formidable ; il les couvait de regards lourds,

comme s'il voulait leur arracher une explication posthume.

— Comment est morte la jeune fille ? demanda Tom Wills, en montrant le cadavre de Miss Barbara.

De larges ecchymoses couvraient le front et les tempes de la morte. Son peignoir était entrouvert, découvrant une belle poitrine blanche où coulait un très mince filet de sang, hors d'une minime blessure. Une vilaine teinte verte s'emparait déjà de la chair.

Harry Dickson prit un air soucieux.

— Un coup de poignard, dit-il, après une série de coups de poing... mais le couteau n'a pas pu faire œuvre de mort... Voyez cette couleur sinistre des chairs ! J'y suis ! L'arme a été empoisonnée !

— J'avertis le Yard ? proposa Tom Wills.

— Le téléphone a été mis hors d'usage, répondit Harry Dickson, lancez le coup de sifflet d'appel dans la rue, l'agent de service ne tardera pas à accourir.

Tom Wills se dirigea vers la porte et poussa soudain un grognement de surprise.

— Oui diable a fermé cette porte ?

Harry Dickson saisit la poignée d'une main robuste : la porte ne s'ouvrit pas.

— Enfermés, gronda-t-il, et quelle porte ! Elle ferait honneur à une prison !

Il se dirigea vers les volets et, à son tour, cria de surprise et de colère.

De formidables volets blindés obturaient les fenêtres, comme des portes de coffre-fort.

— Allons voir dans la chambre voisine, dit-il, mais un pli d'inquiétude barrait son front et ses lèvres tremblaient.

» Là... je me le disais, ajouta-t-il au bout de quelques minutes. Portes closes, volets posés. Nous sommes pris comme des rats dans un piège. Tandis que nous nous occupons de ces morts et de ce mourant, on nous enfermait !

— Mais les volets ? J'admets les portes, objecta Tom.

— Les volets blindés et fermés sont l'œuvre des habitants craignant une intrusion de Messire l'Anguille ; les portes closes dans notre dos, celle de ce mystérieux forban.

— Oui était donc encore dans la maison... qui y est peut-être encore, glapit Tom Wills, au comble de la rage.

— Attention ! cria soudain le détective en laissant tomber le rossignol qu'il s'appêtait à enfoncer dans une des serrures des portes. Faites vite, Tom, mettez votre mouchoir devant votre figure !

La couleur de la lampe avait soudain changé : un brouillard jaune l'auréolait sinistrement pendant qu'une vague et douce odeur d'amandes amères envahissait la chambre.

— Des gaz empoisonnés ! gémit Tom Wills dont les tempes commençaient à battre étrangement.

L'atmosphère s'alourdissait de seconde en seconde et les détectives reculèrent vainement dans la chambre de Sir James, où déjà la mortelle odeur les poursuivait, et où le brouillard jaune se mettait à tourner autour de la lampe du sinistre bureau.

— La cheminée ! hoqueta le détective.

Comme toutes celles de ces vieilles maisons seigneuriales, elle était large et menait comme un passage noir vers les combles et les toits.

Un souffle frais leur caressa le visage et ils respirèrent plus librement.

— Des crampons, s'écria le détective en saisissant à pleines mains des barres de fer feutrées de suie. Montez, Tom !

— Sauvés ! s'écria le jeune homme, mais il avait à peine dit, qu'il poussa un hurlement de douleur.

Une fine langue rouge venait de lui lécher les mollets, y imprimant une douloureuse morsure ; en même temps, des volutes de fumée les enveloppèrent et, sous leurs pieds, ils virent une lueur sinistre grandir avec une vélocité inouïe. Aussitôt, ils sentirent que les parois devenaient brûlantes.

— Mais la maison brûle ! s'écria Tom.

— Montez ! rugit le détective, montez si vous tenez à la vie !

Presque en même temps, de terribles crépitements éclatèrent de toutes parts, accompagnés de détonations assourdies.

— On met le feu à la demeure et au moins par une vingtaine de foyers à la fois, tonna Harry Dickson en empoignant Tom d'une main et en se hissant toujours de l'autre dans le trou noir.

Ah, la fantastique et interminable montée !

On aurait dit qu'elle ne cessait de s'allonger, que le nombre des crampons déjà brûlants se multipliait à la folie. Autour d'eux, ils entendaient la formidable rumeur du brasier qui s'amplifiait de seconde en seconde.

Mais au-dessus de leurs têtes, il y avait un unique point brillant, et Dickson le regardait avec une intensité d'espoir insensée : c'était une étoile !

Ils approchaient du toit.

Enfin, le maître sentit l'air nocturne plus frais, bien que déjà attiédi par le souffle de l'incendie. D'un effort surhumain, le détective empoigna un rebord de briques chaudes, tira à lui Tom défaillant, et, avec un rugissement de joie, se trouva sur le faite d'un toit aux tuiles déclives.

Mais autour d'eux, le ciel s'embrasait, ils étaient au centre d'un vaste feu d'artifice qui jaillissait de la maison en flammes ; d'en bas

montait la clameur d'une foule apeurée.

Harry Dickson ne perdit pas une seconde à contempler le désastre. Il entraîna Tom vers des toitures voisines, des ruades de flammes dans le dos.

Un jet glacé les frappa soudain et ils crièrent de joie : une lance à incendie venait d'être braquée, et les ombres des pompiers s'élancèrent bientôt vers eux et les soutinrent. Sauvés !

Mais Castlemain House n'était plus qu'un brasier fantastique où s'écroulaient murs et toitures, et si grande était la violence du feu que les pompiers eurent fort à faire pour préserver les immeubles voisins.

Quelques heures plus tard, leurs blessures pansées, les deux détectives accompagnés des agents de Scotland Yard revenaient sur les lieux.

De la vieille demeure, il ne restait que quelques décombres fumants qu'arrosaient de nombreuses lances. Deux maigres pans de murs calcinés restaient encore debout, mais bientôt, ils s'écroulèrent.

Revêtus de vêtements appropriés, les détectives commencèrent à fouiller les cendres brûlantes.

Tout ce qu'on trouva des malheureux habitants de Castlemain House furent quelques cendres grasses et quelques ossements noircis.

Messire l'Anguille, de cambrioleur étant devenu assassin et puis incendiaire, s'était évanoui comme les dernières fumées qui montaient des ruines vers l'aube laiteuse de la nouvelle journée.

Harry Dickson retourna chez lui. Il était battu.

Son esprit, sa logique étaient en révolte. Il entendit les derniers mots échappés à l'agonie du malheureux Antharès : Joe Haskins !

Le mourant accusait un mort !

Tom Wills n'osait regarder son maître, mais quand il le vit plus calme, il fut fort étonné de voir que le détective feuilletait posément des indicateurs, des horaires, des atlas maritimes.

— Partons-nous ? demanda-t-il à mi-voix.

— Oui, Tom, pour un long voyage. La solution vient de reculer vers de lointaines latitudes.

— Les Antilles ? demanda soudain le jeune homme.

Harry Dickson acquiesça.

— Cela nous prendra des semaines, peut-être des mois.

— Il faudrait faire surveiller les ports, car je pense que vous vous lancez à la poursuite de Messire l'Anguille.

— Poursuite ? Non, pas du tout... bien au contraire ! Je ne désire nullement le poursuivre pour le moment.

— Mais que faites-vous alors, maître !

Harry Dickson poussa un petit sifflement bizarre.

— Je veux arriver avant lui, Tom, dit-il simplement, en formant au téléphone le numéro d'une des grandes firmes maritimes de

Londres.

5. Le morne bleu

Le vapeur hebdomadaire quittant Fort-de-France et faisant route vers quelques ports antillais n'emportait pas beaucoup de voyageurs. C'était un vieux cargo hollandais voguant sous pavillon français, mais pourtant d'une nationalité indéterminée. Anglais, français, hollandais ? Peu importe, il était antillais avant tout. A son bord, il y avait peu de Blancs, plusieurs mulâtres se donnant des airs d'Européens, des Noirs bavards, des métis du Sud à la figure torve et énigmatique.

L'horaire du Gay-Lussac était fort fantaisiste, la régularité de son parcours tout autant ; aussi le capitaine Duvaux n'avait-il fait aucune difficulté devant la requête de ses deux passagers de marque, Harry Dickson et Tom Wills. A la fin du jour, le vapeur ferait un crochet de quelques milles et, au matin suivant, on verrait l'île de l'Anguille par le travers de bâbord. L'endroit ne présentant plus de mouillage sûr depuis les dernières convulsions volcaniques, qui avaient fait naître des hauts-fonds, on débarquerait les passagers dans une des parties les mieux abritées de la côte.

Aristide Duvaux était un causeur charmant. Il abhorrait les gens de couleur et n'en souffrait aucun à sa table, aussi avait-il fait un accueil parfait aux deux Anglais.

— Je suis certain que l'île doit présenter quelque intérêt pour des savants venus pour y faire des observations météorologiques et géodésiques, déclarait le marin. Mais à part cela, c'est une des terres les plus ingrates que je connaisse de par le vaste monde. Depuis que son volcan, le Ma-Hi-Tiou a fait des siennes, l'île n'est plus qu'une énorme scorie aride et brûlée, à part les forêts de l'hinterland, qui forment une sylve infâme et pouilleuse, sans essences de rapport.

— L'île est pratiquement abandonnée, je crois, dit Harry Dickson.

— Pas complètement. On raconte qu'une très pauvre tribu, fétichiste en diable, y habite encore, mais jamais je n'ai vu la moindre forme humaine le long de ces tristes rivages. Certes, vous pourrez vous ravitailler assez bien sur l'île même, car le gibier d'eau y abonde, et la forêt aussi doit donner asile à quelques belles pièces, ainsi qu'à des fruits sauvages, mais je vous félicite d'avoir emporté des vivres en quantité et d'avoir recruté des porteurs noirs. Sinon, vous pourriez jouer aux Robinson Crusoë !

Les Sargasses fumaient à l'horizon dans une brume verdâtre, l'eau huileuse arrivait en grands plis mous jusqu'à l'étrave du bateau qui la fendait avec un bruit aigre de soie déchirée.

À l'avant, les porteurs noirs entonnèrent un chant mélancolique et une guitare hawaïenne se mit à sangloter une musique bizarre, tout en notes humides, qui ajoutait à la tristesse de l'heure.

Le capitaine Duvaux fronça les sourcils d'un air mécontent.

— Je n'aime pas les mélopées de ce genre, même si ce sont vos hommes qui les chantent, et s'ils auront quitté mon bord demain à l'aube. Mes hommes resteront pendant des journées encore sous leur pernicieuse influence.

— Au fait, que chantent-ils donc ? demanda Harry Dickson.

— Hm, c'est assez difficile à comprendre et donc à expliquer. Mais je crois saisir qu'ils parlent des effroyables rites du culte Vaudou.

— Si je ne me trompe, ce serait une odieuse religion de sorcières, propre aux régions forestières de ces contrées, remarqua le détective.

— Vous avez raison, monsieur, c'est une horreur sans nom, contre laquelle nous ne pouvons que peu de chose, hélas. Et pour en revenir à vos porteurs, il me semble qu'ils ont peur, et qu'ils appréhendent d'entrer dans la forêt. Pour conjurer les esprits mauvais, ils chantent les hymnes lugubres que vous venez d'entendre.

Tom Wills somnolait dans un confortable transatlantique et n'écoutait guère ; Harry Dickson, la pipe aux lèvres, regardait monter la lune sur les terres de mensonge des Sargasses.

Le capitaine Duvaux prit un air embarrassé.

— Mon cher monsieur, permettez-moi de vous donner un conseil : évitez le volcan Ma-Hi-Tiou. C'est un avis que j'ai déjà donné à deux voyageurs danois, et ils s'en sont très bien trouvés.

Harry Dickson dressa l'oreille.

— Vous voulez parler d'Ekelssen et de Maldsen ? J'ai lu leur remarquable livre de voyage. Il me semble pourtant qu'ils n'ont pas évité le volcan en question ?

— Ils l'ont fait pourtant, et leur livre, pour être superbe, manque de vérité sur ce point. Qu'importe !... Mais si j'en crois les chansons de tout à l'heure (et elles mentent rarement, ces chansons-là), l'époque la plus dangereuse pour approcher la mystérieuse montagne, est celle que vous avez choisie.

— Je vous serais très reconnaissant, capitaine, de m'en donner la raison, si vous le pouvez, dit Harry Dickson, frappé par le ton sincère du marin.

— Je pourrais difficilement le faire et les chanteurs de même. N'oubliez pas qu'ils procèdent par images et non par allusions directes à tel ou tel danger. Mais je veux faire un effort pour traduire leur

curieux jargon.

» Ecoutez : « Quinze fois l'oiseau Thi s'est perché sur la tête rouge de la montagne. C'est l'instant où la gardienne du volcan ouvrira les portes de l'or et du feu. Elle les a fermées un soir de grande terreur, en disant que l'oiseau Thi devrait revenir quinze fois avant qu'elles soient de nouveau ouvertes.

» Quel est le superbe inconnu qui rendra son doigt à la sorcière, qui lui fera présent de l'image de Thi burinée dans la chair de l'homme, et lui apportera, en offrande, une femme aux cheveux de soleil, qui sera pour l'éternité sa servante ? Elle lui donnera l'or et le feu... mais les autres hommes seront voués aux supplices les plus cruels avant de mourir dans le ventre du volcan. »

Harry Dickson avait laissé éteindre sa pipe, ses yeux brillaient comme des étoiles, il respirait profondément, mais il garda néanmoins le silence.

— En d'autres mots, continua Aristide Duvaux, on prédit un cataclysme à peu près pareil à celui qui détruisit une partie de cette malheureuse île, il y a vingt ans. Des sacrifices humains et même celui d'une Blanche. Gardez-vous, monsieur, et n'épargnez aucune munition pour coucher par terre quelques-unes de ces canailles qui infestent la forêt, si toutefois il en existe encore.

De fins nuages noirs passaient devant la lune, transformant le disque d'argent en un grimaçant visage démoniaque.

Le capitaine Duvaux jeta son cigare à la mer et secoua la tête.

— J'aime mieux sentir sous mes pieds le pont de mon vieux rafiote que la terre ferme de cette île maudite, dit-il à mi-voix. Elle ne tardera pas à paraître. Voyez-vous cette ligne blanche portée par les vagues sombres ? Ce sont les premiers brisants de la côte accore de l'est.

— Et cette ombre conique, est-ce un nuage ? demanda Dickson.

— Le Ma-Hi-Tiou, répondit le marin en réprimant avec peine un frisson. Je vais connaître quelques nuits blanches, monsieur, à penser que vous êtes les voisins de cette vilaine et énigmatique montagne.

*

De la baleinière qui approchait à coups de rames de l'île, on pouvait voir les sinistres abords de cette dernière se préciser.

Les côtes accores de l'est devenaient accessibles vers le sud et enfin se terminaient en plages de sable rouge. Ici et là, les palétuviers avançaient dans la mer, hauts sur pattes comme des faucheux immobiles.

Des coulées de lave brune venaient du fond du pays vers l'océan comme d'immenses chaussées de géants. Mais, en ces quinze années,

la luxuriante végétation tropicale avait eu raison de la pierre qui avait éclaté en d'innombrables endroits sous la poussée d'une sève toujours victorieuse au soleil du Capricorne.

Partout la forêt avait gagné sur la friche, et l'on voyait des bosquets d'aréquiers et de jeunes fromagers jaillir hors des lourds taillis de lauriers-roses.

La baleinière accosta, les porteurs sautèrent dans l'eau et coururent à grands bonds vers la terre ferme ; la présence des raies à dard dans les eaux basses les incitant à la vélocité.

Le Gay-Lussac lança trois appels de sirène, et lentement l'Union Jack monta à l'artimon. C'était l'adieu des marins français aux voyageurs venus de l'Angleterre amie.

Harry Dickson monta sur une dune de sable rouge et inspecta les alentours.

Il avait résolu de camper ce jour-là non loin de la mer, et de ne commencer la marche sur l'hinterland sylvestre que le lendemain.

Vers l'est, des formes confuses apparaissaient. On pouvait distinguer à la jumelle un wharf démolí mangé jusqu'aux fibres par le taret, et des constructions tombées en ruine : tout ce qui restait d'une colonie sucrière jadis opulente entre toutes !

A deux kilomètres de là, vers le nord, ouaté d'une brume légère que le soleil montant buvait déjà, une basse colline ronde, un morne, se précisait.

Cela lui parut un excellent endroit pour un campement provisoire et, immédiatement, il donna ordre d'y transporter les bagages.

La lave semblait avoir épargné cette bande de terre qui apparaissait comme une enclave dans le désert pierreux d'alentour. Le sol, d'abord de sable ocreux, prenait à mesure qu'on avançait vers le morne, une consistance marneuse d'une coloration bleu sombre.

Deux ruisseaux d'eau fraîche, bien que d'un goût légèrement salin, coupaient la plaine doucement vallonnée que dominait le morne bleu.

Tom Wills marchait en tête avec deux solides porteurs ; Harry Dickson, entouré des quatre Noirs restants, fermait la marche.

Tom atteignait la base de la colline quand son maître lui vit faire des gestes de surprise ; presque aussitôt, la voix de son élève lui parvint.

— Holà, maître, venez donc voir !

Harry Dickson pressa le pas et bientôt se trouva aux côtés de Tom Wills, contemplant un spectacle inattendu : de nombreux bidons d'essence vides de leur contenu, jonchaient le sol.

— Ils ne datent pas de bien longtemps, constata Tom Wills, c'est à peine s'ils portent quelques traces de rouille.

— C'est vrai, approuva le détective, « on » est venu avant nous, et cela ne m'étonne guère. Nous avons perdu un peu de temps en Angleterre ainsi qu'à Fort-de-France pour nous équiper convenablement. « On » est venu en yacht à moteur.

» On en loue dans toute l'île de Cuba, où de semblables petits navires foisonnent. Rien de bien stupéfiant, par conséquent. Ce qui est plus curieux, c'est qu'on a eu l'air d'allumer ici un véritable feu de joie à l'aide de cette essence copieusement répandue ; voyez donc ces buissons calcinés.

La tente fut dressée au pied du morne, et les porteurs, s'étant éloignés d'un mille du campement, revinrent avec force brassées d'herbes sèches et de hautes sagittaires parcheminées, à l'aide desquels ils construisirent des paillotes en un rien de temps.

Des feux furent allumés et la popote mise à cuire.

Les Noirs, qui avaient reçu de larges rations de rhum et d'arak, se montraient satisfaits, et, assis à croupetons, fumaient de formidables cigares de tabac humide.

Vers la méridienne, après un repas qui ne laissait nullement à désirer, Tom Wills fit la sieste, mais Harry Dickson se plongea une dernière fois dans la lecture de quelques livres qu'il avait emportés.

— Dans quatre jours, la lune sera pleine, murmura-t-il. Il faudra alors que nous soyons au pied du volcan. Il n'est pas bien grand, si j'en crois les livres qui en parlent, et je suppose qu'il ne nous faudra pas chercher bien longtemps, pour...

Tom Wills, qui ne dormait que d'un œil et qui avait entendu les derniers mots de son maître, acheva pour lui.

— Pour mettre la main au collet d'un bandit fameux. C'est égal, il en faut des marches et des contremarches rien que pour pincer une sale bête comme Messire l'Anguille !

— Je crois que cela en vaudra la peine, répondit mystérieusement Harry Dickson.

Le soir n'allait pas tarder à amener ses ombres ; sous les tropiques, les crépuscules ne durent que quelques minutes. La merveilleuse heure violette dont parlent les voyageurs, dure en fait moins d'un quart d'heure.

Des lueurs citrines baignaient l'horizon de la mer ; soudain, l'un des Noirs, qui revenait de corvée et s'apprêtait à gravir le morne, se mit à pousser des cris lamentables...

— Des morts ! Beaucoup de morts ! criait-il.

Harry Dickson, Tom Wills et les porteurs coururent à sa rencontre.

L'homme désignait en tremblant des formes grêles étendues sur le sable.

— Des squelettes ! s'écria Tom.

Harry Dickson les examina d'un air songeur.

— Hm, grommela-t-il, il n'y a pas longtemps, ces ossements appartenaienent à des hommes bien vivants.

— Je croirais plutôt qu'ils ont séjourné pendant un siècle dans le sable, et qu'un vent de tempête les a découverts ensuite, répliqua son élève. Regardez donc : ils sont polis comme de l'ivoire.

— Précisément, ils sont trop nets ! On dirait un travail d'anatomie exécuté pour un musée.

Harry Dickson examina les crânes un à un. Il y en avait cinq en tout, qui jonchaient le sol à peu de distance les uns des autres.

— Des Noirs, murmura-t-il. Aucun Blanc n'était parmi eux. Je me demande quel drame s'est joué dans cette solitude.

Les porteurs noirs s'étaient groupés à quelque distance d'eux ; les yeux fixés sur les squelettes, ils tenaient un conciliabule fiévreux.

— Deux douilles de cartouches de revolver ! s'écria Tom Wills en ramassant deux petits tubes en cuivre jaune.

— Des cartouches d'un Webley, murmura Dickson.

— Je crois que c'est un Webley que Messire l'Anguille promenait sous le nez de ses victimes, observa Tom Wills.

— Il se peut fort bien que ce soit lui qui ait tiré les balles.

— Sur qui ? Sur les Noirs ?

— Je ne le crois pas. Aucun de ces hommes n'a été tué d'un coup de feu. Le tireur inconnu a dû viser autre chose, mais quoi ? Et pourquoi seulement deux balles, alors que le feu d'un Webley est rapide, et que le péril entraîna cinq hommes dans la mort, murmura Harry Dickson.

Soudain, d'affreuses clameurs s'élevèrent et les deux détectives virent que leurs porteurs s'éloignaient en courant, tout en faisant des bonds bizarres.

— Wati ! Wati ! hurlaient-ils, pris d'une terreur panique.

Mais ce fut au tour du détective de bondir. Il prit son élève par le bras et l'entraîna de toutes ses forces vers la tente.

— Vite ! Aux bidons d'essence ! Ouvrez-les sans retard, éventrez-les ! Mettez le feu au liquide au risque de nous faire griller ! Ce serait toujours une mort préférable à celle qui nous attend, si le sort est contre nous !

Tom Wills ne se donna pas la peine de comprendre ; il ne voyait que le visage de son maître, et celui-ci était décomposé par un effroi et un dégoût sans bornes.

— Les bagages, gémit Tom Wills.

— Tant pis, nous en sauverons peut-être encore assez demain quand le jour reviendra, si nous sommes encore en vie.

Tout en parlant, Harry Dickson avait ouvert un bidon d'essence, et en répandait des flots derrière lui en courant.

— Faites comme moi, Tom !

Un briquet flamba et, aussitôt, une formidable gerbe de feu se mit à courir après les hommes.

Tom Wills imita son maître... mais soudain, il vit, et l'horreur faillit le faire tomber à la renverse.

Tout autour du morne bleu, la terre semblait être animée d'une vie abominable. Ce n'était plus qu'un grouillement hideux de pattes velues et de pinces grinçantes.

— Les araignées-crabes !

Elles sortaient de partout, avec un murmure pareil à celui du vent dans les arbres. Elles se chevauchaient, s'entrebattaient hideusement et, avec une vélocité incroyable, se dirigeaient vers les fuyards.

On en entendit craquer et éclater dans les flammes comme des châtaignes humides, mais avec un ensemble parfait, elles contournaient les brasiers et reprenaient l'offensive. Des milliers devaient avoir succombé en quelques secondes dans le feu d'enfer de l'essence enflammée, et pourtant, leur nombre ne semblait pas diminuer.

— Courons vers la forêt, haleta Dickson, nous avons à traverser les chaussées de lave, et je crois que ces monstres ne se hasardent pas sur un sol pierreux, il leur faut la marne et le sable.

Une bande violette se dessina sur l'horizon, des étoiles jaunes palpaient dans un ciel soudain assombri.

— Pourvu que nous atteignions les contreforts de la coulée de lave avant que la nuit soit complète, gronda Dickson.

Derrière eux, les flammes mouraient déjà. Tom Wills poussa un cri et, avec rage et dégoût, écrasa une hideuse bête chevelue qui se jetait contre ses jambes en faisant claquer de hautes pinces grêles.

— Nous approchons ! cria le détective, encore un effort, Tom !

Ils roulèrent exténués sur un lit de scories coupantes, et eurent la vision rassurante de la bande monstrueuse arrêtée en bloc devant la barrière volcanique.

— Sauvés ! cria Tom Wills.

— Pensez-vous ? ricana une voix moqueuse. Haut les mains, messieurs ! La petite fête est finie, ou plutôt elle va changer d'aspect !

Un homme de haute taille, tout de noir vêtu, une cagoule sombre sur la tête, les tenait en respect avec son revolver. Derrière lui, une douzaine de Noirs à la mine féroce les couchaient en joue avec des flèches aiguës.

— Messire l'Anguille ! cria Tom Wills.

— Bien dit, mon petit, répondit le bandit masqué. Veuillez vous considérer à présent comme mes hôtes. A des hommes venus d'aussi loin pour faire ma connaissance, je réserve une hospitalité peu

ordinaire.

Il fit un signe à ses hommes qui, prestement, débarrassèrent les détectives de leurs armes et, par gestes, leur firent comprendre qu'ils devaient avancer.

La nuit était venue rapidement, deux des Noirs allumèrent des torches de résine et se mirent à la tête du groupe.

Comme on avançait sur la chaussée volcanique, les indigènes se mirent à rire féroceement en regardant des formes étendues sur la lave.

Les deux détectives virent les corps sanglants de leurs porteurs, étendus sur le sol. Les corps avaient été odieusement mutilés.

— Un titre de plus pour vous à la potence, Messire l'Anguille, s'écria Harry Dickson en regardant l'homme noir avec colère et mépris.

Le bandit semblait ne pas l'avoir entendu et continuait d'avancer.

L'ombre redoutable de la forêt avançait vers le groupe.

Bientôt, ils marchèrent sous un couvert obscur, qu'étoilait, de temps à autre, le zigzag lumineux des lucioles.

6. La prison des Cent mille Dieux

— Où sommes-nous, maître ?

Harry Dickson faillit sourire à la naïve question de son élève. Qu'en savait-il lui-même ?

La prison, où ils étaient enfermés depuis deux jours, était pour le moins étrange. C'était un vaste dôme de pierre parfaitement unie, comme du verre, si lisse qu'une mouche n'aurait pu avoir prise sur sa surface polie.

Tout au haut du cintre, qui était au moins à soixante pieds du sol, une ouverture ronde laissait passer un rai de clarté dorée pendant le jour, et la tremblante lueur des astres, une fois la nuit tombée.

Les prisonniers circulaient librement, car on ne s'était pas donné la peine de les ligoter.

Deux fois par jour, on leur avait descendu par l'ouverture supérieure, au bout d'un mince filin, un couffin avec des fruits variés, des tortillons de maïs, des pigeons et des poissons cuits, ainsi qu'une jarre d'eau fraîche. Leurs invisibles geôliers semblaient ne pas vouloir les condamner au lent supplice d'une mort par la faim et la soif.

Cela ne diminuait en rien les inquiétudes du détective ; il savait l'atrocité des morts rituelles que les fétichistes vaudous infligent à leurs victimes. Mais il n'en souffla mot à Tom Wills.

Quand il eut exploré la prison de fond en comble, et acquis la conviction que toute espérance d'évasion était vaine, il avait porté toute son attention sur les bizarres décorations de la salle.

Tout en ne nuisant en rien à la parfaite netteté de la pierre, par un procédé de dessin complètement inconnu du détective, les murs étaient couverts de milliers de figures hiératiques, dont la plupart avaient l'attitude basse et féroce des divinités sauvages.

D'où le nom de prison des Cent mille Dieux que lui avait donné Dickson.

Le deuxième jour, le couffin de ravitaillement contenait de magnifiques grappes d'un raisin noir, au goût de mûres.

Harry Dickson en écrasa quelques grains entre ses doigts, vit qu'ils les tachaient comme une encre indélébile, et soudain poussa un petit sifflement de satisfaction.

Tom Wills leva la tête et vit ses yeux brillants.

— Qu'y a-t-il, maître ?

— Chut ! Quelque chose qui pourra nous servir avec l'aide de

Dieu, et aussi avec la vôtre, my boy. Vous êtes un très bon dessinateur...

— A quoi cela va-t-il nous servir ?

— A rien peut-être, à beaucoup si la chance est pour nous et si mes déductions sont justes, ce qui est loin d'être impossible. Venez !

Il mena son élève vers une des figures et y attira son attention.

C'était celle d'un oiseau de forme singulière, au gros bec de toucan et aux puissantes serres de rapace. La bête mythologique était perchée sur la crête d'une montagne d'où s'échappait un panache de fumée.

— J'ai tout lieu de croire que c'est l'oiseau Thi, déclara-t-il. Mon cher Tom, il vous faudra reproduire fidèlement cette figure et ce paysage.

— Sur quoi, sur le mur ?

Harry Dickson découvrit sa poitrine.

— Ici, mon petit, et l'encre ne nous manquera pas, dit-il en écrasant une des grappes de raisins noirs.

Tom ne perdit pas de temps en vaines questions et se mit immédiatement à l'œuvre. Son maître n'avait nullement exagéré son talent de dessinateur, et quand, une couple d'heures plus tard, le jeune homme rejeta le bout de bois qui lui avait servi de pinceau, le détective se déclara très satisfait.

— Un tatouage ne ferait pas meilleur effet, avoua-t-il.

— Que faire maintenant, maître ?

— Attendre, mon garçon.

On les avait descendus dans la prison circulaire à l'aide de cordes, qui, passées sous les aisselles, avaient été retirées aussitôt. Cela s'était fait la nuit, et les captifs n'avaient pu reconnaître le paysage.

Cela aussi avait confirmé l'idée du détective, qu'en dehors de la haute ouverture inaccessible, il n'existait pas d'accès à leur cachot. Le troisième jour arriva, sans qu'aucune présence ne se fût manifestée, si ce n'est la descente régulière des victuailles.

Leur père nourricier ne se montrait même pas, et c'est à peine s'ils pouvaient entrevoir un bras maigre et noir, manœuvrant la corde d'envoi.

Les heures commençaient à s'allonger, à devenir interminables.

Depuis longtemps, les détectives ne se parlaient plus que par monosyllabes, tout sujet de conversation semblant être épuisé entre eux.

Harry Dickson restait couché sur la pierre noire et dure, les yeux clos, feignant le sommeil, mais Tom Wills sentait qu'il réfléchissait.

La prison des Cent mille Dieux devait se trouver en pleine forêt.

On en entendait tous les bruits : le murmure des feuilles dans le vent du large, le cri des geais et des perruches et, à la nuit tombante,

le feulement menaçant d'un fauve en chasse.

La troisième nuit venue, un changement parut intervenir dans le rythme de ces sons épars. Un murmure lointain de foule... La prison circulaire formant conque, cette rumeur s'amplifiait.

On distinguait des chants rituels psalmodiés sur un mode étrange ; un son étouffé de tambours voilés, l'aigre plainte d'un fifre.

De temps en temps, un grondement dominait ce tumulte lointain, et quand il avait cessé, les chants reprenaient de plus belle, accompagnés parfois de longues clameurs d'allégresse et de terreur.

— On dirait qu'une cérémonie se prépare quelque part dans les environs, dit enfin Tom Wills, rompant un mutisme de plusieurs heures.

— C'est cela, en effet, répondit le détective sans quitter sa pose alanguie.

Le grondement reprit, plus fort cette fois-ci, et un long hululement de crainte s'éleva au-dehors.

Harry Dickson s'était redressé.

— Le sol a tremblé, murmura-t-il, c'est le volcan qui parle.

Au-dessus de leurs têtes, l'ouverture circulaire se teinta de jaune, puis prit une belle couleur safranée.

— Demain, c'est la pleine lune, soupira Harry Dickson, et alors...

— Alors ?...

— On verra. Nous sommes dans la main de Dieu.

Le lendemain, ils furent tirés d'un sommeil pénible et lourd par une grande clameur de liesse venant du dehors.

Les tambours roulaient à plein rendement, des « balophons » sonnaient de longues notes vibrantes, une effroyable mélodie s'élevait, monotone :

— La ! Hi ! Hi ! Ti ! Hi ! La ! Hi ! Ti...

D'autres voix farouches répondaient au loin, imitant le vent dans les arbres :

— Hou ! Hou ! Hou ! Hou !

— C'est à devenir fou, gémissait Tom.

La bouche crispée, Harry Dickson écoutait l'horrible marée de sons et de clameurs forcenées. Les grondements étaient devenus plus forts et revenaient par périodes régulières. La terre frémissait sous eux.

A l'heure habituelle, le couffin aux fruits ne fut pas descendu, mais bien une jarre remplie de vin répandant une odeur épicée de cannelle et de zeste de citron.

Tom allongea avidement la main vers elle, mais Harry Dickson le retint.

— N'en buvez pas, sous aucun prétexte, c'est le vin de la folie.

— De la folie ?

— Et de la mort, Tom... Maintenant, je sais quel sort on veut nous réserver.

» On veut nous sacrifier à je ne sais quelles horribles divinités volcaniques. Et les rites veulent que les victimes aillent au-devant du supplice en chantant.

» Mais lorsque ces victimes ne sont pas des fanatiques pris dans la foule même des païens, ce qui arrive quelquefois, on les enivre au moyen de cette boisson, qui est, paraît-il, délicieuse, et ils marchent à la mort avec un plaisir qui semble extrême. Or, nous aurons besoin de toute la clarté de notre esprit.

— Et nous chanterons quand même ?

— Parbleu !

En parlant, le détective avait détaché la jarre, dont le filin remonta aussitôt. Rapidement, Harry Dickson renversa une partie du contenu ; une forte odeur d'épices se répandit.

Plus longues que jamais, les heures passèrent. La rumeur du dehors provoquait chez les prisonniers une sorte d'hébétude qu'ils secouaient difficilement.

Enfin, le détective fit signe à son élève.

— C'est le moment où la drogue contenue dans le vin devrait commencer à opérer ; nous pouvons commencer à donner des signes de bonne humeur.

— L'effet se dissipe-t-il rapidement ?

— A en croire les livres, il perdure pendant six ou sept heures au moins ; ce qui me fait croire que d'ici-là, nous serons face à face avec la destinée, mon ami !

Cela dit, Harry Dickson commença à chanter.

— *It's a long way to Tipperary !* entonna Tom Wills.

— Ah, ha ! la bonne blague, Tom, nous nous croyons à l'intérieur d'un sale morne des îles sous le Vent, et, en fait, nous sommes à Londres, dans le meilleur bar de Covent Garden ! Vive la joie !

Tout au haut de la salle circulaire, quelques ombres glissèrent : les geôliers, observant leurs captifs, se félicitaient de la bonne marche des choses.

Ce fut une terrible corvée pour les détectives de maintenir leur humeur au même diapason, en observant même un crescendo habile.

Enfin, le ciel s'obscurcit, des étoiles s'allumèrent, des oiseaux nocturnes passèrent dans un vol de velours, un renard volant chuinta sinistrement au-dessus de la tête des Anglais.

Une nappe de clarté orangée s'épandit dans les hauteurs et ses reflets baignèrent l'étrange prison. Presque en même temps, les clameurs reprirent avec une intensité renouvelée.

— La pleine lune ! murmura le détective. Préparons-nous, Tom,

mais ayez confiance tout de même, j'ai quelque espoir de réussite.

Aussitôt, il commença à chanter un air de valse, d'une agréable voix de ténorino.

Tom Wills, qui ne voulait pas être en reste, dansa une gigue écossaise effrénée, en imitant le son criard des fifres des Highlands.

Tout à coup, des ombres s'interposèrent devant l'écran lumineux du cintre ; deux cordes furent déroulées et de robustes Noirs se laissèrent glisser sur le sol aux côtés des captifs.

Ceux-ci eurent l'air de ne pas les voir, tant ils exultaient d'une joie d'hommes ivres. Ils ne s'opposèrent nullement à ce que les câbles fussent passés sous leurs aisselles.

Prestement, on les hissa vers le plafond et quelques instants plus tard, ils prenaient pied sur le sommet d'un petit morne, au milieu d'un groupe de Noirs armés de javelots et de casse-tête.

— Avancez, dit l'un d'eux en anglais.

— On y va, mon petit père, clama Tom Wills, et il entonna une chanson de route ; Dickson s'empessa de l'imiter.

Une longue hilarité secoua leurs gardiens, qui se mirent à leur tour à chanter la marche aussi bien qu'ils le pouvaient.

Le spectacle autour d'eux était des plus fantastiques.

Ils se trouvèrent, une fois les pentes du morne descendues, dans une partie déboisée de la forêt, constellée de feux et de torches géantes. Une foule sombre grouillait dans la lueur des brasiers.

Dès l'apparition de la garde noire entourant les prisonniers, une formidable clameur éveilla les échos sylvestres.

Les gardiens marchaient au pas accéléré, entourant les Blancs qui n'étaient chargés d'aucun lien, et qui donnaient des signes d'ivresse manifestes.

Soudain, la route forestière fit un coude, et, celui-ci dépassé, le décor changea : une vaste esplanade s'offrit aux regards, éclairée par de petits feux extraordinairement brillants. Une odeur d'encens, de bois brûlé et de chair grillée, emplissait l'air.

De chaque côté du chemin, de grands feux flambaient ; empalés sur des broches primitives, des quartiers de venaison, des volailles plumées et du petit gibier cuisaient dans les flammes ; des monceaux de fruits voisinaient avec les brasiers : de formidables agapes se préparaient.

Une fois arrivés sur l'esplanade, les prisonniers virent que les feux de joie avaient disparu et étaient remplacés par de hautes torches bleues, alimentées par des blocs de soufre. Une odeur acide les fit tousser et compromit un instant leur joie chorale.

Devant eux, à peine constellé de quelques lumières, un cône sombre se dressait, filant droit vers le firmament : le volcan sacré, le Ma-Hi-Tiou.

La lune ronde semblait posée sur sa pointe.

Les clameurs des sauvages avaient cessé, partout, ce n'étaient plus que formes sombres prosternées et murmurantes.

Deux poteaux de bois noir, aux affreuses sculptures, se dressaient sur une hauteur ; un prêtre indigène, coiffé d'une tiare de plumes rouges, montait auprès d'eux une garde silencieuse et solitaire.

Les gardiens firent halte et se jetèrent face contre terre.

Aussitôt deux Noirs, hideusement peinturlurés, bondirent hors de l'ombre, s'emparèrent des prisonniers et, avec une incroyable prestesse, les attachèrent aux poteaux de torture.

Le prêtre ne bougea pas, comme s'il n'avait pas vu les futures victimes.

Soudain, un grand coup de gong sonna.

A la base du volcan, une flamme bleue s'éleva, atteignit une grande hauteur. Le sacrificateur leva les bras au ciel et se mit à psalmodier un rituel rapide et monotone. Les prisonniers ne chantaient plus, mais sifflaient allègrement un air de music-hall.

Le prêtre s'inclina un moment, le visage tourné vers le volcan, prit une jarre d'argent et se dirigea vers les captifs.

— On peut boire, Tom, murmura rapidement le détective, c'est de l'eau fraîche. Et puis, il nous faudra nous taire, car cette eau est destinée à dissiper l'ivresse, ce qui, paraît-il, arrive instantanément après la première gorgée.

Le prêtre leur fit une profonde révérence et leur offrit à boire.

Les détectives obéirent, et roulèrent des yeux étonnés : ils restaient bien dans leur rôle.

Le sacrificateur eut un geste de satisfaction et reposa la jarre.

Tout à coup, un formidable grondement retentit. Au loin, la foule se mit à crier de terreur, et les chants rituels reprirent avec force.

Mais, à cinq pas des poteaux, sans qu'on eût pu voir comment, une étrange vieille femme s'était dressée.

Elle était vieille et courbée, mais ses yeux noirs brillaient d'intelligence ; une étoffe précieuse lamée d'argent l'habillait de la tête aux pieds.

— Salut à toi, Ma-Thi, gardienne de la montagne du feu ! glapit le prêtre.

Chose curieuse, il avait dit cela en un anglais parfait.

La sorcière branla la tête.

— Que le Blanc annoncé par les dieux vienne, répondit-elle dans la même langue.

— Pour le prix des deux espions blancs, acceptez-vous de lui laisser la victime blanche ? demanda le sacrificateur.

— Je le veux, fut la réponse.

Le prêtre s'inclina.

— Venez, Blanc ! Venez, homme étranger aimé des dieux !

Des pas retentirent sur le pavage de lave et une forme sombre parut.

Elle se tenait légèrement voûtée et tournait le dos aux détectives.

— Etes-vous l'homme blanc élu par les dieux ? demanda la sorcière d'une voix lente. Quinze fois, l'oiseau Thi est revenu depuis votre départ et votre heure est arrivée, car ainsi l'ont voulu les dieux. Je ne vous ai pas vu, et ne puis le faire, telle aussi est la volonté des divinités du feu et de la forêt, mais je reconnâtrai votre voix. Montrez-moi l'image de l'oiseau sacré sur votre cœur et rendez-moi mon doigt, homme aimé de la montagne, et tout le trésor du Ma-Hi-Tiou sera vôtre en échange !

L'homme voilé s'inclina longuement.

— Ma-Thi, je suis cet homme ! dit-il.

— Oui, je reconnais votre voix, répondit la vestale.

Harry Dickson avait failli crier de stupeur en l'entendant ; ne venait-il pas de reconnaître la voix cassée de Joe Haskins ? L'homme assassiné dans une sordide ruelle de Londres était-il sorti de la tombe ?

L'homme avait fait un geste et découvert sa poitrine.

La sorcière poussa une clameur déchirante et se prosterna.

— L'image de l'oiseau Thi est sur votre cœur, étranger !

Alors, l'homme lui tendit une pelote brune.

— Dévidez le fil, Ma-Thi, et vous retrouverez votre doigt, que les dieux détachèrent de votre main, il y a quinze années cette nuit.

D'une main tremblante, la vieille fit tomber le fil.

Harry Dickson, les nerfs tendus, regardait éperdument : le grand instant, où sa vie et celle de son compagnon allaient se jouer, était proche.

Le fil s'allongeait, la pelote de laine devenait de plus en plus petite, et soudain Harry Dickson poussa un rauquement de joie folle : un morceau de papier, un fragment de journal venait d'apparaître.

— Trahison ! Mon doigt a été volé !

La sorcière venait de jeter ce cri avec une fureur terrible.

L'homme eut un recul, mais aussitôt, toute la garde noire se jeta sur lui et le maintint.

— A mort ! tonna le prêtre.

— Halte ! cria une voix qui semblait emplir toute la vastitude.

C'était Harry Dickson qui venait de lancer ce mot.

— Ma-Thi ! on vous a lâchement trompée, faites découvrir ma poitrine !

La sorcière lui jeta un regard pénétrant.

— Fais ce que dit le prisonnier, ordonna-t-elle au prêtre.

Celui-ci écarta la chemise du détective d'une main fiévreuse et

poussa un cri de stupeur :

— L'oiseau sacré est sur son cœur !

— Bien, dit Dickson, et qu'on arrache la fausse image de la poitrine de l'imposteur !

Ce fut la vestale elle-même qui s'en chargea. De ses ongles crochus, elle laboura la chair de l'inconnu, et soudain une peau sombre s'en détacha... la peau du vieil Haskins, arrachée à sa poitrine la nuit du meurtre de Lloyds Clos.

— A mort ! A mort ! hurlèrent aussitôt des voix furieuses.

— Mon doigt ! glapit la sorcière.

— Que l'on me détache ainsi que mon compagnon, dit Harry Dickson, et il vous sera rendu.

Sur un signe de Ma-Thi, les indigènes obéirent.

Lentement, le détective extirpa d'une poche secrète de son habit une petite pelote de laine rouge, dont la gardienne s'empara vivement.

La laine tomba : le doigt apparut.

— Le doigt de Ma-Thi ! Gloire à l'homme blanc ! A lui les trésors de la montagne ! A mort le voleur ! A mort le traître ! L'impie ! Le profanateur !

L'homme était resté sans mouvement, mais par les trous de la cagoule, ses yeux flambèrent de rage ; il se dégagea d'un mouvement brusque, bondit en avant, tira un revolver.

Des coups de feu retentirent.

Ma-Thi, atteinte en plein cœur, tomba sans une plainte, le prêtre roula sur le sol dans les convulsions de l'agonie ; la garde noire s'éparpilla en criant de terreur.

Harry Dickson se jeta sur l'assassin...

Mais il ne l'atteignit pas car, brusquement, il fut jeté sur le sol.

Que se passait-il ?

Il entendit des clameurs folles et un bruit de fuites éperdues ; sous lui, la terre ondulait comme une mer de tempête, une fantastique clarté rouge fusa vers le ciel sombre.

— Le volcan entre en éruption ! hurla Tom en relevant son maître.

En effet, une colossale secousse sismique venait d'ébranler l'île sur ses bases et, du haut du cône environné d'éclairs, un flot de lave incandescente jaillit et se mit à descendre les pentes avec une vitesse meurtrière.

— Vers la mer, Tom ! cria Harry Dickson en prenant sa course.

Les Noirs s'enfuyaient de tous côtés vers les profondeurs de la forêt ténébreuse. L'étranger avait disparu comme si le sol l'avait englouti.

De formidables grondements roulaient comme un tonnerre infini, la foudre pourfendait sans répit les géants de la forêt et de

hautes flammes jaillissaient à chaque minute de la sylve en détresse.

Harry Dickson et Tom Wills, lancés dans une course effrénée, approchaient du rivage.

— Quelle artillerie ! cria le jeune homme.

Harry Dickson poussa un cri de joie.

— Ce sont des salves régulières ! C'est lui !

— Qui, lui ? hurla Tom qui ne comprenait qu'à moitié ce que le maître criait, tant les bruits se confondaient en une furieuse clameur de tempête.

— Le navire de guerre britannique qui doit croiser, selon ma prière, dans les parages en ce moment !

Au même instant, un jet de lumière blanche venu de la mer les frappa en plein visage et ils se trouvèrent dans les feux d'un projecteur de marine.

Puis ils virent, accourant sur les hautes lames soulevées par le sinistre, une baleinière montée par des soldats de la marine.

Le croiseur Ironside de la marine anglaise était à son poste.

7. H.M.S. « Ironside »

La mer était grosse et le croiseur Ironside, malgré ses 8 000 tonnes luttait contre les vagues tourmentées, piquant du nez dans la plume comme un vulgaire cotre de pêche.

Au loin, l'île de l'Anguille n'était plus qu'une fumée fuligineuse sur l'horizon, où ne se distinguait même plus le pain de sucre de son volcan : la plus grande partie de cette terre mystérieuse venait de s'abîmer dans les flots, dans la rage du cataclysme.

Harry Dickson se tenait aux côtés du commandant Harper ; et sa bouche se plissait en une moue mécontente.

— Bah, mon cher Dickson, le consolait Harper, le bandit a fini par le feu et non par la corde, cela se vaut.

Mais le détective secouait la tête.

— Ce qui est regrettable, continua le marin, c'est qu'un mystère reste entier, et que personne ne connaîtra la personnalité de Messire l'Anguille.

— Si, commandant, moi ; je la connais, mais on ne me croirait pas... Je devrai garder le silence...

Un cri de l'homme de vigie l'interrompit.

— Un yacht à tribord, sous le vent !

Harry Dickson pointa aussitôt sa lunette vers l'endroit et tout son être frémit.

— Je n'ose trop espérer, commandant, murmura-t-il, mais j'aimerais fort inspecter leur bord, à ces voyageurs-là.

— Prenez le yacht en chasse, lança Harper dans le tube acoustique.

Le croiseur vira de bord.

— Ils donnent du moteur, fit remarquer un officier de quart, on dirait que ces particuliers ne tiennent pas à faire notre connaissance.

— Forcez les feux ! ordonna le commandant.

Le croiseur gagnait vivement sur le petit bâtiment, pourtant lancé à toute allure ; bientôt, ses formes se précisèrent.

— C'est un yacht cubain, observa l'officier de quart.

— Envoyez un coup de semonce !

Un canon de chasse vomit un flocon de fumée blanche, mais le yacht vira de bord, apparemment peu disposé à s'arrêter.

— Obus ! commanda simplement Harper.

Une gerbe d'eau s'épanouit à l'arrière du fugitif.

— Trop court ! Rectifiez le tir !

Trois minutes plus tard, la gerbe s'éleva devant l'étrave du yacht et son beaupré vola en miettes.

— Hit ! ricana Harry Dickson.

— Faites donner l'héliographe, jeta le commandant Harper d'une voix brève.

L'appareil d'optique se mit à fonctionner, et de rapides rais solaires palpitèrent à l'avant du croiseur.

— Stoppez ou nous vous coulons ! disaient les signaux lumineux.

Dans le champ des jumelles marines, on pouvait voir qu'un affolement général régnait à bord du yacht. Des hommes couraient en tous sens, faisant des gestes, exécutant toute une mimique de désespoir panique.

Enfin, le petit navire stoppa et courut lentement sur son erre.

— Parez la baleinière !

— Nagez !

Les rames plongèrent frénétiquement, brassant le flot vert.

— Accostez !

Harry Dickson, Tom Wills et deux officiers sautèrent sur le pont du yacht, braquant leurs revolvers.

Le patron du navire, un mulâtre en costume de coutil blanc, s'avança vers eux, gris de terreur.

— Gentlemen, je ne sais vraiment pas...

— Assez ! ordonna Harry Dickson. Livrez-nous vos passagers, et soyez heureux que nous vous laissions continuer votre route.

— Nous n'avons pas de passagers à bord, sir !

— Je vous donne une minute, montre en main, tonna le détective. Faites-les monter sur le pont. Un homme et une femme !

— Il n'y a qu'une femme, sir... dans le salon du roof.

Harry Dickson fit quelques pas vers la hutte de pont, et Tom Wills poussa un véritable glapisement de stupeur en lui entendant dire :

— La comédie a assez duré, montez sur le pont, Miss Barbara Castlemain !

Tom Wills faillit avoir le vertige en voyant tout à coup monter sur le pont l'héritière des Castlemain, qu'il avait vue morte...

Elle se dressait, froide et hautaine, et ce n'était plus la grincheuse infirmière à lunettes de jadis, mais vraiment une grande dame qui s'avançait vers eux, la mine méprisante.

— Je suppose que vous me traiterez selon mon rang, messieurs, dit-elle d'une voix calme, j'ai du sang royal dans les veines !

Harry Dickson ne lui répondit pas ; il se tourna vers les officiers.

— Faites monter trois ou quatre hommes à bord et qu'ils me fouillent ce yacht, ils trouveront bien quelque part un Noir qui se

cache.

Miss Barbara pâlit.

— Ne lui faites pas de mal, murmura-t-elle d'une voix suppliante, c'est moi qui ai voulu tout cela, et... c'est... mon mari !

Harry Dickson la regarda avec stupeur.

— Vous, une Castlemain, de sang royal... mariée à un Noir... au domestique Antharès !

Il se passa la main sur le front.

— Maintenant, tout le drame de Castlemain House s'explique, murmura-t-il.

Antharès, qui n'en menait pas large, fut hissé sur le pont.

Il fut jeté à fond de cale à bord de l'Ironside. Miss Barbara fut gardée à vue dans une cabine d'officier.

*

A la table des officiers, Harry Dickson se laissa aller aux confidences ; il devait bien cela au brave équipage du croiseur.

— Toute cette damnée histoire tourne autour d'une ancienne aventure du colon Jœ Haskins.

» Un jour, dans la forêt, il découvrit une vieille sorcière, atteinte de lèpre.

» Ce n'était pas un méchant homme. Il la soigna et parvint à lui prolonger la vie. Or, ce n'était personne d'autre que Ma-Thi, la gardienne du volcan.

» Pour la sauver du terrible mal, il lui amputa un doigt déjà trop atteint.

» Un singulier hasard voulut alors qu'il se trouva dans les conditions requises par une antique légende.

» Un homme blanc emporterait le doigt de la sorcière, et ne le lui rendrait que quinze ans plus tard ; alors, le doigt reprendrait sa place primitive à la main de la malade. Pendant ces quinze années, il devrait porter sur la poitrine l'image de l'oiseau sacré Thi, qui revient à chaque arrière-saison sur le volcan Ma-Hi-Tiou. Alors, les trésors du volcan – on parlait d'un fantastique gisement d'or natif – seraient siens.

» Cette légende, je l'ai trouvée relatée dans plusieurs livres de voyage.

» Pendant le premier stade du mal dont souffrait la gardienne du feu, elle fut atteinte d'une cécité passagère, ce qui fit qu'elle ne vit jamais son sauveur, mais qu'elle entendit sa voix. Elle ne retrouva la vue que bien plus tard, quand, après l'éruption du volcan, les colons ruinés eurent quitté l'île.

» Jœ Haskins attachait-il quelque importance à cette croyance et

surtout à la promesse lointaine ? Il faut croire que non, puisqu'il en parla, sans doute à Antharès, qui fut son compagnon de beuverie, mais il ne lui révéla pas que c'était lui, le détenteur du fameux secret, et laissa planer des doutes. Il se peut aussi que ce ne fût pas Antharès son confident, mais cela est d'une importance toute secondaire.

» Mais les quinze années allaient être révolues.

» Les Castlemain vivaient chichement car, en affirmant qu'ils avaient gardé intacte la plus grande partie de leur fortune, ils mentaient.

» En secret, Barbara Castlemain avait épousé le serviteur antillais.

» Un jour, il lui confia le secret de l'île, et alors la jeune femme n'eut de cesse qu'elle n'eût retrouvé le colon qui le détenait.

» Messire l'Anguille naquit : c'était le Noir Antharès. Si d'aucuns l'ont pris pour un Blanc, cela ne provient que d'un très habile maquillage.

» Antharès était agile et intelligent, mais l'esprit clair de sa femme le guidait dans toutes ses entreprises.

» Je ne puis parler sans une certaine admiration de leurs débuts.

» Ils ont créé une sorte d'aventurier sympathique. Cela réussit, mais trop bien, il faut l'avouer. Devenus d'une superbe audace, ils durent se piquer au jeu. Ni Scotland Yard, ni Dickson n'auraient pu triompher d'eux ! Ce n'est pas la première fois que je constate que des criminels d'occasion aiment jouer avec le feu, comme ces deux-là l'ont fait.

» Certes, il est des cas où cette folle témérité est couronnée de succès, mais cela n'arrive pas toujours. Dans cette affaire, il en fut ainsi.

» Qu'est-il arrivé à Castlemain House ?

» J'en suis réduit aux conjectures sur beaucoup de points.

» Les deux criminels, – en possession du tatouage arraché hideusement à la poitrine de l'infortuné Haskins, et de la pelote qu'ils croient contenir le doigt coupé, décident de partir pour l'île.

» Le vieux Castlemain surprend le secret de leur mariage.

» Imaginez-vous la fureur du vieux gentilhomme ! Il va tuer Antharès, mais Barbara intervient et c'est elle qui tue son grand-oncle !

» Maintenant, il faut organiser une vaste et rapide comédie :

» Il faut que le grand ennemi Dickson disparaisse et son élève aussi.

» Les foyers d'un terrible incendie sont préparés.

» Disposant de tout un arsenal de poisons tropicaux, on parvient aisément à donner à Miss Barbara les apparences de la mort. Quant à Antharès, cela lui est moins difficile, car tout me fait croire qu'il fut

sérieusement blessé par son maître.

» Lui aussi joue la comédie d'une façon merveilleuse, suffisamment en tout cas pour que, dans la hâte et l'émotion de cette nuit tragique, j'y fusse trompé.

» Même, des débris empruntés à quelque ossuaire ont été dissimulés d'avance dans la maison, afin que leur découverte après l'incendie, fasse croire que Miss Barbara et son serviteur y sont restés.

— Comment avez-vous découvert leur comédie, Mr. Dickson ? demanda le commandant Harper.

— Assez vite, répondit le détective, je découvris sous les décombres un passage qui menait dans les caves des maisons voisines. N'oubliez pas que Castlemain House fut jadis coupée en trois, et que ce souterrain avait pu aisément être maintenu. Je découvris que ce passage avait été soigneusement déblayé, comme pour être prêt en cas de retraite.

... Le croiseur faisait route vers Georgetown, mais il n'y arriva pas sans encombre.

La veille de son arrivée, Miss Barbara parvint à tromper la surveillance de ses gardiens et se jeta à la mer.

Les parages étaient infestés de squales... elle ne réapparut plus.

Seul Antharès regagna Londres, mais néanmoins échappa à la potence. Peu de jours après son emprisonnement à Newgate, il fut pris d'une fièvre intense, puis les médecins lui découvrirent une lèpre affreuse d'une virulence presque inconnue, qui l'emporta en quelques semaines.

Ainsi l'île mystérieuse se vengea du profanateur, et le trésor du volcan devint celui des abysses de l'océan.

LE CHATIMENT DES FOYLE

1. L'esprit du mal

C'était en Ecosse, aux pieds des Highlands, vers la fin de l'été.

Les merveilleuses semaines qui précèdent la chasse à la grouse !

Ces oiseaux, d'aussi grande valeur cynégétique que culinaire, s'ébrouaient déjà dans les sous-bois ; on les entendait se chamailler dans les buissons ; et leur vol, bruyant et lourd, éveillait souvent le silence forestier.

Les chasseurs n'étaient pas encore sur place, mais les braconniers se servaient d'avance et Tod Haigh, le patron de l'auberge des « Armes des Duncan », régalaient ouvertement ses hôtes de ce gibier délicat, malgré la chasse encore fermée.

L'auberge était d'ailleurs bien solitaire, sise au bord d'une route peu fréquentée, dans un site charmant, d'où l'on voyait onduler au loin les célèbres montagnes vertes.

Depuis huit jours les touristes, clients ordinaires de Tod Haigh, avaient repris la diligence qui les menait à Leith, d'où ils regagnaient leurs lointaines pénates. Trois retardataires étaient restés fidèles malgré tous ces départs. Un vieux peintre irlandais qui péchait plus de truites dans le torrent qu'il ne brossait de toiles ou ne prenait d'esquisses, et deux citoyens de Londres, en qui nous reconnaissons Harry Dickson et son élève Tom Wills.

Harry Dickson en vacances ?

Que l'on se détrompe ; le détective était là en service commandé, bien qu'il affectât des allures de touristes en repos.

À Scotland Yard, on lui avait dit :

« La police d'Edimbourg vient de nous appeler à l'aide. Il y a un mystère qui plane dans son district. Seulement elle désire que l'enquête soit menée avec une discrétion parfaite, absolue : on ne désire pas priver toute une région de ses touristes d'été, ni de ses chasseurs d'automne.

» Voici les faits, qui se situent tous dans les environs de la bourgade de Glen-Loch. Au pied des Highlands, dans la région boisée, plusieurs crimes ont été commis, tous sur des personnes de très modeste condition : un repasseur de couteaux, un simple d'esprit qui faisait la cueillette des mûres, un enfant pauvre glanant du bois mort, un bag-piper ambulancier, et deux marchands nomades traversant les bois avec leur pacotille.

» La police a eu des soupçons, et si vous n'y prenez garde,

monsieur Dickson, vous risquerez de tomber dans ses errements, car une créature, presque infortunée, vit dans ce pays, et elle attire immédiatement sur elle les plus terribles soupçons.

» Il s'agit du jeune fils des Foyle, châtelains de l'endroit, des gens dont la fortune est immense, et qui sont quasi maîtres de la contrée.

» Le jeune Charles Foyle est un garçon difforme et bossu, affreux à voir ; une tête de vieillard libidineux, sur un corps d'enfant, car le bougre n'a que quinze ans. En plus de ces horribles défauts physiques, c'est un être amoral, aux trois quarts fou, d'une cruauté sans égale.

» C'est le plus abominable tortionnaire de bêtes que l'on puisse imaginer.

»... « Pourquoi ce monstre n'est-il pas interné dans quelque Lunatic-Asylum ? » nous direz-vous. Les Foyle sont si riches, si influents ! De plus, et sur ordre de l'autorité, Charles est sous la surveillance continuelle d'un spécialiste, le Dr Lambeth, un homme très probe qui a fait ses preuves.

» Charles Foyle est d'une adresse extraordinaire, surtout quand il s'agit de blesser et de tuer les bêtes : il manie la fronde avec une dextérité digne de celle des meilleurs lanceurs des âges anciens.

» Cela a suffi pour attirer l'attention sur lui.

» Mais les meurtres ont tous été accomplis à l'aide d'instruments coupants : tranchets, couteaux, rasoirs ou haches... outils qui ne sont pas mis à la portée du jeune Foyle. Les recherches ont prouvé qu'il lui aurait été possible de fournir les alibis les plus irréfutables. La police l'a mis sous une surveillance étroite et, pendant ce temps, deux autres crimes s'accomplissaient.

» Le Dr Lambeth a d'ailleurs répondu de la parfaite innocence de son malade.

» Ne vous égarez donc pas de ce côté, Dickson, et surtout ne vous attirez pas les foudres des Foyle. Cela nous donnerait un tintouin du diable !

Harry Dickson songeait à toutes ces choses en quittant l'auberge des « Armes des Duncan » et en se dirigeant vers les bois prochains.

Tom Wills n'était pas de la promenade et avait préféré accompagner à la pêche le vieux peintre irlandais Peter Dell.

La matinée était radieuse, des clartés laiteuses traînaient sur l'horizon.

Les collines lointaines étaient nimbées d'argent et de nacre ; la terre aux vallonnements harmonieux se déroulait devant Dickson dans un ondolement vert et or. Un chapelet de petits étangs brillait entre le promeneur et la forêt, et des butors s'y disputaient aigrement.

« Quelle paix merveilleuse pour un endroit si riche en horreurs ! se dit le détective, je comprends la prudence de la police écossaise. Une publicité un peu trop tapageuse, et ce serait l'exode complet des

touristes. »

Il marchait d'un pas allègre, faisant lever des jacquets criards hors des sagittaires.

— Bonjour, sir... Avez-vous un peu de tabac pour un pauvre homme ?

C'était vraiment un pauvre homme : vieux, tout en haillons, un antique chapeau haut-de-forme enfoncé sur la tête.

Harry Dickson lui tendit une demi-tablette de Navy-Cut et le bonhomme se confondit en remerciements émus.

— Je me nomme Billy, dit-il, et voilà ma maison...

Fièremment il montrait, à cent toises de là, au pied d'une butte gazonnée servant de piédestal à une antique chapelle, une lamentable roulotte.

Quelques moutons paissaient tranquillement autour de la petite maison roulante, sous la garde d'un vieux dogue presque édenté et d'un bélier autoritaire.

— C'est votre troupeau, sans doute ? demanda le détective.

Billy partit d'un grand éclat de rire.

— Mon troupeau, doux Seigneur ! Mais je ne possède pas seulement un flocon de laine ! Non, mon bon monsieur, je garde les moutons d'autrui, et ceux-ci appartiennent à Tod Haigh, un bien brave homme, qui me laisse gagner quelques sous.

» Ce sont de beaux moutons, et un jour vous en mangerez les gigots à l'auberge.

Il cligna de l'œil et continua ; en bourrant de tabac une affreuse petite pipe toute noire.

— Le pâturage est salé. Cela donne un bon goût à la viande...

Tout à coup, sa mine se renfroigna.

— Cette sale bête de bossu va de nouveau s'amuser à faire peur à mes bêtes. Ah ! quelle vermine, doux Seigneur !

Harry Dickson suivit des yeux le regard du berger, et vit deux promeneurs sortir de la chapelle, au haut de la butte.

L'un d'eux était un homme d'une cinquantaine d'années, portant un confortable complet de chasseur. Sa mine était grave et avenante, sous l'épaisse barbe brune. Quant à son compagnon, Harry Dickson le reconnut immédiatement.

C'était le jeune Charles Foyle.

Ah ! on n'avait pas exagéré sa laideur au Yard ! Petit, difforme, une énorme gibbosité soulevait ses épaules graciles et une hirsute tignasse rousse couronnait sa tête méchante de vieillard. Son aspect repoussant était rehaussé par un ridicule costume écossais, où le rouge vif était la couleur dominante.

Tout à coup, le nabot glissa des mains de son précepteur, qui avait fait le geste de le retenir, et il se mit à courir vers le troupeau.

Les moutons s'égaillèrent ; le chien furieux aboya aux jambes nues de l'avorton.

Celui-ci l'écarta d'un coup de pied adroit et, soudain, sortit une fronde de sa besace de cuir.

Avant que son compagnon l'eût rejoint, il avait fait tournoyer la lanière de peau, et un galet coupant traversa l'air en sifflant.

— Là, qu'est-ce que je vous disais ! se lamenta Billy.

Un coup sourd venait de retentir, puis un craquement de bois éclaté.

La pierre avait atteint une des fragiles cloisons de la roulotte et l'avait défoncée de part en part.

— Touché ! glapit le monstre... Aha ! voilà Billy ! Je vais lui casser sa sale figure ! Hou ! Hou !

Il se baissait pour ramasser un autre caillou quand, soudain, il roula sur le sol, atteint en plein visage par une gifle magistrale.

— Voilà pour vous apprendre à laisser les pauvres gens tranquilles ! tonna la voix sévère de Harry Dickson.

Le nabot se releva en hurlant, et il montra le poing à son agresseur.

Sur ces entrefaites, le Dr Lambeth s'était approché, l'air soucieux et embarrassé.

— Je ne sais, monsieur, si je puis vous permettre... commença-t-il.

— Pardon, docteur, répondit Harry Dickson, j'ai grande envie de passer les menottes à votre pupille, et de le faire envoyer dans quelque asile spécial pour les mauvais garnements de son acabit. Voici ma carte !

— Monsieur Dickson, je suis navré de faire votre connaissance en de si lamentables circonstances. Mais il faut avoir beaucoup d'indulgence pour ce petit malheureux. D'ailleurs, le vieux Billy sera dédommagé par Sir Foyle et sa sœur, Lavinia Foyle.

Mais comme on avait fait connaissance, et que Charles se contentait, pour toute espièglerie, de tirer la laine bourrue des moutons, un bout de conversation s'engagea.

— Au château, nous avons été avisés de votre venue, monsieur Dickson, et Sir Foyle compte bien avoir l'honneur de vous y recevoir.

Harry Dickson fit un geste du côté du jeune homme.

— Un cas bien triste, sir, continua le docteur en secouant la tête d'un air las. Un esprit complètement malade, et quel détestable milieu pour son éducation ! Sir Foyle, son père, le néglige complètement ; on dirait qu'il soupçonne à peine son existence. Sa mère est morte depuis longtemps, et la sœur de son père, Lady Lavinia, s'occupe bien plus des affaires du château que de son neveu.

Charles Foyle, que le jeu de la laine arrachée n'amusait déjà

plus, s'était mis à trépigner avec impatience.

— Barbu, vilain barbu ! hurlait-il à l'adresse du docteur. Je veux m'en aller !... Venez, ou je dirai à mon père que vous m'avez fait battre par ce voleur.

» Dépêchez-vous, je veux aller tuer une sarcelle, une belle sarcelle avec des ailes bleues toutes rouges de sang !

Le Dr Lambeth prit hâtivement congé du détective, après lui avoir fait promettre de venir au château.

Billy les regarda s'éloigner avec une joie mal dissimulée.

— Quel petit sagouin ! Ah ! sir, cette gifle que vous lui avez donnée m'a réchauffé le cœur. Voulez-vous voir les jolis pipeaux que je taille dans du roseau et dans du bois tendre ?

Tout en lui montrant les naïfs produits de son art, Billy ne cessait de bavarder avec le détective.

— Ce que le docteur ne vous a pas dit, déclara-t-il, c'est que le vieux Foyle est un fieffé soûlard ! Un tonneau de whisky ambulant ! Il déjeune d'une tasse de cet alcool, dîne d'une bouteille et soupe d'un gallon. Si on approchait un tison rougeoyant de son bec, il s'enflammerait comme un rat de cave, foi de Billy !

À ce moment, d'autres voix se mêlèrent à l'entretien ; elles étaient fraîches et joyeuses.

— Hello ! vieux Billy... Avez-vous trait vos brebis au moins, petit fainéant ? Il nous faut du lait frais pour le breakfast !

Billy se frotta les mains et manifesta aussitôt un réel plaisir.

— Voilà qui est mieux, sir, que ce vilain petit bandit. Voyez ces jolies filles venues de Londres. Elles sont très courageuses et habitent dans le bois. Elles font du... Comment dites-vous ?

— Du camping ! acheva Harry Dickson.

— C'est cela ! Elles ont dressé des tentes blanches et vertes. C'est d'un joli... Elles font du feu et elles sont solides comme des hommes !

À l'orée du bois apparaissaient les silhouettes gracieuses de six jeunes filles, habillées de toilettes claires, les jambes et les bras nus, les cheveux coupés court sur la nuque rasée, le teint bruni par l'air et le soleil. Elles s'approchaient du berger en brandissant toutes sortes de récipients.

— Hello, laitier ! Vous êtes en retard !

Billy se hâta d'isoler deux de ses plus belles brebis, et l'une des jeunes sportswomen se mit en devoir de les traire.

Une autre s'approcha de Harry Dickson et lui tendit cavalièrement la main.

— Morning, sir. Mon nom est Lisbeth Dale. Je vous félicite !

— Et de quoi, mademoiselle Dale ? demanda le détective, étonné.

— Du magnifique soufflet dont vous avez gratifié cette horrible

mauviette vêtue comme un singe de cirque. J'espère que vous lui avez cassé quelque chose.

Le détective se mit à rire, puis il se présenta.

— Harry Dickson ? Chouette ! Venez dîner un jour sous notre tente, vous nous raconterez vos aventures. Bien sûr, on les a toutes lues, mais ce n'est pas tout à fait la même chose... En service ?

— Non, mentit le détective. En vacances, tout simplement...

— Au fond, cela ne me regarde pas, et je suis peut-être indiscrete, mais quand on fait du camping, on devient mal élevée en diable. Excusez-moi, grand homme que vous êtes !

Lizzie Dale se tourna vers ses compagnes.

— Hep ! mes filles ! La corvée du lait est-elle achevée ? Alors venez, que je vous présente à un homme célèbre !

Une course folle s'engagea et une minute plus tard, le détective se vit entouré d'un groupe hilare des plus jolis minois du monde.

— Harry Dickson. Merveille ! Captain Lizzie, faites donc les présentations !

Gravement, le « capitaine » obéit :

— Voici mon lieutenant, Kate Sonny. Quel joli nom, hein, monsieur Dickson ? Elle est noire comme jais, et pourtant Anglaise jusqu'au bout des ongles.

» Jessie Horst, rouge comme du feu.

» Maddy Armstrong, solide comme son nom l'indique.

» Dora Straitforth, la plus belle blonde de Kensington road.

» Et cette merveille brune, c'est Minerva Campbell, la bien-nommée, car c'est la plus grave de nous toutes. D'un sérieux à faire pleurer le Sphinx !

Harry Dickson distribua des poignées de main à la ronde, tout au charme de cette jeunesse heureuse et insouciante.

— Vous viendrez nous rendre visite, hein, grand Harry Dickson ? supplia Lizzie. N'oubliez pas que c'est moi qui vous ai découvert. Nous restons encore trois semaines ici et il n'en faudra peut-être pas plus pour que l'une d'entre nous vous épouse de gré ou de force.

Le détective rit de bon cœur et promit tout ce qu'elles voulaient.

— Aimez-vous le gibier, monsieur Dickson, ou préférez-vous le saumon ? demanda la grave et pratique Minerva. Nous péchons avec beaucoup de succès...

— Aimez-vous le gibier, monsieur Dickson ? renchérit Kate. Je chasse très bien...

— Sur les terres du seigneur Foyle ? demanda narquoisement le détective.

La belle jeune fille haussa dédaigneusement les épaules.

— Nous ne voulons pas du gibier de ces rats : le droit de chasse, dans les bois que voici, appartient à je ne sais quel seigneur absent,

qui l'a cédé à l'excellent Tod Haigh, le plus honnête aubergiste du monde.

C'est ainsi que Harry Dickson fit la connaissance du club des « Amazones ». Cette rencontre lui fit plaisir mais, d'un autre côté, elle le remplit d'appréhensions : les jeunes filles ne se trouvaient-elles pas en danger dans ces régions hostiles ? Il se promit de leur en parler ouvertement, lors de leur prochaine rencontre.

Il fit une longue promenade, poussa une pointe jusqu'aux environs du manoir des Foyle, une immense et triste bâtisse, juchée sur une colline rocheuse, moitié ruine, moitié castel moderne, et respirant une hautaine laderie.

Il contourna les grands étangs giboyeux, d'où s'élevèrent des vols tourmentés de cols verts et de pilets, déjeuna d'une plantureuse omelette chez des fermiers solitaires de la montagne et revint le soir à l'auberge, fourbu mais heureux comme tout.

Alors, il se vit entouré de visages soucieux.

Tom Wills et Peter Dell conversaient à voix basse autour d'un plat de poissons qui refroidissait, tandis que Tod Haigh versait à boire à deux hommes de la maréchaussée montée, qui saluèrent respectueusement Harry Dickson à son entrée.

— Nous voudrions vous dire un mot, monsieur Dickson, murmurèrent-ils.

Du geste, le détective les invita à sa table.

— Un coup de téléphone du château nous a fait accourir ce midi : cette petite ganache de Charles Foyle avait brûlé la politesse à son gardien, le Dr Lambeth, et nous avons dû nous mettre à sa recherche.

— L'avez-vous trouvé ? demanda Dickson.

— Pas nous, mais le vieux Billy... Charles Foyle était couché dans le Ravin Bleu, la tête fracassée.

— Ah !... Et que raconte Billy ?

— Pas grand-chose... Il avait dirigé son troupeau, à midi, vers les pâturages du ravin qui sont très gras, et c'est son chien qui découvrit le cadavre.

Billy n'a d'ailleurs pas eu le temps d'en dire plus long... Il était couvert de sang et une flèche lui traversait la gorge !

— Tonnerre ! cria Harry Dickson. Et...

— Il est mort il y a une heure, monsieur Dickson, sans avoir pu ajouter un mot. Le pauvre diable !...

2. Le château de la laideur

Harry Dickson attendait depuis plus d'un quart d'heure dans le hall froid et silencieux.

Il marchait de long en large, martelant d'un pied impatient les grandes dalles bleues, qui sonnaient creux sous ses pas.

Accrochées le long d'une muraille grise, des armes désuètes et mal entretenues, ainsi que des boucliers datant des guerres civiles, flanquaient une vaste panoplie grimaçant de toutes ses hures et de ses bois de cerfs.

Une vague clarté indécisait ces objets funèbres, leur donnant un semblant de vie falote et fantomale.

Tout au haut d'un escalier de chêne lustré, des vitraux verts distillaient des lueurs venimeuses. À l'étage, une voix furieuse gourmandait une invisible valetaille.

Enfin, des pas traînants retentirent au haut des marches et un vieux valet de pied en miteuse livrée mi-écossaise, mi-d'apparats, parut et fit signe au détective dès qu'il le vit.

— Lady Lavinia et Sir Roger Foyle vous attendent dans la galerie, sir ! dit-il en exécutant une pénible révérence qui fit craquer sa maigre échine.

Sans un mot, le détective le suivit par des couloirs sonores, où soufflaient d'âpres vents coulis ; une pauvre odeur de cuisine flottait.

Enfin, le domestique repoussa les battants d'une haute porte et s'inclina après s'être effacé pour laisser entrer le visiteur.

Une salle immense, toute en longueur, où régnait le même jour verdâtre que dans les vestibules, l'accueillit.

D'abord, le détective la crut peuplée, surpeuplée. Des visages blêmes, les uns vilainement glabres, les autres barbus à l'excès, semblaient vouloir l'écraser de leurs regards lourds.

De longues mains blanches ou tannées se tendaient dans l'espace ; Harry Dickson vit des uniformes, des armures ternies, des toges, des robes de gala.

Et alors, il se rendit compte qu'il s'agissait de portraits, d'affreux et saisissants portraits d'ancêtres, régnant en théorie le long des murs lambrissés, d'où les tentures fanées coulaient comme une eau moisie.

Puis il comprit que deux autres personnages, n'appartenant pas au passé ceux-là, étaient présents dans la salle.

Pas au passé... C'était beaucoup dire. Ils étaient vêtus de

défroques presque aussi surannées que celles des ancêtres immobiles.

Une haute et maigre femme se tenait debout près d'une fenêtre en ogive, habillée d'une robe en velours noir, surmontée d'un col de dentelle jaunie, et cette tenue accentuait encore sa taille immense.

Sa tête petite et dure était coiffée d'une sorte de bonnet. Elle dardait sur l'entrant de petits yeux jaunes, piqués de feu.

— Monsieur Dickson, glapit-elle d'une voix aigre de crécelle, veuillez approcher, je vous prie. Je suis Lady Lavinia, et je vous présente mon frère, Sir Roger Foyle...

Un sourd grognement porcin répondit, et le détective vit le maître de céans.

Rarement Harry Dickson avait contemplé figure plus repoussante.

L'homme était tassé sur une chaise sculptée. Tout en graisse malsaine, sa tête immense, mafflue, était d'un rouge sombre ; les yeux, à peine visibles, se cachaient dans des bourrelets de chair écarlate ; une barbe maigre poussait dans cette hideuse masse gélatineuse.

Foyle tendit au visiteur une énorme main, molle et moite.

— Morning... Voulez-vous boire ?

— Taisez-vous, Roger, cria sa sœur. Monsieur Dickson n'est pas venu pour boire. Vous ne pouvez donc penser à autre chose qu'au whisky, alors que vous avez Charles, votre fils, à venger ?

— Charles ? Très bien ! Quelle cochonnerie nous a-t-il fait de nouveau ?

» Ah ! c'est vrai... Il s'est cassé la figure...

— Quel langage ! s'écria Lady Lavinia en colère. Voulez-vous laisser cette bouteille tranquille, mon Dieu !

D'un pas de grenadier, elle marcha vers son frère, arracha de sa main tremblante une bouteille de whisky fraîchement entamée et se tourna vers Harry Dickson.

— J'ai donné des ordres pour que l'on serve immédiatement le déjeuner. Veuillez nous faire l'honneur d'y assister, sir !

Le ton n'admettant aucune réplique, le détective s'inclina ; l'heure du repas lui permettrait peut-être de mieux observer ce couple étrange.

Lady Lavinia frappa sur un gong qui résonna comme une cloche : des serviteurs parurent et saluèrent.

— Faites servir à l'instant, Toodle ! Votre bras, monsieur Dickson !

Harry Dickson, qui n'avait pas eu l'occasion de placer le moindre mot, s'exécuta poliment. Le visage de haquenée de Lady Lavinia se rapprocha du sien ; il remarqua le grain grossier de la peau, les lèvres livides, le cou décharné ; sur son bras la main de la châtelaine pesait comme une serre de vautour, et ses pas s'allongeaient au rythme du

sien avec une aisance naturelle.

Derrière eux, il y eut un bruit de roues grinçantes : Sir Roger, impotent, ne quittait plus guère sa chaise roulante qu'un valet poussait vers la salle à manger. Jouxant la galerie des ancêtres, elle était tout en ombres. Des lambris de chêne noir, des tentures y escamotaient la chiche lumière des vitraux. Seule, la table mettait quelque blancheur dans ces ténèbres. Elle était pourtant dressée sans ordre ; ses porcelaines et ses faïences étaient jaunies par le temps, ses rares cristaux ébréchés et de différentes natures. Harry Dickson reconnut du Baccarat, du Bohême, du Val St-Lambert...

Un domestique noua une serviette au cou de Sir Roger, qui grogna.

— Whisky, rauqua-t-il en jetant un regard plein d'espoir sur le visiteur. Le monsieur veut boire aussi...

Lady Lavinia fit un signe de tête, et un carafon rempli d'alcool fut vidé dans les verres. Sir Foyle gloussa de plaisir et, d'une main avide, se saisit de la tulipe de cristal, qu'il vida d'un trait.

— Encore ! Ces verres sont trop petits !

La maîtresse de maison haussa les épaules et le domestique remplit à nouveau le verre du maître.

— Nous parlerons au dessert, décida Lady Lavinia.

Harry Dickson devait se souvenir longtemps de ces froides et lugubres agapes.

Il faisait glacial dans la pièce, malgré un bon soleil de septembre qui baignait le paysage-montagneux du dehors ; des courants d'air se jouaient traîtreusement autour de la table, flirtant avec les napperons, mais ni la lady ni son frère ne semblaient les sentir.

On servit un fade saumon froid, puis un cuissot de chevreuil nageant dans une eau grasse. Un pâté à la croûte crayeuse suivit le rôti. Il contenait une sorte de bouillie livide où l'on discernait à peine le goût de la volaille cimentée de farine d'avoine.

Harry Dickson était las jusqu'à l'écoeurement. Il avait faim, mais l'odeur grailonneuse des mets lui soulevait le cœur. Sir Roger, lui, ne devait pas être à pareille fête tous les jours, car il s'empiffrait d'énormes bouchées qu'il faisait passer à grand renfort d'alcool.

On servit un vin de mûres, âpre comme du vinaigre.

Le dessert sourit heureusement à l'invité : les fruits, au moins, ne devaient pas se ressentir de la sordidité générale.

Court espoir ! Les poires étaient blettes, les pommes acides, les amandes sèches et poudreuses. Mais le whisky se révélait de qualité.

— Et maintenant, dit Lady Lavinia, qui n'avait desserré les dents que pour picorer de menues miettes et donner des ordres à la valetaille, maintenant causons, monsieur Dickson. Ce n'est pas que j'aie beaucoup à vous dire, mais n'importe : vous êtes venu pour

m'écouter.

» Qu'allez-vous faire ?

La belle question ! Elle éberlua quelque peu le détective, qui ne répondit pas immédiatement.

— Je vois, dit aigrement l'hôtesse, les gens de la police ont toujours le bec dans l'eau quand on leur pose une question franche et nette.

» Charles est mort... Je dis qu'il a été assassiné ! Je veux que le meurtrier soit arrêté sans retard, jugé et pendu.

Harry Dickson acquiesça du geste et prêta toute son attention à une poire un peu moins pourrie que les autres.

— Vous me direz que d'autres crimes ont été commis dans la région ces derniers temps, continua Lady Lavinia, mais comme les victimes étaient gens de rien, vous n'avez pas à vous en occuper, il me semble !

— Croyez-vous ? demanda Harry Dickson. Une vie humaine est une vie, madame, et je m'occupe d'un pauvre diable comme d'un lord.

— Balivernes !... Enfin, je n'ai pas à vous faire la leçon. J'espère que le criminel n'est pas Billy. Dans ce cas, il échapperait à la potence.

— Ce n'est pas Billy, répondit le détective. Cela est bien aisé à comprendre, milady !

— Tant mieux ! Mais je ne connais personne dans la région qui puisse être suspect. J'ai renvoyé le Dr Lambeth, sans lui payer ses honoraires. Il se peut que j'aie eu tort de le laisser partir ; vous auriez pu l'arrêter.

— Je ne le crois pas, mais j'aurais néanmoins voulu le voir... Je ne sais où il est allé. Et vous, Lady Lavinia ?

Elle eut un haut-le-cœur et considéra le détective avec colère.

— Comment voulez-vous que je le sache, sir ? Je l'ai renvoyé, et il a dû partir sur l'heure. Je ne m'occupe plus d'un serviteur congédié pour mauvais et déloyaux services, comme le furent les siens.

— Je devrai questionner vos domestiques...

— Inutile... Je l'ai déjà fait. D'ailleurs, aucun d'eux n'était absent au moment du crime.

Harry Dickson commençait à sentir les premiers symptômes d'une patience révoltée par une trop longue épreuve.

— Je regrette, mais je devrai les interroger. J'aurai avantage à les questionner séparément. Vous voudrez bien me laisser disposer d'un de vos salons à cet effet.

— Est-ce un ordre, sir ? clama-t-elle d'une voix pointue.

— Certainement, milady !

Lady Lavinia verdit de rage, mais elle n'osa riposter. Son frère se chargea de détourner l'orage. Durant la conversation, qu'il n'avait pas même suivie, il s'était largement abreuvé de whisky, mais il semblait

toutefois avoir compris obscurément les réticences du détective, et son visage reflétait une joie surnoise.

— Ah !... Ah !... Il faut obéir, ma sœur. Vous avez reçu un ordre ! Oui, un ordre ! Aha !... Aha !... Si vous n'obéissez pas, vous irez en prison, et peut-être serez-vous pendue !

De son doigt boudiné, il montra le détective.

— Il est le plus fort !... Donnez-lui du whisky !... Aha !... Cet homme me plaît, car c'est un homme !... Aha !...

— Taisez-vous, pourceau ! hurla la mégère, perdant brusquement toute notion de dignité.

— Là ! Là ! Je n'ai rien dit de mal, grogna piteusement le poussah, mais on a le devoir d'offrir à boire à ses invités. C'est la coutume des ancêtres ; il faut la respecter.

Il n'en avait peut-être jamais dit aussi long, et il devait en avoir la gorge sèche, car il prit une énorme lampée d'alcool, se lécha les lèvres et recommença.

— Quel courrier emporte votre correspondance, milady ? demanda négligemment le détective.

— Courrier ? Quel courrier ? Je n'écris jamais ! On n'a pas de courrier à faire ici, et quant à mes comptes, ma tête me sert de grand livre.

— Très Lien ! La question était d'ailleurs sans importance, avoua Harry Dickson.

Mais il coula un regard de côté sur la main de l'hôtesse, dont un des doigts était légèrement taché d'encre violette.

Le détective se leva.

— Veuillez donner des ordres à vos domestiques, milady ; puis-je vous demander de me céder pour quelques instants cette pièce-ci ?

Elle aussi se leva.

— Je comprends, monsieur, je ne dois pas assister à cet interrogatoire. Je m'incline. Je n'y connais rien en fait de mœurs policières. Je ne dis pas qu'elles soient celles de gens bien élevés, mais devant la loi de son pays on s'incline, monsieur !

» Toodle ! emmenez Sir Roger dans le salon rouge. Je l'y rejoindrai à l'instant.

L'interrogatoire n'apprit rien à Harry Dickson, comme il s'y attendait.

Ce n'étaient que lamentations hypocrites sur la mort de « ce pauvre monsieur Charles, si jeune, si malheureux... »

Le vieux Toodle semblait toutefois un peu plus sincère que les autres, il ne cacha pas que le jeune maître avait très mauvais caractère. « Mais on pardonne tout aux morts, n'est-il pas vrai, sir ?... »

— Que pensez-vous du Dr Lambeth ? demanda brusquement le

détective.

Les lèvres du vieillard tremblèrent.

— C'était un bien brave homme, sir. Je ne puis que regretter son départ.

— Comment a-t-il quitté le château ?

L'homme secoua la tête d'un air d'ignorance.

— Personne ne l'a vu partir. Lady Lavinia nous a seulement signifié que nous n'aurions plus à faire sa chambre, ni à dresser son couvert dans la salle à manger ; elle a ajouté que le Dr Lambeth avait cessé d'appartenir au service du château.

— Vous l'aimiez bien, Toodle ? demanda doucement Harry Dickson.

Les yeux du vieux serviteur s'embaùèrent.

— Oh oui, sir. Il était doux et patient. Il a beaucoup supporté de la part de monsieur Charles...

— Et de Lady Lavinia, acheva Harry Dickson.

Mais le vieux valet nia.

— Milady n'était pas méchante avec lui. Elle qui ne fait attention à personne aimait s'entretenir avec lui, il était très instruit d'ailleurs. Elle ne permettait même pas que Mr. Sharkey lui fit une observation.

— Mr. Sharkey ? Qui est-ce ?... Je n'ai jamais entendu parler de lui ?

— C'est l'intendant du château, sir. Vous n'avez pu le voir parce qu'il est en tournée dans les terres. C'est un homme sévère et très pointilleux, Lady Lavinia elle-même l'estime et le considère, car il rend de grands services à leurs Seigneuries. Je suppose que vous le verrez ici un jour ou l'autre.

— Pourriez-vous me conduire à la chambre du Dr Lambeth sans que personne le voie, Toodle ?

Le domestique réfléchit et finit par dire :

— Ouvrez la porte sans bruit et montez l'escalier de service, à votre gauche : la troisième porte sur le palier est celle de la chambre de ce pauvre docteur. Vous la trouverez telle qu'il l'a laissée. Je resterai ici et, de temps à autre, je parlerai à haute voix, comme si vous me demandiez quelque chose.

Harry Dickson donna une tape amicale sur l'épaule du bonhomme.

— Vous êtes adroit et intelligent, Toodle. Je vous remercie et, quand je pourrai vous être agréable, comptez sur moi.

— Merci, sir... Puis-je vous demander de faire vite ? Tous les domestiques sont en ce moment à l'office et vous ne rencontrerez personne.

Harry Dickson s'engagea dans un escalier en spirale également

baigné d'une lugubre clarté verdâtre. En bas, il entendait s'élever la voix chevrotante du vieux domestique :

— Non, sir, nous n'avons vu personne... La vie ici est très calme et très égale, milady pourra vous l'affirmer...

Harry Dickson compta les portes et ouvrit la troisième.

La chambre était spacieuse et assez agréable.

Des meubles anciens, dont quelques-uns précieux, l'ornaient. Une propreté minutieuse témoignait de l'affection de Toodle pour son habitat. Harry Dickson explorait la pièce avec cette savante célérité qui le caractérisait. La chambre était vide de tout vêtement et objets de toilette.

Le départ était évident, méthodique et non hâtif comme on aurait été tenté de le croire.

Harry Dickson secouait la tête d'un air dépité, quand soudain il tomba en arrêt devant un coin de cheminée.

Un râtelier était là, au grand complet, avec une demi-douzaine de pipes accrochées dans les encoches et toutes culottées avec art.

Le détective les considérait en connaisseur.

— Le docteur savait fumer la pipe... Regardez-moi cette dorure précise et faite avec amour.

» Hm... aucune ne manque à l'appel ! Qu'un fumeur oublie une pipe, on peut l'admettre au besoin, mais... *toutes*... Et un tel fumeur !

L'air gardait encore les relents d'un tabac de choix.

— Et pas un grain de tabac ! Voilà un fumeur enragé qui emporte son tabac et qui oublie toutes ses pipes. Non mais... *toutes*... Vraiment curieux...

Dans un cendrier de faïence verte se trouvaient encore des culots noircis et une ample cendre grise ; pas d'allumettes brûlées, mais des débris friables de papier calciné.

— Le docteur allumait ses pipes avec des torches en papier, comme cela arrive souvent à des hommes de lecture et d'écriture...

Il tâta d'un doigt attentif la masse carbonisée. Un bout blanc apparut, et le détective s'en empara.

C'était un papier assez fort, comme du papier à lettres, fortement chiffonné, ce qui l'avait préservé d'une combustion complète.

— Oh là !

Harry Dickson avait jeté ce cri à mi-voix ! Des caractères tracés à l'encre violette venaient d'apparaître ; quelques mots demeuraient lisibles :

... cher Archie, comme je vous aime ! Vous êtes le seul homme... dans ma vie... mais S...

... m'écouter...

... vinia...

Et, soudain à travers ces bribes, tout un sordide et lamentable

roman se révéla à Harry Dickson, le psychologue.

La hautaine et sèche Lavinia tombée amoureuse de cet homme éduqué, intelligent, beau, surgi soudain dans sa terne vie !

Il voyait Lambeth, faible et doux, capituler devant cette mégère autoritaire, devenir son jouet docile, se prêter à ses séniles caprices de femme dédaignée par tous ceux qui l'approchaient.

Dickson s'attarda sur la solitaire majuscule S...

L'initiale d'un nom ? Lequel ? Sharkey peut-être... Quel rôle cet homme avait-il joué dans cette double vie, si tristement unie ?

Soigneusement, le détective serra le précieux papier dans son portefeuille et se glissa hors de la chambre, puis regagna l'escalier de service.

En bas, la voix monotone de Toodle résonnait toujours.

— Je me demande qui a bien put s'attaquer à ce pauvre enfant... C'est affreux... Nous en sommes tous malades et Lady Lavinia en mourra si ou ne retrouve pas son assassin, cela je vous le dis, sir !

— Eh bien, monsieur, dit Lady Foyle en apercevant Dickson, maintenant qu'il m'est permis d'avoir de nouveau accès à ma salle à manger, votre interrogatoire a-t-il été fructueux ?

— Je suis heureux de devoir vous donner raison, milady : vos gens ne savent rien et je les tiens quittes après ce long et inutile interrogatoire... Je vous présente mes excuses, ainsi qu'à Sir Roger...

Ledit Sir Roger qu'on avait ramené, sommeillant sur sa chaise roulante, s'éveilla en sentant les effluves du whisky posé sur la table.

— Pas partir... sans avoir bu... coutume des ancêtres, bégaya-t-il d'une voix pâteuse... Whisky...

Et, comme sa sœur lui tournait le dos, il but à même la bouteille en grimaçant de plaisir.

Harry Dickson quitta le château d'un pas allègre et atteignit les bois.

À peine eut-il fait quelques pas sous le couvert que les buissons s'écartèrent, livrant passage à Tom Wills, la mine satisfaite.

— Quoi de neuf, my boy ? demanda le détective.

— Il y en a ! affirma Tom en se frottant les mains. J'ai surveillé le château, comme vous me l'avez dit, tout le temps de votre présence là-bas ! Cela a duré... Heureusement, Tod Haigh m'avait pourvu de quelques bons sandwiches, sans quoi j'aurais dû me contenter de mûres et de noisettes.

» Je surveillais donc le manoir, caché dans les halliers, quand, il y a une heure environ, un domestique sortit par une des poternes de service et marcha dans ma direction. Il tenait une lettre à la main, lettre qu'il ne mit dans sa poche qu'en approchant de ce bois.

» Comme il y entrait, je me dressai devant lui.

» Il eut l'air passablement effrayé, surtout quand je lui montrai mes insignes de police.

» Montrez-moi la lettre que vous venez de glisser dans votre poche.

» — Je n'ai pas de lettre !

» — Très bien. Vous me suivrez jusqu'au bourg où vous la montrerez au commandant de la maréchaussée, qui jugera s'il doit vous incarcérer du chef de refus d'obéir à la police dûment accréditée en ces lieux.

» Il se mit aussitôt à se lamenter.

» — Si la lady l'apprend, je perdrai ma place ! gémit-il.

» — Elle n'en saura rien, si vous tenez votre langue, répondis-je.

» Il fit encore quelques façons pour la forme, et finit par me remettre la missive.

» Elle n'était pas très bien close, car cela avait dû être fait à la hâte ; j'en ai transcrit l'adresse et le contenu sur mon carnet. Voyez :

Mon cher Archie !

Vous êtes parti. Pourquoi ? Mon cœur vous appelle ! Que craignez-vous ? Je n'ose croire que vous pourriez avoir trempé dans un attentat monstrueux contre un être de mon nom et de mon sang ! Et même alors, je vous protégerais et j'implorerais la clémence de ceux qui oseraient vous juger.

Où êtes-vous ? Revenez ! Ne me laissez pas vivre dans l'atroce idée que vous n'êtes qu'un vil suborneur, qu'un homme qui m'a séduite pour m'abandonner face à face avec ma honte de femme perdue. Songez que je vous ai tout donné ! Songez que devant Dieu je suis votre femme !

Votre malheureuse mais éternelle aimante,

Lavinia,

Votre Lavinia, à vous seul, comme vous m'appeliez au temps de notre bonheur !

Au docteur A. Lambeth,

Tottenham court, 155 b, Londres.

Harry Dickson resta longtemps songeur et sans mot dire, rendit le carnet à son élève.

Ils marchèrent longtemps à travers bois, sans échanger une parole, Tom Wills respectant ce mutisme plein de pensées de son maître.

Enfin le détective sembla secouer un rêve lourd.

— Une écriture haute, toute en angles, à l'encre violette, n'est-ce pas ? demanda-t-il à mi-voix.

— Absolument, maître, répondit Tom Wills, étonné.

— En tout point pareille à celle-ci, dit Harry Dickson en exhibant le fragment cendrex découvert par lui dans la chambre du Dr Lambeth.

— Tout à fait, maître !

Harry Dickson retomba dans son mutisme.

Des bécasses rentraient sous bois pour y trouver un gîte de nuit, les ailes froufrouantes ; des perdrix égaillées se rappelaient à l'orée ; un faisan passa d'un vol lourd ; le soleil, dans une gloire d'or et de feu, descendait vers l'horizon aux nuages finement frangés.

3. L'ogre rode

— Mon nom est Sharkey, William Barnstaple Sharkey.

C'était dit d'un ton autoritaire et agressif qui fit lever la tête à Harry Dickson, assis à la table d'auberge où il transcrivait ses notes.

Tod Haigh se réfugia d'un air peureux derrière son comptoir.

— Vous n'êtes pas de trop ici, Tod Haigh, dit William Sharkey. Donnez-moi de la bière. Non pas de votre ordinaire poison, mais de la vieille ale. Compris ?

Le détective considérait avec attention l'homme qui venait d'entrer.

Il était grand et musclé, au-delà de la moyenne ; ses mains étaient énormes et ses doigts largement spatulés ; ses grands yeux noirs ne cillaient qu'à de longs intervalles dans son visage large comme un jambon, et dont la couleur boucanée ressemblait quelque peu à celle de cette chair friande.

Il portait un costume de gros velours côtelé et une ceinture de cuir, où se fixait une gaine solide.

Harry Dickson vit la crosse d'un revolver de gros calibre qui en émergeait.

— Vous circulez armé par le pays, monsieur Sharkey ? demanda-t-il.

— J'ai droit de police dans la contrée et je suis assermenté, vous devriez le savoir, monsieur le détective, fut la brutale réponse.

— Et qu'avez-vous à me dire ?

— Je dis que c'est ce sale oiseau de Lambeth qui a fait le coup ! Milady l'a laissé filer : elle avait un tendre pour ce type ! gouailla-t-il d'un air crapuleux. Vous me comprenez ?

— Peut-être... Mais qu'est-ce qui vous permet d'avancer de si graves accusations ?

— Tout ! Qui a quitté, en dernier lieu, le pauvre petit ? Qui ? Vous devriez le savoir, monsieur de la police, si vous connaissez votre métier, ce qui peut être discutable. J'en ai vu d'autres que vous !... Qui haïssait le petit ? Lambeth !... L'hypocrite !...

— Il le haïssait ? C'est la première chose du genre que j'apprends...

— Parce que vous ne savez pas ouvrir les oreilles, parce que les gens n'osent pas parler peut-être. Mais c'était un hypocrite, qui savait cacher son jeu. Moi, de mes yeux, je lui ai vu faire un croc-en-jambe à

Charles. Je lui ai flanqué un bon coup de poing... Dommage qu'il ne soit pas là pour en témoigner, le bandit !

— Vraiment dommage, comme vous le dites, monsieur William Barnstaple Sharkey.

— Alors, qu'est-ce qui vous empêche de courir à ses troussees, au lieu de perdre votre temps à écrivainner dans une misérable auberge ?

— Beaucoup de choses m'en empêchent, monsieur William Barnstaple Sharkey, répliqua le détective avec une tranquillité désarmante.

L'homme considéra Dickson avec un éclair de colère dans les yeux.

— Vous moqueriez-vous de moi, par hasard, flic de malheur ?

Harry Dickson se leva et s'étira.

— Je crois que le titre que vous me donnez, monsieur Sharkey, est plus ou moins malsonnant, ne trouvez-vous pas ?

— Prenez-le comme vous voulez, riposta insolemment l'intendant, je ne suis pas habitué à mâcher mes paroles, moi !

— Dans ce cas-là, je ne vous retiens plus...

— Ne plus me retenir ? Ecoutez-moi cet oiseau ! Je suis ici à l'auberge et j'y resterai aussi longtemps que bon me semblera. Et si cela me convient, je vous mettrai à la porte de ces mains-ci !

Il montrait ses poings musculeux.

Mais, à la même minute, deux mains non moins musclées le saisissaient aux épaules, le renversaient pour le soulever ensuite, tandis qu'un pied dur comme du fer lui martelait le bas des reins en cadence.

— Ouvrez la porte, Tod, ordonna la voix calme du détective.

Sharkey se tordait comme un congre, mais Harry Dickson ne bronchait pas d'un cran. Son pied se soulevait avec une régularité terrible de marteau-pilon, et on entendait chaque fois sonner un coup mat sur la chair meurtrie.

Tod Haigh ouvrit la porte en tremblant.

— Et revenez, monsieur William Barnstaple Sharkey, quand vous aurez de meilleures manières, dit Harry Dickson.

Un dernier coup de pied, et l'intendant alla s'étaler de tout son long sur le gravier de la route.

— C'est magnifique ! dit tout à coup une voix harmonieuse.

Harry Dickson, qui s'apprêtait à refermer la porte, se retourna et se trouva face à face avec Minerva Campbell, la campeuse.

Elle avait les joues en feu et ses yeux sombres brillaient ; sa superbe poitrine se soulevait sous l'emprise de l'émotion.

— Vous êtes un homme, monsieur Dickson, dit-elle à voix basse. Voulez-vous me serrer la main ?

Harry Dickson sentit une main fine et pourtant solide se glisser

dans la sienne.

— Je venais de la part de mes camarades vous inviter à un souper aux torches, monsieur Dickson. Nous avons allumé un grand feu de joie en votre honneur. J'ai péché de belles truites saumonées et Kate a tiré des grouses, qui grillent au feu clair. Nous sommes sobres, mais pas complètement abstinents. Ce soir, nous allons rompre cette trêve et nous servirons du vin...

Harry Dickson accepta, il avait besoin d'un peu de diversion.

Minerva Campbell jeta un regard ironique à Tom Wills, qui attendait lui aussi une invitation.

— Nous regrettons de ne pouvoir admettre ce cher monsieur Wills à notre festin, dit encore la jeune fille. Le règlement de l'Amazone-Club est formel : pas de jeunes gens ; ils sont trop compromettants !

— Mais, pour les vieux messieurs, il y a exception, dit Harry Dickson en riant. Ils ne sont pas compromettants, eux...

Minerva rougit et détourna son regard du détective.

— Vous êtes méchant, monsieur Dickson... Je... suis... très embarrassée.

— Allons, je ne veux pas que les truites se convertissent en cendre, ni que les grouses de cette adorable Kate aient un goût de roussi. Je vous suis, ô sage Minerva ! dit le détective.

Ils sortirent dans le crépuscule bleuté, déjà piqué de quelques étoiles blondes ; au loin, entre les arbres de la futaie, on voyait luire la vie rouge d'un grand feu de bois.

Harry Dickson se souvint d'un pas de femme à ses côtés, il y avait quelques heures à peine, et il compara la dure et méchante silhouette de la grande dame à celle de sa compagne.

Minerva Campbell marchait d'un pas élastique, ondulant un peu des hanches. Son profil grave ressemblait étrangement à celui de la déesse des sages. Parfois, son bras effleurait celui de son compagnon, et une douce chaleur se communiquait à ce furtif contact.

Harry Dickson secoua le trouble passager de cette superbe présence, et d'une voix joviale il prétendit sentir le fumet des rôtis.

Minerva soupira et son bras pesa tout à coup sur le sien.

— C'est beau un homme comme vous, dit-elle. Je vous ai vu dominer cette déplorable brute... J'aimerais être un homme, un homme comme vous, Harry Dickson...

Il remarqua qu'elle avait omis de l'appeler « monsieur », et il ne dégagea pas son bras de la douce et ferme emprise.

— Voilà qui s'appelle être à l'heure ! cria Lizzie dès qu'elle les vit paraître à travers les arbres. Aux torches, mes amies !

Trois brandons de résine grésillèrent et jetèrent de hautes flammes rousses dans le soir. Les tentes s'éclairèrent doucement à

l'intérieur sous la clarté des photophores.

La rouge Jessie s'affairait autour du feu, retournant les poissons, donnant un dernier tour à des broches improvisées.

— À table !

Ce fut une heure charmante. Harry Dickson, mis en verve par un large gobelet de vin pétillant, obtint un succès étourdissant en comparant le menu vespéral et sylvestre avec celui du château.

Servies sur des larges feuilles de catalpa sauvage, les filets de truites furent trouvés délicieux. Les grouses, ruisselantes de graisse fondue, furent rongées jusqu'aux moindres osselets.

La forêt avait pourvu à un copieux dessert de mûres et de noisettes.

Le vin n'était pas mesuré.

— Nous sommes six Robinsonnes dans une île déserte, clama la blonde Lizzie, et nous avons trouvé un Vendredi.

— C'est moi ? demanda Harry Dickson.

— C'est vous, prestigieux chevalier des âges modernes. C'est vous notre Vendredi, et la loi de la solitude vous fait notre esclave !

— À minuit le conseil siégera, Vendredi, dit Maddy, et vous ordonnera d'épouser une d'entre nous. Le droit en revient à la reine, à Lizzie !

— Je cède mes prérogatives à Minerva, répliqua ironiquement la « captain ».

Minerva Campbell rougit si fort qu'on put s'en apercevoir en dépit de l'éclat écarlate des foyers.

— Vous êtes insupportable, Lizzie, murmura-t-elle. Mais le détective sentit son bras contre le sien, son épaule qui touchait son épaule.

Il songea un moment à sa vie malgré tout enclose, sans tendresse ; il revit sa jeunesse studieuse et laborieuse entre toutes. Une vague tristesse l'envahit : ses tempes étaient blanchies. N'était-il pas ce « vieux monsieur » si peu compromettant ?

Mais le trouble ne dura guère. Il leva son gobelet et proposa un toast à l'Amazone-Club.

— À la santé de...

— Pan !

Le gobelet lui sauta des mains et une rouge estafilade courut sur sa chair.

Les jeunes filles poussèrent une même clameur d'effroi.

— On a tiré sur vous !

Harry Dickson allait s'élancer, mais une main plus vigoureuse qu'il ne le croyait le retint. Minerva, pâle comme une statue, lui barrait la route.

— Pas cela ! Aussi fort que vous soyez, vous ne pouvez rien

contre des balles ! Tout le monde dans l'ombre. Eteignez les torches... Sortez du cercle de lumière des feux ! Nous formons une trop belle cible ! Vous surtout Harry... Harry !

La main le retenait. Il ne bougeait pas. Pour la première fois de sa vie, il se sentait sans défense contre cette douce volonté de femme.

De longues minutes s'écoulèrent dans le silence. Harry Dickson n'entendait que la respiration de Minerva, serrée contre lui.

Il avait laissé fuir un criminel... Pourquoi ?

Sa main triturait machinalement le métal du gobelet bosselé et, tout à coup, il sentit un mince lingot de plomb sous ses doigts : la balle était restée incrustée dans l'aluminium.

Elle était grosse et non blindée : une balle de revolver de lourd calibre et d'un modèle déjà ancien.

— Ne feriez-vous pas mieux d'aller coucher à l'auberge ? proposa-t-il, quand, après un temps très long, tout danger lui sembla écarté.

— Pourquoi ? Nous allons monter la garde, comme toutes les nuits d'ailleurs, répondit Lizzie. Nous avons deux carabines de chasse et Kate n'a jamais manqué un coup de feu à ce que je sache.

Le charme de la soirée était pourtant rompu. Les torches furent rallumées et Kate chargea ses carabines avec des cartouches à chevrotines.

— L'ogre rôde, dit-elle, mais il ne recevra que du plomb à manger s'il se hasarde par ici. Croyez-vous qu'il le digère, monsieur Dickson ?

Cette bonne humeur se chargea de rendre les adieux plus joyeux. Les « Amazones » déclinèrent l'offre du détective de monter la garde avec elles.

Ne valaient-elles pas des hommes ?

Harry Dickson prit congé d'elles et s'éloigna.

Au loin, il vit qu'on éteignait les torches, qu'on piétinait les feux, mais que les photophores demeuraient allumés.

Allait-il laisser ainsi ces jeunes filles, livrées à elles-mêmes, dans cette forêt où rôdait un criminel tuant dans l'ombre ?

C'était mal connaître Harry Dickson.

Il résolut de veiller de loin sur leur repos.

Il contourna le bois, trouva un pli de terrain propice à l'établissement d'un poste de guet. Un appel serait aisément entendu de là, et il pourrait accourir sur-le-champ. Il se roula dans son manteau, trouva un endroit près d'un grand hêtre pourpre, richement pourvu de mousse, et s'y installa ; puis il alluma sa pipe, tout en masquant le brasillement du tabac.

La nuit était douce, les oiseaux de nuit partaient en chasse en zézayant de falots appels. Les étoiles brillaient par milliers au haut de

la voûte bleue.

L'image de Minerva Campbell flottait devant Dickson, se mêlait aux choses d'alentour, à l'ombre, aux étoiles, aux senteurs lourdes et chaudes de la nuit.

Bientôt, cette image se fit plus précise que les formes et les ombres : le rêve devait s'être emparé de lui... Sa pipe s'était éteinte et restait coincée entre ses dents serrées...

Brusquement, il fut debout.

Il devait avoir dormi... c'était certain. Il avait encore des images de rêve devant les yeux, mais en fermant les paupières il avait vu la lune basse et rouge sur l'horizon, tandis qu'elle glissait maintenant, haute et claire, entre les branches du hêtre.

Pourquoi s'était-il éveillé ?

Il avait eu la perception confuse d'un bruit net : un coup de feu.

Un braconnier nocturne sans doute ? Mais le détective savait que les braconniers étaient plutôt rares dans la région, et qu'ils auraient préféré s'attaquer aux domaines des Foyle plutôt que dépouiller une chasse du bon Tod Haigh.

Et, soudain, il entendit les cris.

Ils s'élevaient au loin, dans la nuit des arbres. Ils étaient affreux : une longue plainte de rage et de souffrance.

Harry Dickson s'élança à travers les buissons, trouva un sentier, le suivit au galop, se dirigeant vers l'endroit d'où montaient les clameurs.

Puis une seconde détonation déchira le silence.

— Un coup de revolver ! gronda Dickson, et il pensa aux jeunes filles.

L'image de Minerva était là... Il fallait voler avant tout à son secours.

Il fit un crochet, se confiant à son sens de l'orientation.

Bien lui en prit : de lointaines lumières palpitérent à travers la futaie, puis un bruit de voix lui parvint.

Sa course, froissant branches et rameaux, n'était pas silencieuse et déjà on devait l'avoir entendu.

— Qui vive ?

C'était la voix de Kate Sonny : le détective la reconnaissait. En même temps, il perçut le bruit sec d'un fusil qu'on arme.

— C'est Dickson... Ne tirez pas !

— Ah !

Quelques instants après, il se trouvait dans le camp, au milieu des jeunes filles en pyjama, brandissant torches et photophores.

— Vous êtes là, monsieur Dickson... Dieu soit loué ! Avez-vous entendu ces affreuses clameurs ? Et les coups de feu ?

— Excusez-moi... J'ai monté la garde à l'orée de la forêt malgré

vosre défense. Mais pardonnez-moi surtout de m'être endormi...

Minerva se tenait debout contre l'une des tentes, elle était très pâle et ses regards ne quittaient pas le détective.

— Vous étiez là ? dit-elle à voix basse.

— Allons voir, proposa Harry Dickson. Venez toutes. Il ne faut pas que l'on se quitte. Prenez des torches, autant que vous pouvez. Mademoiselle Kate, tenez votre fusil prêt à tout événement.

Les brandons résineux jetèrent un vif éclat. Le détective empoigna un des photophores et, sous sa direction, tout le monde s'enfonça dans la forêt.

Une petite faune effarouchée s'enfuit à leur approche ; des oiseaux éveillés par la brusque lumière piaillaient peureusement dans la feuillée.

Harry Dickson hésitait. Tout était redevenu silencieux, et il lui était désormais difficile de repérer l'endroit d'où étaient montés les cris de détresse de tout à l'heure.

Des branchages cassés attirèrent enfin son attention ; une foulée d'herbes et de ronces indiquait un passage récent à travers les halliers.

Il crut tenir une piste et s'y engagea, suivi par la troupe de jeunes sportswomen.

La lumière de son photophore projetait devant lui un rond de clarté blanche, et soudain il vit la forme étendue.

Il reconnut un costume de velours côtelé, une large main crispée, et avec un cri il s'élança, découvrant un visage souillé de boue et de sang.

— Sharkey ! s'écria-t-il.

— L'homme que vous avez châtié hier soir, murmura Minerva Campbell.

Mais déjà, chez Dickson, le policier reprenait ses droits.

— Ne foulez pas ce terrain, mesdemoiselles, bien que je craigne que ces herbes n'aient gardé aucune trace de pas.

Il examina le cadavre.

— Il a reçu deux coups de feu, l'un, dans le côté, n'a pas dû le tuer, mais l'autre, en plein front, a décidé de son sort.

— Cette seconde blessure a dû provoquer une mort immédiate, opina Lizzie.

— En effet...

— Nous avons entendu deux coups de feu, assez espacés pourtant, continua la « captain ». Il a dû crier entre les deux balles reçues, celle qui le blessait seulement et l'autre qui mettait fin à sa vie.

— Une vilaine vie, si je ne me trompe, murmura Harry Dickson. Mais un crime est un crime, et nous devons tâcher de savoir, aussi peu intéressante que fût la victime. Oho !

Il avait poussé cette exclamation avec une certaine stupeur : le

cou nu, les joues et le menton du mort portaient de longues traces livides.

— Il a été battu avant d'être tué ! déclara-t-il.

Après un second examen, il continua :

— Et battu avec une rage vigoureuse. Une baguette très flexible de coudrier, maniée par une main robuste a dû faire l'affaire.

— Le revolver est là, s'écria soudain Minerva en ramassant une arme lourde et désuète, un lefauchoux de gros calibre à barillet !

— Oh ! mademoiselle Campbell, s'exclama Harry Dickson avec un accent de reproche, quelle imprudence ! Vous n'auriez pas dû saisir cette arme à pleines mains comme vous venez de le faire. C'est une façon parfaite pour brouiller les empreintes digitales sur la crosse... car Dieu sait si l'arme n'est pas celle du crime !

» Trois cartouches brûlées, continua-t-il après avoir regardé le revolver.

— On n'a entendu que deux coups de feu, dit Kate.

— Trois ! répondit le détective.

— Vraiment ?... Mais nous...

— Et celui tiré dans la soirée, qui nous était certainement destiné, l'oubliez-vous ?... C'est bien cela, ce sont les mêmes balles... Ah ! le gredin avait l'habitude d'entailler le plomb de ses projectiles, pour rendre les blessures plus terribles. Mais, en ce faisant, il a signé sa tentative de meurtre sur une de nos personnes.

— Alors, l'inconnu qui lui a réglé son compte n'a fait que le punir, dit nettement Lizzie.

— Ceci n'est pas un spectacle pour jeunes filles, déclara le détective. Ne feriez-vous pas bien de vous retirer, mesdemoiselles ?

— Nous ne sommes pas des petites oies peureuses, répliqua Kate vexée. Je suis presque contente de voir cet homme mort et non vivant.

— Regagnez votre camp, conseilla Harry Dickson. J'enverrai immédiatement des hommes avec une civière pour emporter ce corps...

Les jeunes filles obéirent. Le détective se pencha une dernière fois sur le cadavre. Il venait de distinguer un mince cordon lui entourant le cou.

Un petit sachet de toile bise y était attaché. Dickson l'arracha d'un coup sec et le glissa dans sa poche.

Le groupe des Amazones s'étant retiré sous les tentes, Harry Dickson regagna l'auberge en courant.

Quelques minutes plus tard, les domestiques de Tod Haigh gagnaient la forêt pour enlever le macabre fardeau.

Resté seul dans sa chambre, le détective dénoua lentement les cordons du sachet de toile : un portrait en tomba.

— Bien, murmura Harry Dickson, cela ne m'étonne pas trop, au

contraire...

Il regarda avec quelque mépris un visage maussade qui avait essayé de sourire devant l'objectif.

— Lady Lavinia !

Le détective se mit à réfléchir, les mains contre les tempes.

Le drame de la solitude se précisait. Souvent, dans sa carrière, Harry Dickson s'était trouvé devant des crimes, où il fallait compter avec l'isolement des acteurs, avec la pénible atmosphère des lieux sans joie.

Sharkey, Lambeth, Lady Lavinia Foyle...

Une brute et un faible, une femme hautaine et méchante aux passions dissimulées. Sir Roger, un fou alcoolique ; Charles Foyle, triste rejeton d'une race décrépite...

Le film rouge se déroulait devant les yeux du vengeur.

Sharkey jaloux, Lambeth soumis aux bas caprices de la lady...

Tout cela se présentait en close-up, en images sans liaisons, pour Harry Dickson qui était leur unique spectateur.

— Quand je parviendrai à les lier entre elles, ces images, murmura le détective, la piste du crime se dessinera sans doute. Mais il n'y a pas que ce crime-là... Il y en a d'autres. Quelle relation peut exister entre ces différents forfaits ? En existe-t-il seulement une ?

Pensées confuses, lourdes déjà de certitudes prochaines.

Machinalement, il jouait avec le sachet éventré. Il se rendit compte qu'il n'était pas vide.

Harry Dickson le secoua sur la table ; quelque chose en tomba.

Les yeux du détective s'assombrirent, son front se plissa, ses mains eurent un tremblement convulsif, sa bouche une contraction singulière.

— Non, non, ce n'est guère possible...

Il restait hypnotisé par la chose, ne pouvant en détacher ses regards.

Brusquement il se leva, prit l'objet et le serra dans son portefeuille ; puis, de quelques sonores coups de poing sur la cloison, il réveilla Tom Wills dans la chambre voisine. Un bruit de pieds nus sur le plancher et l'élève parut, les yeux gros encore de sommeil.

— Habillez-vous, ordonna Harry Dickson. Ne perdez pas une minute. Prenez votre moto et filez à toute allure vers la halte de Glen-Loch. L'express Edimbourg-Londres s'y arrête à l'aube pendant une minute, pour le courrier... Il ne prend pas de voyageurs, mais votre insigne de police lèvera toutes les difficultés qu'on pourrait susciter.

» Dans douze heures vous serez à Londres...

Harry Dickson griffonna à la hâte des notes sur une feuille de son carnet de route et la tendit à son élève.

— Voici les renseignements que vous aurez à me fournir dans le

plus bref délai. Je le répète : dans le plus bref délai. Ne ménagez ni le téléphone, ni le télégraphe, ni l'auto. Deux fois par jour, le matin et le soir, il y aura un courrier spécial qui attendra à la halte de Glen-Loch et qui m'apportera sur-le-champ de vos nouvelles. Filez ! Et, par tous les diables, jouez des pieds et des roues, mon petit !

Jamais le jeune homme n'avait vu son maître dans un pareil état d'exaltation.

Cinq minutes plus tard, le détective entendait la pétarade du moteur, puis le staccato d'une moto qui s'éloignait à une vitesse prodigieuse sur la route déserte.

Il avait repris sa position première : les mains sur les tempes, les yeux perdus au loin, et il ne bougea plus.

4. Deux hommes morts

Le premier courrier venait d'arriver.

Il n'apportait au détective qu'une note brève : *Archibald Lambeth, inconnu à Tottenham-Court, 155b, ainsi que dans le voisinage.*

Elle portait cette annotation de la police : *Le Dr Lambeth n'a jamais quitté Leith. Il était attaché au service de la Justice. Homme d'honneur. Avons de la peine à le suspecter en quoi que ce soit.*

Harry Dickson eut un sourire amer.

— Comme si j'en doutais une seule minute... Pauvre diable !

Il était triste et las.

Ce fut la joyeuse Maddy qui vint chercher du lait à l'auberge, et rien sur son visage mutin ne reflétait les émotions de la nuit.

— Hâtez-vous de faire la lumière dans les ténèbres, monsieur Dickson, dit-elle avec une pointe d'ironie. L'automne arrive à grands pas. Il y avait de la brume ce matin, et au lieu de se laisser pomper par le soleil, comme faire se doit, elle se condense en un vilain brouillard. Bientôt il ne fera plus gai dans la forêt et nous devons retourner à Londres, pour tout un hiver. Hâtez-vous, grand homme, que l'on puisse être témoins de votre victoire !

Il sourit tristement.

— Miss Lizzie va bien, et Miss Jessie, et Miss Minerva ?

Maddy éclata d'un joli rire clair.

— Et Kate, et Dora ? Ne faites donc pas de jalouses, bourreau des cœurs que vous êtes ! Fi, vous devriez être honteux, à votre âge ! Tout le monde raffole de vous au camp. Je me demande qui vous épouserez à la fin de l'aventure, qui de nous, cela va sans dire. Le club des Amazones a des droits sur vous.

» À propos, Minerva vous envoie son plus gracieux souvenir.

Maddy partit sans cesser de rire et le détective la suivit longtemps du regard, jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'une silhouette indécise dans le brouillard.

Tout le décor avait changé depuis la nuit. Le ciel était bourré d'une ouate neigeuse, où ne se distinguaient plus que des fantômes d'arbres.

Les bruits eux-mêmes étaient atténués, feutrés, assourdis.

Dans une grange proche, des fléaux primitifs s'acharnaient sur les gerbes fraîchement nouées ; des volailles, qu'on assassinait pour le repas du midi, poussaient des cris lamentables ; un chien de garde

traitait sur sa laisse et aboyait sourdement devant cette fumée blanche qui l'inquiétait.

Il faisait frisquet dans l'auberge. Tod Haigh glissait comme une âme en peine entre les tables vides.

— Encore un crime, soupirait-il. Quel pays, mon Dieu !... Et dire que, jadis, on n'y parlait même pas d'un vol de poule...

C'était une invite, mais Harry Dickson ne répondit pas.

Dans un coin, le vieux Peter Dell classait de parcimonieuses esquisses, enroulait à regret des lignes de pêche, démontait des cannes. Il pliait bagage ; il s'en allait...

Harry Dickson appréhenda la solitude.

Des départs ! Des départs et des adieux ! Il resterait seul face au crime, tout à son œuvre de recherche et de vengeance, et jamais elle ne lui avait semblé aussi pénible.

— Vous irez probablement au château, demanda à la fin l'aubergiste, à qui le silence commençait à peser, rapport au meurtre de cette nuit ?

Harry Dickson se secoua, comme au sortir d'un rêve.

— C'est juste, je vais au château.

Il s'enfonça dans le brouillard aux mille senteurs humides et prit la route qui longeait les bois, mais il ne les traversa pas.

En approchant des arbres, il entendit les voix argentines des jeunes campeuses.

Dora et Maddy chantaient d'une petite voix acide une chanson américaine : *Down Home in Tennessee...*

C'était mièvre et mélancolique à la fois. Le détective s'arrêta pour les écouter, tandis qu'elles reprenaient le refrain en duo.

Tout à coup, elles se turent et une autre voix monta, grave, superbe, un peu masculine :

— *Ich grolle nicht... und wenn das Herz auch bricht...*

Harry Dickson traduisit : Je ne me plains pas, bien que mon cœur se brise... C'était une mélodie de Schubert.

Il reconnut la voix chaude qui chantait, avec un sentiment profond des choses, ces paroles d'une tristesse infinie.

C'était la voix de Minerva...

D'un brusque quart de tour, il pivota sur les talons et, comme s'il eût voulu fuir la magie de cette voix, de cette atmosphère, il s'éloigna à grands pas.

Les bois étaient loin ; sous les pas du détective le chemin s'était fait montant : il s'engageait dans la région des collines, s'approchait du manoir des Foyle. Dans le brouillard, un chien invisible aboyait.

Harry Dickson remarqua que cet aboi paraissait le suivre avec quelque obstination. Il fit halte et regarda du côté d'où l'appel semblait venir, mais le brouillard masquait les plus proches

perspectives.

— Ami ! Ami ! appela doucement Dickson.

Le bruit cessa, puis reprit plus proche.

— Ami ! Viens ici ! répéta le détective.

Une forme souple bondit tout à coup, et un vieux dogue édenté vint se coucher aux pieds du promeneur.

— Mais nous sommes de vieilles connaissances ! s'écria Harry Dickson. Good morning, old fellow. Je crois que tu t'appelles Clown... C'est un nom bien amusant pour un farouche gaillard comme toi. Bonjour, Clown !

Le chien poussa un jappement joyeux et se mit à tourner autour de son ami.

C'était le dogue de l'infortuné Bill, le berger, mystérieusement assassiné après qu'il eut découvert le cadavre du jeune Charles Foyle.

L'animal s'était refusé d'adopter un autre maître après la mort du sien, et il vagabondait dans les bois, vivant de maraude et de braconnage, sans doute.

Aujourd'hui, il ne paraissait guère sauvage, et semblait tout disposé à accompagner Harry Dickson dans sa promenade matinale.

« Pourquoi pas ? se demanda celui-ci. Dieu sait si Clown ne pourrait pas m'être utile, aujourd'hui ? Viens, mon petit ! »

L'intelligente bête, qui semblait l'avoir compris, se mit à trotter à ses côtés, lui jetant des regards affectueux.

Brusquement, à un tournant de la route, elle tomba en arrêt et poussa un sourd grognement de colère, ses yeux ardents fixés droit devant.

À travers le brouillard, Harry Dickson aperçut la forme confuse du château, perché sur les hauteurs.

— Allons bon, tu n'aimes pas l'endroit, mon petit, murmura le détective. Moi non plus d'ailleurs, et je crois que nous finirons par nous entendre.

Il gravit le chemin montant et sonna à la grande porte du manoir.

Clown suivait, tête basse, l'air grognon.

Ce fut Toodle qui vint ouvrir, l'air défait.

— Encore un mort, sir, furent ses paroles d'accueil. Ce n'est pas que Mr. Sharkey fût un homme bien agréable, mais un homme est un homme et un crime un crime. Milady est dans un état épouvantable. Elle nous a déjà dit les pires sottises. Rien n'est bon aujourd'hui, on tremble à l'office, et on ne sait où donner de la tête !

— Pourrais-je la voir ?

Toodle secoua la tête d'un air de doute.

— Elle s'est enfermée dans sa chambre et en a défendu l'accès à quiconque, même aux gens de la police, a-t-elle ajouté. Quant à Sir

Roger...

Le geste du vieux était pour le moins éloquent.

Profitant de l'absence de sa sœur, l'ivrogne s'était adonné, avec une louable frénésie, à son penchant favori. Il devait à cette heure être plein comme un muid.

— Tant pis, répondit le détective. Je désirerais me promener un peu par le château, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Toodle. Je ne ferai pas de bruit, et milady ne saura rien de ma venue. Faites en sorte que les domestiques ne quittent pas l'office.

— Ce ne sera pas difficile, car personne n'en manifeste la moindre envie, sir.

Il remarqua Clown, sur les talons du détective.

— Ce chien, sir ?

— Il est avec moi.

— Très bien, sir, conclut le vieux serviteur en se dirigeant vers les lointaines cuisines.

Harry Dickson resta seul.

Il retrouva aisément l'escalier de service et s'y engagea, puis il gagna la chambre du Dr Lambeth.

Il remarqua qu'on y avait fait le ménage : le cendrier était net et propre et il n'y avait plus de pipes au râtelier.

— Parfait, grommela-t-il. Heureusement, on s'y est pris un peu tard.

Clown furetait dans les coins. Soudain il grogna devant la cheminée.

Harry Dickson, intéressé, l'observait.

— Cherche, Clown, cherche bien !

L'animal lui jeta un regard de compréhension ; il se dressa sur ses pattes de derrière, pointa le mufler vers un endroit situé au-dessus du poêle en fonte et poussa un jappement plaintif.

Harry Dickson s'approcha. Clown ne bougeait plus, le museau tendu vers une haute dalle. Le détective avança la main, rencontra une brèche dans la pierre, sentit une étoffe coincée dans la fente et la tira à lui.

C'était un mouchoir souillé de suie et de poussière. Un monogramme brodé en ornait un des coins : A. L.

— Archibald Lambeth ! s'exclama-t-il.

L'étoffe durcie crissait sous sa main. Il l'examina avec plus d'attention : elle était largement poissée de sang noirci.

Harry Dickson eut un frisson.

— Et pourtant je devais m'y attendre, murmura-t-il. L'éternelle logique des choses. Pauvre Lambeth !

Clown flairait le mouchoir lui aussi, inquiet et nerveux.

Le détective eut une inspiration :

— Cherche, Clown ! Cherche, bon chien ! dit-il en lui mettant le carré de tissu sous le nez.

La bête grogna de nouveau, avec une sorte de colère attristée. Il prit le mouchoir entre ses dents jaunies, le secoua, le laissa retomber et, soudain, sortit de la chambre et se mit à descendre l'escalier.

Il avançait sans l'ombre d'une hésitation. Harry Dickson, confiant dans le flair merveilleux des dogues, auxquels on arrivait à grand-peine à faire accepter le rôle de chien berger, le laissait faire et suivait.

Clown traversa le hall comme une flèche, renifla, prit l'air, hésita, et enfin, avec un gémissement, s'engagea dans le couloir obscur qui menait vers les sous-sols.

Harry Dickson sentit un événement proche, car quelque chose dans l'allure de la bête lui faisait comprendre qu'elle venait de se lancer sur la piste du sang, chose familière à ces vieux dogues intelligents.

Les caves étaient hautes et pénombreuses, prenant jour par des soupiraux tapissés de toiles d'araignées, feutrés de poussières séculaires. Clown n'hésitait plus guère. Tout son corps tremblait. Il semblait manifester quelque impatience à l'égard de son compagnon, qu'il devait accuser de lenteur.

Les caves s'étant soudain obscurcies, Harry Dickson dut avoir recours à sa lampe électrique.

À la suite du chien, il parcourait un dédale de couloirs et de cryptes, où stagnait une odeur rance et moisie ; d'énormes limaces argentaient les dalles de leurs visqueux passages, des cloportes géants grouillaient dans les moindres fentes.

D'un coup de dents furieux, Clown cassa les reins à un rat trop téméraire qui s'était hasardé dans le rayon de la lampe.

Puis le chien tomba en arrêt devant un petit tertre de terre meuble, qui semblait avoir été remuée de fraîche date.

Rageusement, le dogue s'était mis à creuser le sol, faisant voler des mottes et du gravier.

Harry Dickson regarda autour de lui : une pelle de jardinier était là, abandonnée à quelques pas du tertre.

— Je vais te donner un coup de main, mon vieux !

La terre s'enlevait avec facilité ; au bout de quelques minutes, le détective avait creusé une fosse de deux pieds de profondeur ; sa bêche toucha un corps mou... Clown gronda avec fureur et recula.

Une odeur caractéristique monta ; la pelle ramena une masse blanchâtre...

— De la chaux vive ! murmura Harry Dickson avec horreur.

Ensuite, ce fut la vision d'épouvante.

Un corps, aux chairs déjà fortement entamées par la corrosive

matière, venait d'apparaître.

— Pauvre, pauvre Lambeth, murmura le détective, mais... c'était dans la logique des choses, l'éternelle logique des choses ! Comme ce leitmotiv revient, et comme il reviendra encore dans cette histoire !

Faisant taire la voix de la pitié, surmontant son dégoût devant cette chair atroce, il commença l'examen d'usage.

Le corps était étendu tout de son long, un des bras replié sous le dos, ce qui permit au détective de le retourner aisément sur le côté. Les vêtements, souillés de sable et de chaux, montrèrent une énorme tache sombre. La blessure était là, dans le dos, sous l'omoplate gauche.

— Un coup de poignard, constata Dickson, et le bandit qui a fait le coup n'a pas cané à la besogne. Il y est allé de toutes ses forces : le cœur doit avoir été atteint en plein.

Harry Dickson reprit son lugubre travail. Il écarta la chaux vive, qu'il dissimula sous un peu de terre meuble, et il recouvrit le corps uniquement avec du sable. L'instant d'agir n'était pas encore venu. Momentanément, il tiendrait pour lui la macabre découverte.

Suivi de Clown, il remonta vers le hall, brossa le sable qui souillait ses habits, laissa couler un jet d'eau sur ses mains à la fontaine des toilettes, et il s'apprêtait à sortir, quand un bruit confus de sanglots lui parvint.

Cela venait de l'étage. Sur la pointe des pieds, il gravit le grand escalier, s'approcha d'une large porte armoriée.

— Archie ! Oh ! Archie !

Lady Lavinia ne pleurait pas son intendant Sharkey, mais le Dr Lambeth...

La nuit est venue.

Une nuit plus claire que le jour, parce que le brouillard s'est fondu lentement. Des étoiles sont apparues au ciel, qui reste toutefois un peu brouillé.

Un vent âpre s'est levé, qui fait crier les arbres.

Sous la tente aux murs de toile, les campeuses doivent avoir froid.

Il fait sombre sous le bois ; il n'y a ni torches ni feux.

Harry Dickson est étendu sur son lit, tout habillé. Le sommeil fuit ses paupières. Il ne pourrait dormir d'ailleurs, car ses idées forment un chaos turbulent. Il aimerait pouvoir réfléchir, arriver à des conclusions au bout de déductions ingénieuses. Son esprit s'y refuse obstinément.

Il a voulu lire : les lettres grouillaient comme des mouches sur les pages.

Allons Dickson, haut les cœurs ! Le détective boude-t-il à l'ouvrage ?

Non, mais il ne dispose pas de ses moyens d'action et de décision

ordinaires. Il sent la terrible influence de l'atmosphère, comme dans d'autres affaires qui avaient eu des solitudes pour cadre.

Aujourd'hui, il y a autre chose pourtant. Sa pensée retourne vers le camp, il ne sait pourquoi, ou plutôt il ne veut pas le savoir.

Pour la première fois de sa vie, il regrette d'être Harry Dickson, son métier lui pèse, sa grande mission lui paraît moins sacrée.

Il entrevoit les délices d'un paradis perdu, il vit à l'orée d'un rêve qui ne pourra jamais être le sien.

Un home, une tendresse... une tendresse, un home... images hallucinantes.

Bakerstreet, où il y aurait autre chose que l'affection grognonne de Mrs. Crown, que le dévouement de Tom Wills, que les bavardages de Goodfield, que les sonneries du téléphone et les confessions des gens en détresse.

Minerva Campbell doit dormir à cette heure.

Le visage du détective se contracte, son passé remonte vers lui, comme un mascaret impitoyable. La silhouette fine et racée, et le visage singulier de Georgette Cuvelier est là devant lui. Elle grimace, un filet de sang à la tempe. Elle sera, dans la vie de Harry Dickson, une énigme éternelle¹.

Les cheveux de Minerva Campbell sont d'un noir de jais.

Ses cheveux... il les hait, tout à coup. Il lui semble qu'ils sont faits de ténèbres, lourdes comme celles des crimes qui peuplent sa mémoire, qui l'entourent à l'heure actuelle.

— Et puis, en voilà assez !

Il jette le livre au loin, souffle la lampe et reste les yeux grands ouverts dans l'obscurité profonde, dans le silence que le murmure tête des arbres ne trouble même plus.

Mais quoi ? Un autre bruit vient de s'élever au loin. Une cadence régulière, des chocs clairs sur le gravier de la route : le galop d'un cheval dont on force l'allure.

— Ohé, Tod Haigh ! ouvrez donc ! cria une voix cassée.

Harry Dickson la reconnut : c'était celle du vieux Toodle.

D'un bond, il fut à la fenêtre et l'ouvrit toute grande :

— C'est vous, Toodle ? Qu'est-il arrivé ?

— Le diable le sait, sir ! Le malheur est sur le château ! Venez vite !

Le détective se hâta de descendre dans la salle d'auberge où Tod Haigh, à moitié vêtu, venait de le précéder et faisait entrer le valet.

Toddle était blême et tremblait de tous ses membres, bien que la sueur lui dégoulinât du front et des joues.

— Sir Roger... ah ! mon Dieu...

— Eh bien ! que lui est-il arrivé ? s'impatienta Harry Dickson.

— Il est mort, sir ! Assassiné !

Harry Dickson crispa les mains sur le dossier d'une chaise.

— Versez-lui un verre de brandy, Haigh, ordonna-t-il.

Le vieux avala le réconfortant breuvage avec délices ; un peu de couleur lui en revint aux joues.

— Ses nuits étaient terribles, sir, raconta-t-il. Il hurlait souvent comme un possédé, prétendant voir des fantômes et se plaignant que des fourmis de feu le mangeaient vivant. Trois ou quatre fois la nuit, je devais me lever, le faire sortir de son lit et l'asseoir dans sa chaise à la fenêtre, devant une bouteille de whisky. Une heure après, je venais le recoucher... Chaque fois, la bouteille était vide.

» Quand je suis venu tout à l'heure pour le remettre au lit, il était immobile dans sa chaise ; le verre qu'il allait porter à la bouche était tombé en morceaux à ses pieds. Il était mort, d'une balle en plein front.

— Avez-vous entendu une détonation ? demanda le détective.

— Non, sir... mais le coup a dû être tiré de loin : il y avait un trou rond dans la vitre.

— Allumiez-vous de la lumière quand vous l'installiez dans son fauteuil ?

— Je posais une bougie allumée devant lui, sir.

— Cible parfaite, grommela Harry Dickson.

— Venez-vous, sir ? demanda Toodle, milady vous réclame d'urgence...

— J'y vais... Sellez-moi un cheval, Haigh !

Ils partirent, leurs montures marchant l'amble, car celle de Toodle était passablement fatiguée.

Arrivé près du bois, Harry Dickson arrêta son cheval.

Il voyait luire faiblement les clartés des photophores dans les tentes.

— Hep ! Hello ! Mesdemoiselles !

Un remue-ménage se fit à l'orée du bois ; les photophores changèrent de place, des ombres blanches parurent sous les arbres.

— Qui vive ! cria la voix de Kate Sonny.

— Harry Dickson !

— Ah bon ! Quel être mal élevé vous faites ! Venir surprendre d'innocentes jeunes filles pendant leur sommeil, reprocha Lizzie, la « captain ».

— C'est grave, écoutez donc !

Les six silhouettes se précisèrent et, bientôt, entourèrent les cavaliers.

— On vous écoute, beau ténébreux !

— Sir Roger Foyle vient d'être assassiné.

Une stupeur muette accueillit la sinistre nouvelle.

— Il commence à ne plus faire gai par ici, murmura la blonde

Maddy.

— Je craignais pour vous, mesdemoiselles, mais je vous trouve au grand complet... saines et sauvées.

— Comme si nous étions capables de découcher, à notre âge ! Fi le vilain ! clama Dora.

— Ecoutez donc, grand homme, dit Lizzie. Je ne suis pas détective, mais pour autant que je m'y retrouve dans cette histoire, William Sharkey est tué, et il eût fourni un assassin très convenable ; Charles Foyle aussi. Au pis aller, cet horrible gamin eût pu faire un meurtrier. Le Dr Lambeth...

— Non ! fit sourdement Harry Dickson.

— Si nous procédons par élimination, il ne vous reste plus grand-chose, monsieur Dickson, sinon le Club des Amazones. Faites votre choix, non pour épouser l'une d'entre elles, mais pour lui mettre les menottes et l'emmener pendre.

Harry Dickson ne répondit pas. Minerva s'était glissée doucement à ses côtés et caressait le col de sa monture.

— Vous vous fatiguez horriblement, monsieur Dickson, dit-elle à voix basse.

— C'est mon métier, mademoiselle, répondit le détective à mi-voix.

— Un terrible métier. Vous ne pourriez donc pas être un homme comme les autres ?

— Qui connaît le bonheur ? souffla le détective.

— Oui, dit-elle si bas que lui seul entendit.

Harry Dickson frissonna d'entendre cette magnifique voix chaude, de voir la jeune fille si près de lui, dans son pyjama de soie noire qui moulait des formes merveilleuses. Sa poitrine se soulevant comme en un douloureux effort.

— Jamais, Minerva... Jamais... Entendez-vous ?... Bonne nuit !

Il cingla la croupe de son cheval, et Toodle eut peine à le suivre.

*

Avec un peu de brusquerie, le détective écarta Lady Lavinia, trépidante et hors d'elle, agitant ses grands bras noueux comme des fléaux.

— Vous êtes des incapables, des gens qui volez l'argent du gouvernement !... On vous paie bien ! Et pour quoi faire ? Tas de propres à rien. Mon neveu, mon frère, mon intendant assassinés ! Les bandits ne se contentent donc plus de la racaille pour proie ? Ils tuent les nobles ! À quand mon tour ?

» J'ai des amis à Londres ; je ferai en sorte qu'ils vous donnent bientôt de mes nouvelles, monsieur de la police !

Harry Dickson ne prit pas la peine de répondre.

— Allez dans votre chambre, je vous ferai appeler, si je le juge

utile, milady. Quant à vous, Toodle, menez-moi à la chambre de Sir Roger...

Le récit du vieux serviteur avait été complet. Harry Dickson n'y put ajouter qu'une seule constatation : le châtelain avait été tué par une balle de fusil de guerre tirée à grande distance.

Quand Lady Lavinia reparut devant lui, sur son invitation, il ne lui laissa pas le temps de se répandre de nouveau en folles diatribes.

— Nous sommes devant des crimes commis en série, milady, dit-il d'une voix sèche. Après avoir choisi comme victimes des passants attardés et des nomades, les assassins semblent vouloir se tourner obstinément contre les gens du château. Si j'ai un conseil à vous donner, quittez-le. Allez à Edimbourg ou à Londres...

— Moi, céder la place à des criminels ? Jamais, entendez-vous ?

— Soit... Je vous aurai prévenue. Je ne puis naturellement pas vous forcer à suivre un conseil qui me paraît sage.

» Maintenant, milady, décidez du cours des choses. Jusqu'ici, je n'ai fait intervenir aucune autre force policière, des instructions spéciales ayant été données en haut lieu. Mais la loi exige que le coroner instrumente, qu'un jury d'usage soit formé... Je veux l'observer...

Elle le regarda avec mépris.

— Je tiens à ce que vous suiviez les instructions qui vous ont été données, selon mon désir. Le jury peut attendre, car je n'ai que faire de l'opinion d'une douzaine de fermiers ignares, qui viendront salir mes tapis.

» Trouvez les coupables. C'est tout ce qu'il vous reste à faire.

— Soit, répondit Harry Dickson. Puisque j'y suis autorisé, je continuerai à tenir ces formalités en suspens. Je vous demande encore trois jours, milady.

— Et vous aurez trouvé ? glapit-elle avec un ricanement injurieux.

— J'aurai trouvé, je vous le promets !

Il s'éloigna au galop de son cheval.

Sur la route, un fanal, brandi au bout d'un poing, l'arrêta.

C'était Lizzie Dale.

— Nous voulons vous faire boire un peu de whisky. Descendez... Nous avons besoin de vous sentir parmi nous.

Il obéit, content de trouver ces visages insouciantes et rieurs après tant de laideur et d'épouvante.

Minerva lui apporta un gobelet d'alcool.

On ne parla plus du crime de la nuit, ni des autres, comme par une entente tacite. Harry Dickson fut invité à raconter ses voyages.

À dessein il resta longtemps, se sentant non seulement le besoin de protéger les campeuses, mais de se détendre l'esprit.

— Les beaux voyages, murmura Minerva... Un beau voyage... un seul...

Elle avait posé la main sur celle du détective, et il ne la retira pas ; ses compagnes les considéraient avec un sourire où passait quelque chose d'indéfinissablement grave, de triste, de lointain...

5. L'ogre revient

— Milady me charge de vous dire qu'elle s'excuse auprès de vous. Ces drames successifs lui ont mis les nerfs à vif. Elle ne voudrait pas que vous preniez ses emportements pour un signe de mauvaise éducation, sir.

Toodle s'inclina, heureux d'avoir accompli sa mission.

— Merci, Toodle, répondit Harry Dickson en lui tendant la main. Veuillez rassurer milady, et dites-lui qu'elle ne me doit pas d'excuses. Je lui suis même reconnaissant de vous avoir envoyé vers moi. Voulez-vous prendre un peu de brandy, histoire de vous mettre du cœur au ventre ?

Le vieil homme accepta avec empressement.

— J'aimerais vous demander l'une ou l'autre chose, mon ami, continua le détective. Vous m'avez dit que trois ou quatre fois par nuit, vous étiez aux côtés de Sir Foyle, qui souffrait de pénibles crises nocturnes. Il faisait de vilains rêves, disait-il. Naturellement, il ne vous en confiait pas la nature...

Toodle branla du chef.

— En effet, sir, mais je l'ai entendu souvent crier pendant ses cauchemars, et toujours il était question de navires qui coulaient, de Deen-Tower...

— Deen-Tower ?... murmura Harry Dickson. Ce nom ne m'est pas inconnu.

Toodle accepta un second verre et sa langue se délia davantage.

— C'est un bien vilain endroit, sir, aux confins du North-Minch. Un manoir qui fait face à cette méchante mer. Il appartenait au père de Lady Foyle, non pas Lady Lavinia, mais Lady Catherina, l'épouse de Sir Roger et la mère de Charles. C'était une Hogall... Une bien noble famille...

» Sir Roger a habité ce château désolé pendant les premières années de son mariage, et Charles y est né. Ce n'est qu'après la mort de sa femme qu'il est revenu au manoir des Foyle, à Glen-Loch, où vivait Lady Lavinia, sa sœur, que vous connaissez.

Harry Dickson ne bougeait pas. Son visage était de marbre. Pourtant, une étrange tempête sévissait dans son esprit.

Magie des noms ! Le vieil Hogall était bien un des plus sinistres hobereaux que l'Ecosse eût jamais connus ! De confuses histoires, plus honteuses les unes que les autres circulaient sur son compte, mais elles

ne revenaient pas pour l'heure dans la mémoire du détective.

— Deen-Tower, murmura-t-il. Qu'est-il arrivé à Deen-Tower ?

Il n'en dit pas plus long, et Toodle ne vit pas la flamme de son regard.

Dickson se leva et prit congé du domestique.

— Dites à votre maîtresse que l'enquête continue, Toodle, et rappelez-lui que j'ai demandé trois jours encore, pas un de plus ! Au revoir, mon brave... J'ai beaucoup à faire maintenant !

Beaucoup à faire ?... Vraiment on ne l'aurait pas dit...

Il ne prit pas la peine de rédiger un rapport sur le meurtre de la veille, ni de retourner au château pour un supplément d'enquête.

« Laissons les morts pour aujourd'hui, se disait-il. Je veux voir des vivants ! »

Il gagna la porte, comptant se rendre tout droit au camp des Amazones.

Un jappement joyeux l'accueillit dès qu'il parut sur le seuil des « Armes des Duncan » ; Clown lui sauta contre les jambes.

— J'espère, vieux bon chien, que nous n'aurons pas de morts à rechercher aujourd'hui, fit le détective en donnant une tape amicale sur la grosse tête du dogue. Je veux vous présenter à une plus belle compagnie.

Il fronça les sourcils d'un air préoccupé en arrivant aux abords du campement forestier : aucune chanson ne montait dans l'air pur du matin, aucun babil n'égayait la solitude ; un feu mal allumé mourait sous la cendre, devant une des tentes soigneusement close.

— Allô ! Personne n'est donc à la maison ? s'écria-t-il en s'avançant au milieu de la petite clairière.

Mais si, elles y étaient... Harry Dickson vit cependant que quelque chose avait changé. Les frais et avenants visages demeuraient fermés, aucun sourire ne se jouait sur leurs lèvres. Les yeux noirs de Kate étaient sombres comme la nuit, et le détective remarqua qu'elle portait sa carabine de chasse en bandoulière. Il reconnut à peine les figures souriantes de Jessie, de Dora, de Maddy, toutes également crispées.

— Voyons, que vous arrive-t-il, mesdemoiselles ? demanda-t-il avec étonnement. Est-ce que, par hasard, l'ogre serait revenu ?

Il plaisantait, sans doute, mais aucun sourire ne répondit à sa bonne humeur.

— Oui, dit brusquement la « captain », l'ogre est revenu.

Harry Dickson poussa un cri, et il se rendit alors compte que Minerva Campbell n'était pas là et que les visages des autres Amazones reflétaient l'angoisse.

— Minerva ! s'écria-t-il d'une voix étouffée.

Lizzie lui indiqua la tente fermée.

— Elle est là !

Il ne fit qu'un bond, faillit arracher la toile de ses piquets.

Minerva était là, assise sur le bord d'un lit de camp, très pâle. Un linge blanc entourait son cou et un peu de sang y perçait.

— Minerva ! supplia-t-il. Vous êtes blessée ! Que vous est-il arrivé ?

Elle leva ses yeux profonds vers lui et essaya de sourire.

Ce fut un pauvre rictus empreint de souffrance qui plissa sa bouche.

— Ce n'est rien, monsieur Dickson... Un bobo... Cela passera.

— Je veux savoir, dit-il impérieusement.

Elle le regarda de ce regard grave qu'il connaissait si bien.

— C'est juste, vous en avez le droit. Eh bien ! *il* m'a attaquée...

— Il ? Qui est ce « *il* » ?

— Je ne sais pas !

— Voyons, commençons par le début. Que vous est-il arrivé au juste ?

Elle se recueillit un instant et soupira.

— À cent pas d'ici, dans le bois, il y a une source. Chaque matin, l'une d'entre nous est de corvée d'eau. C'était mon tour aujourd'hui...

» J'avais mal dormi... Rappelez-vous que nous avons bavardé longtemps hier soir, et après votre départ je suis restée éveillée très longtemps. Je repassais mentalement vos voyages, vos aventures. C'est vous, Harry Dickson, qui me teniez éveillée, et même quand j'eus fermé les yeux, des rêves tumultueux, où vous aviez votre rôle, m'interdisaient le repos.

» Ce matin, dès les premières grisailles de l'aube, j'ai pris les seaux de toile et suis allée à la source.

» Je me penchais sur l'eau quand, soudain, je fus attaquée, frappée.

» Je sentis une vive douleur à la gorge, mais je me relevai quand même : il n'y avait plus personne autour de moi.

Elle se tut et baissa les yeux ; Harry Dickson restait comme hypnotisé par la petite tache de sang sur le linge blanc.

— Vous avez été frappée à la gorge, et non au cou, Minerva, dit-il doucement. Comment se fait-il, alors, que vous n'avez pas reconnu votre agresseur, puisqu'il vous frappait de face ?

Une vive rougeur envahit les joues hâlées de la jeune fille.

— Je n'ai plus rien à vous dire à ce sujet, murmura-t-elle d'une voix lasse.

Le détective se leva et la regarda d'un air de reproche.

— Vous n'avez donc pas confiance en moi ? demanda-t-il.

Elle poussa un cri de douloureuse surprise.

— Moi ! Oh, Harry ! Que venez-vous de dire là ! Vous m'avez

fait hideusement mal ! Mal... très mal...

Sa main se crispait sur son cœur.

Le détective l'observait avec un peu de tristesse, puis il se souvint qu'elle l'avait appelé Harry tout court. Lui, Dickson, l'appelait souvent par son prénom, mais n'était-il pas « un vieux monsieur », qui en avait le droit ?

— Resterez-vous encore longtemps dans le pays ? demanda-t-il en donnant à dessein un autre tour à la conversation. Le temps s'est soudainement rafraîchi depuis deux jours.

— Demain, après-demain au plus tard, nous plions bagages, répondit-elle sans lever les yeux, qu'elle tenait obstinément fixés sur le sol.

— Il se peut, dit-il lentement, que moi aussi je retourne alors à Londres.

Cette fois-ci Minerva leva son regard vers lui.

— Et votre mission en ces lieux ?

— Elle sera achevée, répondit-il d'un ton définitif.

Il aurait pu difficilement dire ce que signifiait cet éclair sombre jailli des yeux superbes.

— Et... l'ogre ? demanda-t-elle après une minute d'hésitation.

— Je suis certain que son compte sera réglé également.

— Soit, fit-elle. On peut le croire et l'espérer...

Elle lui tendit une main qu'il serra longuement.

Au-dehors, les autres Amazones s'affairaient, s'occupant de la besogne du jour. Seule Kate restait inactive, mais, la main sur la carabine, elle faisait les cent pas comme une sentinelle devant l'ennemi. On la sentait résolue à l'action.

Harry Dickson lui jeta un regard plein d'admiration.

— Je crois que vous savez vous garder vous-mêmes, et que nul besoin d'un Harry Dickson ne se fait sentir, plaisanta-t-il en manière d'adieu.

— Pour nous défendre non, pour être notre ami, oui...

Il quitta le bois et se dirigea vers le manoir des Foyle, mais, quand il eut parcouru un demi-mille, il fit un brusque crochet et s'enfonça de nouveau dans le taillis.

Il lui tardait de voir la source où Minerva avait failli tomber victime d'un agresseur mystérieux. Endroit fatidique d'ailleurs : c'était le ravin bleu où Charles Foyle avait trouvé la mort.

Après un assez long détour, Dickson y parvint.

C'était bien plus une ravine qu'un ravin ; un pli de terrain en plein bois, très sombre sous la voûte épaisse des frondaisons centenaires.

L'eau, d'une clarté cristalline, courait sur un épais lit de galets blancs et gris, veinés délicatement de bleu et d'argent.

Une grande pierre plate attira l'attention du détective. Elle était lisse et nette et devait servir de margelle à ceux qui venaient puiser l'eau à la source ou simplement s'abreuver.

C'était donc ici que Minerva Campbell, selon ses dires, s'était baissée sur le miroir pur de l'onde, au moment où le coup l'avait frappé.

« Selon ses dires... » Mais Harry Dickson regarda plus loin, et vit des mousses foulées, des branchages froissés, quelques feuilles souillées de sang.

Il y avait eu lutte...

— Ah !...

Cet endroit se situait à une trentaine de yards de ladite pierre plate, et c'était là qu'on avait trouvé le cadavre de Charles.

Cela méritait une exploration en règle.

La place fatale formait une sorte de triangle entre plusieurs blocs erratiques, posés comme pour une embuscade dans cette clairière décline.

Embuscade ! L'image s'imposa à l'esprit du détective.

Il fonça à travers taillis, se glissa entre les blocs, une sensation indéfinissable d'insécurité lui pinçant le cœur.

Ici on avait frappé le jeune bossu à mort, ici Minerva avait dû lutter pour sa vie. Une présence criminelle pouvait se blottir aisément dans l'ombre de ces rochers.

— Imbécile !

C'était Harry Dickson qui venait de lancer cette injure à sa propre intention car, soudain, la terre chavira autour de lui, il sentit une douleur violente à la tête et tomba, face contre le sol.

Ses forces le trahirent au moment où il voulut se relever. Il perçut un violent froissement de branches, puis une respiration haletante, comme si quelqu'un soulevait un objet très lourd... Un souffle de mort passa sur lui.

Mais, en même temps, un ouragan fondit à ses côtés, un rauquement terrible se fit entendre, une étoffe se déchira avec un bruit aigre, un objet lourd tomba et il entendit un cri de rage et de souffrance.

Il eut la sensation d'une joie immense : celle du sauvetage.

Puis ses pensées devinrent confuses, sans toutefois glisser vers l'anéantissement complet. Il lui sembla entendre sa propre voix lui conseiller :

— C'est dans la logique des choses... Et quant aux choses... Eh bien ! laissons faire les choses...

Dix minutes plus tard, il était debout, le crâne un peu bosselé, le cuir chevelu entamé et sanglant, mais l'eau fraîche de la source fit bientôt merveille.

En souriant, il regarda autour de lui et ramassa l'arme de l'agresseur : une hache, lourde et luisante, d'un modèle très spécial.

— Un cadeau des âges héroïques, murmura-t-il, une hache d'abordage !... Comme tout cela s'enchaîne merveilleusement...

Il siffla doucement et, quelques instants après, quelque chose bougea dans les buissons, puis une ombre s'avança vers lui.

— Merci, mon vieux Clown ! Sans toi, à l'heure actuelle je ne vaudrais guère plus que l'infortuné Charles et le pauvre Lambeth. Tiens, donne-moi cette babiole !

Clown tenait un lambeau d'étoffe dans sa gueule et il ne s'en sépara qu'en grognant de colère.

Harry Dickson le palpa, le mit dans sa poche et se frotta allégrement les mains, puis il caressa le dogue.

— Bon ouvrage, mon gros ! L'ogre a signé son crime, mais tu peux m'en croire, ce sera son dernier !

Il regagna la route et hésita quant à la direction à prendre : le camp des Amazones, le château, l'auberge ?

Un bruit de sabots martelant le gravier le décida pour cette dernière.

De loin, il vit un cavalier lancé à toute allure se diriger vers « Les Armes des Duncan ». C'était le courrier qui arrivait à bride abattue de la halte ferroviaire.

— Notre ami Tom Wills nous donne des nouvelles, Clown ! s'écria-t-il joyeusement. Sers-moi d'entraîneur, car je bous d'impatience, littéralement !

Il arriva à l'auberge au pas de course.

Le courrier s'y abreuvait déjà en compagnie du bon Tod Haigh ; il avait posé devant lui, sur la table, une large enveloppe scellée de cachets rouges.

— Le courrier de Londres, monsieur Dickson !

Le détective fit sauter la cire d'une main fébrile.

Des pages dactylographiées s'échappèrent de l'enveloppe.

Il se mit à lire, à lire ! Et une joie sans bornes inonda son visage.

— Bravo pour ce cher Tom Wills ! jubila-t-il. Il a bien employé son temps, et maintenant, Tod Haigh, c'est moi qui régale. Il y a du bon vin d'Espagne quelque part dans votre cellier. Qu'on en débouche quelques vieilles bouteilles. Jamais occasion n'a été meilleure...

*

Il fait nuit sombre. Il n'y a pas de lune, le vent s'apprête à souffler en tempête ; les premières rafales secouent les arbres.

Il n'y a que deux lueurs immobiles à l'orée de la forêt, celles des tentes illuminées à l'intérieur. Aucun bruit de voix : les campeuses doivent s'être abritées de la tourmente qui vient, qui ne tardera pas.

— Tempête ! murmure Harry Dickson. Tempête sur terre,

tempête dans les cœurs... Et, après, ce sera le soleil, la belle accalmie, les fronts redevenus paisibles. La vie sera belle !

De loin, il fait un signe d'amitié aux lumières forestières, mais il ne s'attarde pas. Il file droit vers le château des Foyle, noir contre le ciel noir.

Une brusque rafale soulevant son manteau lui fait de grandes ailes ténébreuses aux épaules ; et, ce soir, Dickson se sent vraiment des ailes.

Le manoir est plongé dans le silence ; une seule fenêtre demeure éclairée à l'étage : celle de la chambre de Lady Lavinia.

Les pauvres lumignons de l'office sont à peine visibles au ras du sol.

Le détective ne prend pas la peine de sonner à la grande porte. Il sait qu'une poterne de service est restée entrebâillée par les soins du bon vieux Toodle, son complice dans la place.

Le domestique l'attend dans le couloir de service, il tremble et ses mains se posent fébrilement sur le bras du détective.

— Tout se passe sans doute comme je l'ai dit, lui demande le détective.

— Oui, sir... mais c'est tellement bizarre... Je n'aurais jamais osé croire cela. Puis-je retourner à l'office. Je n'aimerais pas assister... J'ai le pressentiment de quelque chose de terrible.

— Terrible... oui, murmure le détective. À bientôt, Toodle... Je prends tout sur moi, quoi qu'il arrive. Qu'aucun domestique ne quitte l'office.

— Soyez tranquille, sir. Tout sera fait comme vous l'ordonnez.

Le château est plongé dans une profonde obscurité. Au bout d'un large corridor latéral, quelques hautes lueurs rousses autour d'une ombre formidable : le catafalque de Sir Roger, que veillent quatre hauts cierges funéraires.

Harry Dickson salue brièvement et, à pas feutrés, gravit le grand escalier.

Il y a une raie de clarté sous une porte, celle de Lady Lavinia.

Il fait halte, reste immobile, l'oreille aux écoutes.

Derrière la porte, on parle.

Une seule voix, nette et sévère, qui parle sur un ton sec et monotone ; on dirait qu'on lit à haute voix quelque acte de loi.

Mais soudain une autre voix s'élève, furieuse, désespérée.

— Mensonges ! Bandits ! Vous n'avez pas le droit !

Ah ! Harry Dickson a entendu souvent cette dernière défense : « On n'a pas le droit ! »

Puis c'est un bruit sifflant, puis un coup mat, puis une plainte rageuse.

On maltraite quelqu'un dans la chambre.

Harry Dickson ne bouge pas. N'était l'ombre, on pourrait voir une joie diabolique inonder son visage.

— Très bien ! murmure-t-il. Très bien !

Un bruit de voix plus confuses, où il ne distingue rien, puis deux mots qui tombent, sonores et définitifs :

— À mort !

Harry Dickson se frotte les mains.

— C'est l'instant d'intervenir ! murmure-t-il.

Et, d'un élan vigoureux, il se jette contre la porte qui cède, et il se trouve en pleine lumière.

Des cris d'effroi partent de tous côtés.

Il est devant « elles » !

Elles sont toutes là : Lizzie, Kate, Maddy, Dora, Jessie et Minerva. Dans leurs mains élégantes, elles serrent des pistolets de gros calibre, des brownings.

Minerva, elle, est armée d'un fusil de guerre.

Liée sur une chaise, Lady Lavinia roule des regards de folle furieuse.

— Monsieur de la police, s'écrie-t-elle, délivrez-moi ! Ces criminelles vont me tuer...

Harry Dickson s'incline.

— Je vous délivrerai tout à l'heure, milady, ou plutôt les gens de la police d'Edimbourg qui, déjà avertis, arrivent à toute allure dans une automobile rapide. Votre vie n'est plus en danger ce soir mais, d'ici peu de semaines, elle le sera certainement, car sans l'ombre d'un doute, vous serez pendue haut et court.

Le détective tend une main loyale aux jeunes filles silencieuses.

— Et maintenant, mes belles vengeresses, laissez-moi vous raconter une histoire, dont la plus grande partie, hélas, n'est ignorée d'aucune d'entre vous.

Harry Dickson reprit la parole :

— En 1917, l'Allemagne commença contre le monde civilisé son inique guerre sous-marine. Ses unités mystérieuses et criminelles rôdaient autour des îles de l'Ecosse et, chose affreuse, trouvaient des complices parmi nos propres gens. Un de ceux qui aida un submersible ennemi à s'abriter dans le North-Minch, à se ravitailler, qui fournit des renseignements propres à lui permettre de continuer sa besogne de forban, fut le vieil Hogall de Deen-Tower.

» Dans cette lâche besogne, il fut secondé par son gendre, Sir Roger Foyle, et sa digne sœur, Lady Lavinia.

» Alors, ce fut le drame du croiseur léger *Livingstone*.

Un sanglot étouffé interrompit Harry Dickson qui, après un court silence, continua :

— Ce croiseur était détaché dans les parages de Deen-Tower,

pour donner la chasse à un sous-marin allemand qui y opérait quasi impunément depuis des semaines, occasionnant des ravages sans nombre.

» Un jour, il faillit le tenir, mais le pirate lui envoya deux torpilles et le croiseur coula en quelques minutes.

» Une chaloupe, la dernière, dans laquelle avaient pris place les officiers du *Livingstone* parvint pourtant à atteindre les côtes.

» Mais, au moment d'aborder, des coups de fusil partirent du rivage, et tout l'équipage fut tué. Les tireurs n'étaient pas des Allemands, mais des Anglais : Hogall, Foyle et Lavinia Foyle, qui sait se servir d'un fusil de guerre comme le meilleur troupier.

» Quant à nos morts, je vais vous dire leurs noms.

Un silence terrible plana, et Harry Dickson reprit d'une voix solennelle :

— Le capitaine de frégate, commandant du croiseur léger *Livingstone*, Harris Campbell...

Mon père, murmura Minerva devenue livide.

— Le capitaine John Sonny, second du bord...

— Papa... sanglota tout à coup Kate.

— Le lieutenant Harold Horst, le lieutenant Dale, l'enseigne Armstrong, le midship Straitforth...

» Oui, mesdemoiselles, continua le détective d'une voix que l'émotion gagnait de plus en plus, oui, mes braves et chères, mes vaillantes enfants, vos pères furent assassinés par ces canailles.

» Il y avait un quatrième complice qui vécut depuis sur la terre anglaise, le quartier-maître allemand Kurt Schäffer, membre de l'équipage du sous-marin pirate ; il avait pu échapper au naufrage de celui-ci et gagner la terre et le manoir de Hogall.

» Car, bien que blessé à mort, le *Livingstone* était parvenu à éperonner le submersible qui coula à son tour, ne laissant échapper que le nommé Schäffer. Celui-ci continua depuis à vivre ici, sous le nom de William Barnstaple Sharkey, époux morganatique de Lady Lavinia Foyle.

La mégère poussa un véritable hurlement mais, d'un violent coup de poing, Kate Sonny la fit taire.

— Je continue, dit Harry Dickson après une pause.

» Les années passèrent, mais le hasard, peut-être la justice immanente, veillait. Un jour que Miss Campbell était allée en pèlerinage au cimetière marin où dormaient les héros du *Livingstone*, elle rencontra un homme étrange qui, ivre, faisait de curieuses révélations dans un cabaret de la côte. C'était Schäffer, ou Sharkey.

» Elle feignit quelque amitié pour lui, et...

— Elle lui donna même une mèche de ses cheveux, n'est-ce pas ? glissa Minerva. Je sais que vous l'avez enlevée à son cadavre, Harry !

Le détective rougit.

— C'est vrai, Minerva, murmura-t-il. J'ai cru...

— Peu importe, répondit-elle. Vous aviez le droit de tout croire. Mais cette mèche, il me la vola ; il me la coupa brusquement d'un coup de ciseaux pendant que nous étions attablés dans le cabaret. Je la lui laissai... mais... dans son ivresse, il raconta tout le drame du *Livingstone* sans même essayer de dissimuler son identité. Il avait tellement bu que, plus tard, il ne devait même plus se souvenir de ses confidences.

» À mon tour de parler maintenant, monsieur le détective.

» Je fis des démarches auprès des autorités. On m'écoula, mais on m'éconduisit avec de belles paroles. J'appris que des influences travaillaient dans l'ombre : on ne voulait pas accuser les Foyle ! C'étaient là gens trop riches et trop influents ! Je rassemblai alors notre groupe et mes compagnes et moi formâmes le Club des Amazones dans le but de venger nos pères.

» Nous n'avons pourtant atteint qu'un seul des coupables : Sharkey.

» Il m'avait reconnue parmi les campeuses. Il me harcelait de ses infâmes propositions. Le soir qu'il tira sur vous, je me lançai à sa poursuite.

» Il était fou de rage et de... oui, de jalousie... Il me menaça de son revolver. Mais je le lui arrachai des mains et le coup partit. Blessé, il s'écroula sur le sol. Alors, je lui dis qui j'étais, et il se mit à lancer les pires injures, à blasphémer, à insulter nos chers morts. Je le battis à coups de cravache, et puis je lui brisai le crâne d'un coup de revolver.

» Vous pouvez m'arrêter maintenant...

— Je n'aurai garde de le faire, dit Harry Dickson. Vous n'avez fait que vous défendre, et prendre à votre compte l'ouvrage du bourreau. Vous avez bien fait et je vous félicite.

» Maintenant, je dois reprendre la parole pour faire la lumière sur les crimes qui ont infesté la région.

» Roger Foyle, à la mort de sa femme, la fille de Hogall, décédé depuis, était revenu habiter le manoir ancestral. Jusque-là, Lady Lavinia en avait été seule maîtresse. Surtout depuis sa liaison avec Sharkey, elle n'aimait pas d'autres présences autour d'elle.

» De plus, elle convoitait pour elle seule l'immense fortune des Foyle, et Sharkey la retenait dans cette idée.

» Elle résolut de se débarrasser de son frère et de son neveu.

» Alors l'idée monstrueuse vint, aux deux complices, de faire croire à l'existence d'un bandit mystérieux hantant la région.

» Avant de s'en prendre aux gens du château, ils tuèrent d'inoffensifs passants.

» L'opinion publique accusa le cruel Charles Foyle.

» On voulut l'interner, mais cela ne faisait pas l'affaire de la tante, qui parvint à obtenir des autorités qu'on se contentât de lui donner un gardien : le Dr Lambeth.

» Certes, Lambeth était promis à la mort, mais dans le cœur de Lavinia Foyle un étrange sentiment se fit jour : elle se mit à aimer le docteur.

» Lambeth était un faible... Passons...

» Charles Foyle meurt, tué dans le Ravin-Bleu. Qui a fait le coup ? Sharkey plus que probablement, bien que je n'en sois pas bien certain.

» Et, alors, les yeux de Lambeth s'ouvrent. Il est avant tout homme de devoir.

» Il va partir, car il a entrevu la vérité.

» On le tue... Qui ? Sharkey... *probablement*.

» On fait place nette dans sa chambre, mais on n'enlève pas ses pipes, et on ne vide pas son cendrier.

» Pendant que je visite sa chambre, sans que je le sache, Lady Lavinia m'observe, par le trou de la serrure d'une porte dérobée que je ne découvris que plus tard. Elle envoie un courrier avec une lettre, qu'elle sait bien que je ferai intercepter. C'est rudement habile, et pour peu je me laisserais prendre au piège. Mais les pipes oubliées sont là ! Et elles m'amènent à découvrir le cadavre du Dr Lambeth, inhumé dans les caves du château.

Un cri d'horreur retentit, auquel répondit un sanglot rauque de Lavinia Foyle :

— Je n'ai tué ni Charles, ni Lambeth...

— Mais vous avez assassiné votre frère Roger avec le fusil de guerre que Miss Campbell a découvert dans votre chambre, et vous avez failli l'assassiner elle aussi dans les bois, car il fallait que l'« ogre » rôdât de nouveau pour rendre crédibles les crimes qui se perpétreraient au château.

» Et vous avez failli m'avoir également, misérable, car vous connaissiez bien la cachette du Ravin-Bleu, où opérait le criminel Sharkey !

» Mais Clown eut presque raison de vous et emporta un lambeau de votre robe noire comme preuve de votre forfait !

Un klaxon mugissait sur la route.

Harry Dickson se tourna vers Lady Foyle.

— Le châtimement commence, dit-il. Au nom du Roi, je vous arrête.

Epilogue

Harry Dickson n'avait pas voulu que le sang de Lavinia Foyle, criminelle entre les criminelles, souillât les mains des jeunes filles de l'Amazone-Club, tout à leur œuvre de légitime vengeance ; nous avons vu qu'il y était parvenu.

La justice s'occupa du cas de l'horrible meurtrière, certes avec beaucoup de discrétion, mais avec célérité et sévérité. Elle fut condamnée à mort et exécutée dans l'enceinte de la prison d'Edimbourg.

Seule de l'Amazone-Club, Kate Sonny assista, aux côtés du détective, au terrible châtement final de cette femme fatale.

Elle le fit sans défaillance, et ses sombres yeux restèrent fixés sur la corde tragique jusqu'au moment où, tout mouvement ayant cessé, on put être certain que l'odieuse mégère avait payé sa dette aux hommes.

En quittant la prison, la jeune fille prit le bras de Harry Dickson.

— Mon grand ami, dit-elle, je dois vous faire l'aveu d'un mensonge, ou plutôt d'une réticence, non de moi, mais de notre chère Minerva.

» Si elle tua l'horrible Sharkey, ce ne fut pas seulement par esprit de vengeance, mais parce que le bandit avait juré de vous tuer...

Harry Dickson réprima un frisson, sans pouvoir répondre.

Au cours de l'année suivante, le détective eut fort à faire, car il dut servir de témoin à cinq mariages successifs : celui de Lizzie, de Maddy, de Jessie, de Dora et en dernier lieu, de la noire Kate.

Le sixième, direz-vous...

Miss Minerva Campbell refusa toutes les offres d'hymen, et elles devaient pourtant être nombreuses.

Mais, par certains soirs tranquilles, une jeune dame, sobrement et élégamment vêtue, accompagnée d'un vieux bouledogue qui la suit comme une ombre, attend au coin de Bakerstreet.

Elle n'attend jamais longtemps, car un grand gentleman la rejoint vite.

Ils s'en vont par les rues silencieuses et souvent s'attardent à causer sur un banc du square, et alors le monde ne semble plus exister pour eux...

¹ Voir : *La Bande de l'Araignée. Les Spectres-bourreaux.*

LA GRANDE OMBRE

1. L'atmosphère du crime

Souvent, nous avons vu Harry Dickson, se mouvoir dans ce qu'il appelait l'atmosphère du crime. Il avait fini par en pénétrer la profonde signification. Il lui arrivait souvent d'accuser cette impalpable entité, bien plus que les hommes qui y baignant, finissaient par devenir des coupables.

Un jour qu'il passait en voiture avec un de ses amis journaliste, Jack Fitzgerald, par les rues désolées de Poplar, ce dernier arrêta son véhicule et désigna un groupe de maisons entrecoupées de jardinets.

— Ceci ne vous rappelle-t-il rien, Dickson ? demanda-t-il.

Le détective considéra les terrains vagues ondulants parmi les plantes rudérales, les hangars en ruine, les petites cités ouvrières en construction, vers Herne Hill. Les demeures en question étaient plus confortables que celles formant ce quartier torve et sans joie.

Un peu de bruine ternissait les perspectives ; la population, clairsemée pour l'heure, était miteuse et résignée ; un rai de soleil, tombant de temps à autre entre deux nuées, ne pouvait mettre en valeur que des laideurs et de la sordidité. Les maisons désignées par le reporter étaient pourtant plus claires ; des rideaux blancs égayaient les fenêtres, et le vert tendre des viornes souriait dans les jardins.

— Attendez, Fitzgerald, je crois me souvenir, mais comme il y a loin..., cela date d'avant guerre. N'est-ce pas ici que les trop fameux « Horlogers de la Mort » avaient élu leur dernier repaire, après leur exil de Houndsditch et de Mile-End ?

— C'est cela, Dickson. C'était une bande d'atroces criminels. Ils se complaisaient aux souffrances de leurs victimes. Ils poussaient le raffinement jusqu'à prolonger leur agonie jusqu'aux confins de l'abominable.

— Je m'en souviens. Il y avait une femme parmi eux, surnommée la Red Lilith ou Lilith-la-Rouge, pour ses penchants horribles d'abord, pour ses goûts tapageurs ensuite.

» Ce monstre en jupons affectionnait les toilettes écarlates !

» Leur jeu favori était d'abandonner leurs captifs, promis à la mort, étroitement liés dans un cercueil, aux côtés d'une bombe à mouvement d'horlogerie.

» Ils en ont occis pas mal de cette abominable manière, mais à la fin « on les a eus » et le bourreau de Londres a eu fort à faire.

— Sept ont fini au bout de la corde fatale, ajouta le reporter, et

d'autres ont rejoint les sombres cachots de Newgate pour le restant de leurs jours. Je crois que vous avez joué votre rôle dans cette affaire.

Harry Dickson resta silencieux devant ces maisons devenues tranquilles et où il avait opéré la rafle finale, livrant Red Lilith et ses comparses à la justice des hommes.

— Je n'aimerais pas habiter là-dedans, continua Fitzgerald ; je suis Anglais, donc je crois aux fantômes ou, plutôt, aux forces mauvaises qui continuent à régner obscurément en de pareils parages.

— La grande ombre, quoi, riposta le détective, l'atmosphère criminelle qui perdure, qui dépasse les limites humaines de la mort. Je ne dis pas non. Sans pouvoir l'expliquer, je l'ai constaté quelquefois au cours de ma carrière.

» Espérons que cet endroit est parvenu à se réhabiliter !

Comme il finissait de parler, la porte d'une des maisons s'ouvrit et un homme de grande stature, taillé en hercule mais au visage avenant, descendit le petit perron de pierre bleue.

— Dieu me damne, voilà Harry Dickson ! s'écria-t-il avec joie. La bonne rencontre ! J'espère que vous ne venez arrêter personne dans le voisinage ? Ce sont tous de fort braves gens et je réponds d'eux.

— Ce vieux Gaston Troye ! s'écria le détective en mettant pied à terre et en avançant vers le géant, les deux mains tendues.

L'ingénieur Gaston Troye, d'origine belge, était resté en Angleterre après la guerre : il s'y était marié et avait adopté une nouvelle patrie.

Il avait connu Harry Dickson au front des Flandres, au cours d'une périlleuse mission du détective, dans laquelle Gaston Troye l'avait bravement secondé.

Les présentations d'usage furent faites et l'ingénieur invita les deux amis à venir se désaltérer chez lui.

— Un vieux genièvre français, old Dickson, véritable Wambréchy ; c'est bien meilleur que votre éternel whisky !

On en convint aisément...

— A propos, Gaston, dit Harry Dickson, mon ami Fitzgerald venait de me déclarer solennellement qu'il n'aimerait pas habiter ces parages... A cause d'éventuels fantômes !

Et il rapporta la conversation qu'il venait d'avoir dans l'auto.

Gaston Troye partit d'un rire énorme et montra ses poings musculeux :

— J'ai de quoi recevoir ces vilains oiseaux ! affirma-t-il. Mais, tout à coup, son visage devint plus grave.

— Après tout, sait-on jamais ? murmura-t-il.

— Mr. Troye y vient ! s'écria le journaliste. Regardez comme sa figure change, on dirait un nuage passant devant le soleil !

L'ingénieur haussa les épaules.

— Billevesées, grogna-t-il, mais si cela vous intéresse, écoutez ce que ma femme aura le plaisir de vous raconter.

— Hello, Irène !

Une grande et élégante femme brune accourut à son appel et fut présentée aux invités comme Mrs. Irène Troye.

Elle regarda son mari d'un air mécontent, en le priant de ne pas rire de ce qu'il ne connaissait pas.

— Puisque Mr. Dickson veut bien en parler d'abord, dit-elle, je prends la liberté d'y renchérir un peu. Eh bien, je vous dis, moi qu'il y a quelque chose qui ne va pas ici. Et osez donc me contredire, monsieur mon mari !

« Monsieur le mari » se contenta de hocher pensivement la tête.

— Ce n'est pas précisément très grave, avoua-t-il, mais cela commence à m'ennuyer rudement ; je me proposais même d'en parler au poste de police un de ces jours.

» Je possède une petite automobile, une Austin, très bonne rouleuse et que j'entretiens avec amour. Voilà qu'elle s'est mise à flancher, il y a quelques semaines. Ratés sur ratés, panne sur panne !

» Je démonte le moteur : il est parfait, rien n'y manque.

» Une fois remonté, il se met à faire le singe !

» Un jour, en cours de route, je dois renouveler l'essence : mon Austin se remet à rouler comme aux premiers temps de sa jeunesse.

» Je rentre à la maison et j'examine l'essence qui se trouve dans une fosse cimentée dans mon garage : elle contenait une forte quantité d'eau !

» Or, je n'ai ni domestique ni aide ; moi seul pénètre dans le garage.

» Je me résigne à jeter l'essence altérée et je fais remplir en partie la fosse. Deux jours après, c'est la même histoire !

» Mais alors, les ennuis commencent à pleuvoir.

» Un jour, c'est un pneu crevé de part en part à coups de couteau. Un autre jour, c'est ma magnéto grossièrement détraquée. Une autre fois, c'est la direction limée, ce qui m'aurait mis à un doigt de l'accident si je ne m'en étais aperçu à temps.

» Je monte la garde, je passe des nuits blanches. Rien ; ou plutôt une invisible canaille m'entaille de nouveau un pneu et plonge mes bougies dans la graisse.

» Avant-hier, pendant que j'étais dans le garage, une flamme jaillit soudain... Heureusement qu'un tas de sable était à ma portée ; j'éteins l'incendie en un tournemain, mais je constate que trois bidons d'essence que j'avais l'intention d'emporter sur la route ont été crevés et que leur contenu s'est répandu insidieusement !!!

— Vous avez naturellement exploré votre garage de fond en comble, dit Harry Dickson en se tournant vers Gaston Troye.

— Je le connais comme ma poche, depuis le temps que j'habite ici. Néanmoins, je me suis mis à sonder les murailles avec frénésie. Il va de soi que je n'ai rien découvert d'insolite ; sinon, vous parlez d'un chambard !

— Vous habitez ici depuis le lendemain de la guerre ?

— En effet, et mes voisins de même. Nous formons ici une petite colonie de réfugiés français et belges. L'on a même donné le nom de « Petite France » à ce groupe de maisons. On y vit en bonne intelligence et en une paix parfaite.

» Souffrez que je vous fasse faire la connaissance de Mrs. Emma Collard. Elle vit plus pour manger qu'elle ne mange pour vivre. Ses fourneaux rougeoient nuit et jour pour quelque savante préparation culinaire. Elle se repose de cette occupation gourmande en bavardant tout son soûl avec voisins et voisines. Elle ne ferait pas de mal à une mouche, à moins que cet insecte ne soit comestible. Auquel cas, elle le mangerait à la croque-au-sel !

» A côté de sa demeure se trouve le home de Mr. Bob Taupin et de sa femme Eveline. Un couple qui, à cinquante ans révolus, est encore aussi amoureux qu'au premier jour du mariage. De braves gens...

» Il y a encore Mrs. Laurence Sourire, un joli nom n'est-ce pas ? C'est plutôt la traduction de son nom, car elle se nomme du nom de feu son mari, Mr. veuve Smiles.

» Ce brave Smiles est mort il y a quelques années, et elle reste avec son petit garçon Julot, dit Mickey-Mouse. Elle a une belle pension et vit très gentiment avec son amour de gosse.

» Et enfin ce brave vieux Pierre Lafutte. Un homme de bien qui a réussi à se sauver en Angleterre, avec une fortune rondelette, au moment où les Allemands arrivaient dans son patelin quelque part dans le Nord de la France.

» Il ne s'occupe que de musique et fait beaucoup de bien autour de lui.

» C'est notre homme sage, car si d'aventure une querelle de voisinage se dessine, c'est le bon Mr. Lafutte qui est appelé à trancher le différent et le fait avec un tact rare ! Aussi la vie nous semblerait-elle impossible ici sans ce digne vieillard.

» Ce n'est jamais parmi ce groupe de bonnes gens, s'aimant et s'estimant mutuellement, que l'on pourrait trouver un être capable de tarabuster ses voisins et amis.

Madame Irène intervint.

— Je n'accuse personne, mais Madame Emma accuse mes poules de becqueter ses potirons, et elle prétend qu'un potiron endommagé de la sorte ne vaut plus rien pour la soupe...

— C'est cela, conclut Mr. Gaston Troye, mon cher Harry

Dickson, veuillez immédiatement mettre Mrs. Emma Collard en état d'arrestation ; elle seule est la coupable !

Le détective et le journaliste partirent d'un grand éclat de rire, et seule Madame Irène sembla fort contrite.

— Vos voisins ont-ils été ennuyés dans les derniers temps, tout comme vous ? demanda Harry Dickson. Et avez-vous parlé devant eux de vos mésaventures ?

— Nous ne parlons que de cela, mais si vous avez une heure à perdre ou plutôt à me donner, venez avec nous au thé, que dans une demi-heure, Madame Emma offre à notre communauté. Je ne puis vous affirmer que le détective y fera ses choux gras, mais le psychologue pourrait y gagner.

Fitzgerald applaudit à la proposition et Harry Dickson accepta dans un sourire.

Un quart d'heure plus tard, ils sonnèrent tous à la petite grille du jardinet voisin et la maîtresse de céans accourut au-devant d'eux.

— Vous êtes presque les derniers ; il n'y a que ce retardataire de Lafutte qui se fait de nouveau attendre. Vous amenez des amis, monsieur Gaston ? Ils sont les bienvenus, Quand, chez moi, il y en a pour dix, il y en a pour vingt.

C'était une petite personne rougeaude, aux yeux noirs et toute en boule ; elle roulait plutôt qu'elle ne marchait. On aurait dit une grosse petite poupée à musique, éternellement remontée, et toujours prête à jouer son joyeux petit rôle d'égayeuse.

Les présentations furent l'ouvrage de Madame Irène qui y mit l'emphase nécessaire : « Jack Fitzgerald, du *World Express*, et Harry Dickson – voui, ma chère, Harry Dickson en personne –, un ami intime de mon mari ! »

Mr. Bob Taupin, petit et noiraud, ses yeux pétillant de malice derrière ses lorgnons, jubila et entreprit sur l'heure le célèbre convive de la gloire de ses ascendants, car de petite noblesse, il aimait parfois s'en vanter.

La sémillante Eveline souriait de toutes ses dents blanches et exigea d'être installée aux côtés du journaliste qui était beau garçon.

Mrs. Laurence Sourire était aussi souriante que peut l'être une très jolie personne de ce nom, ce qui ne l'empêchait pas d'être une maman sévère et de gifler, entre deux rires clairs le pauvre Mickey-Mouse qui trempait ses doigts dans la crème et dans les confitures.

On s'installa devant une table gargantuesquement servie, et Madame Emma s'offrait une cinquième rôtie beurrée, quand le retardataire s'annonça.

Mr. Pierre Lafutte avait vraiment bon air dans son complet gris de bonne coupe. Petit et râblé, tiré à quatre épingles, propre comme un sou neuf, il avait de bons yeux bleus d'enfant dans une adorable

figure poupine. Il avait apporté son violon, car c'était un grand virtuose et il laissait volontiers mettre à contribution son réel talent. Aujourd'hui, jour de grand faste, il avait même joint une jolie flûte d'ivoire à son instrument favori.

Il commença par implorer la grâce du malheureux Mickey-Mouse en pénitence dans un coin, pour avoir tiré la queue du chat.

Habilement, Harry Dickson parvint à guider la conversation sur les avatars de son ami Gaston Troye : aussitôt, toutes les figures se rembrunirent.

— Quelle méchante entité venait troubler le calme bonheur de la « Petite France » ?

Les opinions étaient fort partagées. Madame Emma accusait des garnements de Poplar. N'avait-on pas dérobé à trois reprises les plus beaux céleris de son potager ? « Et quels céleris, Mr. Dickson, l'eau vous en venait à la bouche rien que d'y penser, et dire qu'ils ont trouvé leur fin dans quelque infâme pot-au-feu de Poplar Walk ! »

Mr. Bob Taupin, un esprit fort, s'abstenait ; on voyait qu'il accusait en lui-même le brave Gaston Troye d'exagérer quelque peu.

Mesdames Laurence et Eveline opinaient pour les fantômes, mais Pierre Lafutte rétablissait le juste équilibre.

On ne savait rien, on n'était pas en droit de se créer une opinion d'avance ; il fallait chercher et chercher avec patience et sans relâche. Une chose du genre ne reste mystérieuse que pour autant qu'elle n'ait été examinée à la lumière de la saison raison, – ce qui n'avait pas été fait jusqu'à ce jour...

Harry Dickson le considéra avec sympathie.

— Un détective ne pourrait mieux s'exprimer, Mr. Lafutte, dit-il.

— A trois reprises, quelqu'un a sifflé le *Bon Roi Dagobert*, la nuit dans ma chambre, se révolta Eveline, je dis que c'est un fantôme, comme il y en a tant en Angleterre.

— Vous avez rêvé, chère Eveline, répliqua doucement Mr. Taupin, sinon je l'aurais entendu comme vous.

— Vous, vous, Taupin ? Mais vous dormez comme une souche ; Big-Ben sonnerait à toute volée à votre chevet que vous trouveriez moyen de prétendre que ce n'est qu'un moustique qui bourdonne !

— J'ai un revolver chargé de six cartouches à balles, déclara féroce Madame Emma en mordant à pleines dents dans un formidable quartier de tarte aux pommes, et si quelqu'un s'avise encore de voler mes céleris dans mon potager... Pan ! Pan ! dans le mille !

La discussion était close : Mr. Pierre Lafutte venait de prendre son violon.

— Bravo, un Stradivarius ! s'écria Harry Dickson en admirant le splendide instrument.

Le vieillard sourit avec un peu d'orgueil.

— Et authentique, Mr. Dickson, il a quelque valeur.

— Quelque valeur ! Vous êtes modeste... En bonne monnaie de France, je dirais qu'il vaut au bas mot cent mille francs.

— Cent soixante-quinze, exactement, répondit simplement le musicien.

Une adorable mélodie s'envola...

Grieg, puis Beethoven... Harry Dickson écoutait, ravi, mais ces dames réclamèrent une musique moins classique et l'artiste s'exécuta sans se faire prier.

Les valse de Waldteufel et de Lehar furent successivement à l'honneur.

Par la suite, les doigts agiles de Mr. Lafutte dansèrent un menuet d'oiseau sur la flûte d'ivoire.

Tout le monde écoutait sans trouver le temps trop long ; seule la grosse Emma continuait à manger des assiettées de confitures qu'elle arrosait d'énormes tasses de thé de Chine.

Le soir tombait, on alluma le gaz.

Mr. Lafutte, un peu fatigué, se consacra à Mickey-Mouse et lui confectionna d'amusantes cocottes en papier.

On forma une table de whist, mais Harry Dickson et son compagnon s'excusèrent.

— A vrai dire, je me sens bien loin de l'atmosphère du crime, avoua le détective en prenant congé de Gaston Troye, mais à la moindre alerte, téléphonez-moi donc et j'accours. Bien le bonsoir, mon vieil ami ! On lui téléphona le surlendemain.

2. La grande ombre monte

Harry Dickson, sombre et muet, les yeux teintés d'horreur, contemplait la chambre.

Elle était banale et jolie. Une lampe veilleuse coiffée d'un abat-jour rose brûlait au coin de la cheminée. Pour l'affreuse circonstance, on avait allumé les lumières du lustre.

Le lit anglais, plaqué de cuivres, brillait comme un fastueux bijou ; sur la coiffeuse, étincelaient des cristaux de toilette alors que les glaces se renvoyaient des clartés de chaude intimité.

On aurait dit une chambre nuptiale en fête, n'étaient les sanglots qui montaient du rez-de-chaussée, où voisins et voisines essayaient bien vainement de consoler la pauvre Eveline.

Car Mr. Bob Taupin n'était plus.

Il gisait sur le dos, sur le lit barbouillé de son sang, les bras en croix, les poings crispés, et sa pauvre figure accusait, dans la mort, une angoisse infinie.

Harry Dickson avait regardé la blessure : l'arme y était encore, fichée en plein cœur.

Mais quelque chose de bien singulier caractérisait le poignard. Il était long et effilé, mais la poignée manquait. La virole y attendait encore, ainsi que la pointe qui devait pénétrer dans le manche.

On aurait dû en conclure que l'assassin, en voulant la retirer d'un coup sec, n'avait emporté que cette poignée, laissant, dans sa hâte, la lame dans le corps.

Harry Dickson réfléchissait.

— La mort a dû être immédiate, foudroyante, et pourtant le visage du mort reflète une indescriptible horreur. Or, je m'en souviens, Mr. Taupin, d'après les dires de sa femme, dormait comme un loir. A-t-il vu son meurtrier se dresser devant lui ? Pourquoi n'a-t-il pas résisté, alors ? Il n'y a aucune trace de lutte dans cette chambre. Le corps n'a pas eu de convulsion, si ce n'est ces mains crispées par une très brève agonie. Mais ce visage ! Cette expression que je n'ai rencontrée qu'après des affres interminables ?

« L'atmosphère... La grande ombre... »

A cette minute, Harry Dickson songea aux terribles « Horlogers de la Mort » qui n'infligeaient celle-ci à leurs victimes qu'après d'énormes tortures morales. Et pourtant, rien d'autre que ce cadavre, n'éveillait une idée de crime dans cette pièce. Le banal mais joli papier

à fleurs, la carafe d'eau, la grappe de raisins à peine entamée dans une coupe sur la table de nuit, le roman français marqué soigneusement de son signet à la page lue et déposé entre la carafe et la coupe, d'un geste d'homme méticuleux...

Du rez-de-chaussée montaient des plaintes.

On entendait Gaston Troye, qui s'efforçait en vain d'assourdir sa voix puissante, étouffer des jurons, préférer de formidables menaces contre des forbans inconnus. Puis Mr. Lafutte, d'un ton plus calme, essayer de le gagner à la saine logique.

Une odeur de viande frite et d'oignons venait par bouffées, sans doute de la maison voisine, dont la porte avait été laissée ouverte. L'automobile de la police dont les inspecteurs venaient de quitter la chambre, ronronnait doucement devant la porte.

Harry Dickson se dirigea vers la fenêtre et souleva la lourde tenture de velours grenat. La croisée était solidement fermée ; elle ne révélait rien, pas plus que la chambre elle-même d'ailleurs. La rue était tranquille, car la « Petite France » se trouvait fortement en retrait du quartier. Au loin, vers Herne Hill, luisaient les lunes des pompes à essence d'un garage neuf, installé au bas d'un immeuble de rapport construit de fraîche date.

Le détective frappa contre les carreaux et fit signe à un des agents de monter.

— Restez dans la chambre, Whitney, pendant que je vais en bas, interroger ces dames, ordonna-t-il. Vous n'avez rien trouvé j'imagine ?

— Rien, Mr. Dickson, mais là, vraiment, ce qui peut s'appeler rien.

Une horloge sonna la demie de deux heures.

— Le garage que l'on voit d'ici reste-t-il ouvert toute la nuit ?

— En effet, Mr. Dickson, et il y a toujours un gardien dans la rue. Histoire d'empêcher les voyous nocturnes de casser les lampes des pompes à essence, ce qui est arrivé quelques fois.

— Je suppose que vous l'avez interrogé ?

— Oui, mais il n'a rien vu, et il n'a pas quitté son poste, depuis neuf heures. A ce moment, il a été relayé par un collègue, qui n'a pas vu davantage.

— C'est bien, restez ici.

L'odeur de cuisine tournait au brûlé, et la voix éplorée d'Emma s'éleva.

— Voilà mon fricot qui se débîne. Et dire que je m'apprêtais à régaler de mon mieux cette pauvre Eveline quand elle serait revenue du théâtre !

Harry Dickson avait rejoint les habitants de la « Petite France » qui se trouvaient réunis au grand complet dans le salon du rez-de-chaussée.

— Mon cher Gaston, dit-il à Troye, répétez-moi donc la marche de la soirée.

L'ingénieur fit un signe de tête et demanda l'autorisation d'allumer sa pipe.

— J'en ferai autant, si ces dames me le permettent, dit le détective.

— Ce pauvre Bob, sanglota Eveline, il n'aimait que la cigarette, lui. Ou plutôt, je lui défendais la pipe, à cause de l'odeur que cela donne aux tentures. Il finissait toujours par m'obéir. Oui donc a pu tuer un homme si doux, si bon ? Et dire qu'on n'a rien dérangé, rien volé ! Alors, pourquoi ?

— Oui, pourquoi ? fit le détective en un sombre écho.

— Tous les mercredis, commença Gaston Troye, Mr. Lafutte, ici présent, conduit ces dames au théâtre. Une petite scène musicale de Drury Lane, où il a ses entrées. Seule Madame Emma ne l'accompagne pas, elle préfère rester dans sa cuisine, et elle prépare le souper pour leur retour. Elle a également la garde de Mickey-Mouse.

Comme pour confirmer cette assertion, on entendit le gamin réveillé se plaindre puis hurler dans la maison voisine.

— Attendez une minute, le temps de lui allonger sa dose de claques et je reviens, clama la maman, rouge de colère.

Trois secondes plus tard, le bruit sonore d'une copieuse correction nocturne apporta une note nouvelle dans cette ambiance tragique, puis Madame Laurence revint prendre part à l'entretien.

Gaston Troye reprit la parole après cet intermède familial.

— Nous sommes partis d'ici en auto vers sept heures, car la représentation commence à huit heures précises, et Mr. Lafutte n'entend pas manquer une seule note de musique. Moi, je ne vais pas au théâtre, mais je vais à mon club qui n'est pas bien loin de là, dans High Street, puis je reviens chercher mon monde à la sortie et je le reconduis. Après cela, nous soupions tous chez Emma. Mr. Bob Taupin, qui était très sobre, ne soupait jamais avec nous ; il se contentait de quelques fruits avant d'aller se coucher.

» Aujourd'hui, tout s'est passé comme de coutume. Mr. Taupin nous a dit au revoir et nous a souhaité une bonne soirée sur le pas de sa porte. Vous savez comment nous l'avons retrouvé...

— C'est vous qui l'avez trouvé, madame ? demanda Harry Dickson en se tournant vers Eveline, larmoyante et effondrée.

— Oui, chaque fois que j'étais de retour du théâtre, je rentrais chez moi pour me débarrasser de ma toilette de soirée et mettre un peignoir ou un déshabillé quelconque pour assister au souper chez Emma. J'ai trouvé mon pauvre Bob...

Une crise de larmes l'empêcha d'achever.

— Donc vous étiez toute seule dans la « Petite France », Madame

Emma ?

— Comme toujours. J'étais toute à ma cuisine, vous le comprendrez aisément, car chaque mercredi, mon menu est particulièrement soigné. Ce soir, j'avais du filet braisé à l'oignon, et un pâté de pigeon qui réclamait toute mon attention. Mickey-Mouse a été très turbulent...

— Attendez que je lui applique quelque bonne fessée ! s'écria Madame Laurence, je lui apprendrai à vivre, à ce petit monstre.

— Et, conclut la grosse Emma en reniflant bien fort pour avaler ses larmes, je n'ai rien vu ni entendu.

Harry Dickson garda le silence. Le crime se dessinait seul, net, formidablement net, sans fioritures qui peuvent donner matière à quelque piste.

Un crime commis sans un soupçon d'intérêt et qui, de ce fait, devient un mystère complet destiné à rejoindre vivement les dossiers verts où on les classe, impunis !

— Si l'on soupait tout de même, proposa doucement Emma, le pâté de pigeon n'est pas brûlé, lui. Il sera fort bon.

On ne l'écoutait pas et la bonne grosse femme soupira.

— On ne m'ôtera pas de la tête que ceux qui ont volé mes céleris y sont pour quelque chose, bougonna-t-elle.

On frappa à la porte. C'était l'agent Withney qui avait été posté de garde dans la chambre.

— Mr. Dickson, avez-vous déjà essayé d'ouvrir les mains du cadavre ? demanda-t-il.

— Pas encore, Whitney, elles étaient trop crispées, et j'attends d'abord la visite du médecin légiste. Mais pourquoi cette question ?

— Il me semble avoir entrevu quelque chose entre ses doigts.

Harry Dickson le suivit et se mit à considérer attentivement le poing droit de Mr. Taupin : une petite peluche y était visible.

— Je vois, les doigts se sont légèrement desserrés depuis mon départ, ce qui arrive souvent en pareil cas, dit le détective.

Il tira sur la peluche qui céda assez facilement.

C'était un petit bout de ficelle ordinaire dont les torons un peu usés semblaient s'être rompus d'un coup sec.

— Une simple ficelle, murmura le détective, en secouant la tête, ce n'est rien peut-être... Et peut-être est-ce beaucoup.

Il descendit et la montra à Eveline.

— Avez-vous une cordelette de ce genre dans la maison ?

La pauvre femme fit un geste d'ignorance.

— Il y a une pelote de ficelle dans le tiroir de la table de cuisine, Mr. Dickson, c'est la seule que je possède.

— Mais parfois des bouts de corde provenant d'un emballage peuvent rester à traîner dans la maison !

Eveline eut un sourire lamentable.

— Vous tombez mal, monsieur, mon pauvre mari était un parfait homme d'ordre, il ne pouvait souffrir un bout de papier qui traîne. Si un bout de ficelle avait été oublié quelque part, aussi menu qu'il fût, il l'aurait mis au feu sans tarder.

Harry Dickson acquiesça ; il avait déjà remarqué cette propreté, cette netteté absolument parfaite qui régnait chez les Taupin. Une poussière eût été visible dans cette demeure, et l'ordre de Mr. Taupin devait presque tourner à la manie.

Il demanda à examiner la pelote déposée, dans la cuisine ; dès le premier examen, il vit qu'elle différait du tout au tout de la ficelle trouvée dans la main du mort.

— Une ficelle venue du dehors, murmura-t-il. Une ficelle qu'il a saisie au moment de mourir, car des fragments ont adhéré à la peau.

Il prit sa loupe et l'examina.

— Rien de particulier, hélas... Il y en a des millions et des millions de yards de pareilles dans Londres, mais tout de même, il y a quelque chose : elle est grasse, hum... une huile de machine très fine, de l'huile de machine à coudre.

La loupe s'attarda sur l'objet minuscule.

— Ce bout est net comme une corde depuis longtemps coupée, c'est le bout d'une ficelle pendante. L'autre s'est dégradé par la brusque rupture.

Harry Dickson remonta à l'étage.

Il dépassa la chambre tragique et monta à l'étage supérieur.

C'était une chambre de débarras où ne se trouvaient que des vieux meubles en très petite quantité, mais parfaitement propres en dépit de leur vétusté.

Il examina le plancher, comme il avait examiné le plafond tout à l'heure, dans la chambre mortuaire : rien !

Un peu déçu, il rejoignit les autres habitants de la « Petite France ».

— Mon pauvre Gaston, dit-il, n'espérez pas que le voile du mystère se déchire dès que le détective préposé à sa solution découvre un cheveu, un morceau de journal ou un bout de ficelle comme celui-ci. Toutefois, je ne fais fi d'aucune découverte, aussi minime soit-elle en apparence. J'emporte ceci.

— Ce n'est toujours pas elle qui liera pieds et poings à l'assassin, grommela l'hercule d'un ton maussade.

— Sait-on jamais. J'en ai vu d'autres, mon vieux !

— Devons-nous rester ici ? demanda Emma qui, malgré ses émotions, souffrait évidemment d'une fringale de tous les diables.

— J'emmène Eveline coucher à la maison, dit Madame Irène.

— Mais je vais mourir de peur si je dois rester seule chez moi,

pleurnicha la jolie Laurence.

— Restez chez moi, très chère, dit vivement Emma, nous souperons d'abord et ensuite vous pourrez occuper la chambre d'amis.

— Et vous, Dickson ? demanda Gaston Troye.

— Je reste, mon ami, je suis en service commandé, et cela me connaît. Il faut d'ailleurs que je m'entretienne avec le médecin légiste qui ne tardera guère à venir. Allez donc rejoindre ces dames, qui auront bien besoin d'un protecteur contre la peur nocturne qui ne peut manquer de les assaillir après un tel événement.

— Vous tiendrai-je compagnie, Mr. Dickson ? demanda Mr. Lafutte qui s'était tenu tristement à l'écart pendant tout l'entretien.

— Pas du tout, cher monsieur. Vous avez besoin de repos, et j'aime autant rester seul pour réfléchir encore.

— Alors, ne vous offusquez pas si parfois vous entendez quelques accords de violon ; je veux composer un requiem à la mémoire de notre cher défunt.

Harry Dickson resta seul. A l'étage, il entendit les pas assourdis de Whitney dont les jambes s'ankylosaient dans la faction funèbre.

Bientôt d'autres bruits se précisèrent dans le grand silence de la nuit. Des voix chez Emma, ainsi qu'une chanson ténue de beurre sur le feu ; l'émotion ni l'heure tardive ne parvenaient à altérer le robuste appétit de la grosse dame. Parfois, le timbre aigu d'une-voix crierde : Mickey-Mouse n'avait pas le sommeil facile et la poigne maternelle entraînait en action pour lui faire prendre goût aux rêves.

A quelques intervalles, le violon pleurait, des accents grêles, déchirants, funèbres : l'inspiration guidait le vieil artiste.

Le détective tâchait de saisir l'atmosphère.

Il n'y parvenait pas, l'ombre était trop légère.

Il ne parvenait à percevoir que des rumeurs banales et familières. La vie continuait sans grands heurts, à côté de ce mort et de ce mystère.

D'épouvantables bandits avaient pourtant habité dans le temps ces maisons. Mais depuis lors, elles s'étaient mises au diapason des demeures qui se respectent et qui sont bâties pour abriter le calme et le bonheur.

Pas d'atmosphère !

L'automobile de la police était partie, laissant un homme en faction devant la porte. Ses pas sonnaient dans le silence. L'homme s'ennuyait ; parfois, il commençait un petit air sifflé, mais il se ravissait aussitôt et se taisait par respect pour le mort qu'il veillait et aussi... parce que la consigne lui ordonnait la plus grande dignité en pareille circonstance.

Pas d'atmosphère !

Tout à coup, le violon commença une chanson grave, une longue

plainte s'envola dans la nuit. C'était magnifique et Harry Dickson en connaisseur qu'il était, resta immobile, sous le charme de cette musique nocturne, de cette grande voix douloureuse qui déchirait la quiétude de la nuit.

Et soudain, quelque chose de brusque, de terrible, arracha le détective à son rêve.

Un cri sourd venait de l'étage, un hurlement de démente et puis la lourde chute d'un corps sur le plancher de la chambre fatale.

Le détective se lança dans l'escalier et ouvrit la porte.

L'agent Whitney était étendu sur le tapis, les bras en croix, le visage convulsé d'horreur, de sa gorge tranchée, le sang s'échappait à grands flots.

Il râlait, mais ses yeux rencontrèrent ceux de Dickson, et le détective vit qu'il faisait un formidable effort pour parler.

Un cri déchirant le dernier, s'échappa de ses lèvres :

— La tête ! La tête.

Puis il vomit un flot rouge et resta immobile, mort...

Cette fois, il n'y avait pas d'arme visible ; les lampes, toutes allumées, continuaient à répandre leurs multiples clartés.

Rien ! Rien ! Rien !

Harry Dickson se crut un moment aux confins de la folie.

A deux pas de lui, à côté d'un homme tout récemment assassiné, un autre venait de succomber.

Et quelle perspective s'ouvrait devant lui ?

Un bout de ficelle neutre, un cri d'agonie : la tête !

L'homme de garde dans la rue, qui ne semblait rien avoir entendu, martelait le pavé de ses lourds brodequins réglementaires. Une deux, une deux !

Mickey-Mouse, giflé pour la tantième fois, poussait des cris aigus de petit animal battu ; l'air sentait l'oignon : on avait dû sauver le filet grillé.

C'était l'unique atmosphère !

Tout de même, détonant dans cette nuit tragique, la chanson du violon, dont les accents se rythmaient, plus lourds, comme s'ils suivaient déjà un double cercueil vers la tombe béante.

Le détective se prit la tête entre les mains ; il se sentait impuissant, désarmé contre l'invisible ; des pleurs de rage, des pleurs d'enfant sans force lui venaient aux yeux.

3. La grande ombre s'épaissit

Depuis huit jours, des pluies torrentielles se succédaient sans trêve.

Londres disparaissait dans un brouillard de poussière liquide ; les rues étaient remplies d'un clair bruit d'eau courante, comme des ravines en automne.

Les quartiers suburbains ressemblaient à autant de petites villes de province, maussades et désertes.

Le monde se réfugiait, autant que faire se pouvait, à l'intérieur des maisons et des appartements, auprès des premiers feux allumés.

La « Petite France » faisait comme les autres ; elle se recroquevillait dans une sorte de résignation hargneuse. Les bourrasques d'arrière-saison venaient de dépouiller ses jardinets, et seul le potager de dame Emma gardait des tons de vert et d'amarante.

C'était d'ailleurs la seule maison où l'on discernait quelque vie ; celle du feu des fourneaux que l'on voyait luire derrière le tamis des rideaux, au moment où la maîtresse de céans y enfournait du charbon ou y tisonnait avec fureur.

Gaston Troye et sa femme étaient absents. La maison leur pesait, ils profitaient de la moindre occasion pour faire de longues randonnées en voiture, ce qui leur détournait un peu les pensées du malheur fondu sur le voisinage.

De son poste d'observation, Harry Dickson les avait vus partir, car il observait les maisons, à l'insu de leurs habitants, même de son ami Troye.

Depuis le crime, il ne quittait plus le garage d'en face, poste de guet idéal.

A certaines heures, Tom Wills, son élève, le relayait, mais les rapports étaient identiques : rien de particulier, rien de nouveau.

Il ne pouvait émettre une critique à leur sujet ; lui-même se trouvait devant la marche sempiternelle des minutes et des heures ; rien de particulier, rien de nouveau.

Ben Waters, le garagiste, indicateur attitré de Scotland Yard, surtout en ce qui concernait les vols d'automobiles, lui facilitait la besogne en lui cédant bénévolement une place derrière les rideaux de tulle de son petit bureau ou en le laissant servir les clients, revêtu d'une salopette bleue et le visage barbouillé de cambouis.

Il n'était pas loin de quatre heures, la pluie faisait rage, le feu

dansait dans la cuisine de Madame Emma, qui préparait sans doute un plantureux five-o'clock.

Madame Laurence vint humer l'air sur le seuil de sa maison, puis vint sonner chez sa voisine Eveline, pâle et amaigrie dans sa petite robe de deuil.

Elles conversèrent un moment, puis la veuve alla quérir un chapeau et toutes deux partirent dans la direction de l'école de Mickey-Mouse.

Au moment où elles s'en allèrent, Mr. Lafutte vint à sa porte et les salua en soulevant son bonnet grec à floche. Ils échangèrent quelques mots, puis le vieillard regarda le ciel gris, secoua la tête et rentra.

La « Petite France » retombait dans son calme coutumier ; si fort était le bruit de la pluie que la rumeur de Poplar Walk venait à peine jusqu'aux maisons en un murmure indéfinissable.

Sa pipe aux dents, le détective musait ; Ben Waters vint faire un brin de causette avec lui, se plaignit de la dureté des temps, ajouta une traditionnelle réflexion sur la pluie et se retira dans le fond de son garage.

Harry Dickson retourna vers la fenêtre et regarda les maisons.

Alors il eut l'impression bizarre d'être observé attentivement d'une de ces fenêtres. Mais laquelle ? Il recula derrière les rideaux et du regard fit le tour de toutes les façades.

Alors il vit : derrière une des vitres, la double luisance d'une paire de jumelles braquée sur le garage. Et la fenêtre d'où on le guettait était située au second étage de la maison des Troye qu'il avait vus partir en voiture il y avait une heure à peine !

Un moment, il crut à un leurre de ses sens, mais un rayon de clarté frappait en ce moment les lentilles de la jumelle qui resplendirent comme deux gros yeux ; il vit même le léger mouvement de va-et-vient que lui imprimait, en regardant le mystérieux observateur.

Brusquement, ces clartés s'éteignirent et un des rideaux frissonna imperceptiblement.

Le détective savait, par hasard, que les époux Troye se trouvaient en ce moment chez des amis à Stockwell. Il sonna le poste de police de cet endroit.

C'est l'inspecteur Moriss, l'une de ses bonnes connaissances, qui vint au téléphone.

— Moriss, demanda Dickson, de la fenêtre du poste, vous pouvez voir jusque chez votre voisin Ruskin, je crois. Dites-moi donc si une auto stationne devant sa porte et venez me le dire sans tarder ; je vous attends à l'appareil.

Moriss revint au bout d'un instant : l'automobile y était en effet.

C'était l'Austin de Gaston Troye.

— Très bien. Allez donc chez Mr. Ruskin, dites à Mr. Troye de venir sans tarder au téléphone, et faites en sorte de savoir si sa femme se trouve également dans la maison.

Quelques minutes après, la réponse lui parvint.

Mr. et Mrs. Troye étaient occupés à prendre le thé chez Mr. Ruskin. Moriss les avait vus tous les deux. Mr. Gaston Troye allait venir à l'instant au téléphone. Harry Dickson respira ; il regrettait de devoir surveiller tout le monde, y compris son ami Troye, dont il connaissait la loyauté parfaite, mais le métier a de pareilles exigences...

Gaston Troye ne se fit guère attendre.

— Quoi de neuf, Dickson, le feu à la « Petite France » ?

— Y a-t-il quelqu'un chez vous, Gaston ? demanda le détective.

— Chez moi ? fut la réponse étonnée, mais pas un chat !

— Alors je vous demanderai de revenir à l'instant ; venez me prendre dans Ferndale Street qui est tout près de chez vous.

Dans Ferndale Street, donnait une sortie du garage de Ben Waters, où Harry Dickson ne pouvait être vu.

Il n'y a pas loin de Stockwell à Poplar Walk, et la voiture de Troye arriva peu de temps après ; ses propriétaires étaient passablement curieux et même un peu inquiets. Harry Dickson les mit immédiatement au courant de ce qu'il venait de voir.

Gaston Troye poussa un grognement de colère et sortit de sa poche un gros revolver dont il examina les chargeurs.

— Venez, Dickson, mais je vous avertis : si je trouve quelqu'un chez moi, je le canarde sans crier gare !

Ils firent le tour par Ferndale Street et stoppèrent devant la maison.

— Faites comme si de rien n'était, Gaston, dit Harry Dickson ! Ne prenez pas cet air ému, Madame Irène ; personne de vos voisins ne devra se douter de quelque chose ; je compte sur vous pour garder une discrétion absolue.

— Mon Dieu, Mr. Dickson, gémit Mrs. Troye, je suppose que vous ne soupçonnez personne de nos amis ? Ce serait trop épouvantable !

— Je ne soupçonne personne et tout le monde, répliqua Harry Dickson, jusqu'au moment où j'ai trouvé le coupable.

Ils montèrent immédiatement à l'étage.

La maison était merveilleusement bien tenue et plus luxueuse que les demeures voisines. La chambre, d'où Harry Dickson s'était vu observé par les jumelles mystérieuses, était une ancienne chambre de bonne sobrement meublée.

Le détective en fit le tour en quête d'empreintes et de traces.

Tout à coup, Madame Irène poussa une exclamation de colère.

— Oui s'est permis... ?

Elle montrait du doigt une petite flaque grasse au milieu de la tablette de bois de la fenêtre.

Harry Dickson l'examinait déjà.

— De l'huile fraîche, murmura-t-il.

— De l'huile d'auto ? demanda Gaston Troye.

Le détective fit un geste négatif.

— De l'huile fine de machine à coudre.

Il réfléchit, le front soucieux.

— La même qui imbibait la ficelle que retenait la main de Mr. Taupin, mort, dit-il à voix basse.

— Et cela signifie ? demanda agressivement Gaston Troye.

— Je n'en sais pas plus que vous-même, mon pauvre ami ! Il faut chercher, et puis chercher encore ; c'est l'éternel refrain de notre métier.

Gaston Troye maniait son revolver d'une main fébrile.

— Et dire que je ne trouve pas une sale tête pour y loger une de ces balles, gronda-t-il en roulant des yeux menaçants.

Une voix pleurarde s'élevait dans la rue. Mickey-Mouse tout en larmes marchait comme un prisonnier entre sa mère et madame Eveline. Il avait obtenu de mauvaises notes en classe et la poigne maternelle lui avait déjà donné un acompte sur le châtiment qui l'attendait à la maison.

— Eh bien, on tarabuste de nouveau ce pauvre petiot, clama une voix mécontente, et en se penchant un peu, Harry Dickson vit le bon Mr. Lafutte paraître sur son seuil et étendre vers le gamin une main consolatrice.

Une autre voix, d'un diapason des plus aigus, se fit entendre.

— Viens manger une brioche, mon petit Mickey, ta maman est une méchante, déclarait Madame Emma.

— C'est cela, aidez-moi à bien élever ce morveux, tonna la maman mécontente. Mickey est au pain sec jusque demain, madame Emma, et je vous prie de ne pas fausser son éducation en voulant le soustraire à une juste punition !

Mrs. Emma claqua sa porte avec fureur, et on l'entendit passer sa colère sur ses casseroles qui tintèrent comme des clochettes.

Les bruits familiers avaient repris possession des maisons de la « Petite France » et rien ne parvenait à rappeler le mystère, ni celui du double crime de la semaine passée, ni davantage celui du visiteur occulte.

Gaston Troye se refusa à laisser partir son ami. Il voulait le retenir de force pour le thé. Harry Dickson, qui sentait que ses amis avaient besoin de sa présence pour combattre un peu l'inquiétude qui

montait en eux, accepta.

Il se sentait de nouveau heureux de cette diversion, après l'attente déprimante dans le garage glacial.

Tout en dégustant son thé, il réfléchissait à la position des demeures de la « Petite France ».

Celles-ci sont isolées du reste du quartier par des terrains vagues et des constructions inachevées. Les murs de derrière sont particulièrement hauts et ne se prêtent nullement à l'escalade. Une introduction de ce côté n'est guère à envisager. Pour l'entrée par les façades, elle aurait dû se faire *sous les yeux du détective*, qui n'en avait pas détourné les regards.

Les maisons sont de construction relativement récente, et rien ne permet d'envisager des passages secrets.

Harry Dickson avait sondé minutieusement les murailles et les dalles des sous-sols, et n'avait rien découvert d'insolite à ce sujet.

Le mystérieux criminel ne pouvait passer à travers les murailles comme des ondes radiantés !

Cela aurait suffi pour clore de plus amples conjectures en la matière, mais le détective les poussa plus loin, même sur le terrain de l'impossible.

Et si par impossible, par improbable plutôt, un des habitants de la « Petite France » était le criminel ?

Le soir du premier crime, les époux Troye, Madame Laurence, Madame Eveline et Mr. Lafutte sont absents pendant que se commet l'assassinat du pauvre Mr. Taupin. Des témoins en nombre sont là pour affirmer les avoir vus, qui au théâtre, qui au club de High Street. Le personnel du garage a assisté à leurs adieux sur le seuil de la porte et a vu Mr. Taupin rentrer chez lui. Le crime s'est donc perpétré en leur absence. Seule Madame Emma reste à la « Petite France ».

Pendant le deuxième crime, les Troye, Madame Eveline Taupin, Laurence et son fils sont réunis chez Mrs. Emma. Mr. Lafutte est chez lui, à l'extrême bout du pâté de maisons, mais Harry Dickson l'entend jouer tout le temps du violon ; l'agent de planton le voit du reste aller et venir, tenant son cher Stradivarius, devant ses fenêtres du premier étage.

Aucun des habitants de la « Petite France » n'a donc pu assassiner l'agent Whitney.

Ce jour, seul Mr. Lafutte est chez lui, ainsi que Madame Emma, dans la maison *contiguë* à celle des Troye.

L'idée est pour le moins troublante, mais Dickson pense à la bonne grosse gourmande et il a du mal à réprimer un sourire.

Qui ?

Mot hallucinant s'il en fut ! Harry Dickson est obligé d'admettre que le forban mystérieux est venu du dehors ! Mais comment ? Et dans

quel but ?

La pluie de Londres ajoute sa morne tristesse à la détresse ambiante.

— Si cela continue, je quitte le quartier, tonne Gaston Troye.

— Je n'oserais plus rester seule, murmure madame Irène, puisqu'il entre en plein jour chez moi, comme dans un moulin.

Il ? Qui est ce il ?

Harry Dickson baisse la tête ; il lui en coûte de se sentir impuissant, surtout devant des amis dont les regards muets implorent sa protection.

— Le moyen serait certes radical, dit-il à la fin, mais je n'aime pas vous voir battre en retraite devant cet invisible ennemi. J'ai une meilleure proposition à vous faire. Annoncez votre départ pour quelque ville proche où les affaires vous appellent.

— C'est une idée ; il faut en effet que j'aille à Douvres d'ici quelques jours. Ma femme n'aura qu'à m'accompagner.

— Et pendant ce temps-là, gémit madame Irène, ma pauvre maison pourra être mise à sac ! Ciel, quel malheur, et comment avons-nous pu mériter une pareille calamité, je me le demande !

— Ne craignez rien, madame, votre maison ne restera pas inoccupée. Mon élève Tom Wills y élira domicile pendant les quelques jours que pourra durer votre absence. C'est un garçon fort habile, et je vous assure que votre plus proche voisin ne saura pas que quelqu'un habite votre demeure.

» Cette nuit, des ouvriers spécialistes de Scotland Yard viendront installer le téléphone ; personne ne s'en apercevra, car il n'y aura aucune ligne aérienne.

» La canalisation souterraine passe devant votre porte, ils l'atteindront par vos caves. L'appareil sera à ronfleur ou à lumières, et aucun bruit de sonnerie ne pourra être perçu ni chez le voisin ni de l'extérieur.

» Quand comptez-vous partir ?

— Dès demain, si cela vous convient, répondit Gaston Troye, mais j'aurais bien voulu être de la partie pour casser la figure à quelqu'un !

Dans le soir qui tombait, on entendit un bruit de portes : Madame Emma reconduisait ses invités. Mickey-Mouse, consolé, et dont la punition avait dû être levée, chantait un refrain de ronde enfantine où il était question de bons petits garçons et de méchantes petites filles, qui étaient de véritables serpents : *Little girls are snakes !*

La voix aigre de Madame Laurence l'invita à se taire ; elle n'admettait pas cette injure aux jeunes représentantes de son sexe !

Portes closes sur le crépuscule d'automne, les fenêtres roses se reflétaient dans le miroir humide des pavés.

Le violon de Mr. Lafutte pleura... Le requiem de Mr. Taupin s'envola comme une longue et harmonieuse plainte à laquelle le bruissement de la pluie servait de contre-chant.

— Ne nous quittez pas encore, Mr. Dickson, implora madame Irène.

— Ce n'est pas mon intention, répondit le détective ; je ne veux m'absenter que pendant quelques minutes, le temps de téléphoner à Scotland Yard, pour la pose des appareils acoustiques. Je vais au garage et je reviens.

Ce fut l'affaire de quelque temps ; quand le détective se retrouva dans la rue, il vit un remue-ménage devant les portes de la « Petite France ».

Madame Laurence, tenant Mickey-Mouse par la main, sonnait chez les Troyes.

— Mr. Dickson est ici, je crois ? Qu'il vienne donc vite ! criait-elle d'un air alarmé.

— Me voici ! cria le détective en accourant à grandes enjambées.

— Mickey a vu...

Mais le gamin, fier de pouvoir dire son mot, lui coupa la parole.

— J'ai vu la dame rouge jouer avec mon train mécanique ! criait-il de sa voix aigrette.

— Quelle dame rouge, mon petit ? questionna Harry Dickson.

— La dame rouge, na... Je ne la connais pas, mais elle a une belle robe, elle jouait dans la véranda avec mon train mécanique ; alors j'ai voulu jouer aussi et tout à coup je ne l'ai plus vue.

Madame Laurence intervint.

— Je n'occupe pas cette véranda, mais le petit y joue quand il fait trop mauvais au-dehors. Il y a cinq minutes, il est venu me demander où était passée la dame rouge, qui voulait jouer toute seule, disait-il.

— Elle est très méchante, pleurnicha le gamin. Je lui ai dit comme ça : « C'est moi qui serai le chef de gare ». Elle a dû être mécontente, car tout à coup elle est partie.

— Par où ?

Mickey-Mouse haussa ses grêles épaules.

— Sais pas... partie.

— Je vous accompagne, Mrs. Smiles, dit le détective.

La véranda ne méritait guère ce nom pompeux. C'était un petit réduit à toiture de verre, en retrait des autres pièces de la maison, et complètement encombré de jouets d'enfant.

Comme Dickson y pénétrait, il entendit le bruit d'une gifle et pour la tantième fois, Mickey-Mouse se mit à hurler.

— Cela t'apprendra à être aussi sale ! grommela sa mère.

— C'est pas moi, c'est le train qui est sale, c'est la dame rouge

qui l'a fait, sanglota le gamin en montrant ses petites mains souillées.

Harry Dickson les prit dans les siennes et poussa une exclamation de colère.

— De l'huile de machine à coudre ! s'exclama-t-il. C'est une véritable hantise !

Brusquement, il écarta le gamin, s'empara du jouet mécanique, le regarda...

Avec un cri de terreur, il courut hors de la maison, vers le terrain vague et jeta le jouet au loin.

Une haute flamme s'éleva et une formidable détonation retentit.

Le petit train mécanique de Mickey-Mouse avait été littéralement bourré de dynamite !

4. La dame rouge

Tom Wills ne s'amusait pas follement. Il avait chaussé d'épaisses savates de feutre qui lui permettaient de circuler sans bruit dans la maison des Troye dont il était l'unique habitant.

Il avait choisi pour retraite un petit salon à l'étage, où le téléphone clandestin avait été installé, et où il avait dressé une chaise longue en guise de lit de camp. A travers des rideaux de double mousseline, il pouvait observer la rue sans être vu.

Le temps ne passe pas vite à lire des magazines, à manger des sandwiches et des mets froids, dans l'attente d'une chose inconnue.

Pour passer mieux ses heures creuses, il prenait des notes sur son carnet ; elles n'apprendront vraiment rien au lecteur, n'empêche que nous aimerions bien en reproduire quelques-unes.

Madame Eveline est allée rendre visite à Madame Emma. Quelle odeur d'oignons frits ! Décidément, la bonne grosse dame en pince pour les ragoûts épicés !

Mickey-Mouse pleure, pour la quantième fois ? Aurait-il mieux valu qu'il sautât avec sa locomotive mécanique ?

Mr. Lafutte a changé d'instrument et joue de la flûte ; c'est presque mon unique distraction.

Deux automobiles ont stationné pendant quelques instants devant le garage, mais ce n'était que pour demander le chemin. Les affaires semblent aller au plus mal, dans la boîte d'en face, et cela se voit bien à la mine chagrine du bon Ben Waters.

J'ai lu à peu près toute la bibliothèque de Mr. Gaston Troye : une partie des aventures de mon maître Harry Dickson, que je connais autrement mieux que le scribe qui les a écrites ; deux livres d'aventures auxquelles manquent des pages, un manuel du parfait mécanicien, un livre de cuisine passablement gras et qui appartient à Madame Emma, comme en témoigne une inscription sur la page de garde.

Que lis-je ? Des pigeonceaux braisés ! Et moi qui n'ai que des sandwiches et du fromage à me mettre sous la dent, c'est désespérant.

Bon... l'odeur de l'oignon est remplacée par une délicieuse senteur de crème au rhum. Le digne cordon-bleu doit saucer un pudding... Je vais me trouver mal, tellement cela sent délicieusement bon !

Une lumière rouge s'alluma sur sa table de nuit.

— Allô ! Tom, dit la voix assourdie de Dickson. Rien de nouveau ?

— Madame Emma fait cuire un plum-pudding et Mickey-Mouse a reçu des gifles.

— C'est tout ?

— Non, Mr. Lafutte joue le *Beau Danube bleu* !

— Merveilleux, et puis ?

— Il ne le joue pas au violon, mais sur la clarinette.

— Bonsoir, Tom !

— Good night, maître !

La nuit était tombée, comme toujours pluvieuse et entrecoupée de brusques rafales.

Devant le garage, les lunes rondes des pompes à essence luisaient tristement.

Le gardien de nuit prit place à l'entrée du garage et Tom put voir brasiller sa courte pipe.

Il soupira d'un air d'envie : il lui était interdit de fumer...

Il ferma les stores, alluma une petite lampe de chevet, apprêta un dernier livre.

Puis, revolver au poing, il fit le tour de la maison solitaire.

Tout y était tranquille ; un grand cartel flamand relevait les secondes avec un bruit clair de battant ; un moustique attardé susurrail dans l'ombre.

Sa ronde terminée, il regagna sa chambre et se mit à lire.

Autre consigne : il ne pouvait s'endormir. Demain, quand son maître le relayerait, il pourrait rattraper le sommeil perdu.

Pourtant sa tête se faisait lourde ; il lui semblait que l'atmosphère était particulièrement étouffante. Il décida d'entrouvrir un peu la porte pour recevoir une bouffée d'air frais.

Chose étrange, comme il voulait se lever, une singulière torpeur le tint cloué sur sa couche, son livre lui glissa des mains qui devinrent inertes, des fourmis lui coururent dans les jambes, mais il ne pouvait faire aucun mouvement pour chasser cette vilaine sensation.

Il eut l'appréhension d'une catastrophe imminente, de quelque chose qui le livrait sans défense à un ennemi invisible et déjà tout proche.

Alors il vit avec une angoisse indescriptible que la porte s'était ouverte, et que, lentement, très lentement, elle continuait à s'ouvrir.

Du dehors lui venaient uniquement les accents de détresse d'un air de Schubert, mais la flûte était redevenue violon.

Il n'avait qu'une main à étendre pour saisir le téléphone, mais ce mouvement lui était complètement interdit, ses membres étaient de plomb. Il aurait voulu crier, mais sa respiration s'était faite pénible et atteignait à peine ses lèvres.

Le mouvement de la porte avait cessé pendant quelques secondes, pour reprendre aussitôt avec la même lenteur.

Quelqu'un entra dans la chambre. La dame rouge était devant lui.

*

Harry Dickson et son élève avaient convenu de se téléphoner à des espacements déterminés. Dans son cabinet de travail de Baker Street, le détective compulsait de vastes tomes, composés uniquement de coupures de journaux ayant trait à tous les crimes de Londres commis depuis des années et des années.

Tout à coup, il leva la tête et consulta la petite pendule en galalithe posée devant lui sur son bureau. Il eut un geste de mécontentement : Tom Wills était de dix minutes en retard sur le signal convenu.

S'était-il endormi ?

Harry Dickson avait peine à le croire ; Tom n'avait jamais flanché devant une telle consigne : se garder du sommeil.

Il demanda la communication à Scotland Yard. La réponse parvint bientôt :

— On ne répond pas, Mr. Dickson.

— Faites marcher le ronfleur et non la lampe témoin !

Quelques minutes s'écoulèrent, puis la réponse vint :

— Rien ne bouge !

Harry Dickson n'hésita pas.

Il sauta dans sa voiture et fila à une vitesse folle vers Poplar.

Des deux côtés de la voiture, l'eau fusait en gerbes sales.

— Que veut dire ce silence, murmura le détective. Pourquoi ne répond-il pas ?

Comme si le moteur voulait adopter cette question, il semblait que les pistons commençaient à la répéter sans arrêt :

« Pour-quoi-ne-ré-pond-il-pas ? »

La scandant d'une façon narquoise et en même temps menaçante :

« Pour-quoi-ne-ré-pond-il-pas ? »

A travers le rideau de la pluie, les lumières du garage Waters devinrent visibles, la torture du moteur prit fin et Harry Dickson sauta sur le trottoir.

« Il se peut que le placement fait à la hâte, ait été défectueux », se disait-il, et l'idée lui donna le courage d'ouvrir bravement la porte et de s'élancer vers le premier étage.

La maison était silencieuse, le cartel flamand bavardait tout seul dans l'ombre du vestibule, et pourtant il comprit qu'un autre bruit

venait à lui, de l'étagé. C'était une sorte de tic-tac échevelé, comme si un petit marteau pianotait fiévreusement quelque part dans la nuit.

Et ce bruit, sans pouvoir le définir complètement, le remplit d'épouvante. Il atteignit le petit salon en poussa la porte ; le bruit emplissait la pièce d'un ronronnement lointain de moulin à auges, quand les eaux sont hautes.

— Tom ! s'écria-t-il.

Pas de réponse...

Sa main toucha l'interrupteur électrique, et d'un tour fébrile il donna de la lumière. Et il vit...

Il était devant une de ces odieuses mises en scène qui firent la sinistre gloire des tueurs de Houndsditch, il y avait vingt-cinq ans.

Tom Wills était étendu sur la chaise longue, ficelé comme du filet de Saxe, un bâillon devant la bouche, les yeux révoltés par l'horreur de l'attente.

Devant la couche tragique, une machine infernale trépidait.

Harry Dickson la reconnaissait bien ; elle n'avait rien de commun avec les bombes à retardement ou à mouvement d'horlogerie des anarchistes d'antan ; c'était l'engin explosif cher aux anciens « Horlogers de la Mort ».

Une puissante horloge, pourvue d'un minuscule marteau qui, à un moment déterminé, s'abattait sur une capsule. Celle-ci, en s'enflammant, communiquait le feu à une mèche poudrée, qui mettrait encore quelques minutes à brûler avant d'atteindre la bombe proprement dite – un lourd cylindre de fonte – doté d'une lumière.

Raffinement dans la cruauté : la victime passerait par deux phases de terreur et d'attente successives. La première à attendre l'inflammation de la mèche ; la seconde à attendre la mort...

Comme le lustre s'allumait au plafond, le petit marteau s'abattit et le cordon se mit à fuser avec un sifflement aigu : une flammèche bleue courut vers le cylindre de fonte.

Mais le pied du détective l'étouffait déjà et, une minute plus tard, les liens et le bâillon de Tom Wills étaient écartés.

— Eh bien, mon petit ?

Il fallut un peu de temps avant que le jeune homme ne recouvre ses esprits ; il put faire alors le récit de sa terrible aventure.

La femme rouge avait surgi brusquement à ses côtés, alors que tout mouvement lui était impossible. Elle était vêtue à la mode du siècle dernier, une jupe d'un rouge très vif, un chapeau canotier à fleurs, une mince voilette à pois, derrière laquelle Tom n'avait pu distinguer qu'un visage livide et immobile ; des cheveux d'un blond oxygéné, comme les aimaient les belles de ce temps.

Son corsage était blanc à nœuds rouges, et dégageait une fade odeur de naphthaline, comme s'il était resté longtemps et

soigneusement remisé.

La femme n'avait pas dit un mot. Elle avait regardé longuement le jeune homme, puis de ses mains gantées, avec une dextérité parfaite, elle s'était mise à le couvrir de liens, puis à lui fourrer un bâillon dans la bouche.

Pendant qu'elle se livrait à ses sinistres préparatifs, Tom l'entendait souvent respirer avec peine, à croire que le travail était quelque peu au-dessus de ses forces.

A ce moment, Tom Wills sentit que la torpeur qui l'avait envahi avait cessé, mais elle était remplacée par des liens puissants et l'effet en était le même.

Quand tout fut prêt, la femme rouge sortit de la chambre et revint avec la machine infernale, qu'elle mit en ordre de marche avec une complète sérénité, ne se dépêchant pas le moins du monde.

Quand l'horloge se mit à marcher avec un bruit rageur, elle hocha la tête d'un air satisfait, et sans plus jeter un regard sur l'homme qu'elle vouait à la plus effrayante des morts, elle s'en alla.

Tel fut le récit de Tom Wills qui ne dut son salut qu'à la sage précaution de son maître : l'échange régulier des signaux téléphoniques.

Harry Dickson fit boire une gorgée de cognac à son élève, et se mit à examiner la bombe. Dès le premier examen, il poussa une exclamation étonnée.

Elle ne présentait qu'une charge relativement mince et n'aurait pu détruire la maison où elle exploserait.

— Ce qui fait, conclut Harry Dickson à mi-voix, que la déflagration de l'engin n'aurait provoqué que la mort de Tom Wills, et quelques sérieux dégâts à l'immeuble, mais les autres auraient été épargnés.

Il pensa à la locomotive mécanique de Mickey-Mouse.

— C'est ce qui aurait eu lieu, chez Mrs. Laurence Smiles, se dit-il. Si son gamin avait remonté son jouet, dès les premiers mouvements du ressort, il aurait été mis en pièces par l'explosion, mais les autres maisons n'auraient subi aucun dommage sensible. Le bandit qui manigance toutes ces horreurs est un maître calculateur ; il dose la mort et la terreur autour de lui et combien savamment !

» Comment la dame rouge s'était-elle introduite chez les Troye ?

Le détective ne se posa la question que pour la forme.

— Comment l'espion à la jumelle y était-il venu en plein jour, alors que lui, Dickson, surveillait la porte sans relâche ?

Il en était là avec ses pensées, quand la lampe témoin clignota sur la table de nuit ; vivement il s'empara du cornet téléphonique.

— Allô ! qui est là !

— Ici Scotland Yard, Mr. Dickson, nous venons de recevoir la

communication suivante : « Prière à Mr. Dickson de venir souper sans retard avec Madame Emma ». Elle ne peut en dire plus long et pour cause.

— Par tous les diables ; glapit le détective qui sentit de nouveau passer le vent du malheur sur la « Petite France ». Allô ! inspecteur, d'où venait la communication ?

— Nous l'avons demandé immédiatement au central : elle vient du garage d'en face, Mr. Dickson ; le chef vous prie d'y aller sans retard.

Tom Wills souleva les rideaux et regarda dans la rue.

— Le gardien n'est pas à son poste, dit-il, mais je crois entrevoir sa silhouette dans le bureau qui est éclairé.

— Allons voir, gronda le maître.

Au pas de course, ils traversèrent la rue. La porte du garage était large ouverte ; deux puissantes lampes éclairaient le hall où quelques voitures étaient remisées ; il n'y avait aucun employé de garde.

— A partir d'onze heures, je crois que souvent Mr. Ben Waters lui-même prend la garde, dit Tom Wills.

Sans mot dire, Harry Dickson se dirigea vers le bureau.

La porte en était entrebâillée ; Ben Waters était assis devant son bureau, la tête drôlement penchée sur l'épaule.

— Seigneur, c'est trop fort, rugit le détective... Tout comme ce malheureux Whitney !

Par une énorme plaie béante à la gorge, la vie du garagiste s'était enfuie.

Dickson effleura le cadavre : il était tiède encore, le sang frais et rouge coulait de la blessure. Le crime était récent, tout récent.

— Pendant que nous étions en face, gronda-t-il.

— Et Whitney pendant que vous étiez à l'étage inférieur, ajouta Tom Wills.

Le téléphone était tout proche du cadavre.

Harry Dickson examina le cornet d'ébonite à l'aide de sa forte loupe.

— Superbe, rugit-il, le bandit s'y connaît : l'appareil a été nettoyé avec soin, à l'aide d'une peau de chamois. Pas de crainte qu'il ait laissé quelque empreinte digitale là-dessus ! On peut sans plus avertir le Yard d'ici même.

L'alerte fut donnée.

— Voyons ce qui nous attend chez Madame Emma, murmura-t-il en regardant les façades assombries d'en face.

Tout le monde dormait dans la « Petite France » ; comme les demeures voisines, celle de la grosse dame était silencieuse, muette, sans lumière aux fenêtres.

Tom Wills sonna à toute volée, mais aucune réponse ne lui

parvint.

— Recommencez, Tom, ordonna le maître.

Un véritable carillon se déchaîna dans la rue tranquille et quelques fenêtres voisines s'ouvrirent.

— Qu'y a-t-il ? demanda la voix apeurée de Mrs. Laurence, et un instant après la même question fut répétée par madame Eveline et Madame Lafutte.

— Ne vous recouchez pas, dit Harry Dickson, il se pourrait que j'aie besoin de vous tous. Je crois que tout n'est pas en ordre dans la maison de Madame Emma.

» Tom, les rossignols !

Mais les verrous étaient poussés, et il faudrait enfoncer la porte.

Au loin les sirènes de la police mugissaient et bientôt une escouade d'inspecteurs fut sur place.

— Faites ratisser le quartier ; arrêtez et questionnez toute personne que vous trouverez dans les environs de ce pâté de maisons, mais je crois que vous ne trouverez pas grand-chose, bougonna le détective. Holà, sergent, donnez un coup de hache dans le panneau de cette porte !

Le bois vola en éclats, et les détectives pénétrèrent dans le corridor obscur.

— Holà, quelqu'un ? cria Harry Dickson, Madame Emma...

Et de nouveau un bruit bizarre lui répondit. C'étaient des gloussements, des gémissements, et tout à coup un formidable hurlement de bête qui fit reculer les hommes, interdits.

— Cela vient d'en bas, de la cuisine, déclara Tom Wills en frissonnant. Mon Dieu, devant quelle nouvelle horreur allons-nous nous trouver ?

Ils descendirent un étroit escalier encombré d'ustensiles de ménage, se heurtèrent à des portemanteaux chargés de la lourde garde-robe de la dame de céans, s'empêtrèrent dans des monceaux de choux et de carottes destinés à un prochain pot-au-feu.

— Toute la maison n'est qu'une cuisine ! marmotta un des hommes.

Harry Dickson retint la phrase : elle était parfaitement juste.

Une atmosphère faite de relents de sauces figées, de graisses refroidies, de ragoûts passés stagnait dans la maison, rendant l'air lourd et aigre.

Pourtant, un autre effluve s'immisçait dans cette ambiance malodorante : c'était une odeur fade et persistante, rappelant la volaille éventrée, l'étal, le lapin écorché, et Dickson ne l'avait que trop sentie pendant ses années passées sur la piste chaude du crime : le sang ! Le sang qui venait d'être fraîchement répandu : Il sentait encore celui de Ben Waters, fluant hors de la gorge ouverte sur le bureau de

pitchpin, et voici qu'il le découvrait parmi toutes ces senteurs suries et grailonneuses.

Un des inspecteurs avait atteint la porte de la cuisine, l'avait poussée et, à tâtons, cherchait le bec de gaz.

Une allumette flamba, puis ce fut la détonation assourdie au bout de la cheminée de verre, et la clarté blanche du bec Auer qui naissait.

— Oh ! fit l'homme en reculant vers l'escalier, qu'est-ce que c'est... C'est... je ne pourrais le dire.

Harry Dickson lui-même qui, repoussant l'agent de police, venait d'entrer dans la cuisine, resta figé sur place, incapable de définir la créature qui s'était accroupie dans un coin.

Un monstre trapu, aux yeux immenses, emplis d'épouvante et de souffrance, une bouche énorme, noire bavant le sang et l'écume ; deux griffes dégoutantes de sang gesticulant avec des mouvements saccadés de pantin.

Et soudain la chose hurla d'une voix impossible, monstrueuse, inhumaine.

Harry Dickson chancela, ne pouvant en croire ses yeux.

— Qu'est-ce que c'est ?... Une bête..., un homme, murmura Tom Wills en tremblant ?

— Vous ne la reconnaissez pas, Tom ? C'est affreux...

— Madame Emma ! Oui, c'est elle... Mais que lui a-t-on fait ?

Le monstre se débattit avec une rage inouïe entre les mains des policiers, horrifiés au-delà de toute mesure.

— On lui a coupé la langue, dit Dickson d'une voix qui manquait absolument de fermeté. Et vous le voyez bien : elle est folle !

5. Mickey-Mouse a des visions

Sur les instances de Harry Dickson, les Troye étaient rentrés dans leur maison. La force physique de l'ingénieur était, sinon une garantie de sécurité, du moins un appoint non négligeable, d'autant plus que le détective avait besoin de quelqu'un dans la place en qui il pût mettre toute sa confiance.

Nous le trouvons chez Gaston Troye, en compagnie de Tom Wills, quelques jours après le triple drame que nous venons de relater.

On parle, on raisonne ; Dickson est battu pour l'heure, mais il s'est juré d'avoir le dernier mot de l'énigme, comme toujours d'ailleurs.

— Si vous procédez par élimination, Dickson disait Gaston Troye, nous sommes encore, quatre dans la « Petite France » à pouvoir supporter la suspicion.

» Moi et ma femme – cela ne fait qu'un ! – Eveline, Madame Laurence et le vieux Mr. Lafutte. Toutefois si vous persistez à croire que le crime vient « d'en dedans » et non du dehors...

— Et tous les quatre possèdent des alibis suffisants pour prouver que, lors de tel ou tel forfait, ils ne pouvaient être le coupable, dit Tom Wills.

L'air sombre, le détective approuva.

— Je dois en revenir à ma vieille théorie sur la grande ombre, déclara-t-il. Les « Horlogers de la Mort », qui hantèrent ces lieux à la fin de leur existence, semblent y être revenus. Naturellement, je repousse toute idée de puissances posthumes, je ne puis affirmer que ceci : une créature douée d'une habileté infernale agit sous la lointaine influence des bandits disparus depuis plusieurs lustres. Elle a repris pour son compte leurs méthodes ; elle a même adopté la populaire silhouette de Red Lilith, qui a été pendue à Newgate.

» Elle se meut dans une atmosphère d'anciens crimes, qu'elle ressuscite à plaisir. Ces faits ne sont pas uniques dans les annales de la criminalité.

» On dirait que la « grande ombre » continue à planer pendant des années – si pas pendant des siècles – sur certains lieux qui lui furent chers dans le passé. A certains moments, elle fond comme une invisible bête de proie sur une personnalité morbide dont elle fait son instrument.

— Une sorte de réincarnation de l'Esprit du mal, alors, opina

Gaston Troye.

— Si vous voulez. Depuis que vous habitez ici, Gaston, quelqu'un de vos voisins a-t-il quelquefois parlé de ces anciennes horreurs ?

— Oui, un seul, et c'est précisément l'infortuné Taupin, la première victime. Il se complaisait à retracer les crimes de Red Lilith, mais les femmes le faisaient taire aussitôt, disant qu'il leur rendait leurs demeures haïssables. Bob Taupin était un homme de grande lecture et je crois qu'il se documentait dans les bibliothèques publiques et universitaires. C'était d'ailleurs le seul qui s'intéressait à ces horreurs.

— Et sa femme ? demanda le détective.

— Elle l'écoutait, pour lui faire plaisir, je crois. Eveline était une épouse fort soumise et Bob était son dieu ; ce qui lui plaisait, la contentait aussi. Si Bob Taupin se fût intéressé à l'histoire de l'homme des cavernes, Eveline se serait enthousiasmée aussitôt pour les troglodytes des premiers âges.

Madame Irène écoutait passivement, mais, depuis quelques minutes, elle donnait des signes d'énervement évident.

— Dans des cas comme ceux-ci, nous ne pouvons rien garder pour nous, dit-elle. Je me demande pourquoi Madame Laurence a battu hier son Mickey-Mouse jusqu'à lui enlever la peau du dos, *parce qu'il devait se taire ! ! !*

Son mari haussa les épaules.

— Sornettes, dit-il, balivernes, des cauchemars d'enfant mal élevé et peureux, voilà tout. Je ne prête aucune attention aux dires des gosses.

— On ne sait jamais, dit Harry Dickson. Veuillez donc me dire de quoi il s'agit.

— Nous n'en savons que peu de chose, dit l'ingénieur, mais ma femme a entendu crier Mickey-Mouse. Il dit que de vilaines têtes lui tirent la langue, quand on le couche le soir. N'oubliez pas que Mickey-Mouse est un roublard et qu'il a horreur d'être mis au lit alors que les grandes personnes restent encore levées.

— Je vais aller faire une visite à sa digne mère, déclara Harry Dickson.

Le détective trouva Mrs. Laurence lisant un journal de haute couture. Elle fut embarrassée quand il lui exposa l'objet de sa visite.

— Ce petit morveux me fera mourir, dit-elle ; je ne crois guère à ses « visions ».

Harry Dickson prit Mickey-Mouse sur ses genoux.

— Raconte-moi quelque chose de ces vilaines têtes, demanda-t-il, et montre-moi où tu les vois. Je donnerai de grands coups sur elles, et si elles continuent à faire les méchantes je leur couperai la langue.

— C'est ça ! s'écria le gamin, venez tout de suite, monsieur, et prenez le grand couteau dans la table de la cuisine... Attendez, je vais vous le chercher !

Il revint bientôt brandissant un énorme tranchoir.

— Prenez le couteau, monsieur, et coupez vite les vilaines têtes !

Harry Dickson sourit et, de peur que Mickey-Mouse se blessât, il lui enleva la terrible arme des mains.

Mais son regard se durcit en regardant la lame tranchante.

— Avez-vous saigné une volaille à l'aide de ce couteau, Madame Laurence, demanda-t-il.

La jeune femme lui jeta un regard étonné.

— Je ne me sers pas souvent de ce couteau, répondit-elle ; il est aussi dangereux que peu pratique, et Mickey-Mouse sera puni pour s'en être emparé sans ma permission.

— Pourtant, il y a pas mal de sang qui adhère encore à l'acier, dit Harry Dickson.

— Du sang à mon couteau de cuisine ? s'alarma Mrs. Smiles.

Elle s'approcha du détective, regarda la lame et ses yeux s'emplirent d'horreur.

— Ce n'est pas possible ! gémit-elle. Jamais ce couteau n'a servi à autre chose qu'à couper du pain, et encore... Je vous répète que je ne m'en sers que très rarement, Mr. Dickson.

— Ce sang est relativement frais, murmura le détective ; il faudra que j'emporte le couteau, Madame Laurence.

— Et que je ne le revoie jamais ! s'écria-t-elle, mais pour l'amour de Dieu, Mr. Dickson qu'allez-vous penser de moi ! Serait-ce le sang d'un des crimes qui se sont commis ici ? Ce serait trop affreux...

Harry Dickson, fort en peine de lui répondre, se contenta de hausser les épaules.

— Je suppose que vous n'avez rien à m'apprendre ? demanda-t-il.

Madame Laurence eut un geste désespéré.

— Rien, rien, moins que rien ! Nous étions si tranquilles ici, si heureux, et voici que tout est changé. Ce sale garnement de Mickey voit des têtes grimacer dans sa chambre. Je lui apprendrai, moi, à avoir de pareilles visions ! Si je n'ai pas voulu qu'il en dise quelque chose, Mr. Dickson, c'est que je craignais ces terribles interrogatoires dont vous êtes coutumiers, vous les détectives, et qui vous mettent les nerfs à vif.

Elle sanglotait, visiblement énervée ; Harry Dickson l'observait.

C'était une menue femme blonde, fine et élégante ; le visage, bien qu'un peu flétri, gardait des restes de grâce et de beauté, mais tout en elle dénotait la personne nerveuse, jusqu'à l'excès sensible aux moindres anicroches de l'existence.

« Ce n'est certes pas là un tempérament de criminelle » se dit le détective.

Mickey-Mouse commençait à montrer des signes d'impatience.

Depuis qu'il avait apporté le couteau de cuisine au détective, il se sentait un personnage de réelle importance. Il se sentait d'ailleurs sous la protection de l'étranger et se comportait en conséquence, faisant d'insolentes grimaces à sa maman et d'ironiques pieds de nez.

— Attendez, garnement, je vous salerai les oreilles tout à l'heure ! hurla Madame Laurence, redevenue la sévère éducatrice de toujours.

Harry Dickson prononça quelques paroles de conciliation.

— A présent, je dois demander à Mickey de vouloir prêter ses lumières à la justice de son pays, en me faisant les honneurs de sa chambre : l'endroit où paraissent « ses visions ».

Le gamin s'empressa ; il conduisit le détective dans une proprette chambre d'enfant, aux petits meubles blancs.

— C'est là qu'elles viennent, les vilaines ! dit-il en montrant le mur. Hou ! qu'elles sont laides et méchantes.

Le visage du détective se figea.

Sur le papier tapissant le mur, sur la bordure du lit, de fines gouttelettes d'huile n'avaient pas séché.

— De l'huile de machine à coudre, gronda-t-il ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Et de nouveau l'image d'antan des « Horlogers de la Mort » se leva devant lui.

Avec une huile de cette espèce, se graissaient les rouages des machines infernales, comme celle dont il arrêta le funèbre mouvement il y avait quelques jours.

De plus en plus, ces fantômes criminels s'imposaient à son esprit.

— Mr. Dickson, dit Madame Laurence, au moment où le détective allait prendre congé d'elle, je vais habiter un petit appartement dans Angel Town ; ce n'est pas bien loin d'ici, dans Ridgeway Road. Je vous avoue que je ne regretterai pas fort la « Petite France ». J'y faisais figure de parente pauvre et souvent cela me crispait.

» Les Troye sont des gens distants qui aiment trop faire sentir qu'ils ont de la fortune. Eveline est une égoïste qui ne vit que pour elle-même. Je n'ai plus Emma qui était mon amie et ma confidente. Le seul que je regretterai de tout mon cœur, c'est ce bon Mr. Lafutte, mais depuis ces drames successifs, le pauvre homme est devenu triste et peu causeur. Il se réfugie dans son art, et n'aime plus que son violon et sa flûte d'ivoire.

— Comme c'est gentil d'être venu me trouver ; je me sentais si seule, si dépaycée dans ce nouveau quartier, Mr. Lafutte, larmoya Mrs. Laurence.

Le vieil artiste, qui était venu lui rendre visite dans son nouvel appartement de Ridgeway Road, sourit et commença à déballer un gros paquet.

— Mickey-Mouse sera bien content, dit-il, regardez donc.

Il posa sur la table un lapin mécanique, une trompette dorée, un arc et des flèches empennées ainsi qu'un cornet de sucreries.

— C'est trop beau pour le petit bougre, dit-elle ; il ne le mérite guère. Ce matin encore, je lui ai donné du martinet sur les fesses nues, tellement il devient agaçant et méchant.

— Je comptais le trouver ici, dit Mr. Lafutte.

— Il rentre désormais seul de l'école qui n'est qu'à quelques pas, dans James Road. Il est comme toujours en retard ; il joue aux billes avec des mauvais garnements. Il aura sa volée en rentrant !

— Vous élevez bien mal votre enfant, Laurence, dit sévèrement le bon vieux ; je n'aime pas ces punitions trop violentes et surtout trop fréquentes. Vous manquez de douceur avec lui.

— Je suis restée veuve bien trop jeune, gémit Mrs. Smiles ; cet enfant manque d'un père, voilà ce que je dis ! Et elle coula un regard de biais vers Mr. Lafutte.

Le père Lafutte avait de la fortune, personne ne l'ignorait, et Madame Laurence couvait en secret l'espoir d'être un jour épousée par lui.

— Je suis bien seule, continua-t-elle sur un ton geignard.

— Moi aussi, je suis seul, consola le vieux.

— Vous êtes encore un bel homme, monsieur Pierre, s'enhardit la veuve, et vraiment je connais encore bien des femmes distinguées, jeunes même, qui seraient fières et heureuses de s'appeler Mrs. Pierre Lafutte.

Le vieillard prit un air embarrassé.

— Madame Laurence, commença-t-il, je suis, vous savez, un timide...

— La timidité a fait souvent le malheur des hommes, répliqua vivement la jeune veuve, dont les joues se couvrirent d'un vif incarnat.

— Je ne sais si j'ose...

— Osez, monsieur Pierre ! Mais osez donc ! s'exclama madame Laurence.

— Son deuil est encore bien récent, murmura Mr. Lafutte.

— Que voulez-vous dire, demanda Madame Laurence d'un ton aigu, tandis que son regard devint dur comme de l'acier.

— Je n'ose parler à Madame Eveline...

— Ah ! très bien, je comprends. Tentez votre chance, Mr. Pierre Lafutte.

Il secoua tristement la tête, et ne sembla pas comprendre qu'il venait de briser le cœur de la sensible Laurence.

— En attendant, gronda la mère, Mickey-Mouse ne rentre pas ! Faites-moi le plaisir de remporter vos cadeaux, Mr. Lafutte ; il ne les mérite pas et il ne les aura pas ! Non, une tripotée soignée, voilà ce qu'il aura en guise de bienvenue, c'est moi qui vous le dis !

Ses yeux qui se détournèrent de Mr. Lafutte rencontrèrent la pendule et virent l'heure tardive.

— Il n'est pas encore là !

Certes, il y avait de la colère dans sa voix, mais elle se nimbait déjà d'une vague inquiétude.

Elle sortit sur le palier et se pencha sur la rampe.

— Mickey ! Mickey-Mouse !

— Il fait du cinéma ! gouaillèrent des gosses qui jouaient dans l'escalier et qui se mirent à rire.

Madame Laurence leur jeta un regard courroucé, mais parmi eux se trouvaient des enfants de l'école de son fils.

— Il n'est pas revenu avec vous ? demanda-t-elle.

— Non, madame, nous ne l'avons pas vu...

— Mickey ! Mickey !

Seule une longue résonance répondit à son appel. Elle se dirigea vers la fenêtre du palier et regarda longuement dans la rue.

Elle était déserte et les premières lumières commençaient à s'y allumer.

— Mickey ! cria-t-elle, le cœur soudain rempli d'appréhension.

— Madame, cria soudain une petite voix flûtée, il y a une dame en noir qui est venue l'attendre à l'école, elle l'a reconduit jusqu'ici. N'est-elle pas montée chez vous ?

— Non, sanglota Madame Laurence, le cœur de plus en plus étreint par l'angoisse.

La voix de la concierge se mêla soudain à l'entretien.

— La dame l'a reconduit jusque dans le hall, et puis je ne l'ai plus revue, cria-t-elle à son tour. C'est la dame qui est encore venue ici.

— C'est Eveline, murmura Madame Laurence. Mr. Lafutte, y comprenez-vous quelque chose ?

Le vieil artiste secoua la tête d'un air anxieux.

— Vous avez le téléphone ; si vous sonnerez Harry Dickson, il ne vous en voudra pas, dit-il. Nous vivons avec une éternelle menace suspendue sur nos têtes.

La jeune femme obéit.

Elle eut la chance de trouver le détective à l'autre bout du fil. Il

l'écoula en silence et promit de venir sur l'heure.

— Vous voyez que Mr. Dickson lui-même croit à un malheur, gémit Madame Laurence, sinon il ne se dérangerait pas si vite.

Mr. Lafutte tenta de lui prodiguer quelques vagues consolations.

Harry Dickson arriva dare-dare ; il avait senti l'horizon s'obscurcir violemment. Les résultats de l'examen du couteau de cuisine venaient de lui être communiqués :

Le sang qui macule la lame est du sang humain de double provenance ; l'un est certainement de Whitney, qui avait contracté la malaria dans les colonies, et le microbe y a été relevé ; l'autre de provenance plus récente pourrait bien appartenir à Emma Collard.

Des empreintes digitales ont pu être relevées sur le manche, ce sont celles de...

Harry Dickson avait poussé un cri.

Il avait pris la précaution de prendre les empreintes dactyloscopiques de tous les habitants de la « Petite France ».

Or, c'étaient celles de Mrs. Eveline Taupin !

Et son auto de klaxonner furieusement dans les rues, sous la conduite fiévreuse de Tom Wills rivé au volant.

Quand il arriva devant l'immeuble de Ridgeway Road, un attroupement se formait déjà et le détective vit les casques blancs des agents de police.

— Qu'y a-t-il, sergent ? s'écria-t-il d'aussi loin qu'il put.

L'homme se figea au garde-à-vous et porta sa main à sa coiffure.

— Il est là... Mr. Dickson.

— Qui est là ? s'impatiente le détective.

— Le gamin. Il était couché sur les marches de l'escalier de la cave. On a coupé la gorge à ce pauvre gosse !

Harry Dickson jeta un regard apitoyé sur le petit cadavre.

Pauvre Mickey-Mouse ! Son maigre corps exsangue semblait si menu, si mièvre...

A l'étage, on entendait les hurlements de Madame Laurence et la voix angoissée du vieux père Lafutte.

Le détective ne s'attarda pas. Il ordonna aux agents de ne laisser approcher personne, jusqu'à l'arrivée des renforts de police et du médecin légiste, et reprit place dans son automobile.

— A la « Petite France », Tom ! ordonna-t-il à son élève.

Ils y furent en quelques minutes et s'arrêtèrent devant la maison de la veuve Eveline Taupin. Tom Wills tira le cordon de sonnette.

Personne ne répondit à l'appel.

Mais de l'autre côté de la rue, quelqu'un héla les détectives.

— Il n'y a pas une heure qu'elle est rentrée, déclara le successeur

de feu Ben Waters, et elle n'est plus ressortie ; je n'ai pas bougé d'ici, je dois donc bien le savoir !

Harry Dickson n'hésita pas ; il enfonça un passe-partout dans la serrure de la porte. Les verrous n'étaient pas mis à l'intérieur et elle s'ouvrit aussitôt.

Le détective reconnut le home propre si mystérieusement ensanglanté, il y avait quelques semaines. Tout y était à sa place.

Ils parcoururent la demeure des caves aux greniers, sans trouver trace de Madame Eveline.

— Cela complique rudement les choses, murmura Harry Dickson, songeur. Il nous la faut retrouver pourtant.

Mais c'étaient là de bien vaines paroles ; la nuit venant, la veuve Taupin était toujours introuvable.

On fouilla même la maison vide de Madame Emma, puis celle, tout aussi délaissée, de Mrs. Laurence Smiles ; les recherches n'aboutirent qu'à un échec complet.

Mr. Pierre Lafutte ainsi que les nouveaux voisins de Madame Laurence, ne se séparèrent que tard dans la nuit.

Et pourtant, il y eut une autre tragédie.

A l'aube, on trouva la veuve morte, empoisonnée.

Le jury, hâtivement constitué le lendemain, opta pour le suicide.

Mais ce n'était guère l'avis de Harry Dickson.

6. Un coup de théâtre

Et alors ce fut le coup de théâtre brutal, formidable !

Le mystère de la dame rouge fut élucidé de la façon la plus inouïe.

Harry Dickson fut appelé en pleine nuit au téléphone. L'appel venait du garage. Mr. Gaston Troye déclarait avoir Mr. Lafutte plus mort que vif à ses côtés et incapable de téléphoner lui-même.

— La dame rouge a été tuée, Dickson ! Venez sans tarder !

Le détective secoua Tom, plongé dans un profond sommeil, et lui ordonna d'apprêter l'automobile sans perdre une seconde.

Quand ils arrivèrent dans Poplar, la police du quartier les attendait déjà en compagnie de Gaston Troye, gesticulant, jubilant.

— C'est ce brave Pierre Lafutte qui nous a délivrés du monstre. Diable d'homme, quel beau coup de revolver, Dickson !

Le vieil artiste tremblait comme une feuille, et se lamentait des larmes dans la voix. Il s'accrochait littéralement aux bras du détective.

— Moi..., avoir tué quelqu'un... et une femme encore ! Certes, c'est une horrible criminelle, mais je ne suis pas un meurtrier, pas un bourreau non plus !

» Dieu me pardonne, j'ai tiré au hasard, et le coup a porté... Elle est tombée immédiatement.

— Où est-elle ? demanda Tom Wills.

— Le ciel me préserve de me remplir les yeux de ce lugubre spectacle ! s'écria le pauvre homme. Je laisse cela pour vous, messieurs, mais qu'on m'en épargne la vue si c'est possible.

Ils se dirigèrent vers la maison du musicien, située tout au bout de la « Petite France », si sinistrement éprouvée.

Chemin faisant, Mr. Pierre Lafutte donna quelques éclaircissements d'une voix saccadée, brisée par l'angoisse et l'horreur.

— Je faisais de la musique, Mr. Dickson. Tout doucement, je rejouais mon requiem à la mémoire de Mickey-Mouse et de sa pauvre mère ; tout à coup j'ai entendu du bruit dans le jardin.

» Depuis cette série de crimes, j'ai fait poser une forte lampe électrique derrière ma maison, et je puis l'allumer de ma chambre de travail.

» J'ai pris mon revolver... Seigneur, je ne m'en étais jamais servi ! J'ai ouvert doucement la fenêtre et j'ai fait de la lumière.

» Elle est tombée en plein sur elle... sur la dame rouge.

» Elle était plantée au milieu du jardin, les yeux levés vers ma fenêtre, des yeux terribles qui réfléchissaient la clarté de la lampe.

» J'ai levé mon arme et... je crois que le coup partit tout seul.

» Elle est restée un long moment immobile, puis elle s'est écroulée doucement, sans mouvement, inerte...

Ils étaient arrivés et Mr. Lafutte d'une main hésitante leur ouvrit la porte.

— Elle est dans le jardin, la lampe est restée allumée... Oh ! épargnez-m'en la vue, je crois que l'émotion me serait fatale, bégaya-t-il.

Il faisait pitié à voir avec sa belle tête chenue, branlante et agitée d'un violent tic nerveux.

Sans mot dire, Harry Dickson, Tom Wills, Gaston Troye, et deux sergents de police coururent vers le jardin qui resplendissait dans la clarté d'une forte lampe à incandescence.

— C'est elle, murmura Tom Wills en voyant la forme étendue.

Il reconnaissait la jupe rouge, le corsage clair, les cheveux d'un roux artificiel. Dans sa chute, le canotier à fleurs lui avait glissé sur le visage.

Harry Dickson l'écarta et dut enlever une forte voilette tendue sous le menton.

Un singulier visage apparut.

Une figure poupine, boursouflée, d'un rose écoeurant, avec, au milieu du front, un petit trou rond et sombre. La bouche n'était qu'une fente rouge qui ricanait.

— Un masque ! s'écria le détective.

Il était si fortement attaché qu'il fallut un effort pour l'éloigner.

Et alors retentit un triple cri d'épouvante et de stupeur.

C'était le cadavre de Mrs. Eveline Taupin, le front étoilé par une balle de fort calibre.

*

L'aube était venue quand Harry Dickson acheva son enquête.

Gaston Troye, chagrin, mais comme délivré d'un immense fardeau, l'avait assisté dans son travail.

— C'est une affreuse solution, disait-il, mais c'est une solution. Je ne sais encore comment elle est arrivée à perpétrer un tel nombre de crimes mais enfin voici la preuve formelle. A vous, Dickson, d'élucider ce qui reste à élucider dans cette histoire ténébreuse à souhait.

Harry Dickson fit un geste affirmatif, mais seul Tom Wills remarqua le pli anxieux de son front.

— Maître, lui murmura-t-il à l'oreille, on dirait que cette

solution ne vous satisfait pas ?

— C'est juste, Tom, répondit le détective à voix basse, parce que c'est la solution la plus illogique, la plus impossible qui pouvait intervenir.

— Alors l'affaire n'est pas finie ?

— Elle continue plus que jamais, murmura le détective.

Il se tourna vers Gaston Troye qui n'avait pas écouté leur brève discussion.

— Voulez-vous nous offrir une tasse de thé chez vous, Gaston, nous avons encore à parler. Je crois que l'heure est plus grave que jamais.

Quelques minutes plus tard, Madame Irène leur servit le thé bouillant, les biscuits et les liqueurs d'usage.

— Plus grave, recommença Harry Dickson, dont le front semblait chargé de nuages d'orage. Grave pour ceux qui restent dans la « Petite France », et vous en êtes, mon ami, vous et votre femme.

— Mais puisque la dame rouge n'est plus !!!

Harry Dickson haussa les épaules avec impatience.

— C'est loin d'être suffisant, Gaston, je vous dis moi, que vous n'avez jamais été plus en danger. Il est évident que le monstre *n'est pas encore mort*, malgré le cadavre de cette nuit ; il va s'en prendre à vous autres.

Gaston Troye le considérait, bouche bée.

— Encore..., murmura-t-il en pâlisant.

— Et pourtant je vous demanderai de vouloir continuer à occuper votre maison. Je vais essayer d'obtenir la même chose de Mr. Lafutte qui se trouve d'ailleurs dans la même position périlleuse que vous.

— Ce ne sera pas difficile, ce vieil original n'a-t-il pas affirmé qu'il resterait jusqu'à la mort dans sa maison ?

— Il l'a vue de bien près cette nuit, dit Tom Wills.

— Eveline, non ! La dame rouge avait-elle une arme sur elle ? demanda Madame Irène.

— Excellente question, répondit Harry Dickson. Elle en avait une, en effet, et de première importance. A quelques pas d'elle, j'ai trouvé une petite valise noire, contenant une machine infernale du genre que Tom Wills connaît bien... trop bien.

» Mais elle était de taille à faire sauter toute la maison de Mr. Lafutte, cette fois-ci !

— Qu'allez-vous faire, Mr. Dickson ? demanda Gaston Troye.

— Quelques recherches en dehors de la « Petite France ». Tout me fait croire qu'il n'y aura pas d'offensive nouvelle d'ici quelques jours.

Le détective et son élève ne prirent qu'un très court repos dans

la même matinée. Puis ils eurent une conférence avec quelques délégués de Scotland Yard.

— Ainsi vous approchez, Mr. Dickson ?

— J'approche, répondit le détective, une lueur de triomphe dans les yeux.

— Avez-vous donc trouvé quelque chose ?

— Peut-être !

Il eut un rire malicieux.

— Ce bon Mr. Lafutte n'a pas de crime à se reprocher, dit-il. Il n'a fait que tirer sur un cadavre mais je ne puis encore, pour l'heure, le délivrer de son remords pour la bonne marche de l'enquête.

Les fonctionnaires se récrièrent et supplièrent le détective de s'expliquer.

Harry Dickson y consentit.

— Il ne fallait pas être grand clerc pour découvrir que le corps d'Eveline Taupin a été revêtu des défroques de la dame rouge après sa mort !

» La jupe était mal attachée, la blouse déchirée en maints endroits, bien que l'étoffe en fût solide. C'était mal connaître Eveline Taupin, si soigneuse quant à sa toilette de s'attifer si malhabilement ! Mais il y a plus : le cadavre portait les chaussures à hauts talons que la morte portait tous les jours ; or la dame rouge qui était venue rendre visite à Tom Wills était chaussée de fines galoches en caoutchouc dont j'ai relevé des traces, je puis bien vous en faire l'aveu à présent. Pourquoi une criminelle fieffée, raffinée jusqu'au bout des ongles, aurait-elle négligé un pareil détail ?

» Parce que les pieds très gonflés de la morte refusaient de laisser entrer ces chaussures ! L'assassin s'est acharné dessus. Des griffes sur le bas des jambes du cadavre et des déchirures à ses bas de soie en font foi ! Mais le temps pressait pour lui. Il a dressé le corps contre un poteau du jardin de Mr. Lafutte et, intentionnellement, il a fait du bruit. La balle de Mr. Lafutte fut vraiment providentielle pour lui : le choc fut suffisant pour faire basculer l'horrible mannequin inanimé.

— Mais si Mr. Lafutte avait mal tiré, ce qui aurait pu se produire, neuf fois sur dix..., riposta un des policiers.

Harry Dickson fit un geste vague.

— Sans doute qu'il avait d'autres tours dans son sac, le forban...

— Une mise en scène alors ?

— Si vous voulez..., mais je vous prie de garder cela pour vous, messieurs, conclut le détective en se levant.

En quittant Scotland Yard, Harry Dickson se dirigea vers les misérables rues de Houndsditch et se mit à les parcourir dans tous les sens.

C'était une véritable ville de misère qui s'offrait à ses regards, avec ses masures basses et lépreuses, ses cloaques et sa foule hagarde.

Après une heure de marche et de contremarche, il s'arrêta devant un magasin dont la façade était ornée des trois boules superposées d'un prêteur sur gages.

L'intérieur sentait le suint et la vermine ; bien qu'on fût en plein jour, un bec de gaz était allumé et jetait une lueur blafarde sur les fouillis des marchandises.

— Holà, vieux Salomon ! cria le détective.

Du fond pénombreux de la boutique, un homme vêtu d'une houppelande miteuse s'avança dans le cercle de la lumière.

Il avait une vilaine figure chafouine, trouée d'yeux chassieux, et faisait sans relâche claquer son dentier jauni et ébréché.

— Que me vaut l'honneur de votre visite, Gov'nor ? demanda-t-il d'une voix chevrotante.

— Bonjour, vieil Horovitch, on ne me reconnaît donc pas ?

Mais qui aurait reconnu Harry Dickson, dans cet homme proprement mais assez pauvrement vêtu, au visage ravagé, nanti d'une longue barbe poivre et sel ?

— Je ne m'appelle pas Horovitch, murmura le vieux en regardant son visiteur d'un œil méfiant. Passez donc votre chemin, sir, vous n'êtes pas à la bonne adresse et je ne connais aucun commerçant de ce nom dans le quartier.

— Bien répondit le détective, en vingt-cinq ans, la mémoire d'un homme peut certes défaillir, mais je sais bien qu'en cette lointaine époque, vous vous appeliez Mia Horovitch. Je suppose que vous veniez de Varsovie...

L'usurier poussa un gémissement.

— La police n'a jamais rien eu à me reprocher, se lamenta-t-il, et j'ai été lavé blanc comme neige, en dépit des ennemis qui voulaient me perdre.

— Ah oui, à propos de cette vieille histoire des « Horlogers de la Mort ». C'est de l'histoire ancienne, Horovitch, et personne ne songe encore à vous inquiéter à leur sujet, bien que vous les fournissiez de mécaniques ...

— Le savais-je ? pleurnicha le Juif. Je suis horloger de mon état et je ne pouvais savoir que mes clients étaient d'aussi affreux bandits !

— Vous avez parfaitement raison. Mais vous devez avoir fait de bonnes affaires en vendant certaines reliques de ces monstres. Il y a pas mal d'originaux de par le monde qui se complaisent à collectionner de pareilles horreurs, n'est-ce pas ?

Horovitch, sensiblement mal à l'aise, ne répondit que par un sourd grognement.

Harry Dickson s'approcha de lui.

— J'offre le triple de la somme dit-il, en exhibant un paquet de billets de banque.

Les yeux rouges de l'avare clignotèrent.

— Que voulez-vous dire ? balbutia-t-il.

— Vous savez bien que la célèbre défroque de Lilith-la-Rouge n'a jamais été retrouvée, Horovitch ; j'en offre une forte somme !

L'homme poussa une exclamation de dépit.

— Je ne l'ai plus !

Il sentit qu'il venait de commettre une gaffe et se reprit aussitôt :

— Je ne l'ai jamais eue en ma possession, sir, je vous le jure.

— Ouais, un faux serment de plus ou de moins, ce n'est pas cela qui vous étouffe, vieux bandit. Allons, soyez franc et votre bourse ne s'en plaindra pas. Pourriez-vous la retrouver ?

Horovitch, vaincu, secoua la tête d'un air sincèrement contrit.

— Hélas non, je ne connais pas le nom de la dame.

— Ah oui, la femme en deuil, je sais...

— Eh bien si vous savez tout, pourquoi me questionner ? demanda âprement le vieux.

Tout à coup les yeux de Dickson s'ouvrirent tout grands, il venait d'une main distraite, d'ouvrir un placard que le Juif tenta vainement de refermer.

Une foule d'images surgit soudain devant ses yeux.

Lors de sa première venue à la « Petite France », il avait remarqué à la main d'Eveline une belle alliance d'une forme très archaïque ; tandis que le cadavre en portait une toute moderne, en or vert, bien façonnée, mais... en toc.

Or, en un seul instant, le placard venait de lui apprendre pas mal de choses.

Sur une planchette, se trouvait, dans un écrin ouvert, une lourde alliance ancienne.

Et ce n'était pas tout ! A côté de la boîte à bijoux, était posée une belle bible reliée en veau et une longue lévite de pasteur pendait, accrochée à une patère de cuivre.

— Allez-vous-en ou j'appelle la police !

— J'allais justement vous en prier, vieux fourbe, tonna Harry Dickson, en entrouvrant son manteau et en montrant ses insignes de police.

— Monsieur..., ne me faites pas de mal, je dirai tout ce que je sais, supplia le youpin avec un désespoir comique.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire, Mia Horovitch, dit le détective, et tâchez de marcher droit, hein, sinon vous coucherez ce soir à Newgate et la punition ne sera pas mince, foi de Harry Dickson !

— Harry Dickson ! glapit le Juif. Est-ce possible, Dieu de Rebecca et d'Abraham ! Demandez-moi ce que vous voulez !

— Vous avez donc joué au pasteur, Horovitch et vous les avez unis dans les saints liens du mariage, la dame en noir... et lui ! Je crois que cela pourrait vous valoir les travaux forcés !

Le Juif se mit à se lamenter.

— Trêve de pleurnicheries. Connaissez-vous leurs noms ?

— Je vous jure que non, s'écria l'usurier, et l'on voyait qu'il était sincère.

— Tant pis, c'est-à-dire que vous ne savez que de faux noms.

— C'est cela : Mr. Smith et Madame Jones !

— On ne peut être plus banal ! ricana le détective. *Lui* était déjà venu dans votre boutique, pour vous acheter un tas de choses, entre autres la défroque de Red Lilith. Il n'a pas lésiné quant à la dépense, j'imagine ?

— Cela non, affirma le regrattier avec franchise ; il était bien honnête avec moi.

A cette naïve exclamation, Harry Dickson eut peine à cacher un sourire.

— Naturellement, il portait des lunettes noires et la femme une forte voilette, continua Dickson, ce qui fait que leurs visages vous sont restés presque inconnus.

— Vous savez tout, sir ! s'écria Horovitch.

— Je vais pourtant continuer la description, dit le détective. Et il murmura encore quelques mots à voix basse.

— C'est cela ! C'est bien cela ! cria le boutiquier. Me promettez-vous de ne pas m'inquiéter ?

— Je vous le promets. N'empêche que j'aurai l'œil sur vous dans l'avenir.

Harry Dickson regagna Baker Street. C'était un autre homme ; il avait rajeuni de dix ans et, tout en marchant il soliloquait.

« Voilà ce que c'est de trop regarder vers le sol, Dickson, mon vieil ami ! alors qu'il fallait braquer les yeux sur les étoiles !

Il chantonnait un petit air en rentrant chez lui ; il était sur le chemin de la victoire !

7. Aux prises avec la bête

On aurait tout aussi bien fait d'intituler ce chapitre : *Où la grande ombre se dissipe*, car elle allait s'envoler bientôt, laissant briller la lumière de la vérité dans cette nuit épaisse et criminelle.

Harry Dickson avait prévenu son ami Gaston Troye :

Je m'invite ce soir chez vous, cher vieux camarade, et mettez également le couvert de Tom Wills ; il se peut que vienne un autre convive, mais nul besoin n'est de lui offrir sa part aux agapes, que nous préparera la bonne Madame Irène.

P.S. Invitez également Mr. Lafutte.

Tom Wills avait erré une grande partie de la journée autour de la « Petite France » et il était revenu avec des informations qui avaient comblé son maître d'aise et provoqué cette invitation.

Harry Dickson et son élève arrivèrent chez les Troye à la nuit tombante. Le détective portait une petite valise qu'il eut soin de mettre à ses côtés.

La table resplendissait de cristaux et d'argenterie, mais il n'y avait que quatre couverts de mis.

— Mr. Lafutte s'est fait excuser, expliqua Madame Irène. Il est très abattu et ne fait que jouer des airs tristes depuis ce matin. Entre nous, il m'a avoué avoir aimé en cachette Eveline Taupin ; il se proposait même de la demander en mariage.

— Pauvre diable, répliqua le détective.

On allait se mettre à table, quand Harry Dickson fit signe à Madame Irène.

— Je suppose que votre souper est complètement prêt, chère madame ?

— La belle question, fit l'hôtesse étonnée. Certainement, à part un homard à l'américaine qui demande à être mangé très chaud.

— Attendez ! Faites-moi le plaisir de faire ce plat sur la cuisinière au charbon et de ne pas employer les fourneaux à gaz.

Madame Irène ouvrit de grands yeux, mais son mari intervint :

— Les voies de Harry Dickson ont ceci de particulier qu'elles sont impénétrables. Il faut obéir sans demander la raison, femme !

— Et très bien fermer le compteur à gaz, recommanda le détective.

On se mit à table et les premiers services reçurent les plus grands honneurs.

Harry Dickson semblait être à la fête et n'épargna pas le bon vin de son hôte.

Il se mettait en devoir d'attaquer une ample poularde, quand une plaintive mélodie s'éleva au loin.

— La chanson de Schubert, murmura le détective ; permettez que nous écoutions ceci en silence.

La mélodie prit fin et fut aussitôt suivie par les larges et sombres accents du requiem de Mr. Taupin.

Soudain, Harry Dickson leva la main.

— Silence absolu, quoi qu'il arrive, ne bougez pas. Moi seul, je suis en droit d'agir et de parler s'il le faut. Il se peut que tout à l'heure je dise quelque chose, mais personne ne me répondra, entendez-vous ? Personne ! Et maintenant le silence et l'immobilité !

On n'entendit que la lointaine plainte du Stradivarius.

Soudain, tous les regards se tournèrent vers Harry Dickson.

On marchait au-dessus de leur tête !

Harry Dickson, d'un simple geste du menton intima de nouveau le silence à tout le monde.

On descendait l'escalier à présent, sans se soucier des marches craquantes.

— Oh ! fit tout à coup le détective d'une voix endormie, comme il fait lourd ici... Dormez-vous vous autres ?

Le bruit des pas cessa soudain, puis on les entendit remonter avec une extrême vélocité. Harry Dickson ricana.

D'un bond, il fut debout il prit sa valise et courut vers la cuisine.

Du sac de voyage, il sortit une bonbonne métallique nantie d'un gros tube en caoutchouc qu'il adapta en un tour de main au robinet du gaz, puis il se mit à actionner avec frénésie une ingénieuse petite pompe à main.

Sur un manomètre, l'aiguille-témoin se mit à frémir, puis à se mouvoir sur l'écran. Le détective pompait avec rage, la sueur aux tempes.

Enfin l'aiguille arriva au terme de sa course et le détective cessa son travail.

Du fond de la valise, il sortit quatre mignons masques à gaz qu'il adapta devant le visage des assistants.

— Et maintenant allons faire un tour au grenier, mes amis, dit-il.

— Au grenier ? demanda l'ingénieur.

— Oui, mon cher, je me suis trop attardé dans les caves, alors que le mystère se jouait au-dessus de moi, dans les hauteurs. Venez, je vais vous montrer quelque chose !

Ils gravirent les escaliers à toute vitesse et se trouvèrent devant

la porte du grenier. Elle était entrouverte.

— Quoi ? s'étonna Madame Irène, je la garde toujours fermée pourtant.

— Vous en verrez bien d'autres ce soir, répliqua Harry Dickson en poussant la porte. Tenez, que dites-vous de ceci ?

Il braqua sa lampe électrique sur la muraille mitoyenne et tous poussèrent une même exclamation de surprise.

Au ras du plancher, bâillait une longue et mince ouverture *horizontale*.

— J'ai toujours cru à l'existence de passages secrets, avoua le détective, et je les cherchais dans les sous-sols. A l'étage, je ne pensais qu'à la possibilité de portes clandestines *tournantes*, et non d'une entrée manœuvrant en guillotine dans le sens de la hauteur. C'est remarquablement habile, et fort simple... L'éternelle histoire de l'œuf de Colomb qui se répète bien souvent, dans le métier, à notre grande consternation.

Le passage, bien qu'étroit, permettait à un homme pas trop corpulent de s'y glisser en rampant, le ventre collé au plancher, seul Gaston Troye dut se contorsionner comme un ver pour y parvenir.

— Nous sommes donc dans la maison de Madame Emma, murmura l'ingénieur.

Harry Dickson dirigea le jet lumineux de sa lampe sur la muraille d'en face.

— Et voici un passage identique qui nous conduit dans la maison vide des défunts époux Taupin, dit-il.

Ils se livrèrent à une nouvelle gymnastique qui arracha des grognements de souffrance à Gaston Troye.

— Nous passons chez Madame Laurence, frissonna Madame Irène.

— Nous allons souffler un moment avant d'aller plus loin, proposa Harry Dickson.

— Mais nous allons effrayer le vieux Lafutte, observa Gaston Troye, et faisons attention à son revolver, il s'en est trop bien servi l'autre jour.

— Tant pis, répliqua le détective, il le faut.

— Ecoutez comme il joue, sans se douter de rien, dit Madame Irène.

Le requiem avait repris plus déchirant que jamais et mettait une note singulièrement douloureuse dans la sombre atmosphère.

— Venez, dit Harry Dickson, vous voyez que ce passage est ouvert lui aussi.

— Pourvu que le monstre inconnu ne lui fasse pas de mal, souffla Gaston Troye.

Ils étaient dans la maison du musicien.

Harry Dickson ouvrit la porte du grenier.

Une faible lueur venait des étages d'en bas ; toute la demeure vibrait dans le souffle du cantique.

— Avertissons-le, au moins ! supplia Madame Troye.

Harry Dickson lui imposa le silence du geste.

— Attention à vos masques à présent. Vous pourrez aisément parler mais il ne faut pas les ôter du visage. Ils sont faits de façon à laisser la possibilité d'échanger quelques paroles qui seront audibles bien que fortement assourdies.

Donnant l'exemple, il assujettit l'appareil et soudain sa voix se fit lointaine et ténue.

— En avant, j'ouvre la marche !

Le requiem fusait en larges notes sonores...

Soudain, Madame Irène poussa un gémissement d'effroi :

— Regardez donc, contre ce placard ouvert... c'est lui, Mr. Lafutte ! Il est mort ?

Pierre Lafutte était étendu sans mouvement sur le palier du premier, le visage livide, les yeux révulsés.

— Non, dit le détective, il dort.

Or, à la stupeur des autres, le violon jouait toujours dans la chambre voisine.

Harry Dickson enjamba, sans s'en occuper le corps du vieillard et ouvrit la porte de la pièce.

Un étrange spectacle s'offrit à leur vue :

Le violon jouait tout seul au milieu de la chambre !

Un remarquable système d'horlogerie faisait glisser l'archet sur les cordes tendues. Il y avait un autre appareil sur la table proche : un engin pneumatique capable de faire chanter une clarinette construite d'une façon toute spéciale, tandis que sur un disque tournant, une silhouette, découpée dans une feuille de carton, projetait par intermittence l'ombre du musicien sur les stores de la fenêtre de la rue.

— Voici l'explication de bien de choses, mes amis, dit Harry Dickson, dont les traits resplendissaient dans le triomphe final. Je viens arrêter Pierre Lafutte, auteur de cette série de forfaits. Il dort profondément encore, et quand il se réveillera, il croira faire un bien vilain rêve, mais ce sera dans une cellule forte de la prison de Newgate !

8. En marge de...

Voici quelques notes sèches et brèves que nous empruntons aux mémoires de Harry Dickson et ayant trait aux crimes de Pierre Lafutte.

Les renseignements qui me viennent de la petite ville française d'où Pierre Lafutte est originaire, m'ont appris qu'il a gagné sa fortune dans la construction d'admirables appareils de musique mécanique. Par le truchement des rouages et des ressorts, il parvenait à faire rendre le jeu des plus grands virtuoses. Et d'un.

Habitant de la « Petite France », il apprend quels en furent les sinistres habitants. Le fait qu'on les appelle les « Horlogers de la Mort » attire surtout son attention professionnelle.

A la lecture de leurs aventures criminelles, il est pris pour eux d'une admiration morbide. Il en fait ses héros ! Il veut les faire revivre. Il y a plus ; il devient la proie d'un amour posthume pour la Red Lilith.

La grande ombre qui plane s'est abattue sur lui et ne le lâchera plus !

Il découvre les passages secrets. Il croit y voir un signe de ces héros défunts ! Il va marcher sur leurs sinistres brisées.

Il fait la connaissance du receleur des bandits de jadis et achète entre autres souvenirs, une ingénieuse machine à gaz soporifique.

L'engin est encore copieusement chargé et la matière employée n'a rien perdu de sa virulence.

Il l'essaye d'abord sur les Troye qu'il redoute.

Il a le temps pour lui. Et sans doute que ses installations ont dû lui demander des années. Il fait communiquer les tubes de gaz, avec sa maison, en travaillant patiemment à l'intérieur des murs, pendant les absences de ses voisins. Il ne songe pas encore à tuer, mais se complaît à faire régner un angoissant mystère. Il détraque à plaisir l'auto de Gaston Troye.

Puis il s'amuse à installer dans l'épaisseur des plafonds des figurines grimaçantes, qui, lorsqu'elles fonctionnent, répandent un peu d'huile de leurs rouages abondamment graissés.

La mort de Bob Taupin.

Il va essayer ses fantoches sur Bob Taupin, mais il va le faire à distance. Un remarquable appareil d'horlogerie, que j'ai découvert depuis, fera fonctionner les appareils pendant son absence. Il est en effet au théâtre avec ces dames. Personne ne pourra jamais le

suspecter.

Mais il n'ignore pas que Mr. Taupin dort comme une souche. Il faut qu'il s'éveille. Une ficelle chatouillera le dormeur ; au moment de son réveil, il verra une figure grimaçante brandissant un poignard.

Bob s'éveille en effet, mais il croit qu'il est tarabusté par un moustique, il le chasse, et dans son geste tire la ficelle.

Celle-ci brusquement actionnée, fait détacher le poignard du monstre mécanique apparu au plafond : la lame n'a pas de poignée parce qu'elle est simplement plantée dans la patte de bois de la figurine.

Elle tombe et par un terrible hasard frappe le dormeur en plein cœur.

Dans sa courte agonie, il ouvre encore une fois les yeux et voit le monstre grimaçant.

La mort de l'agent Whitney.

Pierre Lafutte est rentré chez lui, il examine le mouvement mécanique qu'il actionne à distance à l'aide d'une forte batterie électrique. Tout à coup, il s'aperçoit d'un manquement : à ce moment, la figurine doit émerger du plafond et il ne peut l'actionner à son désir.

Il court au grenier, file par les passages et arrive devant la chambre mortuaire au moment où l'agent Whitney découvre l'horrible tête.

Pierre Lafutte n'hésite plus ; il se jette sur l'agent, le tue et d'un coup de poing fait rentrer la tête.

Il retourne vers le grenier. Au moment où moi j'entrais dans la chambre, il ne devait pas encore l'avoir atteint. Il s'en est fallu d'une seconde peut-être pour que ses crimes en finissent là.

Les autres crimes.

Mais il a versé du sang. Il continuera maintenant dans cette voie, rien ne l'arrêtera plus. Il coupe la langue d'Emma qu'il détestait pour ses bavardages. S'il ne la tue pas, c'est qu'il était affublé à ce moment de la défroque de Lilith-la-Rouge.

Il avait établi dans les murs un excellent système de microphones, ce qui prouve qu'il était au courant de la présence de Tom Wills qui faillit devenir la victime des malversations de l'ancienne bande criminelle.

Excellent tireur au revolver, il tue Ben Waters devant sa table de travail, et téléphone... à Scotland Yard.

Son alibi est tout préparé : il joue du violon pendant ce temps-là et une silhouette mécanique reproduit son ombre mouvante sur les stores de sa fenêtre.

Cet alibi devait d'ailleurs lui servir à plusieurs reprises.

Le cas de Madame Eveline est plus complexe.

Il l'aimait...

Il l'a épousée ou a fait semblant de le faire. En tout cas, Eveline a été la dupe de ce pseudo-mariage.

Mais fut-elle sa complice ?

Je le crains fort.

Bien qu'elle ait eu le cœur bourrelé d'angoisses et de remords.

Pour ce faire, il a réussi à lui faire imprimer ses empreintes digitales sur le couteau de Madame Laurence. De cette façon, il la tenait à sa merci.

Il y a plus. Si Pierre Lafutte venait à être arrêté, jugé et exécuté, Madame Eveline perdait la fortune, de son mari morganatique. Et Eveline aimait éperdument l'argent.

Ainsi l'on peut expliquer la mort de Mickey-Mouse.

Lafutte demande à sa femme d'aller chercher le petit à l'école et de le reconduire chez sa mère où elle le trouvera avec les cadeaux qu'il a apportés. Eveline n'y voit pas de mal.

Elle arrive à la maison de Ridgeway Road où son époux l'attend.

Celui-ci s'empare de l'enfant et lui ouvre la gorge ; la mort est immédiate : le pauvre Mickey-Mouse n'a pas eu le temps de pousser un cri !

Il faut que les habitants de la « Petite France » sachent que la mort les poursuivra hors du quartier tragique.

Affolée, Eveline s'enfuit, elle rentre chez elle, passe par les passages secrets pour pénétrer dans la maison de son mari.

Là, les remords l'assaillent ; elle est prise d'un désespoir fou et se suicide. J'ai fait en effet examiner le corps : il contenait le même poison qui a tué la même nuit la pauvre Madame Laurence.

Lafutte rentre chez lui ; après avoir versé du poison à Mrs. Smiles ; il se trouve devant le cadavre de sa femme et organise la comédie que nous savons.

Quant à la dernière nuit chez les Troye, remarquons ceci :

Tom Wills avait erré toute la journée dans le voisinage de la « Petite France », et il avait parfaitement entendu la mise au point du violon fantôme.

Lafutte s'apprêtait donc à agir et ce ne pouvait être que contre les derniers survivants de la colonie : les Troye.

Il envoie son gaz soporifique dans les tuyaux à gaz, car il sait que Madame Irène cuisine sur le fourneau à gaz. Or ce gaz soporifique n'est pas combustible et continue à s'échapper dans l'atmosphère malgré la flamme allumée, surtout s'il est soumis à une très forte pression.

Quand il nous croit endormis, il vient à nous.

Je dis quelques paroles d'une voix endormie, et il croit à une défection de ses appareils gazogènes. En toute hâte, il y court.

Mais déjà, j'insuffle dans ses propres tubes un autre gaz soporifique, tout aussi efficace. Comme il se penche sur son engin, il en reçoit les premières bouffées en plein visage et s'écroule anéanti.

Dernière note.

Pierre Lafutte est avant tout une victime de l'atmosphère du crime, de la « grande ombre ». Un fou terrible, mais un fou.

Je ne me suis pas opposé à ce qu'il échappe à l'échafaud et qu'il soit voué au cabanon de Bedlam, le grand asile d'aliénés de Londres.

LES EAUX INFERNALES

1. L'homme au complet marron

L'ingénieur Pearson jeta un regard mécontent sur l'homme qui éternisait son récit. C'était un batelier semainier, faisant le trajet entre Wapping-station et les petits ports du Surrey-canal. Il avait une bonne grosse tête de buffle, une lourde moustache jaune et une chevelure couleur de blé mûr, toute en épis ; de forts bras musculeux jaillissaient de sa chemise de pilou bleu ; son pantalon à rayures tombait en accordéon sur d'énormes brodequins à ferrures ; il tournait entre ses doigts gourds un bonnet de matelot, d'un air embarrassé et niais.

— Voyons, Bully, un homme de ta force ne se laisse pas rosser comme un gamin.

— J'aurais voulu vous y voir, m'sieu Pearson, répondit le marinier. Il s'est jeté sur moi comme un tigre, et il m'a battu ! Je crois que c'était le diable en personne.

— Allons, fit l'ingénieur d'un ton las, recommence ton histoire, et n'ouvre pas trop de parenthèses, je t'en prie.

— Des paren... quoi ? Moi, je n'ouvre rien du tout, m'sieu l'ingénieur !

— C'est bon, je veux dire que tu dois parler peu et bien. Je t'écoute, Bully.

Bully avala sa salive et ôta subrepticement de sa bouche une plantureuse chique de Navy-Cut, qu'il tenait blottie dans un creux de sa joue.

— C'est la neuvième péniche qu'on met à mal dans ce canal du diable, et tout le monde prétend que les eaux en sont mauvaises, hantées par un méchant esprit qui veut du mal aux pauvres gens qui veulent y gagner honnêtement leur vie. Moi, je dis, m'sieu Pearson...

L'ingénieur fit un geste désespéré.

— Au fait, Bully, au fait... Mon temps ne compte donc pour rien ?

Il indiqua une pancarte clouée au mur de son bureau : *Time is money.*

— Je croyais que tu savais lire !

— Je voudrais bien que le temps fût de l'argent pour moi comme pour vous, aboya le batelier. Moi vous savez, m'sieu Pearson...

— Bully, ma patience est infinie, mais je crois que je vais vous envoyer dans la rue, à coups de botte, si vous continuez de la sorte.

— On y va, m'sieu l'ingénieur. Voilà : je conduis la péniche à

moteur *La Belle Anna*. C'est un bon bateau, bien qu'il nesoit pas flambant neuf. Je venais d'écluser à l'écluse n° 4 et je me mettais à quai pour manger un morceau à l'auberge car, ma femme n'étant pas à bord, je ne fais ma cuisine que lorsqu'il le faut absolument.

» A l'auberge des *Trois Brochets*, le fricot n'était pas prêt. Il s'en fallait encore d'une heure. Il n'y avait pas encore de compagnie, car le soir n'était pas très avancé. Bream, mon garçon de bord, me fit remarquer qu'il était vraiment trop tard pour se remettre en route. Une fois le coucher du soleil, le règlement nous défend de continuer à naviguer sur le canal. Il nous aurait fallu amarrer en pleine traversée de la lande, dans un endroit où il n'y a pas moyen de boire un verre d'ale, et où les moustiques vous harcèlent jusqu'à la dernière goutte de sang.

« — Tu peux rester à l'auberge, Bream, dis-je. Je vais de ce pas retourner à bord et mettre un peu d'ordre dans mes papiers. On m'a fait payer trop de droits d'éclusage, pour le nombre de tonnes de charge utile de mon bateau, et je vais écrire une lettre de réclamation au Service des canaux. A tout à l'heure, Bream ! »

» *La Belle Anna* était à quai à trois cents yards en amont de l'écluse n° 4 ; bien que l'heure ne fût pas encore très avancée, il faisait déjà sombre, car le temps était mauvais et tournait à la pluie.

» Il n'y avait personne sur la berge et, comme j'arrivais, je vis que Rocker, l'éclusier, mettait le fanal de fermeture sur la passerelle des portes d'eau, pour annoncer que l'éclusage prenait fin pour la journée.

» Du bief d'aval, le remorqueur de la *Surrey-Toger C°* arrivait à toute vitesse, meuglant comme une vache, pour demander encore le passage, mais Rocker avait mis le signal rouge et il n'y avait plus rien à faire pour lui.

— Quel remorqueur ? demanda Pearson.

— Le *Passe-Rose*, sir. Capitaine Evans. Un mauvais coureur.

— Bon, cela n'a pas d'importance. Continue...

— J'arrivai donc tout près de mon bateau, quand j'entendis des coups sourds dans la cale. Mon sang ne fait qu'un tour ! C'était le démon des eaux qui s'en prenait à *La Belle Anna* comme il l'a fait à d'autres depuis des mois. Déjà, je voyais en imagination mon cher bateau prendre de la bande et s'enfoncer dans l'eau, comme l'ont fait avant lui le *Ver Luisant*, le *Shamrock*, le *Lovely Meg* et d'autres encore, dont vous connaissez les noms aussi bien que moi, m'sieu l'ingénieur.

» — Je vais le tenir, le bandit, me suis-je dit, et je pensais aussi à la prime de cent livres promise par la direction des canaux. »

» Sans faire de bruit, je cours à ma cabine, j'y prends mon revolver et une sorte de lanterne, et en vitesse je dégringole l'escalier de la cale.

» Immédiatement je le vis.

» Le bandit brandissait une courte hache, et un joli trou était déjà ouvert dans le flanc de bâbord.

» — Rendez-vous ! criai-je en braquant mon revolver sur lui. »

» Ah, ouiche ! Ce n'était pas un homme ; c'était la foudre en personne. D'un coup de revers du manche de sa cognée, il fit sauter mon arme de mes mains, et il se jeta à ma gorge.

» C'est vrai, je suis solide, mais lui...

» En un rien de temps, je touchai le plancher des épaules, et il me flanqua une volée, mais une volée ! Je commençais à perdre mes esprits quand il me lâcha.

D'un coup de pied, il renversa la lanterne, s'élança dans l'escalier et disparut dans l'ombre.

— Mais vous avez eu l'occasion de le voir, Bully.

— Comme je vous vois, m'sieu l'ingénieur. C'est pas un homme d'ici, ni du canal, ni de nulle part, je crois, tant son visage est étrange.

» Il avait des cheveux comme un lion, tout droits sur sa longue tête.

» Heureusement, ma lampe était restée debout pendant la lutte et je pus très bien détailler le bandit.

» Il avait de gros yeux rouges, comme ceux des lapins...

— Un albinos... murmura Pearson.

— Un albatros ? C'est-y pas un oiseau ? Non, ce n'était pas un oiseau...

— Peu importe. Mettons que je n'aie rien dit. Continue, Bully.

— Il était petit et maigre, mais quelle force il avait, le bougre ! Je me sentais faible comme un enfant sous sa poigne.

— Son costume ?

— Un bon complet de drap marron. Un monsieur de la ville, pas un batelier, pour cela non. Notre costume de dimanche, à nous, est en laine bleue.

— Je crois que c'est à peu près tout ce que tu as raconter, Bully ? demanda l'ingénieur naval.

Le marinier fit un signe d'assentiment.

— Dire que je passe aussi bêtement à côté de cent livres de récompense ! se lamenta-t-il. Je ne me le pardonnerai jamais.

— Au revoir, Bully. Ton bateau peut-il continuer sa route sur Marckham ?

— Hélas non, m'sieu, les dégâts doivent être réparés sans retard. J'y ai déjà paré par des moyens de fortune, mais ce n'est pas suffisant : je n'oserais pas franchir le « Clen ». Il faut que je repasse l'écluse et que je remonte jusqu'au wharf. C'est bien du retard et bien de la perte, et puis je crois que mes patrons de Londres vont faire prendre désormais un autre chemin à leurs péniches ; c'est la quatrième qu'ils

laissent dans les eaux infernales. Nous prendrons par Twickenham, bien que ce soit une route bien compliquée.

Le marinier prit congé en saluant bien bas.

L'ingénieur Pearson se tourna alors vers un personnage qui avait assisté à cet entretien sans y prendre part en aucune façon.

— Qu'en dites-vous, monsieur Dickson ?

— C'est étrange, mais les histoires semblables commencent toujours par présenter leurs faces les plus singulières, répondit le détective. C'est précisément la compagnie de batelage à laquelle appartient le bateau de Bully, la Surrey-Trick C°, qui m'a demandé de me charger de l'enquête. Les compagnies d'assurances commencent à lui faire des difficultés et refusent le renouvellement des polices.

— Ce n'est pas la Surrey-Trick qui est la plus à plaindre dans tout ceci, riposta l'ingénieur. Hindley Brothers y ont laissé trois de leurs bateaux, qui étaient autrement coûteux que ceux de la Surrey, et c'est le service du canal même qui est atteint. Nous avons déjà eu trois avaries inexplicables à l'écluse n° 4, et deux à l'écluse n° 3 ; le trafic commence à s'en ressentir, et depuis deux mois nous avons dû payer plus de trois mille livres de dédommagement et de frais de chômage aux compagnies et aux marinières lésés par des retards sans nombre. Je dis, moi, que l'on en veut surtout au canal !

— On serait tenté de le croire, répondit le détective. Car ni la Surrey ni les Hindley ne voient leurs unités flottantes en péril quand elles prennent par Twickenham, ou qu'elles sont dirigées sur d'autres ports intérieurs.

— Savez-vous que l'on nous donne déjà un bien vilain nom dans le métier ? continua Pearson. On nous appelle « les eaux infernales » !

— Les marinières sont, après les marins, les gens les plus superstitieux de la terre, remarqua le détective en riant.

— Vous n'êtes chargé que des intérêts de la Surrey Trick C°, monsieur Dickson. Cela vous empêche-t-il de vous occuper d'un fait équivalent, mais qui n'intéresse pas votre cliente ?

— Si le fait est de nature criminelle, pourquoi pas ?

— Il l'est, ou plutôt, je crains qu'il ne tarde à l'être. Nous sommes sans nouvelles d'une péniche à moteur, le *Sloughi* qui devrait être arrivée à Marckham depuis trois jours. Un bateau ne se perd pas comme une sacoche, que diable, surtout dans les eaux intérieures !

— A-t-on fait des recherches ?

— La police fluviale s'en occupe, mais ce sont des gens fort peu à la hauteur, par ici, et qui mettent un faux point d'honneur à ne pas faire intervenir leurs confrères de Londres. Une de leurs vedettes a fait par quatre fois le trajet de l'écluse n° 4 au port intérieur de Marckham. Pas plus de *Sloughi* que sur la main !

— Et si le bateau avait coulé ?

— Nulle part, le plafond d'eau n'est assez considérable pour dissimuler complètement une pareille épave. Le mât émergerait toujours. Mais supposons qu'il ait été enlevé... La vedette a donc pris un râteau en remorque : c'est un appareil composé de lourds madriers raclant le fond du canal, et s'accrochant à toute épave de quelque importance. Rien de rien, monsieur Dickson, n'a été découvert.

Le détective se leva et se planta devant une grande carte murale, représentant le canal, avec ses coupes, ses métrages, ses sondages, sur toute la longueur de son trajet.

L'ingénieur vint se mettre à ses côtés et entreprit de lui donner quelques explications.

— Ne nous occupons pas du tronçon d'aval jusqu'à l'écluse n° 3. C'est à partir de là que les « coups » ont été frappés. A partir de cet endroit, le canal ne traverse plus de village. Autour de l'écluse n° 3, une petite bourgade s'est formée : un bureau de shipbroker, un magasin pour bateliers et deux auberges, ainsi que deux ou trois hangars appartenant à la Surrey Toger C°, et de peu d'usage.

» L'écluse n° 4, qui est celle que vous voyez de mes fenêtres, est à peu près déserte ; elle voisine seulement avec mes bureaux, le poste d'éclusage, qui comporte l'habitation de Rocker, l'éclusier, et une auberge située fortement en retrait, au bord de la route qui mène vers le village le plus voisin : Barnhill. L'auberge est celle des Trois Brochets, dont Bully vous parlait à l'instant.

» L'écluse n° 4 est la dernière qui nous occupe pour l'heure ; le bief qui suit est très long, parce que passant par un marécage. L'écluse n° 5 se trouve à Marckham même, à cent yards de son port. Là, le canal stoppe. Marckham s'adosse à une rangée de collines basses et ne possède pas d'autre ligne d'eau.

» Suivons le long trajet de ce bief.

» A quinze kilomètres de notre écluse commence le « Clen ». C'est un énorme marécage aux eaux tellement abondantes que les hydrographes le dénomment bien plus souvent l'« étang du Clen » que le « marécage du Clen ». Mais il est fort peu profond. Le trajet du canal s'y fait quelque peu méandreux. Il y est balisé par des ducs d'Albe qui délimitent étroitement la ligne de navigation, comme cela se fait quelquefois dans les polders de Hollande.

— Un bateau pourrait-il s'égarer en passant entre les balises ? demanda Harry Dickson, le doigt sur la carte.

— Absolument pas. Il ne ferait pas un demi-mille, que dis-je, un quart de mille, sans s'ensabler immédiatement ; j'avais prévu cet argument pour le cas du *Sloughi*, la péniche disparue, mais il faut l'abandonner.

» Le trajet du « Clen » est long : exactement soixante kilomètres jusqu'aux derniers ouvrages de Marckham. Les péniches à moteur

mettent ordinairement trente heures à le parcourir, car les règlements leur prescrivent une marche lente, pour éviter l'usure prématurée de quelques digues, presque naturelles, qui préservent le passage de navigation de l'envasement, dont le marais le menace constamment.

— Le trafic est-il considérable ?

— Il ne l'a jamais été, car Marckham ne possède que des briqueteries, considérables il faut le dire. Presque toutes les péniches y arrivent sur lest et partent chargées de briques et de tuiles.

» Si j'ai dit tout à l'heure que Marckham ne possède pas d'autre ligne d'eau, ce n'est pas tout à fait exact.

Remarquez cette ligne bleue qui contourne le « Clen » au nord : c'est un vieux canal qui débouche, en amont de Twickenham, dans la Tamise. Son trafic était quasi nul, mais à présent il a repris, bien que le passage soit incommode et bien plus long que par notre canal. Le prix du fret en est déjà considérablement augmenté.

— Voyez-vous des gens qui pourraient avoir un avantage matériel à ce que cet autre chemin soit adopté par le batelage ? demanda le détective.

L'ingénieur secoua énergiquement la tête.

— Pas du tout ! Voyez-vous, monsieur Dickson, c'est la première idée qui s'est imposée à moi et je me suis mis à la creuser sans relâche.

» La concurrence est pour ainsi dire nulle sur nos eaux. La Surrey Trick C° et Hindley Brothers ont chacune leurs clients attirés, et puis ce sont des maisons sérieuses. Il en est de même des marinières particuliers, qui y gagnent tous gentiment leur vie. Non, tout le monde en souffre : les bateliers, les compagnies, les briquetiers, les autres commerçants, et surtout le service de notre canal. Mais le service de l'autre aussi en souffre, et bien plus encore, car l'augmentation du trafic l'oblige à procéder à des aménagements coûteux, que les droits de navigation ne parviendront jamais à couvrir convenablement.

» Je le répète, les mystérieuses déprédations ne peuvent profiter à personne.

— Ce qui n'est pas de nature à rendre les recherches plus aisées, objecta Harry Dickson, songeur. Permettez-moi de vous poser quelques questions encore. Les dégâts provoqués aux bateaux d'intérieur sont en général exécutés d'une façon très grossière : des coups de hache dans les cloisons, aucun raffinement n'y est apporté. Pour cela il faut du temps, de l'adresse et une force musculaire peu commune.

— Pour la force, nous avons déjà une réponse, répliqua l'ingénieur ; nous avons vu Bully terrassé en un tour de main par le mystérieux vandale, et Bully n'est pas une mazette, je vous prie de le croire ! Pour l'absence des bateliers, c'est à peu près la même chose. En général, leur équipage ne comporte que deux ou trois hommes,

patron compris. Ils n'ont pas leur famille à bord, car les péniches sont d'un tonnage trop peu important, et toute la place y est destinée à la cargaison. Une fois à quai, les mariniers vont boire à l'auberge. Au début, ils ont bien fait monter la garde, mais la tentation de la taverne était trop forte, ils y ont renoncé bien vite, malgré les remontrances des compagnies et même les sévères sanctions.

» Il y a eu une exception, une seule, dans le cas de la *Passe-Rose*. L'équipage, composé d'un patron, d'un aide et d'un mousse était à bord ; mais tous les trois étaient soûls comme des bourriques. Ils ont failli couler avec leur sabot !

— Tous les bateaux sont donc en bois ?

— Presque tous. On n'affecte pas des unités bien modernes au transport de la brique, qui paie mal. Ce sont de vieux et honnêtes sabots, sur lesquels un moteur à essence a été installé. Jadis, on marchait à la remorque, mais la Toger C° y trouvait trop petit profit et se désintéressait du trafic. Il n'y a plus que deux unités de touage qui y sont encore affectées, parce qu'ils ont passé contrat avec une briqueterie. Mais une fois ce contrat expiré, la Toger va tirer sa révérence à nos eaux.

— Et la péniche *Sloughi* ?

— Ah, vous mettez le doigt sur une exception. Le *Sloughi* était une belle péniche en fer.

— Et pour cela on l'a détruite d'une autre façon.

— Possible... vous pourriez bien être dans le vrai, je n'y avais pas pensé, monsieur Dickson.

Le téléphone tinta sur le bureau. Pearson écouta.

— Une communication de service de l'écluse ; j'y vais. Je vous laisse seul pendant quelques minutes, dit l'ingénieur.

Harry Dickson quitta sa chaise pour s'installer dans le fauteuil plus confortable que Mr. Pearson venait de quitter.

Le soir était tombé, une ampoule était allumée au plafond, une lampe de bureau coiffée d'un abat-jour vert diffusait sa clarté sur la table jonchée d'épures et de papiers administratifs.

Le bureau était net, sobre et banal.

Les murs passés au ripolin luisaient, ternis de place en place par des affiches et des extraits de règlements et du code de navigation.

Un pavillon de l'Union Jack, tendu contre la muraille à l'aide de punaises de cuivre, mettait une unique note de couleur claire dans cet ensemble monotone.

L'atmosphère sentait la cigarette de tabac blond et la peinture fraîche, avec, de temps à autre, une bouffée de coaltar qui venait du dehors.

D'une pièce voisine arrivait le cliquetis ininterrompu d'une machine à écrire, manœuvrée par des doigts agiles.

Il y avait, dans un renfoncement de la pièce, une porte vitrée dont les glaces étaient masquées par des rideaux tendus de mousseline bise.

La machine cliquetait derrière cette porte, il devait y avoir là un bureau de secrétaire.

Harry Dickson se hasarda à risquer un regard à travers une fente de la toile et put parcourir des yeux un bureau de plus vastes dimensions que celui où il se trouvait, mais où ne travaillait qu'une dactylo solitaire. Sous la lampe opaline, le détective vit un profil fin et quelque peu aristocratique, sous une chevelure auburn plaquée selon la mode sur la tête et contre les tempes. Elle travaillait sans arrêt, faisant glisser le chariot de l'Underwood d'un déclic rapide, mitraillant son papier à coups de touches précipitées.

Parfois elle faisait une brève halte, pour prendre une fine cigarette emmanchée dans un long fume-cigarette en os, et aspirer une bouffée de fumée.

— Moderne, sourit Dickson, et comme cela fait bien dans le cadre si terne de ces bureaux administratifs constellés de cartons verts.

Des pas rapides sonnèrent au-dehors, c'est l'ingénieur Pearson qui revenait.

— Je vous ai fait attendre, monsieur Dickson, il faut m'excuser, les explications de Rocker sont toujours aussi longues que confuses.

— Vous êtes tout excusé, monsieur Pearson, j'ai passé une bien agréable minute à espionner votre dactylo derrière ce rideau.

L'ingénieur se donna une tape sur le front.

— Comme je suis heureux que vous me parliez d'elle. J'allais m'attirer ses foudres par ma damnée distraction. Miss Maud Brenner, ma secrétaire, désire vous parler. Dès qu'elle a connu votre arrivée, elle m'a prié de vous demander quelques minutes d'entretien pour elle.

— Vous m'en voyez ravi. Je suis, il est vrai, un vieux célibataire, mais je me complais à regarder un joli et frais minois, et Miss Maud est bien jolie !

— Elle est mieux, m'ôssieu le détective, riposta l'ingénieur en grossissant la voix d'un air comique, elle est belle. Et puis, c'est une jeune fille remarquablement instruite : elle possède ses grades de docteur en sciences physiques et mathématiques et d'ingénieur des services hydrographiques. Elle n'est encore que secrétaire au service des canaux intérieurs, mais un bel avenir s'ouvre pour elle, à moins qu'elle ne sombre dans l'océan du mariage...

— Vous en avez des comparaisons, mon cher ! s'esclaffa le détective, n'empêche que je vous félicite d'être le chef d'une pareille étoile.

— Hm, fit l'ingénieur en faisant la moue, j'ose à peine me

conduire comme tel vis-à-vis d'elle. Elle est d'une excellente famille, mais qui connut des revers de fortune. Attention, la voilà qui finit son travail... elle besogne toujours très tard, car elle a horreur de voir l'ouvrage s'accumuler. Je l'entends qui se lave les mains à la fontaine ; dans une minute elle sera ici. Préparez-vous à sourire, cher monsieur, mais je vous laisse. Cette jeune personne n'a pas exigé ma présence à votre entretien. Vous couchez au village sans doute ? Oui ? *Au Canard Sauvage* ? Une très bonne auberge où vous serez fort honnêtement traité. Bonne nuit et à demain sans doute !

Les pas de Pearson sonnaient sur le quai quand la porte du bureau voisin s'ouvrit, livrant passage à la secrétaire.

Harry Dickson ne l'avait vue que de profil, mais à présent qu'il la voyait devant lui, dans son manteau de petit-gris, sous sa fine toque de grèbe, il dut s'avouer qu'elle était bien ravissante, la savante Miss Maud Brenner.

— Monsieur Dickson, n'est-ce pas ? Ma question est oiseuse, j'ai vu mille fois votre photo dans les magazines.

— Vous avez désiré me voir et me parler ?

— *In medias res*, répondit-elle en lançant la citation latine avec un petit mouvement de tête. Vous avez entendu le récit du batelier Bully, je le connais comme vous. En avez-vous tiré quelques déductions, comme cela paraît être dans vos habitudes d'enquêteur ?

Harry Dickson hésita un moment, pris réellement au dépourvu par la netteté de la question, mais Miss Brenner ne sembla pas vouloir attendre sa réponse.

— Je n'ai pas de question à vous poser, c'est naturel, mais il va de soi que vous avez dû vous former l'opinion suivante.

» Il n'y a autour de l'écluse n° 4 que nos bureaux et le poste d'éclusage. Je ne fais pas mention de l'auberge, située en retrait, comme vous le savez. Suivons les phases de ce qui se passe à bord de la *Belle Anna*.

» L'homme au complet marron terrasse Bully, mais ce dernier n'est pas évanoui et quand l'agresseur inconnu s'élance vers le pont, il se redresse déjà, péniblement sans doute, mais il est sur pied quand même.

» Il hurle comme un dément et ameuté ce qu'il y a à amener dans les environs. Le soir est tombé, mais le fanal rouge est accroché sur la passerelle, et en même temps Bocker allume les hautes lampes à arc qui éclairent l'écluse et les quais jusqu'à l'aube.

» En aval de l'écluse se trouve amarré le *Passe-Rose*, qui y passera la nuit. Son équipage se trouve sur le pont, occupé à injurier Rocker debout sur la passerelle et interdisant le passage.

» L'homme au complet marron ne peut donc s'enfuir du côté de l'aval sans être aperçu. Il ne peut le faire du côté de l'amont sans être

vu de l'éclusier qui se trouve juché au haut de son écluse comme un amiral sur le pont de commandement. Bully, qui arrive quelques instants après le fuyard sur le pont de sa péniche, regarde instinctivement vers l'amont qui lui semble être le seul côté de fuite possible, il l'a du reste déclaré au cours de son premier récit.

» Il ne reste donc que la traverse.

» Ici l'homme a pu passer inaperçu, puisqu'il peut masquer pendant quelques instants sa course derrière les murs latéraux de nos bureaux, mais alors il doit arriver en pleine lumière et s'offrir aux regards des clients de l'auberge des *Trois Brochets*, qui se trouvent à bavarder sur le seuil de la porte. On ne le voit pas.

» Première hypothèse : Bully a menti et s'est offert une comédie.

» Elle est à écarter, car ce serait mal connaître ce marinier, une bonne brute sans ombre de malice. Ensuite, il lui aurait été matériellement impossible de pratiquer une voie d'eau dans son propre bateau, pendant le peu d'instant que dura la lutte, et en même temps son absence de l'auberge. Un homme non averti pourrait penser que la trouée dans la cloison aurait pu être faite, avant le départ de Bully et son arrivée à la taverne. Mais... dans ce cas la péniche aurait sombré, car au moment où l'on accourut, elle commençait déjà à prendre de la bande et il a fallu travailler énergiquement pour obvier au sinistre.

» La seconde et dernière hypothèse ne laisse pas d'être troublante : le seul refuge possible pour l'homme au complet marron aurait dû être...

Elle fit une pause et regarda Harry Dickson comme pour l'inviter à achever sa pensée, ce qu'il fit presque malgré lui :

— Vos bureaux...

— Très exact, répondit-elle froidement. Nos bureaux, mais ils ne sont pas grands et ne possèdent qu'une unique entrée.

Harry Dickson la regarda longuement en silence.

— Mademoiselle Brenner, devant une explication aussi nette que la vôtre, j'aurais mauvaise grâce à vouloir me dérober. A quelques détails près, vos réflexions ont été miennes, je vous l'avoue.

— Il n'y a donc qu'un seul homme qui pourrait entrer en ligne de compte, pour une suspicion logique, continua-t-elle.

— En effet, murmura Harry Dickson.

— Il est d'ailleurs seul à posséder un complet marron. Je ne me soucie nullement des yeux rouges d'albinos, déclara Miss Maud, les lampes-tempête de batelage émettent une fumeuse lumière rougeâtre, qui pourrait en être la cause. Quant aux cheveux, ils se remplacent par une perruque.

— Le seul homme qu'on pourrait identifier avec l'agresseur au complet marron... hésita Harry Dickson.

Elle respira lentement et dit à voix basse :

— C'est Pearson.

Harry Dickson poussa une légère exclamation et fit claquer nerveusement ses doigts. Il y avait de l'irrésolution sur son visage.

— Mais, continua la jeune fille, Pearson n'a aucun intérêt à ne pas faire marcher les affaires du canal, c'est l'homme le plus sain d'esprit que je connaisse, et il n'a pas plus de force physique qu'un caniche.

2. Le « Clen »

— Quel est le mystère du « Clen » ?

C'était l'unique question que le détective se posait.

Sur le pas de la porte du poste d'éclusage, il attendait Tom Wills, son élève. Ce dernier viendrait à bord d'un bateau spécial que Dickson avait demandé par téléphone à la police fluviale de Londres. C'était une large embarcation plate, ayant à peine le tirant d'eau d'un gros radeau, possédant une confortable cabine de pont, et actionnée par une godille à moteur.

Elle lui permettait de naviguer dans les eaux les moins profondes, comme celles d'un marécage par exemple. C'est à bord de cette unité qu'il se proposait d'explorer le « Clen », pendant le nombre de jours qu'il faudrait.

Une grêle sonnette tinta à l'intérieur du poste et Rocker décrocha l'immense cornet acoustique d'un appareil téléphonique d'un modèle fort archaïque.

— Votre bateau passe l'écluse n° 3, sir, dit-il. Dans deux heures il sera ici à quai ; vous pourrez le voir arriver de loin.

L'aube grisait à peine. Tom Wills, armé de pleins pouvoirs, avait pu lever les interdits nocturnes des écluses et avait marché de nuit.

Le temps était gris et maussade, il bruinait. Un feu bourré de coke rutilait dans un coin du poste, répandant une chaleur lourde et sèche.

Rocker bâillait et apprêtait son petit déjeuner composé de kippers, de pain et de moutarde. Une bouillotte chantonnait sur le poêle et dans une théière de faïence noire, l'éclusier dosait des feuilles de thé vert.

— Le cœur vous en dit, sir ? demanda le brave homme en montrant du doigt les papiers gras de victuailles.

— Merci, mon ami, j'ai assez de temps devant moi pour retourner déjeuner au village, n'est-il pas vrai ?

Rocker eut un large sourire muet.

— Certes, sir, *Au Canard Sauvage*, sans doute ? Une bonne cuisine, ma foi ! Vous y trouverez le personnel de l'administration au complet. Ils viennent y prendre leur breakfast tous les matins.

— Le personnel ? Que voulez-vous dire, Rocker ?

— L'ingénieur Pearson et la poule de luxe, tiens !

— La poule de luxe ? C'est de Miss Brenner que vous voulez parler ?

— C'est une dame très instruite, mais dure au pauvre monde, elle estime qu'un homme qui barbote un seau de goudron devrait être pendu haut et court comme un assassin. Mr. Pearson est bien plus indulgent, mais elle...

» Depuis les événements ennuyeux des derniers temps, elle est comme un crin, et si elle était le maître, elle nous ferait révoquer ou déplacer, pour motif de négligence. Je risque fort de ne pas recevoir ma gratification annuelle, à laquelle je crois pourtant avoir droit pour mes bons et loyaux services.

Le petit village de Barnhill se trouvait à un bon mille du canal. On pouvait y arriver en peu de minutes par un raccourci à travers champs.

Harry Dickson suivit un sentier de terre battue serpentant entre des plantations de betteraves et quelques enclaves potagères. Au loin, les fenêtres de son auberge étaient éclairées et dans l'aube il voyait fumer activement sa courte cheminée.

Quand il passa le seuil et poussa la porte, un double cri de bienvenue le reçut. L'ingénieur Pearson et Miss Brenner étaient installés devant une table couverte d'une nappe carrelée où son couvert à lui se trouvait mis.

— Nous vous attendions, monsieur Dickson, dit joyusement l'ingénieur.

Miss Maud le salua d'une brève inclination du chef. Elle était vêtue d'un simple complet de serge bleue et ses cheveux luisaient d'eau, collés en casque plat sur sa tête aux lignes classiques.

— Nous habitons le village, Miss Brenner et moi, expliqua Pearson, mais nous prenons notre déjeuner ici, et parfois le repas de midi.

Le breakfast était copieux, les traditionnels œufs au jambon étaient rehaussés de grillades au fromage et de pâtés froids.

Pearson mangeait de l'appétit robuste d'un homme vivant beaucoup au grand air. Miss Maud picorait, la bouche dédaigneuse.

Tout en déjeunant, le détective observait l'ingénieur.

Malgré son bon estomac, il était grêle et chétif et possédait des mains de femme, de fines attaches. On lisait l'absence du muscle sous le complet de tweed.

« Pas plus de force physique qu'un caniche », se répéta-t-il mentalement.

Miss Maud laissa reposer sa fourchette et repoussa sa tasse.

— Votre bateau de Londres ne tardera pas à être à quai, monsieur Dickson, dit-elle. J'ai donné hier soir des instructions formelles à toutes les écluses. S'il s'est présenté des difficultés, je vous

prie de m'en avertir pour les sanctions nécessaires.

Pearson éclata d'un bon rire.

— Des sanctions et encore des sanctions ! Je n'entends que cela de votre bouche, chère mademoiselle Brenner. Votre place est derrière un banc de justice à Old Baily et non dans un bureau de navigation fluviale.

— Le fonctionnaire oublie trop souvent qu'il exerce un véritable sacerdoce, répliqua-t-elle sèchement. L'obéissance aux règlements et l'honnêteté en sont la base. On ne pourrait me faire un reproche de m'y conformer.

— Je plains votre mari, si..., commença l'ingénieur.

Mais la jeune femme coupa court à son hypothèse.

— Je ne me marierai jamais, je n'entends rien à l'esclavage matrimonial. Je suis une femme libre qui veut gagner son pain comme un homme.

Harry Dickson eut un sourire désabusé. Il détestait la sécheresse de cœur, et il pouvait difficilement admettre qu'elle pût s'allier dans une même personne à une si remarquable beauté, comme c'était le cas chez Miss Brenner. Elle sembla lire dans sa pensée et haussa les épaules.

— Vous êtes un homme, monsieur Dickson, et sans doute comme tous les autres, un homme avant tout, je ne vous en veux pas de ne pas me comprendre.

Une sirène actionnée à la main mugit du côté du canal.

— Votre bateau est signalé par l'éclusier, monsieur Dickson, dit Miss Brenner. Si vous voulez nous accompagner jusqu'au bureau, nous pourrons vous fournir les renseignements nécessaires sur votre future navigation.

— Je ne demande pas mieux, mademoiselle, accepta le détective.

Ils marchèrent en silence jusqu'aux basses bâtisses d'administration, où Rocker avait allumé les feux et les lumières.

Miss Brenner se plaça devant la carte hydrographique murale.

— Vers midi vous atteindrez la tête du canal dans son parcours des terres. Là vous commencerez à voir les ducs d'Albe qui vous guideront à travers le « Clén ». En dehors de cette ligne de démarcation, les fonds sont très hauts et même un bateau plat comme le vôtre pourrait y encourir le danger d'envasement. Si vous voulez vous engager dans le « Clén » proprement dit, attendez d'arriver à hauteur du duc d'Albe n° 65. Là, les eaux sont relativement profondes à tribord. Pour le passage à bâbord, il faudra attendre jusqu'au duc d'Albe n° 80, alors vous avez pendant un kilomètre environ un plafond assez raisonnable.

» Les eaux sont souvent claires et permettent de repérer

facilement les hauts-fonds où vous risqueriez de vous bloquer.

» Maintenant, en ce qui concerne le « Clen » lui-même, c'est une très vaste étendue d'eau entrecoupée d'îlots boisés complètement inhabités.

» Le « Clen » possède pourtant des habitants, il n'y en a que deux d'importance : Sir Arthur Holm possède un beau domaine sur une vaste presqu'île, que seule une mince bande de terre relie au sol ferme du côté de l'est. C'est un gentleman-farmer, très bien élevé et de commerce agréable. Il est de bonne lignée. Il vous recevra très bien, allez donc le voir.

» L'autre, c'est Mr. Bradford Hamilton, dont la propriété, également une presqu'île, se trouve plus à l'est encore, dans un endroit sauvage. Je n'ai pas à lui donner les mêmes titres qu'à Sir Holm. C'est un homme triste, hypocondre comme vous diriez, il ne s'occupe que de chasse et de pêche et est passablement grossier. Pourtant c'est un honnête homme et il ne vous fera pas mauvais accueil, surtout si vous venez au nom de la justice du pays. Mr. Hamilton a habité les colonies et y a fait fortune, il est très riche, dit-on, et un tantinet avare. Je ne l'ai jamais vu d'ailleurs.

» Les deux domaines sont donc situés dans l'est du « Clen ». Il n'y a rien à l'ouest, si ce n'est quelques cabanes de vanniers, qui ont licence de couper des joncs dans toute l'étendue du « Clen ». Ils sont très pauvres et souvent malhonnêtes, car ils braconnent à qui mieux mieux. Ils possèdent de longues barques plates, qui servent à leur approvisionnement et aussi à porter leur vannerie à Marckham et plus rarement ici. Je crois vous avoir tout dit.

Mr. Pearson l'approuva.

— Je ne pourrais ajouter un iota, monsieur Dickson, dit-il avec admiration. Miss Brenner est une fonctionnaire de premier ordre.

La jeune fille salua et quelques instants après la machine à écrire se mit à vibrer de ses touches lancées à toute volée.

L'ingénieur tendit la main au détective.

— Bonne chance, monsieur Dickson, revenez-nous bientôt.

La main était maigre et frêle, un peu moite, et Harry Dickson se répéta :

— Pas plus de force qu'un caniche...

Du côté de l'eau on entendait un bruit de rouages et la nouvelle manœuvre des valves : le bateau de Tom Wills passait dans le dernier bief du canal. Sans plus tarder, le détective se porta à la rencontre de son élève. Celui-ci poussa un cri de joie en le voyant venir vers lui.

— Ecoutez-moi marcher cet amour de godille, maître, jubila-t-il, et à bord règne un confort à rendre jaloux un White-Starliner.

Le bateau venait de se ranger contre le quai ; comme tous ses confrères de la petite police fluviale, il portait le nom d'une rivière de

Grande-Bretagne ; sur son étambot se lisait en larges lettres blanches : *Severn*.

Un homme en vareuse bleue de marinier qui s'occupait de la marche de la godille à moteur salua le détective, qui reconnut en lui un des meilleurs policiers de la Tamise.

— Ah, c'est vous, Bill Hawkes ? Je suis bien content qu'on m'ait envoyé un gaillard à la hauteur comme vous !

L'homme rougit sous son hâle et serra respectueusement la main tendue vers lui.

— C'est un bon bateau, dit-il.

Harry Dickson fit aussitôt le tour du propriétaire, piloté par son élève. L'unique superstructure de cette sorte de radeau comportait une grande hutte, divisée en trois compartiments : une spacieuse cabine bureau-dortoir pour lui et Tom Wills, un petit poste de timonerie où se trouvait la couchette de Hawkes et un réduit qui faisait office de soute aux vivres et aux accessoires d'usage. Avec orgueil, Tom Wills attira l'attention de son maître sur un râtelier pourvu d'armes de chasse, d'engins de pêche et de trois bonnes carabines Winchester tirant à balles. Il y avait un canot démontable et une petite godille de rechange.

— On pourrait se permettre une croisière de deux mois avec ce dreadnought de maréage ! se vanta Tom Wills.

» Partons-nous à l'instant ? continua le jeune homme, impatient de voir prendre à son bateau le large de l'étang.

Harry Dickson consulta sa montre, regarda le ciel.

Le temps était toujours gris, mais les horizons étaient dépouillés des vaines fumées qui, dans les derniers jours, avaient nui aux lointaines perspectives. Le détective fit un geste de satisfaction.

— Nous ne tarderons pas, mon petit !

Du bureau de navigation, on les regardait aux fenêtres ; l'ingénieur Pearson et même Miss Maud Brenner. Harry Dickson les salua de la main.

Du haut de sa passerelle, Rocker les observait attentivement : il se faisait une ample provision de bavardages pour le soir, au cabaret.

Le détective erra pendant quelques minutes encore le long des vibords, puis, se tournant vers Hawkes, lui donna l'ordre de commencer les manœuvres de démarrage.

Tom Wills laissa filer un câble, le surveillant fluvial donna un tour de manivelle à la godille à moteur.

Elle ronfla joyeusement, se mit à battre l'eau en écume, le *Severn* s'éloigna du quai, prit le milieu du canal.

Un coup sec éclata de la rive.

— Mille diables ! s'écria Hawkes en regardant la godille avec stupeur.

La petite machine s'était arrêtée net, et une fine fontaine d'essence jaillit hors de son cylindre.

— Un coup de carabine me l'a trouée ! jura le pilote en jetant des regards furieux vers la berge.

Harry Dickson vira sur les talons, il vit tour à tour Rocker fumant paisiblement à côté des portes de son écluse, l'ingénieur Pearson, le nez collé aux vitres de son bureau, Miss Brenner qui, à l'autre fenêtre, regardait au loin du côté de l'amont.

Personne de ces trois personnages ne semblait se douter de l'attentat qui venait de se commettre sous leurs yeux.

Tom Wills grinça des dents et brandit le poing vers une présence invisible.

— Cela s'annonce bien ! rugit-il.

Harry Dickson, parfaitement calme, consulta derechef son chronomètre.

— Les dégâts sont réparables, j'imagine ? demanda-t-il à Bill Hawkes.

— Deux heures, monsieur Dickson. Peut-être qu'une seule me suffira si les pièces de rechange s'adaptent bien, ce que je pense.

— Irons-nous à terre pour commencer une enquête ? demanda Tom Wills.

— C'est parfaitement inutile, my boy ; soyez persuadé que nous ne trouverons rien. Il se peut que j'aie mon idée au sujet de ce qui vient de se passer, mais je la garde pour moi jusqu'à prochain ordre.

Il se tourna de nouveau vers Bill, qui s'affairait déjà autour de la mécanique blessée.

— Une balle blindée de petit calibre, n'est-ce pas ?

— La voici, sir, elle n'est pas ordinaire : c'est une balle japonaise. Vous savez que les Japs possèdent des amours de petits fusils de guerre qui ne font pas plus de bruit qu'une catapulte d'enfant.

— Je sais, Bill. D'où est venu le coup ?

— De bâbord... donc du côté de ces bureaux, mais il se pourrait également que le coup ait été tiré de l'écluse.

— Qui regardait Rocker au moment de la détonation ?

— Moi, dit Tom Wills.

— Aucun mouvement suspect ? demanda brièvement le détective.

— Aucun ! Il fumait sa pipe.

— Et moi je saluais les gens postés derrière les fenêtres des bureaux, murmura Harry Dickson. On ne tire pas à travers les vitres.

— Allons faire un tour par-là, proposa le jeune homme.

— Jamais de la vie ! Ce serait en pure perte. Celui qui tira sur la godille, l'a fait en toute connaissance de cause. Il tira en quelque sorte un coup de semonce, il nous lança un défi, l'heure n'est pas venue de

le relever.

— Et pourquoi pas ?

— Je vous confierai *une* de mes raisons : je veux faire savoir à cet inconnu que je n'attache aucune importance à cette habile prouesse. Je vous en dirai même une seconde, Tom : une enquête nous demanderait des heures, et je désire m'en aller aussi promptement que possible.

— Monsieur Dickson, cria Bill Hawkes, ce n'est plus qu'une question de minutes. Là... on pourra démarrer déjà en ne pressant pas trop l'allure, voici que l'essence arrive de nouveau au carburateur. Tout en marchant je ferai le reste, il suffira que Mr. Wills prenne le gouvernail pendant une demi-heure tout au plus.

La godille se remit en marche, légèrement au ralenti, et le *Severn* se mit à glisser sur l'eau tranquille.

Tom Wills était allé quérir une winchester dans la hutte et jouait négligemment avec son arme.

Harry Dickson sourit à son geste, mais le laissa faire.

— Vous craignez une nouvelle édition, probablement revue et augmentée ? ricana-t-il, soit... mais je suis d'avis qu'elle ne se produira plus.

Ce qui fut, car le bateau se mit à marcher plus allègrement et l'écluse n° 4, ainsi que les bâtiments d'administration, commençait à s'enfoncer dans le lointain, s'enveloppant d'une brume légère.

Ils virent luire à leur droite la grande étendue grise du « Glen » quand le soleil, se débarrassant des dernières nuées, arriva au zénith, dorant l'étendue des feux de la méridienne.

— Mettons le moteur au ralenti, Bill, et déjeunons, s'écria le détective.

Il semblait joyeux, ses yeux étincelaient, et il fit grand honneur au simple mais copieux repas que Tom Wills avait cuisiné à la hâte sur le réchaud du bord.

*

Un bateau plat, équipé à la façon de celui qui transportait les détectives et leur fortune, ne file ordinairement pas un bien grand nombre de nœuds. Mais la godille était une des plus puissantes existant en la matière, et le *Severn* se révéla construit pour la plus minime perte de vitesse que possible. Au début de l'après-midi, il atteignit le duc d'Albe n° 65, et Harry Dickson commanda l'arrêt.

Le bateau courut sur son erre et resta bientôt immobile sur les eaux. La jumelle marine à la main, Harry Dickson explorait l'horizon.

— Nous prendrons course vers l'est, dit-il enfin, restez de faction sur le gaillard d'avant, Tom, et faites bien attention pour que l'on ne

tosse pas un haut-fond. A vos postes, mes amis, à l'un ou l'autre moment ce seront des postes de combat, nous sommes, sinon en terres, du moins en eaux ennemies !

Harry Dickson promena encore une fois sa jumelle vers les quatre points cardinaux, échangea quelques mots avec Bill Hawkes, qui lui assura que le *Severn* marchait comme un amour, puis il s'installa aux côtés de son élève à l'avant du bateau.

Tom, que l'envie de parler, de questionner, torturait, ne tarda pas à mettre son maître à contribution de confidences. L'eau était profonde et claire et ne nécessitait pas une surveillance rigoureuse, on pouvait y aller d'un bout de causette.

— Pourquoi les attaques contre les péniches se font-elles toujours à l'aller et jamais à leur retour de Marckham ? demanda-t-il.

Harry Dickson lui fit du doigt un geste de reproche.

— Si vous laissiez parler votre bon sens, vous pourriez répondre aisément à votre propre question. Mais je le ferai pour vous.

» L'adversaire semble vouloir empêcher les embarcations d'arriver à Marckham, ce qui pour moi équivaut à prétendre qu'il essaie surtout d'empêcher le passage du « Clen ». S'il s'attaquait aux péniches à Marckham, elles subiraient de ce chef un certain retard, mais tôt ou tard, elles devraient reprendre le chemin du « Clen ». Il y a plus : des unités de réparations devraient être dirigées sur ce petit port de batelage, car les wharfs de Marckham sont plutôt primitifs.

» En troisième lieu, Tom, l'ennemi, en opérant à Marckham, devrait s'en prendre à des bateaux chargés. Mais on ne trouve pas une paroi de péniche dont la cale est pleine ! Tandis qu'en travaillant du côté du canal, il se trouve devant des barques vides, ce qui rend la besogne aussi aisée que possible. Logique, Tom... et rien que de la simple logique !

— Quel est donc le mystère de ce « Clen », sur lequel nous naviguons ?

— Voilà le hic ! Il suffira de trancher ce nœud gordien pour savoir, mais je ne me sens pas encore la taille d'un Alexandre le Grand, pour l'heure !

En conversant de la sorte, ils faisaient route sur la grande étendue miroitante. L'eau commençait à devenir moins profonde, ici et là de grosses masses d'algues immergées en masquaient le fond. Il fallut ralentir et, à l'aide de longues gaffes, opérer de soigneux sondages.

Comme le jour avançait, le paysage changea quelque peu. L'étang prenait peu à peu des aspects de marécage. Des îlots de joncs parurent, puis des bancs de vase dont s'envolèrent des sarcelles criardes ; les roseaux se postaient en rangs serrés sur de larges hauts-fonds, agitant fébrilement leurs longs plumeaux noirs.

Sur une motte de sable, un héron péchait patiemment ; de ses immenses yeux d'or, il regardait passer les hommes, pointant vers eux le poignard acéré de son bec, comme pour parer à une éventuelle attaque de ces créatures incompréhensibles. Des foulques nageaient en escadrilles serrées, leur bec d'ivoire blanc braqué comme un beaupré. De minuscules plongeurs s'affairaient et s'effarouchaient à tout propos, plongeant et réapparaissant au gré de leur caprice et de leur peur.

— Que pensez-vous d'un canard sauvage pour notre souper, maître ? demanda Tom Wills en voyant s'approcher un triangle mouvant du fond de l'horizon.

Des cols-verts et des pilets, le cou démesurément tendu vers le vol, arrivaient vers eux en criant plaintivement.

— Essayez votre chance, my boy !

Tom Wills ne se le fit pas dire deux fois, il ne fit qu'un saut jusqu'au râtelier d'armes et en revint avec un excellent purdey à deux coups. La bande des migrateurs venait sur eux, perdant de l'altitude et ne se méfiant apparemment pas de cette masse sombre qui glissait dans l'ombre des roseaux et des feurres.

Deux coups de feu retentirent et Tom poussa une exclamation de triomphe.

— Un beau doublé, ma foi ! loua Harry Dickson.

Deux superbes canards mâles dégringolaient du haut du ciel dans un tourbillon de plumes, tandis que leurs confrères prenaient de la hauteur en criant de plus belle.

— Magnifiques et bien en chair, jubila Bill Hawkes, qui les avait amenés contre le bord à l'aide d'une gaffe.

— Je pense qu'on pourra les mettre dans le garde-manger, dit tout à coup Harry Dickson, qui venait de pointer sa lunette sur le lointain ; il se pourrait qu'un gentleman nous fasse l'honneur de nous inviter à sa table ce soir.

Ce disant, il montra un gros bouquet d'arbres posé sur l'eau à bâbord.

— Je crois que derrière ces frondaisons s'abrite le château de Sir Arthur Holm, si mes renseignements sont bons, et il paraît que c'est un jeune homme qui connaît les usages du monde. La barre à bâbord toute, Bill Hawkes !

Le radeau-barque nagea dans les eaux opaques et bientôt une berge de sable blond, gazonnée par-ci par-là, devint visible.

— J'entrevois une allée qui s'enfonce sous bois, observa Tom Wills.

— Je crois que l'endroit est choisi pour un mouillage parfait, riposta le détective. Nous allons mettre pied à terre, et Bill Hawkes restera de garde à bord.

— Entendu, monsieur Dickson, fit le pilote.

— A la moindre alerte, des fusées rouges, Bill, recommanda Harry Dickson, et n'épargnez pas les munitions en cas d'entreprise hostile contre notre brave *Severn*, entendez-vous ?

Bill ricana et se frotta les mains.

— Mon revolver ne me quitte pas, sir, et j'aurai soin d'y adjoindre une carabine Winchester, ne vous déplaie !

Les ombres s'allongeaient sur les eaux ; le soleil, en un énorme disque de feu, descendait à l'ouest, ensanglantant le marécage ; des bandes de pluviers geignards se hâtaient vers un gîte de nuit.

Harry Dickson et son élève prirent pied sur le sol ferme et s'avancèrent vers les sombres silhouettes des pins maritimes, des sapins et des mélèzes. La tâche de ces conifères était sans doute de purifier l'atmosphère des germes nocifs du marais.

En effet, l'air sembla plus sec et plus sain aux hommes qui s'enfonçaient d'un pas délibéré sous leur couvert.

L'allée qu'ils suivaient était entretenue avec soin et présentait quelques coudes et virages, ce qui coupait la perspective. Elle n'était pourtant pas d'une longueur considérable puisque, au bout de quelques minutes, les détectives débouchèrent sur une immense pelouse, aux parterres de chrysanthèmes encadrés de ray-grass.

Un château à la façade toute blanche, à étage unique et flanqué de deux tourelles ajourées, occupait tout le fond de l'esplanade verte.

Une lumière brillait déjà derrière une des bow-windows et un petit carlin vint en aboyant furieusement à la rencontre des deux visiteurs. Sur le perron abrité d'un auvent de verre, un homme parut aussitôt et leur fit signe d'approcher. Signe qui était d'ailleurs celui de la bienvenue. C'était un grand gentleman maigre, à la figure fine et spirituelle, bâti en échassier. Il était habillé d'un élégant costume d'intérieur et fumait une longue cigarette dorée.

— Soyez les bienvenus à la Héronnière, dit-il d'une voix chantante en les saluant aimablement. Harry Dickson et Tom Wills, il me semble ! C'est faire beaucoup d'honneur à ma modeste gentilhommière !

— Vous nous attendiez, Sir Holm ? demanda le détective, légèrement interloqué.

— J'attendais des détectives un jour ou l'autre, mais je ne me doutais pas qu'on eût mis de pareilles valeurs en branle pour cette ridicule histoire de péniches endommagées. Mais tant mieux, on ne reçoit pas tous les jours un Harry Dickson ! Je vous ai reconnus tous les deux pendant que vous chassiez le canard. Vous êtes bon tireur, monsieur Wills, et pour peu que vous vous attardiez en ces lieux sauvages, vous aurez l'occasion de placer de beaux coups de feu.

— Nous avons donc été signalés, dit Harry Dickson en riant.

— Un bateau à moteur en cet endroit du « Clen » est de nature à attirer l'attention générale, en l'occurrence celle de mon garde-chasse. Je suis venu au bord de l'eau et je vous ai pris dans le champ de ma lunette. Immédiatement j'ai donné des ordres à la cuisinière, car j'espérais bien que la soirée ne serait pas exempte d'invités, ajouta-t-il aimablement.

D'un geste gracieux, il les pria de le suivre dans une jolie salle à manger où trois couverts étaient mis sur la blanche nappe damassée.

3. L'ennemi nocturne

Quatre candélabres à sept branches constellées de longues bougies, ainsi qu'un lustre Louis XV à pendeloques de cristal, illuminaient brillamment la pièce.

— Le confort moderne de l'électricité nous est refusé à la Héronnière, expliqua Sir Holm, mais je vous avoue que je n'apporterai aucune hâte à installer à mon logis cette fée par trop arriviste, j'adore la lueur douce et mobile des vieilles bougies.

Un vieux laquais habillé à l'ancienne, culottes courtes, bas de soie blanche et perruque poudrée, venait de poser en silence des coupes d'admirables fruits d'automne sur la table ; Sir Holm réclama les liqueurs.

— Je suis un homme sobre, monsieur Dickson, mais ce soir, je puis déroger à cette sage règle de conduite qui fait que j'use fort peu d'alcool et de vins.

— Vous menez une vie bien solitaire, Sir Arthur, dit le détective en décapitant avec soin un Henry-Clay sec et crissant.

— Je l'aime, répondit Sir Holm d'une voix profonde ; l'atmosphère tapageuse des villes me rend malade, et celle, mesquine et méchante, des villages m'est tout simplement odieuse. Je chasse un peu, je pêche un peu moins et je lis beaucoup. Comme je n'apprécie que les classiques, nul besoin de renouveler souvent ma bibliothèque, je relis et relis encore.

» Plus vers l'est dans le « Clen » se trouvent des îles complètement boisées où se font des coupes régulières, de rapport honorable. Je leur dois une partie de mon temps aux fins de surveillance.

— Que pensez-vous de l'affaire des péniches sabotées ? demanda tout à coup le détective.

C'était la première fois qu'on abordait ce sujet au cours de la soirée, et Sir Holm devait s'y attendre.

Il haussa ses épaules étroites.

— Je ne connais l'histoire que pour ce que mon garde-chasse, qui se rend parfois à Marckham, m'en a raconté. Elle n'a pas, jusqu'ici, éveillé en moi un intérêt marqué, je vous en fais l'aveu, monsieur Dickson. J'ai supposé que des gens, aussi inconnus que leurs desseins, essaient d'empêcher la navigation dans le passage d'eau du « Clen ». C'est probablement votre opinion.

— En effet, accorda le détective.

— Mais je ne trouve rien dans mon esprit qui puisse découvrir une raison à ces actes de brutale malveillance.

— Connaissez-vous l'affaire du bateau disparu, le *Sloughi* ?

Un peu d'intérêt sembla s'éveiller chez le gentilhomme.

— Je la connais et je reconnais y avoir pensé quelquefois. Je connais le « Clen » dans ses moindres détails, mais je ne puis me faire une idée d'une pareille éclipse. Des vedettes de police ont parcouru l'étang dans tous les sens, mon garde-chasse Lind leur a même quelque peu servi de guide. Mon voisin, si voisin on peut dire, Mr. Hamilton, a même crié à la sorcellerie, je crois.

Harry Dickson saisit la balle au bond.

— Vous venez de citer un nom, Sir Arthur. Puis-je me permettre de vous demander de plus amples renseignements sur votre voisin ?

Le gentilhomme eut un sourire embarrassé.

— Je ne suis pas en excellents termes avec lui, et les règles de la bienséance m'empêchent...

Harry Dickson l'arrêta du geste.

— Je vous en prie, quelqu'un à Barnhill m'a dit textuellement ceci : « Sir Arthur Holm vous fera certainement bon accueil, surtout si vous venez au nom de la justice de votre pays. » Je vous prie, Sir Holm, de m'aider dans la mesure de vos moyens dans ma difficile mission.

Une faible rougeur monta aux joues du châtelain, et il s'inclina en silence puis, après une pause, il se mit à parler d'une voix douce et attristée.

— A huit milles d'ici vers le sud, se trouve un domaine assez vaste : « les Halbrans » qui a appartenu à une famille ruinée. Ce domaine fut vendu, il y a trois ans, et acheté par un particulier, ancien colonial, Mr. Bradford Hamilton. Il vint me faire une visite de politesse et je la lui rendis, mais nos rapports de voisinage en restèrent là. Ils ne se sont pas améliorés depuis, pour des raisons futiles. Mr. Hamilton s'était mis en tête de faire valoir des droits de propriétaire sur une bande de terre sèche émergeant des eaux et fort proche de mon propre domaine. Il a voulu procéder et les tribunaux lui ont donné tort ; j'ai sur cette minuscule terre ce qu'on nomme des droits d'ancienneté. J'aurais voulu m'arranger à l'amiable avec lui, mais il n'entendait pas de cette oreille. À plusieurs reprises il y eut des algarades entre lui et Lind, mon garde-chasse ; une fois même il le frappa si fort que l'homme dut s'aliter et fut incapable d'assumer son service pendant quinze jours. Il porta plainte auprès du juge de paix de Marckham, ce qui était son droit, et Mr. Hamilton s'entendit infliger une amende de trois livres et fut condamné à payer des dommages et intérêts à Lind.

» Cela ne pouvait qu'envenimer les choses, et pour conclure, je vous dirai que nous nous regardons en chiens de faïence, pour autant que nous ayons l'occasion de nous regarder, car nos rencontres sont des plus rares. Je crois vous avoir tout dit, monsieur Dickson.

— Pouvez-vous me décrire un peu mieux cet atrabilaire Mr. Hamilton ? demanda Harry Dickson en souriant.

— Au point de vue physique, oui, répondit son hôte, pourtant je suppose que vous lui ferez une visite comme à moi. C'est un homme trapu et musclé, d'une apparence que je crains de devoir qualifier de déplaisante. Son visage manque d'expression, ou, si je puis le dépeindre de la sorte, son parler est rauque et il n'observe aucune règle de bienséance dans ses brefs discours. Il n'est pas très soigné de sa personne. Mais voici que je clabaude comme une vieille femme, j'en suis contrit, mais c'est votre faute, monsieur Dickson.

Le détective accepta le reproche de bonne grâce.

— Monsieur Dickson, continua Sir Holm, heureux de changer de sujet de conversation, je vous serais très reconnaissant de considérer, pendant votre séjour dans le « Glen », ma maison comme la vôtre. J'ai déjà donné des ordres pour apprêter vos chambres, tout en m'excusant du confort restreint qu'elles vous offriront.

Le détective allait répondre quand Tom Wills, qui n'avait pris aucune part active à l'entretien et s'était contenté d'écouter poliment, tout en fumant de nombreuses cigarettes, se leva d'un bond.

— Les fusées rouges, maître !

En même temps, un coup de feu retentit à l'orée du bois.

Harry Dickson s'élança vers la fenêtre, juste à temps pour voir une gerbe de feu écarlate s'étendre derrière les arbres.

— Est-ce un signal d'alarme, messieurs ? s'écria Sir Holm et, se levant précipitamment, il frappa sur un gong de table.

Peu d'instant après, le laquais qui les avait servis, un homme d'un certain âge, botté de cuir et en costume de velours roux, ainsi qu'une vieille femme firent leur entrée.

— Eh bien, Lind ? demanda Sir Holm en s'adressant à l'homme au costume de velours brun.

— Il se passe quelque chose du côté de l'eau, sir, répondit le garde, on entend des coups de feu et puis quelqu'un a crié au secours.

— C'est Bill Hawkes, dit Harry Dickson d'une voix inquiète, nous y courons !

— Lind, prenez une lanterne et accompagnez ces messieurs, ordonna le châtelain.

Le garde se précipita hors de la pièce et, sur la pelouse, il rejoignit déjà les détectives, brandissant une grande lanterne-tempête.

— Prenez au plus court par le sentier, messieurs, conseilla-t-il.

Il leur fallut peu de minutes pour atteindre le bord de l'eau.

Le *Severn* était là, une faible clarté luisant dans le petit poste de timonerie, qui servait de cabine au pilote.

— Bill ! Bill Hawkes ! cria Harry Dickson.

Aucune réponse ne lui fut donnée.

Le détective et son élève sautèrent à bord et s'engouffrèrent dans la hutte. Une lampe à pétrole, pendue à un cardan, brûlait d'une flamme tranquille ; le lit était défait et encore tiède : il y avait bien peu de temps que Bill devait l'occuper encore, mais de lui il n'y avait trace...

— Bill Hawkes ! appelèrent les deux détectives à la fois.

Lind, qui les avait suivis, sortit de la cabine et fouilla la nuit du regard, tenant haut son fanal. Soudain il poussa une exclamation terrifiée.

— Il est là, messieurs, étendu contre la barre. Mon Dieu, serait-il mort ?

Tom Wills s'élança le premier et son maître l'entendit pousser un cri d'étonnement :

— Mais ce n'est pas Bill Hawkes !

Harry Dickson le rejoignit à son tour.

Il resta comme médusé.

Deux yeux vitreux, rouges comme ceux des albinos, reflétaient la clarté de la lampe, un visage hagard et déplaisant à regarder se crispait dans la mort. L'homme avait reçu une balle dans la tempe gauche et avait dû mourir sur le coup.

— Mais c'est Mr. Hamilton ! s'écria le garde-chasse.

La tête du mort se recouvrait d'un épais cache-montagne en laine brune. Harry Dickson l'enleva : de grosses mèches de cheveux blonds déjà mêlés à une toison grise et bourrue s'en échappèrent.

Et tout à coup le détective songea au signalement du mystérieux vandale qui attaqua Bully dans la cale de sa péniche, mais il ne dit rien.

— Mon Dieu ! gémit Lind, Mr. Hamilton n'était certes pas un homme aimable, mais il ne méritait pas une mort aussi terrible. Que le Seigneur ait son âme, pour moi je lui pardonne le mal qu'il m'a fait, ajouta-t-il avec quelque emphase en se signant copieusement.

Le détective examina le corps et vit une tumeur bleuâtre soulever la peau du cou sous l'oreille gauche.

— La balle s'apprêtait à sortir, murmura-t-il ; je vais empiéter sur le terrain du médecin légiste, mais les circonstances l'imposent.

Il prit son canif et fit une légère incision dans la chair, un petit objet brillant se présenta et le détective le cueillit.

— Une balle japonaise, dit-il tout bas.

— Le coup qui le tua n'a donc pu être tiré par Bill Hawkes, observa Tom Wills.

— Non, il a même dû être envoyé d'assez loin par une main sûre, fut la réplique du maître.

Il se tourna vers le garde.

— Le personnel est-il nombreux à la Héronnière ? demanda-t-il.

— Vous venez de le voir au grand complet dans le salon, sir, répondit Lind, les jardiniers n'habitent pas le château et retournent chez eux sur la terre ferme, à la nuit tombante.

— Tant pis, on s'en accommodera. Nous allons transporter ce mort à terre. Vous vous ferez aider par le valet de pied, Lind, et demain, sur une de vos barques plates, vous le conduirez à Marckham à la disposition du coroner. Excusez-nous auprès de votre maître, mais nous partons à l'instant.

— En pleine nuit, sur le marais ? s'écria Lind, mais vous allez donner en plein sur des hauts-fonds ou bien vous vous égarerez !

— N'ayez aucune crainte à ce sujet, mon ami, répondit le détective en découvrant un petit projecteur électrique qui, mis en marche, jeta un long pinceau de flamme blanche sur l'étendue liquide.

— Vous allez offrir une belle cible à celui ou à ceux qui ont fait ce coup, sir, dit le vieux garde d'un ton de reproche.

— Tant pis, ce sont les aléas du métier ; la route d'eau vers « les Halbrans » est-elle facile ou non ?

— Pas trop difficile, avec votre bateau vous pourrez marcher quasi en ligne droite, et les eaux sont relativement profondes. Mais qui allez-vous trouver aux « Halbrans », puisque ce pauvre Mr. Hamilton est mort ?

— Il habitait donc seul ? s'étonna Harry Dickson.

— Comme un véritable ermite qu'il était, sir ; deux fois par semaine un couple de vanniers qui demeure à l'ouest du passage du « Clen », viennent faire son ménage, et les jardiniers ne venaient qu'à des époques déterminées faire un court séjour aux Halbrans. Savez-vous comment nous appelions ce pauvre monsieur ? Mister-dîne-tout-seul !

Aidé de Tom Wills, le garde porta le corps de Bradford Hamilton à terre, et Harry Dickson mit la godille en marche. Tom Wills reprit sa place à bord et quelques instants plus tard, le *Severn* glissait sur les eaux ténébreuses du « Clen » dans la direction du sud.

Le moteur trépidait, lançant dans la nuit sa note monotone. A l'avant du bateau le projecteur balayait l'étendue sinistre et obscure.

Des bandes d'oiseaux aquatiques, dérangés dans leur repos par cette clarté insolite, tournoyaient dans le cône lumineux en poussant des clameurs discordantes.

Le *Severn* fonçait dans le noir, animé d'une vie décuplée aurait-on dit, comme s'il voulait prendre part à la grande œuvre de vengeance. Harry Dickson, qui se tenait immobile contre la barre, la

redressant de temps à autre d'un bref mouvement de poignet, huma l'air. Un parfum léger et caractéristique traînait le long du bord.

— Fumez-vous, Tom ? demanda-t-il.

— Non, maître, répondit le jeune homme.

— Très bien, et ne sentez-vous rien ?

— Non... attendez, si... on dirait quelqu'un qui fume la cigarette !

Harry Dickson approuva d'un signe de tête.

Tom Wills s'apprêtait à faire pivoter le projecteur électrique pour fouiller l'alentour, croyant à la présence voisine d'une embarcation, mais son maître le prévint.

— Inutile, my boy, celui qui a grillé cette cigarette est loin d'ici sans doute. Par temps calme, l'odeur du tabac reste stagner longtemps sur l'eau, mais c'est toujours une trouvaille, aussi mince qu'elle puisse être. Et cette fumée sent bon, ce n'est pas du tabac de marinier qui a brûlé par ici ! Il se tut et concentra toute son attention à la direction du bateau.

— Aurait-on tué Bill Hawkes ? demanda Tom Wills.

Le détective grogna quelques mots incompréhensibles et ce fut toute la réponse qu'obtint le jeune homme. Il s'y résigna et, installé à l'avant, scruta du regard la morne immensité des eaux nocturnes.

Le marais s'éveillait de minute en minute sous les feux du bord.

Dans les forêts de roseaux que l'on frôlait, les poules d'eau éveillées en sursaut piaillaient. De gros poissons blancs filaient comme des traits de feu à fleur d'eau, un tadore solitaire lançait à de réguliers intervalles son coup de claron avertisseur.

Tom Wills suivait des yeux le long pinceau clair du phare, se butant de temps à autre à des nuées tourbillonnantes disparues aussitôt qu'apparues, puis, quelque chose au loin refléta la lumière.

— Des fenêtres, monsieur Dickson, avertit-il.

— Je vais mettre le cap sur elles, dit le détective, ce ne peuvent être que celles des « Halbrans », la triste demeure de Mister-dîne-tout-seul.

Une vaste forêt d'arbres nains s'avançaient devant eux jusque dans les eaux ; des troènes, des yeuses, des saules rabougris émergèrent des hauts sagittaires. Une trouée dans ce mur de verdure permit au projecteur de prendre sous ses feux la façade des « Halbrans ».

Au temps jadis, cette habitation lacustre devait avoir affecté des allures de place forte, tant ses murs étaient hauts et menaçants, à peine ajourés par des meurtrières et d'étroits fenestrons. Des pariétaires et des mousses rouillées mangeaient les gros moellons noirs et par places on voyait parmi un fouillis de plantes rudérales, d'imposants tas de gravats et de briques écroulées. La demeure n'était

qu'une vaste ruine, dont une aile, celle de gauche et la plus petite, avait été réparée et rendue habitable. Un wharf de bois, dévoré par le taret, blindé par d'énormes régimes de moules d'eau douce, permit aux détectives un débarquement facile. Ils foulèrent un sol fangeux, maigrement défendu par des graviers et des pierres. Tom Wills éteignit le projecteur du bord et, la lanterne à la main, rejoignit son maître, qui se dirigeait déjà d'un pas délibéré vers le château.

— La porte est ouverte, dit-il, il est logique que l'habitation de céans n'ait pas craint les voleurs.

La lanterne de Tom Wills jetait une lueur rousse dans un large vestibule aux murs nus, aux dalles usées et disjointes. Une âcre odeur de tourbe vint au-devant d'eux et, sous une des portes, ils virent un faible rougeoiement. Ce devait être l'unique pièce habitable de la grande maison, elle était à la fois cuisine, salle à manger, bureau de travail et chambre à coucher. Cela se voyait aux avars ustensiles de ménage pendus à un râtelier, à une table encombrée de papiers et de livres, à un lit de camp dans un coin.

Tom Wills huma l'air.

— Je ne sens pas la cigarette, dit-il.

Harry Dickson haussa les épaules.

— Vous en seriez bien embarrassé dans cette atmosphère fétide, emplie de fumée de tourbe et d'ajoncs, observa-t-il.

— Il n'y a pas bien longtemps que Bradford Hamilton a quitté cette pièce, remarqua Tom Wills en regardant le foyer où s'entassaient des mottes de tourbe sèche et des souches d'arbres. Il doit s'être dirigé en ligne droite vers la Héronnière, en toute hâte même. Avez-vous remarqué, maître, qu'il n'avait pas même mis ses bottes. Or, pour s'aventurer dans le marais...

— L'observation est exacte, dit Harry Dickson, il y a même mieux, n'avez-vous rien remarqué à l'un des pilotis du wharf ?

— Non, avoua Tom Wills un peu penaud.

— Une corde tranchée net, et tout récemment. Qu'est-ce à dire ? Que c'était à cet endroit que Hamilton amarrait son canot, et que sa hâte d'arriver à la Héronnière ou ailleurs était si grande qu'il ne s'est pas donné la peine de le détacher de son amarre. Il l'a tranchée d'un coup de couteau.

Soudain le détective prit le vent.

— Aspirez l'air, Tom, aspirez bien fort, ce n'est pas très agréable, mais faites-le tout de même. Sentez-vous à présent ?

— La cigarette ?

— Allons bon, pas d'idées préconçues...

— Une vilaine odeur d'ail...

— Une prime pour l'odorat de Tom Wills : c'est du carbure, Tom. Le pauvre Mr. Hamilton devait posséder une lampe à acétylène.

— Et alors ?

— Il l'a allumée !

— Je n'en vois pas l'importance.

— Enfant que vous êtes ! Bradford Hamilton a allumé cette lampe, qui est presque toujours à projecteur, parce qu'il voulait voir quelque chose qui se passait au loin sur les eaux. Et cette chose, il l'a vue, et aussitôt il s'est élancé au-dehors, s'est embarqué dans le canot que nous n'avons pas retrouvé et...

— Trouva la mort !

— Tout juste !

Harry Dickson s'était mis à examiner la table jonchée de papiers et d'objets disparates ; Tom Wills le vit cueillir une petite masse sombre qu'il approcha de la lampe.

— Qu'est cela, maître ? Une racine, dirait-on.

— C'est cela, Tom, la racine ligneuse de quelque buisson de terre ferme, mais regardez de plus près et ne craignez pas de la gratter du pouce.

Le jeune homme obéit et une raie brillante apparut sur la racine.

— On dirait du plomb, dit-il ; comme c'est bizarre.

— Les indigènes qui fréquentent les marécages de l'Orénoque en trouvent parfois de pareilles, et souvent cela signifie la richesse pour eux, ou plutôt pour les prospecteurs qui en ont vent.

— Pourquoi donc ?

— Parce que cette racine est gainée d'argent vierge, ce qui signifie qu'à l'endroit où elles s'enfoncent sous terre, existent des gisements presque à fleur de sol de ce métal précieux.

— Cette racine provient-elle d'une plante d'Amérique alors ?

Harry Dickson secoua la tête.

— Pour cela elle est trop fraîche, elle semble plutôt avoir appartenu à un banal buisson de nos terres.

— Comme c'est curieux, mais cela nous avance-t-il à quelque chose, maître ?

Le détective ne répondit pas, mais à la singulière lueur qui couvrait dans ses yeux, Tom Wills sentit s'approcher l'instant merveilleux d'une découverte. Pourtant elle s'éteignit rapidement, le détective était redevenu songeur.

— Nous repartons, dit-il, la nuit n'est pas finie pour nous.

Le *Severn* fut remis en marche et remonta vers le nord.

Il fit quelques milles, quand soudain le détective dressa l'oreille.

— Eteignez le projecteur, ordonna-t-il et faites taire la godille. Il se pencha le long du bord, la joue presque contre la surface des flots. L'eau conduit très bien les sons et par temps calme permet d'entendre des sons émis à grande distance.

— Qu'écoutez-vous, maître ? demanda le jeune homme.

— Ecoutez vous-même, répliqua Harry Dickson en lui cédant sa place.

Tom se pencha à son tour et presque aussitôt il releva la tête.

— Mais notre godille est pourtant arrêtée ! s'écria-t-il.

— Eh bien, my boy ?

— J'en entends une autre battre l'eau, non je me trompe, ce n'est pas une godille, c'en sont deux ou trois qui marchent de pair !

— Bon ! Mettez le canot à l'eau, nous allons devoir jouer des rames, mettez la godille au ralenti, mais qu'elle fasse autant de bruit que possible pourtant, ajouta Harry Dickson avec fièvre.

— Et le *Severn* ?

— Tant pis, il marchera seul, et nous ne serons pas en peine de le retrouver, surtout que la lampe de bord peut rester allumée. Il ne pourra jamais que tosser un banc de boue, et nous l'en dégagerons bien, s'il le faut !

Déjà le canot volait sur les eaux sombres. Derrière eux la lampe du *Severn* devenait de plus en plus petite, et le bruit saccadé de sa godille s'atténuait.

— J'entends les autres godilles, murmura Tom Wills.

— Moi aussi, dit Harry Dickson, souquez ferme, mon petit, jusqu'à ce que je vous dise d'arrêter ; n'allons pas nous jeter dans la gueule du loup !

— Quel loup ? demanda naïvement le jeune homme.

— Un singulier fauve qui combat à l'aide d'un fusil japonais et qui, sans nul doute, aimerait bien placer une de ses balles dans nos têtes.

Tout à coup Tom Wills poussa un cri de surprise : un pinceau de lumière blanche jaillit des ténèbres à bâbord et illumina l'étendue noire.

— Le projecteur du *Severn*, s'écria Tom Wills ; quelqu'un est monté à notre bord depuis notre absence.

Harry Dickson ricana.

— Pardonnez-moi, Tom, je n'ai pas pris la précaution de vous avertir : la main qui allume notre phare est la mienne. C'est-à-dire que j'ai adapté un petit mécanisme de déclenchement automatique au déclic de notre appareil. Je ne sais quel en sera le résultat. N'oubliez pas que le *Severn* marche droit au nord-ouest, vers le passage d'eau du « Clen ».

Le résultat ne se fit guère attendre ; à peine les détectives eurent-ils le temps de donner quelques coups de rame supplémentaires que de brefs claquements se firent entendre à bâbord, et des petites lucioles dansèrent au loin sur les eaux.

— On tire sur le *Severn* ! s'écria Tom Wills.

— Là... devant nous ! Regardez !

A l'extrême lisière du cône lumineux, de longues formes mouvantes, basses sur l'eau étaient devenues visibles.

— Des bateaux à godille comme le nôtre ! murmura Tom Wills, ils sont deux, non, trois ! Et c'est de leur bord qu'on tire !

Brusquement, l'ombre se refit : le projecteur venait d'être atteint par l'un des projectiles.

— Un beau coup, apprécia le détective, celui qui l'a envoyé n'est pas une mazette : Tudieu ! A près d'un mille de distance. C'est une fameuse arme de guerre qu'il a dû manier, ce particulier.

— Allons-nous les poursuivre ? demanda le jeune homme.

Harry Dickson secoua la tête.

— Nous irions droit à la mort, mon garçon, et puis nous ne pourrions jamais gagner sur ces puissantes godilles qui lancent leurs bateaux vers l'ouest.

— Retournons-nous à notre bord ?

— Mais non, nous irons tâter de la cordiale hospitalité de Sir Holm à la Héronnière...

4. L'hospitalité de Sir Arthur Holm

— Pas de lumière, dit Tom Wills. Après tout, l'alerte de cette nuit ne doit pas avoir trop troublé le repos de Sir Holm, puisqu'il n'y a jamais que son ennemi de tombé.

Il marchait aux côtés de son maître dans la drève, conduisant au château de la Héronnière, et voici qu'ils avaient atteint la pelouse.

Harry Dickson ne dit mot et sembla perdu dans ses pensées ; pourtant il regarda attentivement la façade sombre.

— Cherchons le pied de biche, proposa Tom Wills, à moins qu'il y ait une pancarte comme chez les apothicaires : *Sonnette de nuit*.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Harry Dickson, en poussant la porte.

— On ne craint pas les voleurs dans ce patelin, riposta Tom, et pour cause, ils devraient pouvoir disposer d'une flottille de guerre.

Harry Dickson s'avança dans le hall obscur et alluma sa lampe électrique.

— Nous devons tout de même donner signe de vie, objecta Tom Wills.

Le détective ne releva pas plus cette parole que les autres, il poussa la porte de la salle à manger, comme s'il était chez lui, découvrit sur la table un des candélabres dont les bougies éteintes étaient arrivées à moitié de leur course et fit de la lumière.

— Mais prévenons donc Sir Holm ! s'écria son élève avec impatience.

Pour toute réponse, Harry Dickson leva le doigt et désigna la muraille.

— Inutile, mon gars !

— Pourquoi donc ? Il me semble au contraire...

Le détective se laissa tomber dans un fauteuil et tapota la table des doigts.

— Pourquoi ? Parce que tout à l'heure il y avait un Whistler et même un Gainsbrough que j'aurais juré être authentiques, accrochés à ces clous.

— Les tableaux ont disparu, s'écria Tom Wills.

Du regard il fit le tour de la pièce et une véritable consternation se peignit sur son visage. Des vitrines contenant des bibelots de prix bâillaient, ouvertes et vides ; les candélabres de la cheminée, qui étaient en argent massif, avaient disparu également.

— Des bandits sont passés par ici ! s'exclama-t-il.

— Sans doute, riposta le détective avec flegme, mais pas dans le sens que vous donnez à ce mot. Vous croyez à de simples cambrioleurs, n'est-il pas vrai ? Erreur, ce sont des forbans autrement redoutables.

— Mais Sir Holm ?

Harry Dickson fit un geste léger de la main.

— Pfût ! Envolé ! Une fumée, un souffle, un rien, comme diraient les poètes.

— Et Lind, et sa servante ? s'affola le jeune homme.

— Nous les avons vus partir, mon garçon, dans trois bateaux qui me paraissaient être rudement chargés.

— Alors, Holm, ce grand seigneur, est un bandit, puisqu'il a tiré sur nous ?

— Et de la plus belle eau ! Seulement je ne m'en suis aperçu qu'un peu tard, et il n'a pas attendu que je revienne le lui dire.

— Mais la mort de Bradford Hamilton, comment s'explique-t-elle dans ce cas ? Holm et tout son personnel étaient présents au moment où monta la fusée d'alarme.

— Je ne fais encore qu'entrevoir des lueurs de vérité à ce sujet, mais je vous assure que demain il n'y aura plus de mystère dans le « Clen ». Quant à Bradford, pour être un misanthrope et un avare, ce n'en était pas moins un brave et honnête homme, et je rends hommage à sa mémoire.

— Oh maître ! expliquez-vous ! supplia le jeune homme.

— Je désire me reposer une petite heure, et je puis bien la passer en parlant un peu, my boy. Disons d'abord que Holm ne doit pas être précisément le seul bandit dans le « Clen ». Tâchons maintenant de reconstituer les derniers moments du malheureux Bradford Hamilton.

» J'essaye de me mettre dans la peau du personnage.

» Hamilton n'ignore pas l'affaire des péniches, puisqu'il a recours à des habitants du marécage pour ses services. Ces gens bavardent naturellement, il ne leur arrive pas pareil événement tous les jours. Hamilton, qui est un homme intelligent et d'action, puisqu'il fit fortune aux colonies, ce qui n'arrive pas à des empotés, estime qu'une excellente diversion à l'éternelle chasse et pêche, serait de faire une enquête personnelle à propos de l'étrange secret de ces eaux.

» Et il le découvre... en tout ou en partie ? Je ne puis le dire, le mystère semble être assez complexe encore pour l'heure.

» Il assiste à notre arrivée.

» Cela doit l'inquiéter, non pour lui ou pour ses voisins, *mais pour nous-mêmes*. Cet homme sent que nous sommes en danger, mais il ne pense pas qu'il puisse fondre si tôt sur nous.

» *Et soudain il voit ce danger.*

» Quelle est la nature de ce péril ? Je ne le sais pas encore, car pour le découvrir je n'ai qu'un point de repère, Tom : un parfum de cigarette sur l'eau, pendant la nuit.

» Sans hésiter, il se jette dans son canot et le poursuit, mais *le danger* a de l'avance sur lui, et il n'arrive qu'au moment où l'attentat contre le *Severn* et contre son pilote est perpétré.

» Il bondit à bord de notre bateau pour essayer de sauver Bill Hawkes. Mais *le danger* guette et la balle japonaise fait son œuvre.

— Nous avons entendu le coup de feu en effet, murmura Tom Wills.

— Grave erreur, my boy, comment aurions-nous entendu de cette salle-ci la sèche détonation de cette arme perfectionnée ? Non, non ! *Le danger* s'éloigne et, arrivé à quelque distance, tire un coup de fusil retentissant et envoie une de nos fusées rouges.

— Comment le savez-vous, maître ?

— J'ai vu que notre pistolet lance-fusées avait disparu, ainsi que des cartouches, tout simplement. Comprenez-vous à présent ?

— Oui, tandis que nous arrivions, *le danger*, comme vous dites, jouait des rames et nous avons cru à un drame qui venait d'avoir lieu à l'instant, alors que de fait quelque temps s'était déjà passé depuis.

— Pas beaucoup pourtant, le lit de Bill Hawkes était encore tiède, souvenez-vous-en. Cela démontre que *le danger*, comme je continuerai à le nommer, disposait d'un esprit de déduction bien fort.

— Hélas ! gémit Tom Wills.

— Cela ne dit pas qu'il ne puisse faire des fautes, qu'il n'en a pas faites même, ajouta le détective en s'étirant.

— Vraiment ? Alors il y a de l'espoir ? Vous arriverez à le pincer ?

— Je l'espère bien !

Harry Dickson se leva et consulta sa montre.

— Il nous reste quelques heures avant que l'aube se lève sur le « Clen », dit-il, nous en aurons bien besoin. Faisons le tour de la presqu'île.

Un mince croissant de lune s'était levé et jetait une lueur trouble sur le grand désert aquatique. Harry Dickson le salua avec joie.

— Notre amie la lune va nous faire gagner beaucoup de temps ! s'écria-t-il joyeusement en se mettant en route.

Le chemin n'était pas trop impraticable, car un sentier bien entretenu côtoyait le bord de l'eau et la lune naissante éclairait suffisamment, bien que chichement, les pas des détectives.

De nouveau ils furent devant ce réveil apeuré de la petite faune des bois et des eaux. Une effraye cria follement, des mulots filèrent sous les pieds des hommes en faisant froufrouter les feuilles mortes, des sarcelles qui nichaient sur les bords, prirent leur vol dans un bruit

d'ailes battantes, et des perdrix formées en compagnie s'égaillèrent lourdement pour gagner la combe prochaine.

— La merveilleuse et farouche poésie nocturne, songea Harry Dickson, et dire que cela sert de décor aux crimes des hommes !

Soudain il s'arrêta et son regard fouilla les ténèbres devant lui.

— Je crois que nous arrivons, Tom, dit-il à voix basse.

Ils suivaient les berges d'une petite anse bien abritée et qui devait offrir un endroit de mouillage favorable.

Le détective désigna du doigt des ouvrages sombres.

— Des quais de bois, bien primitifs, mais suffisants tout de même, observa-t-il, voici le port des barcasses mystérieuses qui se défilèrent ce soir.

— Cela nous avance-t-il beaucoup ? demanda Tom Wills d'un air de doute.

— Enormément au contraire, je crois que nous allons voir du nouveau dans le voisinage, suivez-moi.

Harry Dickson fit un quart de tour et s'enfonça résolument sous bois.

— Voilà un sentier bien battu, opina Tom Wills en foulant le sol dur.

— C'est qu'il a dû servir plus souvent qu'à son tour !

Ils parcoururent le chemin en silence, et tout à coup Harry Dickson s'arrêta et fit un geste de surprise.

Sans doute s'attendait-il à voir ce qui venait de s'offrir à ses regards, et pourtant il ne put se défendre d'une certaine stupeur, tant c'était inconcevable en ces lieux de désolation.

Sous la lune qui s'était levée au-dessus des arbres, un vaste trou béait à fleur de sol. Des formes trapues de machines se dessinaient dans l'ombre, on pouvait vaguement distinguer des pompes mécaniques, une petite locomobile, des treuils et des palans. Dans une hutte proche, la clarté lunaire s'accrochait en reflets bleuâtres aux cuivres d'une dynamo.

— Et Sir Holm, cet ennemi de l'électricité, poussait la précaution jusqu'à vouloir éclairer sa demeure aux bougies, ricana le détective.

— Mais que cela signifie-t-il ? demanda Tom Wills tout interloqué.

— Ceci, mon petit, c'est une mine d'argent, répondit son maître.

— Une mine d'argent..., bégaya le jeune homme.

— Exploitée clandestinement, sans devoir payer à l'Etat les énormes redevances exigées des entreprises similaires. N'oubliez pas que le Gouvernement anglais est propriétaire du sous-sol, et qu'il s'arroge la part du lion en semblable occurrence !

Tom Wills allait se mettre à questionner avec ardeur selon ses habitudes, mais le maître coupa court à ses curieuses velléités.

— Il nous reste encore bien des choses à faire, Tom... Holà, regardez-moi ceci !

Un gros tas de tôles rougeâtres leur barrait la route.

— Savez-vous ce que c'est, Tom ? Non ? Les restes de ce pauvre *Sloughi*. On nous l'a découpé comme un vulgaire saucisson !

» Sans doute le malheureux bateau croisa-t-il les embarcations fantômes au cours de la nuit, lors de leur arrivée dans le passage du « Clen ». Son compte fut vite réglé. Pris à l'abordage comme au temps des corsaires et des pirates, son équipage fut mis dans l'impossibilité de nuire et de bavarder, et comme il ne fallait laisser aucune trace, les chalumeaux oxyhydriques maniés par des mains professionnelles se mirent à l'ouvrage.

» Deux jours ont suffi... pendant ce temps-là quelques péniches ont dû être mises à mal en aval de l'écluse n° 4.

— Et l'équipage ? demanda Tom Wills.

Le front du détective s'obscurcit.

— Espérons, murmura-t-il.

Ils contournèrent le champ d'exploitation. Celui-ci était admirablement masqué par les arbres et la végétation dense de la forêt environnante. En un quart d'heure le tour fut fait. Harry Dickson était devenu plus silencieux, plus sombre, son front était lourdement barré de plis.

Soudain Tom Wills le prit par le bras.

— Ecoutez donc, on dirait un moteur !

Harry Dickson prêta l'oreille et brusquement son visage changea.

— Un fameux moteur, Tom, et il ronfle ! Il ronfle ! Mais c'est un homme qui dort à poings fermés.

— Il y en a plus d'un ! s'écria le jeune homme. Ecoutez-moi cette musique d'ours ! Quel harmonieux concert !

Le bruit sortait des buissons proches.

Tom Wills, tout heureux de sa découverte, écarta les branchages souples et s'élança en avant. Quelques instants après, son maître l'entendit l'appeler.

— Venez ici, maître, il y a une cabane !

C'était une pauvre mesure construite à l'aide de solides madriers et ne prenant jour que par une étroite ouverture ; une porte fortement cadénassée en interdisait l'accès.

Harry Dickson la heurta de toutes ses forces.

— Holà vous autres, là-dedans !

Un ronflement plus sonore que jamais lui répondit.

— Il y a assez d'ustensiles de fer près de la mine, dit le détective, allez, Tom, il faudra me quérir ce que vous voyez de plus convenable pour forcer l'entrée de ce dortoir !

Le jeune homme revint bientôt avec une lourde cognée de

bûcheron et, sans attendre, Harry Dickson attaqua les lourds panneaux de chêne.

Les éclats de bois volèrent ; des étincelles jaillirent au contact des clous, mais malgré le bruit, on continuait à ronfler ferme à l'intérieur.

Enfin la porte céda et les détectives se précipitèrent à l'intérieur. L'obscurité y était complète, et un air lourd et méphitique y régnait. Les intrus se heurtèrent immédiatement à des corps étendus.

— De la lumière, Tom ! ordonna Harry Dickson.

Une lampe électrique s'alluma et ils virent des hommes étendus par terre, roulés dans de rudes couvertures grises.

— L'équipage du *Sloughi*, s'écria Harry Dickson.

— Et voici Bill Hawkes ! jubila son élève, mais il dort comme un loir !

— On leur a fait prendre un solide narcotique, expliqua le détective, Dieu soit loué, on ne les a pas tués !

— Holm, pour être un fraudeur et un demi-pirate, n'était pas un assassin, dit Tom Wills avec un soupir de soulagement.

— Heureusement non, mais *le danger* en est un, répondit Harry Dickson.

Il examina les dormeurs et vit les mains calleuses et écorchées des trois marinières, dont la mine était d'ailleurs souffrante et fatiguée.

— Il les a traités en forçats, dit-il, ils ont dû travailler dans la mine, c'était tout profit pour ce noble gentilhomme, tandis que trois cadavres pouvaient lui procurer un passeport pour l'éternité en passant par la corde du bourreau de Londres.

— Et *le danger* ? questionna Tom Wills.

— Attendez, c'est la consigne du moment, mon gars. Maintenant, il s'agit de se grouiller. Vous allez retrouver notre canot au pas de course et filer droit sur le *Severn*, il ne doit pas marcher bien fort et si j'ai bien fixé la barre, il doit plutôt tourner en rond. La Providence fasse qu'il ne se soit pas ensablé, mais l'endroit était vierge d'embûches. Tâchez donc de me l'amener proprement le long de ce débarcadère, j'y poserai une lampe pour vous servir de phare. Moi, je m'en vais transporter un à un ces quatre lascars au bord de l'eau ; si je suis bon prophète, ils en auront pour beaucoup d'heures encore à dormir, et nous seront déjà à quai devant l'écluse n° 4 avant qu'ils s'éveillent. Ce sera une jolie surprise pour eux, en tout cas. Au galop, mon petit !

Harry Dickson avait déposé son dernier fardeau sur le quai de bois et avait allumé une pipe largement méritée, quand il entendit le bruit lointain de la godille du *Severn*.

— Un bravo pour Tom et pour le *Severn*. jubila-t-il.

Une faible lueur traînait sur l'horizon d'est, et dans cette grisaille

le détective vit enfin la forme basse du *Severn* s'avancer de toutes ses forces vers l'endroit où il se reposait des labeurs de la nuit.

— Embarquons ! cria-t-il d'une voix joyeuse, fourrez-moi Bill dans son lit et partagez les couvertures de nos couchettes entre ces trois derviches ronfleurs. Nous dormirons la nuit prochaine. Faites-nous donc une forte tasse de café et taillez des sandwiches pour un régiment, je prends la barre ! Outward !

Le *Severn* glissa sur le « Clen » qui s'éveillait.

La belle marche, droit au soleil levant !

Le « Clen » semblait avoir conscience du mystère disparu ou en voie de disparaître, car il accueillait Harry Dickson en triomphateur.

Les bandes de canards sauvages tournoyaient autour des îlots frémissants de roseaux, des mouettes faisaient des grâces dans l'air bleu, haut dans le ciel un aigle pêcheur planait, hiératique...

De la cambuse s'échappait une délicieuse odeur de rôti : les cols-verts de la veille allaient faire les frais du menu de fête que Tom Wills préparait en chantant à tue-tête.

Enfin les formes grêles des ducs d'Albe sortirent de l'eau.

D'un habile coup de barre, Harry Dickson contourna la balise n° 65 et le *Severn* entra majestueusement dans le passage d'eau, comme en un pays conquis.

Tout semblait concourir au succès du détective ; le vent se mit au sud-ouest et bien qu'il apportât des nuées et de la pluie, il poussait le *Severn* dans le dos, et sa marche en fut considérablement accélérée. Dans l'après-midi, ils virent paraître les têtes du canal ; le crépuscule tombait quand Barnhill parut au loin dans le brouillard vespéral. Les premières lumières s'allumaient autour de l'écluse n° 4.

5. Haut les mains, monsieur Dickson !

Et soudain la pluie s'abattit, drue et froide.

Harry Dickson jeta un dernier regard aux hommes qui continuaient à dormir.

— Ils en auront jusqu'à l'aube, remarqua-t-il, on ne leur a pas ménagé la drogue, à ces pauvres bougres !

Tout était désert autour de l'écluse, le fanal rouge y brillait.

La godille ronronnait doucement. Quasi inaudible et sans bruit, le *Severn* se rangea contre le quai.

— Venez, Tom ! dit le détective.

Les fenêtres des bâtiments d'administration étaient violemment éclairées et se reflétaient en jaune dans les larges flaques d'eau des quais ; la machine à écrire cliquetait avec fureur.

Au loin en aval, un remorqueur hulula dans le soir, protestant en vain contre l'interdiction du fanal rouge.

Le détective entra et poussa la porte du bureau.

— Bonsoir, Pearson ! Oh pardon...

C'était Miss Maud Brenner qui occupait la place de l'ingénieur et avait transporté sa machine à écrire sur la table de son chef.

Elle leva sa tête grave.

— Bonsoir, monsieur Dickson, bonsoir monsieur... Wills, je crois. Vous voilà bien tôt de retour.

— Je dois être demain à Londres, répondit poliment Harry Dickson, vous comprenez que pour quelques planches démolies je ne puis me permettre une bien longue perte de temps.

Elle le regarda en silence sans le questionner et tapa encore quelques mots à la machine.

— Mr. Pearson n'est pas là ?

— Il n'est pas là.

C'était bref et formel. Miss Brenner ne semblait guère être d'humeur à causer, et elle manifestait un vif désir de continuer son ouvrage.

— Oh, vraiment, je l'attendrai, si vous le permettez, mademoiselle Brenner.

— L'accès des bureaux n'est pas interdit au public, riposta-t-elle de sa voix cassante en se retournant vers la page commencée.

Harry Dickson fit signe à son élève et tous deux prirent place sur des chaises adossées à la muraille. L'Underwood reprit sa monotone et

métallique chanson.

— La machine à écrire est un véritable sport, commença le détective.

La dactylo fit comme si elle n'entendait pas et continua de taper sur les touches du clavier.

— Je ne dis pas, continua imperturbablement Harry Dickson, qu'elle possède la propriété de développer les muscles d'une manière exagérée. Faites-vous du sport, mademoiselle Brenner ?

— J'en ai fait, répondit-elle sans lever la tête.

— Je vous crois très robuste.

— Très !

Elle prit une règle de fer sur son bureau et d'un coup sec la plia.

— Voilà, dit-elle en la jetant négligemment devant les pieds du visiteur.

— Merveilleux ! admira Harry Dickson, je ne connais pas beaucoup de mariniers, même parmi les plus solides, qui imiteraient cette prouesse, pas même Bully, je crois.

La machine fusillait la page blanche.

— Vous fumez, je crois, mademoiselle Brenner ?

— Quand l'envie m'en prend, oui.

— La cigarette ?

— Voici ma marque, dit-elle en lui tendant un étui en argent niellé.

— Quel adorable parfum ! Mais moi aussi je suis fumeur, et comment ! Il y a une chose qui me déconcerte pourtant, et je serais curieux d'entendre à ce sujet l'avis d'un fumeur consommé : je ne puis jouir de la fumée du tabac dans l'obscurité.

Elle haussa les épaules et repoussa le chariot de la machine.

— Et vous mademoiselle... mademoiselle... Hamilton ?

— Moi bien, monsieur Dickson. Veuillez donc lever les mains, et vous aussi, monsieur Wills.

Elle tenait braqué sur leur front un revolver automatique.

— J'ai fait du sport, je suis plus solide que Bully, j'aime fumer la cigarette en pleine nuit et je tire admirablement bien, je n'ai jamais manqué un coup de feu.

Harry Dickson poussa un grondement de colère, mais force lui fut d'obéir, ainsi que son élève.

— Un peu de patience, quelqu'un va prendre ma place, messieurs.

Elle appuya sur un bouton électrique et quelques instants après, l'ingénieur Pearson entra.

— Il me faut un quart d'heure, James, dit la jeune fille, pas une minute de plus.

Sans dire un mot, l'ingénieur prit sa place, tenant les détectives

sous la menace de l'arme levée.

Posément, la dactylo mit son manteau et son chapeau, se tamponna les joues et le nez de poudre de riz et ouvrit la porte.

— Adieu, messieurs ! Vous êtes un homme habile, monsieur Dickson, et je vous en exprime ici toute mon admiration. J'ai commis quelques petites fautes, il est juste qu'un homme comme vous les ait relevées. Adieu !

— Non, mais des fois, hurla Tom Wills, voilà *le danger* !

Il ajouta comme à regret :

— Il est rudement bien, votre *danger* !

Quelques minutes s'écoulèrent en silence. Pearson avait l'air sombre.

— Monsieur Dickson, dit-il, et vous aussi, monsieur Wills, voulez-vous me donner votre parole d'honneur de ne pas bouger avant qu'un quart d'heure se soit écoulé ? Dans ce cas je repose le revolver. Sinon, au moindre mouvement insolite, je tirerai.

Une lueur fanatique s'alluma dans ses yeux ternes.

— Après, dit-il, vous pourrez m'arrêter, je n'opposerai aucune résistance et je ne ferai rien pour m'enfuir.

— C'est entendu, dit le détective.

Et l'arme fut déposée sur le bureau.

Pearson regarda tristement le détective.

— Alors, vous savez tout ?

Harry Dickson fit un lent signe d'affirmation. Pearson se prit la tête entre les mains et un rauque sanglot lui déchira la gorge.

— Je l'ai tant aimée, monsieur Dickson.

— Malheureux homme, soupira le détective, vous risquez votre cou à ce jeu ?

Pearson poussa une clameur déchirante.

— Qu'importe, si je meurs pour elle !

— Savez-vous que cette nuit elle a tué son frère ? demanda le détective.

L'ingénieur baissa la tête.

— Elle me l'a annoncé ce matin, froidement, simplement, comme on raconte un fait divers lu dans un journal ; c'était un monstre, mais je l'aimais !

— C'était la complice de Sir Holm...

— C'était sa femme...

Pearson poussa un profond soupir.

— Il nous reste dix minutes, nous pourrions causer pendant ce temps-là, et puis j'aurai cessé d'être un homme libre, à moins que vous vouliez me laisser seul un moment dans mon bureau avec mon revolver.

» Les Hamilton étaient ruinés depuis des années et encore par

cette adroite canaille de Holm. Ils abandonnèrent leur propriété les « Halbrans » et le fils Bradford s'en alla chercher fortune dans les Indes, où il réussit très vite.

» C'est là qu'il apprit le mariage de sa sœur avec Holm, l'ennemi de la famille. Il revint en Angleterre et racheta l'ancien domaine, qu'il ne voulait pas voir tomber aux mains de sa sœur félonne.

» Mais entre-temps la fortune avait changé pour Holm lui aussi, il avait découvert une mine d'argent vierge sur ses terres. Ses terres... elles n'étaient pas à lui, mais il les tenait de l'Etat par un bail emphytéotique : le sous-sol n'était pas à lui, tout au plus aurait-il pu toucher une infime partie des profits de la mine. Cela ne faisait ni son affaire ni celle de sa femme.

» Ils résolurent de l'exploiter clandestinement ; Holm avait un personnel restreint à sa disposition, mais qui lui était tout dévoué et qui a dû, dans le temps, accomplir maintes flibusteries sous sa direction.

» Il réussit à faire arriver par voie de terre tout un matériel d'exploitation, par petites parties détachées ; mais pour faire enlever les produits, il leur fallait les voies plus faciles des eaux.

» Seul l'ouest leur était ouvert. Là ils trouvaient des points de débarquement faciles, mais il fallait que leurs convois nocturnes pussent passer inaperçus et le passage d'eau du « Clen », qu'ils devaient emprunter sur une assez grande longueur, (car leurs bateaux plats étaient lourdement chargés), était passablement fréquenté.

» C'est alors que Miss Maud Brenner s'engagea à mon service.

— Et qu'elle vous prit comme une araignée dans sa toile, Pearson, dit le détective d'un ton de reproche attristé.

Pearson courba ses maigres épaules.

— Elle commença par saboter l'écluse n° 3, mais aussitôt elle comprit son erreur. Si le fait se représentait, des enquêtes administratives sans nombre allaient être entreprises. Je risquais d'être déplacé...

— Et elle avait besoin d'un complice bienveillant dans la place, continua Harry Dickson, alors elle s'en prit aux péniches.

» Mais quelle habileté infernale fut la sienne ! Elle employa des moyens primitifs, qui n'auraient jamais pu faire penser à la culpabilité d'une jeune femme, jolie, fine et surtout souverainement instruite.

» Malgré cela, elle fit pourtant quelques fautes, bien que légères.

» Elle tenta de jeter la suspicion sur son frère, en adoptant son type à l'aide d'une perruque et d'un habile maquillage des yeux, lors de l'agression de Bully.

» Quand elle parla de Bradford Hamilton, elle ajouta précipitamment qu'elle ne l'avait jamais vu, et immédiatement je sentis qu'elle mentait.

» Elle savait que j'allais voir bientôt ce dernier, et elle savait aussi que quoi qu'il arrivât, jamais son frère, pour l'honneur du nom, ne parlerait. Mais elle sentit également que mentalement j'avais noté son mensonge, et elle vit que ses jours de gloire étaient comptés.

» Une autre faute fut le coup de feu sur notre godille. Il avait son utilité, elle nous faisait perdre du temps, et entre-temps le courrier qu'elle avait envoyé à son mari pouvait arriver à destination. Le coup de feu était en même temps un avertissement pour moi. A-telle cru m'en imposer ? Possible, mais c'était une petite faiblesse de sa part. A ce propos, Pearson, je suppose que la fenêtre de votre bureau peut s'ouvrir en partie sans qu'on le voie de loin ?

L'ingénieur fit un geste affirmatif.

— Assez pour faire passer un canon de fusil très court par l'interstice, tirer, et remettre tout en place avant que les gens du dehors puissent en avoir eu vent, je suppose...

» L'autre faute, c'est qu'elle fuma sur l'eau, une de ses cigarettes à parfum très pénétrant, sans penser à la persistance de l'odeur, même au grand air du marais !

— Maître, dit tout à coup Tom Wills, vous avez dit que le pauvre Bradford Hamilton avait vu *le danger* s'approcher de nous. C'était donc sa propre sœur ?

— Oui, et il la connaissait assez pour la savoir capable d'un crime. Il a tenté de l'en empêcher : elle l'a tué.

— Comment avez-vous découvert leur lien de parenté ? demanda l'ingénieur.

Harry Dickson raconta brièvement sa visite nocturne aux « Halbrans ».

— Il y avait des portraits de famille sur son bureau, et celui de Maud s'y trouvait. Quand j'ai découvert la racine gainée d'argent vierge, j'ai commencé aussi à entrevoir la vérité sur le « Glen ».

Pearson leva la tête.

— Maintenant vous ne pourrez jamais la rejoindre, monsieur Dickson, elle et son mari seront bientôt en sûreté à l'étranger à la tête d'une fortune suffisante. Qu'elle soit heureuse... le quart d'heure est passé.

Harry Dickson se leva et fit signe à Tom de le suivre.

— Qu'allez-vous faire de moi, monsieur Dickson ? demanda l'ingénieur d'une voix altérée.

— Que Dieu seul vous juge, Pearson, dit tristement le détective et il sortit du bureau, entraînant Tom Wills avec lui.

Quand ils eurent atteint le quai, un coup de feu retentit derrière eux.

6. En matière d'épilogue : De l'autre côté de la terre

L'histoire aurait pu s'achever ici.

De fait, elle est finie et ses acteurs disparaissent de notre horizon.

Il faut ajouter que Harry Dickson, une fois un coupable arrêté, le suivait rarement jusqu'au châtement. Ce n'était plus son affaire.

Il fallait que le hasard se mît de la partie pour qu'il amplifiât ses mémoires de quelques notes supplémentaires. Tel est pourtant le cas dans l'aventure des *Eaux Infernales*.

Quand le rédacteur des mémoires du prodigieux détective compulsa les annotations qui y avaient trait, il trouva écrit en marge de la dernière ligne : *Silver Devil*, le démon d'argent...

Le scribe s'adressa à Harry Dickson en lui demandant s'il n'avait pas fait là une remarque philosophique quant au démon de l'argent.

Le détective se mit à rire.

— Non, mon cher, il s'agit là d'un nom de terreur. « Silver Devil » – le démon d'argent – c'est ainsi que les habitants d'une jeune et minuscule république de l'Amérique méridionale appelèrent une créature vraiment infernale.

Je n'aime pas allonger inutilement une aventure, mais il faut qu'elle soit complète. Veuillez donc ajouter quelques lignes à votre travail. Il y va de ma nouvelle rencontre avec Maud Hamilton-Brenner, et plaise à Dieu qu'elle ait été la dernière.

Un an plus tard Harry Dickson voyageait en Colombie. L'affaire qui l'y appelait ne figure pas dans les mémoires du détective, comme manquant d'intérêt, mais elle exigea de sa part de nombreuses marches et contremarches.

C'est ainsi qu'il se trouva sur la frontière brésilienne, par une période de vif mouvement révolutionnaire.

Des tribus indiennes, alliées à une poignée de desperados et d'aventuriers européens, s'étaient mis en tête d'y proclamer l'indépendance d'un pays de quelques centaines de kilomètres carrés.

L'Etat de l'Equateur, en toute autre circonstance aurait haussé les épaules et laissé les têtes chaudes s'entre-tuer, mais les terres que les insurgés voulaient s'arroger étaient riches en or et en argent, et le pétrole y gisait presque à fleur de sol.

Des soldats furent envoyés, et ils auraient certainement eu raison des trublions, si un étrange aventurier ne s'était mis à leur tête.

Les réguliers virent bientôt qu'ils avaient affaire à forte partie, car leurs adversaires avaient commencé une lutte de guérilla qui tourna vivement à leur avantage.

La République d'Equateur perdit ses hommes, ses armes et ses terres, et le Brésil jugea très sage de s'abstenir, car une expédition punitive aurait coûté très cher pour n'aboutir qu'à un résultat douteux : pourtant ces Etats résolurent de faire quelque chose : empêcher les insurgés de recevoir des armes.

La question se présentait sous cette forme : Qui fournit des armes et comment parviennent-elles dans ces lointaines régions ?

Harry Dickson se trouvait à Bogota. Les hommes d'Etat des pays intéressés eurent tôt fait de l'y découvrir, et on lui proposa de résoudre la question.

Il y avait plus de deux cents lieues de forêts et de montagnes à franchir pour arriver sur les terres disputées, et l'on n'arrive pas comme un chien dans un jeu de quilles en de pareilles régions tourmentées, où tout étranger est suspect d'avance.

Les détectives tentés par l'imprévu de l'aventure réfléchirent : Tom Wills, plus que jamais friand d'horizons nouveaux et d'action, ne tenait déjà plus en place. Or, vers la même époque, une mission scientifique germano-américaine était arrivée en Colombie, sous la conduite d'un savant professeur, Ludwig Ehrmann.

— Le plus facile aurait été de vous joindre à cette expédition, lui avait-on dit, elle se dirige précisément vers les terres qui vous intéressent, mais elle a huit jours de marche d'avance sur vous.

» Il faut avouer qu'elle n'avance pas vite à travers la forêt, toute à sa mission d'exploration. Nous allons essayer de vous donner le moyen de la rejoindre.

— Gardez-vous bien de vous mettre incontinent en route, lui affirmait-on d'un autre côté. Le pays est des plus incertains, et un bandit surnommé « Silver Devil » à cause de ses cheveux d'argent et de sa cruauté sans pareille, le met en coupe réglée, tout en faisant cause commune avec les insurgés.

» Il faudrait bien vous faire accompagner par un fort détachement de soldats, et encore nos soldats sont-ils toujours prêts à passer à l'ennemi.

— Ne vous occupez pas de cette histoire, fut le troisième conseil.

Cela fit perdre quelque temps au détective, mais cette perte fut cause d'une découverte.

Il s'était rendu chez un entrepreneur de transports automobiles pour négocier la location d'une paire de voitures, et il traversait le chantier en jetant un coup d'œil critique sur les diverses automobiles.

C'est alors qu'il tomba en arrêt devant un solide camion, très moderne, construit à la façon d'un tank pour ainsi dire, et très pratique pour circuler dans la zone forestière. La machine portait deux majuscules L.E. reproduites plusieurs fois sur ses flancs et sur son capot.

— C'est un camion de l'expédition Ehrmann qui est resté en panne ici, lui dit-on négligemment.

Le détective fit comme si la chose ne l'intéressait guère et passa outre.

Mais le soir venu, quand le personnel eut quitté le chantier, il y retourna en compagnie de Tom Wills, et ils examinèrent la lourde voiture.

— Une machine pareille qui cède à un chargement trop lourd, murmura-t-il, car c'est l'unique cause de sa défection... Je me demande ce qu'on a bien pu fourrer là-dedans !

Le camion donnait de la bande sur la gauche, et une partie du chargement avait dû en tomber, car des débris de caisses gisaient dans le voisinage.

Tom Wills se mit à fureter et finit par trouver quelques fragments métalliques dont il ne put discerner immédiatement l'exakte nature. Mais déjà le maître les lui prenait des mains.

— Un verrou de mitrailleuse...

Et la lumière se fit devant ses yeux : la mission scientifique du Dr Ehrmann masquait un convoi d'armes, en route pour les terres de révolution.

Déjà il regagnait la ville étincelant au loin comme une vaste féerie électrique, quand soudain il fit halte.

— Ce serait trop beau, murmura-t-il.

— Quoi donc, maître ?

— Un camion brisé, une pièce provenant d'une mitrailleuse gisari dans la boue à ses côtés, et l'inévitable conclusion.

— Mais il me semble qu'au contraire, c'est dans la logique... commença Tom.

— C'est une comédie, mon garçon, et assez grossièrement présentée. Elle a pour but d'attirer notre attention sur une lointaine colonne cheminant par d'inaccessibles forêts, tandis que le véritable convoi clandestin continue son petit train-train sans être inquiété.

— Où peut-il être, celui-là ? se demanda Tom Wills songeur.

— Pas très loin d'ici !

— Comment savez-vous cela, maître ?

— C'est une quasi-évidence, mon garçon. Bogota n'est pas un centre si immense que nos allées et venues n'y soient connues de A à Z.

» On a dû s'apercevoir que je n'ai nulle envie de me joindre à la

lente expédition du professeur Ehrmann, que je veux voler de mes propres ailes, et l'on arrange cette grossière comédie.

Ils avaient échangé ces propos derrière une haute haie de flamboyants, les yeux sur la ville proche dont les boulevards neufs luisaient de clartés violentes.

Soudain, un coup de feu retentit du côté du chantier, suivi d'un rire cruel.

— J'ai horreur des imbéciles, et je n'entends pas m'en encombrer le chemin.

» Croyez-vous que Harry Dickson se serait laissé prendre à cette sottise comédie ?

» Bien au contraire, voilà que nous allons l'avoir sur le dos à présent.

Les deux détectives s'approchèrent à pas de loup et virent à côté du camion une forme étendue : celle d'un homme en costume de gauchiste, abattu d'un coup de revolver.

L'exécuteur se trouvait près de lui, mais lui tournant le dos d'un air de mépris. Il était svelte et jeune, et ses cheveux courts luisaient comme de l'argent dans le soir.

— Silver Devil ! murmura Dickson.

Le bandit s'adressait à deux cavaliers qui se tenaient devant lui, la mine contrite et passablement effrayés.

— Filez ! ordonna Silver Devil, vous me retrouverez où vous savez.

Les deux comparses n'en demandèrent pas davantage et filèrent à brides abattues.

Silver Devil ! La capture en valait la peine !

Quand le galop des chevaux se fut éteint, Harry Dickson tira son revolver et Tom Wills en fit autant.

— *Hands up*, Silver Devil !

Le bandit poussa un cri de stupeur, mais se hâta d'obéir.

— Passez-lui les menottes, Tom, ordonna le détective.

Brusquement la scène changea. Sans trop se rendre compte de ce qui leur arrivait, les deux détectives se sentirent pris dans un étrange filet et précipités sur le sol.

C'était l'homme étendu par terre qui semblait soudain revenu à la vie et les avait pris dans son lasso.

— Bien travaillé, mon vieux Rikiki, s'esclaffa Silver Devil, je savais bien que ce cher Dickson et cet âne de Tom Wills étaient dans les environs et qu'ils seraient accourus comme des rats vers l'appât. Ceci est la véritable comédie, monsieur Dickson !

Et le détective se vit face à face avec le redoutable forban.

Certes, les cheveux auburn d'antan avaient disparu pour faire place à une étrange toison d'argent, mais malgré cela il reconnut la

belle Maud Brenner-Hamilton.

Elle ne lui laissa pas le temps de dire un mot.

— Les instants sont comptés, sir, dit-elle d'une voix brève, et les vôtres surtout. Mon premier coup de revolver fut tiré à blanc, mon second et mon troisième seront à balles, je vous prie de le croire. Ce sera justice, nous avons un vieux compte à régler.

Lentement, elle leva son arme à hauteur de la tempe de Harry Dickson.

Mais que faisait Tom Wills ?

Le lasso lui avait laissé une main libre, et voici que de cette main il fit un signe horrifié vers Maud Hamilton, arracha quelque chose de sa vareuse en criant :

— Quelle horreur !

Une petite boule velue courut se blottir entre les pierrailles et à son tour Maud se mit à crier.

— Tuez-la ! Tuez-la !

C'était une de ces hideuses araignées de Colombie, dont la morsure est aussi fatale que celle d'un serpent à sonnettes.

Le gaucho s'empressa d'écraser le dangereux insecte d'un coup de botte, mais Maud Hamilton frémissait encore d'horreur.

— La seule chose au monde qui me fait peur, murmura-t-elle machinalement.

Ses yeux profonds s'attachaient à Tom Wills, qui n'avait agi que par un juste réflexe.

— Je suppose que vous n'avez pas voulu me sauver, monsieur Wills, dit-elle, mais qu'importe... c'est le seul genre de mort que j'aurais vraiment redouté.

Elle se tourna vers son domestique.

— Enlevez-leur leurs armes et laissez-les partir, ils sont libres !

A l'aide d'un petit mouchoir de soie blanche, elle épongea ses tempes moites de sueur.

— Partez, messieurs, mais faites en sorte de ne plus vous retrouver sur ma route. Vous n'aurez pas toujours l'occasion de me rendre un pareil service, ni moi de vous faire grâce.

L'aventure en resta là, non que Dickson se laissât influencer par cette menace, mais il n'avait aucun goût pour se mettre au service de gouvernements qui changent de face du matin au soir.

— Maud Hamilton n'est pas la personne à s'éterniser dans le Sertão sud-américain, a-t-il dit un jour. Je l'attends sur d'autres routes.

» Car il est évident que nous serons appelés à nous rencontrer encore, cette terrible créature a goûté au crime comme à un vin dangereux.

» Et ce jour-là...

LE VAMPIRE QUI CHANTE

1. Messieurs Jinkle et Lorman

*Sire Halewyn chantait une chanson
Et toutes celles qui l'entendaient
Voulaient être auprès de lui...*

La chanteuse plaqua un accord et, faisant virevolter le tabouret du piano, fit face à ses auditeurs.

— C'est une vieille chanson flamande du treizième siècle, dit-elle, tirée d'une terrible légende que je vous raconterai, messieurs...

» Dans une sombre forêt de la West-Flandre habitait un châtelain de sinistre renommée. Cruel, sanguinaire, félon, il était hideux à voir, avec son groin de sanglier et ses yeux d'effraie ; mais la nature l'avait doué d'une voix merveilleuse, et quand il chantait les fileuses quittaient rouet et quenouille ; les dentellières coussins et écheveaux de fil ; les filles qui travaillaient aux champs jetaient leur serpette au loin ; les bergères oubliaient leur houlette dans quelque fossé ; et, même au fond des manoirs voisins, les belles Isabeaux laissaient traîner leurs livres d'heures. Toutes accouraient au château de Sire Halewyn, qui chantait d'une voix si douce, et qui s'empressait de leur couper le cou.

— Je suppose que ce gentleman reçut la juste récompense de ses forfaits ! fit un des auditeurs.

— Monsieur Dickson, vous ne songez qu'à la vengeance, à nouer la corde du supplice autour du cou des criminels ! s'écria la chanteuse.

— Je suppose également, madame Servin, répondit le détective en s'inclinant, que vous ne nous avez pas chanté cette mélancolique et cruelle complainte sans une certaine intention. Cette légende vieille de centaines d'années se rapporte étrangement aux faits qui m'ont amené dans ces parages.

— Avec cette différence que le vampire de Marlwood n'attire pas ses victimes par le truchement de son chant, fit remarquer quelqu'un dans l'assemblée. Il se peut aussi que nos fillettes, plus sages que celles de l'an mille, n'aillent pas si vite à la mort sur la foi d'une belle voix.

— Notre vampire chante au contraire quand il a tué, comme un coq anglais crie victoire, acquiesça Harry Dickson.

Marlwood est une vieille bourgade de l'Ouest de l'Angleterre, d'un pittoresque accompli. Ses monuments séculaires, sa mairie de pierres grises, ses trois églises romanes, ses ruelles étroites aux

adorables maisons archaïques, tout cela dort, comme une cité de conte de fées, au milieu de magnifiques bois de chênes. Il n'existe de paix comparable à celle de Marlwood, dont la population est aisée, chasse, pêche, vit de travaux d'art et gagne encore quelque argent supplémentaire avec les touristes, tout en n'attirant guère ces derniers. *Marlwood semble avoir échappé au temps et à sa marche en avant*, ont dit quelques écrivains, qui se sont servis de ce cadre prestigieux pour y faire vivre des personnages de roman.

Mais voici que cette ère de paix s'est enfuie à jamais.

Marlwood s'est réveillée de son rêve de Belle au Bois Dormant, pour vivre le plus atroce des cauchemars.

L'affaire du « Vampire qui chante » est née dans les murs de la cité du bonheur. Voici les faits relatés dans toute leur horreur, moins la sécheresse de mise dans les annales criminelles.

Par un beau soir de mai, les habitants de Marlwood, se promenant sur les remparts, entendirent tout à coup une voix merveilleuse s'élever dans la forêt. Elle chantait, dans une langue inconnue, une chanson inconnue.

Etait-ce une voix de femme ou d'homme ? Personne n'aurait pu l'affirmer, et des discussions passionnées s'élevèrent sur l'heure.

Des paris s'engagèrent même, et ce fut là la cause du départ d'un groupe de gentlemen vers l'endroit où la voix continuait à s'élever.

Le pari principal était engagé entre le maire, Mr. Pritchell, et un des plus gros bonnets de la ville, le négociant en vins Coriss.

— Voix de femme, prétendait Mr. Pritchell.

— Voix de ténorino, ripostait le vieux Coriss, mais en tout cas une voix d'homme, monsieur le maire !

Ils arrivaient à un endroit de la forêt appelé Combe du Geai, quand soudain la voix se tut.

— Diable ! c'est bien ennuyeux, marmottèrent les parieurs.

— Holà ! la belle artiste, montrez-vous donc !

— Pardon, « le » bel artiste ! corrigea Mr. Coriss en insistant sur le genre masculin du chanteur.

Personne ne répondit. Seuls, quelques merles effarouchés s'enfuirent sous le couvert en sifflant.

La nuit n'était pas complète : une dernière clarté bleutée traînait encore à la cime des arbres et permettait de voir à quelques pas.

Mr. Pritchell, qui marchait en avant, poussa un cri.

— Elle est tombée, la malheureuse !

— Vous voulez dire qu'« il » est tombé, le malheureux ! répliqua Mr. Coriss. Vous voyez bien, monsieur le maire, qu'il s'agit d'un homme.

Une forme sombre gisait en effet au pied d'un chêne séculaire, la tête enfouie dans la mousse épaisse.

Des allumettes et des briquets à essence flambèrent, de petites flammèches éclairèrent la Combe du Geai.

Mais une clameur d'unanime horreur s'éleva :

L'homme, car c'était un homme, était étendu dans une mare de sang, que la terre limoneuse de l'endroit buvait mal.

— Mais c'est Jinkle, le relieur d'art ! s'écria Mr. Pritchell.

Bram Jinkle était un relieur réputé dans toute l'Angleterre, et même sur le continent. Il était très riche, très versé dans l'histoire locale, et de son atelier, véritable musée d'art ancien, ne sortaient que des reliures aux prix exorbitants, que pourtant les amateurs se disputaient à grands coups de banknotes.

Le vieillard – Jinkle avait dépassé largement la soixantaine – avait eu la gorge tranchée avec une sauvagerie inouïe ; tout le sang de son corps avait fui par les carotides sectionnées.

En tant que chef de la police locale, Mr. Pritchell fit les premières recherches, qui ne menèrent naturellement à rien d'autre qu'à constater un affreux assassinat, commis en de bien mystérieuses circonstances.

— Une chose est certaine, avait ajouté le maire, repris pendant une courte minute par sa manie de parieur. Tout le monde sera d'accord pour dire que ce n'était pas Mr. Jinkle qui chantait.

Mr. Coriss lui-même dut avouer que Bram Jinkle possédait tout au plus « une voix de trombone ».

Huit jours plus tard, jour pour jour, vers la même heure, la voix mystérieuse s'éleva à nouveau, cette fois à l'est de la ville, à l'endroit dit « la Mare Bleue ». C'était un petit étang à nénuphars, sur les bords duquel les amoureux de Marlwood venaient rêver par les beaux crépuscules et échanger des serments éternels.

Ce fut une véritable ruade en groupe qui eut lieu, et Mr. Pritchell dut user de toute son autorité pour limiter l'accès de cette partie des bois aux délégués de l'autorité.

On se trouva bientôt devant le cadavre de Mr. Andréas Lorman, un rentier quinquagénaire, très honoré dans la cité, bien que vivant d'une façon retirée. On le disait puritain et fort à cheval sur la morale ; il possédait des rentes considérables et passait pour un tantinet avare.

Mr. Andréas Lorman était mort de la même façon que le relieur d'art, et personne ne lui prêta davantage la voix merveilleuse.

Mais, dès la minute tragique où l'on découvrit le second cadavre, tout le monde fut d'accord pour ne plus accorder cette voix aux victimes, mais bien à l'auteur du crime. « Le Vampire qui chante » était né.

Alors, les habitants les plus huppés de la ville se réunirent, sous la présidence de Mr. Pritchell, pour délibérer. Il n'était pas douteux

que Marlwood allait devenir le point de mire du public anglais. On pouvait s'attendre à une invasion de policiers, de gens de loi, de détectives professionnels, d'amateurs et, créatures redoutées entre toutes, de reporters de la presse londonienne, qui vraiment ne respectent rien »

Mr. Pritchell poussa le cri d'alarme et tous y répondirent.

— Il faut épargner à notre tranquille cité la fâcheuse publicité du crime, décida monsieur le maire. Certes il faut que l'enquête soit menée, et bien de main de maître, et il faut surtout que le coupable soit pris et châtié, pour que la paix que nous méritons nous soit rendue.

On discuta jusqu'à une heure avancée de la nuit et, enfin, un nom rallia tous les suffrages : Harry Dickson.

Il fallait que le grand détective se chargeât d'éclairer la justice de Marlwood ; il fallait qu'il chassât les ombres redoutables du mystère. Seulement, on le prierait d'y apporter toute la discrétion voulue.

Et c'est ainsi qu'en cette belle soirée de juin, nous trouvons Harry Dickson et son élève Tom Wills prenant le thé chez Mr. le maire Pritchell et écoutant chanter Mrs. Servin, dame patronnesse de Marlwood, à qui la cinquantaine n'avait enlevé ni les charmes, ni une jolie voix de soprano. Mr. Pritchell avait fait la présentation des hôtes de choix qui prenaient part à ces simples et frugales agapes :

Mr. Coriss, qui fut mêlé de près à la première affaire, comme nous le savons ; le juge Taylor, un vieux barbon spirituel et causeur ; Mr. Tapple, brasseur, fabricant d'une ale réputée et poète à ses heures ; un jeune couple charmant et un peu effacé, les Norwell, grands propriétaires fonciers ; Mr. Trunch, homme malpropre et goinfre, que l'on craignait parce que directeur-propriétaire de l'unique feuille locale, le *Marlwood Dispatch* ; Mrs. Prettyfield, directrice du théâtre municipal – une blonde sur le retour, mais d'apparence encore bien agréable ; Mr. et Mrs. Jameson, importants marchands de gros de la place ; et le triste et maussade Sir Cruckbell, habitant le grand château seigneurial, dont une des façades occupe un côté de la grande place de Marlwood, et qui possède encore au milieu des bois environnants un manoir de magnifique allure et d'immense valeur historique.

— Oui, monsieur Dickson, dit Mrs. Servin en pivotant de plus belle sur le tabouret à coussin de peluche rouge, oui, monsieur, j'ai chanté cette complainte à dessein. Je me demande si le vampire qui chante n'y a pas puisé sa criminelle inspiration...

— Un poème qui pousserait au plus vil des forfaits ! s'indigna Mr. Tapple avec emphase. Non, non, je ne puis y croire, madame Servin.

Trunch partit d'un gros rire, et il s'appliqua des claques sonores sur les cuisses, qu'il avait épaisses comme des jambons.

— Ce serait un bon mot de la fin pour le prochain numéro du *Dispatch*, claironna-t-il. Mais j'ai promis de ne rien publier qui ne passe auparavant par votre censure, monsieur le maire, et Trunch n'est pas homme à oublier ses promesses.

Il se cura les dents avec un bout d'allumette, renifla et promena des regards insolents sur l'assistance.

— J'ai conscience de faillir un peu à mon devoir de représentant de la presse, d'écho de l'opinion publique, mais je suis avant tout l'ami des habitants de Marlwood, et mes intérêts sont les leurs.

Il se tourna vers le détective, qui l'écoutait avec une politesse distante.

— Mille regrets, Dickson, de ne pouvoir vous faire de la réclame dans mon canard. Vous allez devoir travailler dans l'ombre, mon vieux !

Mrs. Prettyfield, qui sentait la gêne planer, se hâta de détourner cette pénible conversation.

— Je regrette de ne pas avoir entendu la voix merveilleuse. Si le vampire, au lieu de donner dans le crime, avait voulu contracter un engagement chez moi, il aurait gagné plus d'argent que ne lui ont sans doute rapporté ses horribles meurtres.

— Les victimes étaient dépouillées de leurs valeurs ? demanda Harry Dickson en se tournant vers Mr. Pritchell.

— Non, répondit le maire, elles ne l'étaient pas. Pourtant, Mr. Andréas Lorman était porteur d'un portefeuille bien garni, et l'infortuné Jinkle avait toujours dans son gousset une montre splendide, rehaussée de pierres précieuses. J'opte pour un tueur massacrant par goût du crime et du sang, un véritable vampire, dans toute l'acception du mot.

— Ce qui signifie toujours une complication dans les recherches, avoua Harry Dickson. Le criminel qui tue sans profit matériel a bien plus de chances d'échapper à la justice des hommes que son confrère, qui agit par appétit du gain. Pourtant, les cas du genre sont plutôt rares.

— Ils ne l'étaient guère au temps jadis, répliqua sèchement le châtelain Cruckbell, ouvrant la bouche pour la première fois de la soirée.

— Mais nous ne sommes plus au temps jadis, Sir Humphrey Cruckbell, répondit Harry Dickson en souriant.

— Nous le sommes à Marlwood, trancha le vieil hobereau. Nous n'avons pas marché avec le progrès, et j'en remercie le Ciel, sinon la vie m'y serait intenable. Si vous voulez me faire l'honneur d'une visite, un de ces jours, monsieur Dickson, je vous ouvrirai les archives de

Cruckbell, et vous ferez la connaissance de monstres du siècle dernier, qui valent bien le chanteur assassin d'aujourd'hui.

Le détective considéra avec sympathie la belle tête, blanche et chenue, du vieux gentilhomme. Certes, tout en lui respirait une hautaine réserve envers tous ceux qui l'approchaient, mais ses yeux brillaient d'intelligence, et Harry Dickson, grand connaisseur d'hommes, croyait y lire une bonté voilée.

— Je me ferai un plaisir d'accepter votre charmante invitation, Sir Humphrey, répondit-il en s'inclinant.

— Bah ! grasseya à son tour le journaliste, pendant que vous êtes à faire des visites au monde de Marlwood, Dickson, passez donc, quand cela vous chantera, par les bureaux de rédaction du *Dispatch*. Je vous lirai quelques articles de mon cru, qui n'ont certainement rien d'ancestral, mais qui pourront éclairer votre lanterne. Si je ne les publie pas, c'est que je suis tenu par ma promesse.

— À mon tour, monsieur Dickson, de me montrer aimable, dit gentiment Mrs. Prettyfield. Le théâtre municipal de Marlwood, que j'ai l'honneur de diriger, vous offre, ainsi qu'à Mr. Wills, une loge permanente. Nous donnons deux représentations par semaine : le lundi et le jeudi. J'espère que vous ne serez pas un critique trop sévère pour mes humbles artistes.

— Ils sont parfaits, tonna Trunch, et vous-même, Jenny, vous êtes adorable dans vos rôles, je n'hésite ni à le dire ni à l'écrire, comme tout le monde ici présent le sait d'ailleurs.

Le nom « Jenny », lancé brutalement sans être précédé du mot de « madame », jeta un froid dans l'assemblée. La directrice rougit et sa bouche se durcit ; Mrs. Servin prit également un air pincé, tandis que les messieurs prenaient des attitudes distantes et faussement inattentives.

Mais Trunch s'en soucia fort peu. Il connaissait sa puissance de journaliste de province, détenteur de bien des petits secrets de famille qu'en une saute de mauvaise humeur, sa plume fielleuse pouvait vouer à la malignité publique.

— Je suis persuadé que vous allez vous mettre à l'ouvrage dès demain, monsieur Dickson ! fit Pritchell, pour dire quelque chose.

— C'est mon intention, monsieur le maire.

— Marlwood possède un officier de police et six hommes dévoués. Il va de soi qu'ils sont tout à fait à vos ordres.

— Je vous remercie, sir, et je ferai appel à eux quand le besoin s'en fera sentir. Dans les premiers jours, je crois pourtant que je me contenterai d'agir seul. L'aide de mon élève Tom Wills, ici présent, me suffira.

— Vous agirez comme vous l'entendez, monsieur Dickson.

C'était une phrase polie de congé. D'ailleurs, plusieurs invités se

levaient.

— Vous êtes descendu à l'Hostellerie de la Tour, n'est-il pas vrai, Dickson ? demanda Trunch. Fameuse maison allez ! Un de ces soirs, je m'y inviterai moi-même, pour y déguster en votre compagnie des écrevisses au vin blanc et un ragoût de volaille sans pareil sur la terre entière. Bons lits, bonne cave et service soigné. Je vous donne un pas de conduite. J'occupe des chambres dans Boundstreet, qui est à un pas de l'Hostellerie.

On prit congé des hôtes et des autres invités, et le journaliste passa familièrement son bras sous celui du détective. Tom Wills marchait à leurs côtés en fumant silencieusement une cigarette.

— Holà, jeune homme de bonne mine ! ricana grossièrement le fâcheux. Que dites-vous de l'opulente Mrs. Jameson ? Elle vous a dévoré des yeux tout au long de cette fade soirée ; elle vous invitera sûrement à son prochain thé, car elle est friande de chair fraîche. Si jamais on vous trouve assassiné, je crierai tout haut que c'est la Jameson qui a fait le coup. N'allez pas croire maintenant que je la vois trempée dans le double meurtre de la forêt. Ah ! non, les victimes étaient par trop coriaces, et trop peu à son goût ; cette ogresse multimillionnaire ne veut que de la chair jeune à se mettre sous la dent. Il va de soi que je parle au figuré...

Tom Wills rougit sous la gratuite injure et continua à se taire. Trunch s'enhardit devant ce silence, qu'il jugeait approuvatif.

— Tom Wills ! Tombeur des cœurs de Marlwood ! Ah ! ah ! Le vieux Bob Trunch n'a pas les yeux en poche. La petite Norwell vous a regardé longuement avec ses beaux yeux de gazelle, et même la vieille Servin, qui est une vertu, semblait s'humaniser au contact de l'éphèbe détective que vous êtes.

— Et la belle Mrs. Prettyfield ? demanda Harry Dickson qui s'amusait silencieusement de l'embarras de son élève.

— Jenny ? Bas les pattes mes petits ! Voilà une chasse privée !

— Il est vrai, observa Harry Dickson, que le théâtre a besoin du journalisme.

— Ce vieil Harry Dickson ! Toujours clairvoyant ! s'esclaffa Trunch. Je compare tantôt notre Jenny municipale à Sarah Bernhardt, tantôt à la Duse, voire à Mary Bell ou à la Spinelly !

La soirée était chaude et un peu lourde. Le journaliste épongeait son front moite et, d'avoir tant bavardé, il devait se sentir du feu dans le gosier. On était arrivé devant l'hostellerie de la Tour, dont les fenêtres basses luisaient doucement dans la nuit. Une terrasse abritée de lauriers en caisses, avec des petites tables couvertes de napperons blancs, formait une puissante invite aux passants. Harry Dickson proposa un verre de bière fraîche au journaliste qui accepta l'offre avec enthousiasme, en disant :

— C'est le seul établissement de la place qui débite de la bière allemande et luxembourgeoise. Des demis bien tirés, sans faux cols trompeurs.

— Oh hep ! continua-t-il. Trois Diekirch et vivement !

Un peu de silence tomba autour de la table solitaire, où trois hommes assoiffés jouissaient de la boisson fraîche et parfumée et de la tiède soirée. Une clarté mobile et diffuse, faite de lune naissante et de rayons d'étoiles, nimbaït devant eux la sombre silhouette du château médiéval des Cruckbell.

— Une merveille de pierres grises, de dentelles cimentées, d'architecture ancienne, admira Harry.

Dickson en laissant errer ses regards sur les hautes tours percées du regard sombre des meurtrières.

— Un nid à rats, trancha le journaliste en vidant son verre et en tapant sur la table pour en réclamer un second, et digne en tous points de cette antiquaille radoteuse qu'est le baronnet Humphrey.

— Vous ne semblez guère l'estimer, monsieur Trunch ?

— C'est vrai ! Je vous l'avoue en toute sincérité, grogna le directeur du *Dispatch*. C'est un homme mal élevé. Jugez par vous-même, Dickson. Voilà à peine quelques heures que vous êtes à Marlwood, et ce vieil hibou vous invite à venir admirer ses fonds de greniers, tandis que moi, Bob Trunch, directeur-propriétaire de l'unique journal de la ville, un citoyen de prime importance, il ne m'a pas encore adressé une parole depuis les années que j'œuvre ici, pour le bien public. Loin donc d'y avoir été invité ! Mais je ne m'en soucie guère, car je sais qu'on fait maigre chère dans ce nid d'effraies et de choucas. On raconte que Cruckbell tend des pièges aux corbeaux qui gîtent dans les tours, pour en corser son lamentable pot-au-feu. Grand bien vous fasse, Dickson, des menus somptueux que le vieux vous y offrira.

Le détective fit servir de nouvelles consommations, que son invité accueillit avec empressement.

— Et l'affaire du Vampire, monsieur Trunch ? dit négligemment Dickson. Comme journaliste, vous avez dû vous former une opinion à ce sujet.

Bob Trunch prit une attitude réservée, bien que la langue lui démangeât et qu'il se sentît furieusement fier d'être pour ainsi dire consulté par le plus grand détective d'Angleterre :

— Hm ! fit-il en toussant pour s'éclaircir la voix et faire valoir ses réticences. Nous sommes dans une bien petite ville, Dickson, et qui dit petite ville dit cancan, calomnies sans nombre, idées étroites, malveillance sans réserve. N'est-il pas vrai ?

Harry Dickson approuva avec une véhémence marquée.

— C'est très juste, ce que vous dites là, monsieur Trunch, et je

tiendrai certainement compte de ces considérations.

Le journaliste, croyant déjà, ni plus ni moins, avoir aigillé le détective sur la grande piste du crime, se rengorgea.

— Vous avez dû observer autour de vous pendant le thé du maire, continua-t-il. J'ai d'ailleurs suivi vos regards, et je sais ce qu'ils voulaient dire : eh bien ! tous ces gens se suspectent mutuellement !

Le détective tiqua : il tenait Trunch pour un parfait imbécile, mais il reconnaissait que, cette fois, le journaliste venait d'énoncer une vérité première. Il avait épié les regards gênés de Pritchell allant vers Tapple, ceux de Tapple allant vers Jameson, ceux de Jameson tournés vers le juge ou Sir Humphrey Cruckbell.

— Pourtant, continua Trunch, tous ces gens-là pourraient fournir d'indiscutables alibis. Mais la méfiance provinciale est telle, Dickson, que pour l'amour de médire du prochain et le perdre, si faire se peut, on en viendrait à admettre le don d'ubiquité, même le juge Taylor.

Harry Dickson sourit mais, de nouveau, il dut convenir in petto que Trunch n'avait pas tort.

Il le regarda à la dérobée. L'homme était petit, balourd et malpropre ; sa barbe était mal taillée, son rictus sempiternel découvrait des dents gâtées, à chaque rire sa bedaine tressautait sous la chemise douteuse, mais de l'intelligence se lisait dans son regard.

Le patron de l'hôtel vint avertir ses clients que, le chef de cuisine allant se retirer, il était obligé de faire servir le souper.

Trunch déclina la molle invitation du détective à partager son repas. Il avait flairé des côtelettes de mouton, et le menu lui paraissait trop peu fastueux. Son Excellence Bob Trunch avait l'odorat aussi subtil qu'il avait la vue nette et acérée.

2. Monsieur Tapple

La Combe du Geai était déserte. Il n'y avait rien d'étonnant à cela car, depuis le double meurtre, les gens de Marlwood évitaient de se promener sous bois. Harry Dickson pouvait donc se consacrer à son enquête, sans crainte d'être dérangé par des fâcheux ou des curieux.

Il n'avait pas grand espoir de découvrir quelque chose, car l'endroit avait été piétiné à souhait par l'autorité d'abord, par les gens avides de nouvelles ensuite. Seules témoignaient encore du crime quelques éclaboussures insolites, tournées au noir, sur l'écorce d'un grand chêne.

Des petits coups secs, précipités, firent soudain lever la tête au détective. Il vit, à deux toises au-dessus de lui, s'enfuir une petite forme olivâtre, puis le martèlement reprit dans les hauteurs.

— Monsieur le pivert cherche pitance, dit le détective en souriant et en suivant, d'un œil amusé, l'effort patient de l'oiseau grimpeur.

Mais son geste ne fut pas inutile, car il devint tout à coup attentif. Quand le pic se fut perdu dans l'ombre de la frondaison, Dickson demeura le nez en l'air, comme s'il cherchait une solution dans la ramure. Y était-elle ? Peut-être...

Une branche brisée avait attiré son regard, puis d'autres rameaux environnants, présentant tous des cassures assez fraîches.

Il aurait volontiers tenté l'escalade de l'arbre, mais le tronc était passablement lisse, les maîtresses branches se trouvaient à une hauteur considérable du sol, et il lui fallut renoncer pour l'heure à ce projet.

Mais l'œil exercé du maître découvrit les froissements, les blessures, bref tout ce qui dérangeait la tenue du roi de la forêt.

« Comme si un grand singe avait passé par là », fut sa première idée. Mais il y renonça aussitôt. La vie des grands fauves de la jungle lui était trop familière pour qu'il adhérât à une semblable opinion. Le plus lourd quadrumane, fût-il orang-outang ou gorille, passe à travers les branchages sans plus les froisser que ne le ferait un humble passereau.

Il resta quelque temps rêveur, jusqu'à ce que le pic eut réapparu. La présence du grimpeur, et sa persistance à demeurer sur l'arbre, lui fournit un nouveau sujet de réflexion.

« L'oiseau cherche des vers sous l'écorce, mais il profite surtout

des blessures faites dans l'arbre pour se gaver des vermisseeux mis à nu de cette façon. Quelqu'un a résidé là-haut, sans grande délicatesse de gestes. Nous y reviendrons s'il le faut... »

De nombreux sentiers, bien entretenus, s'ouvraient dans le taillis ; ils permirent au détective de parcourir la forêt en aussi peu de temps que possible, et de se trouver bientôt sur les bords fangeux de la mare bleue, également de sinistre mémoire. Là, il ne dut pas chercher longtemps. Il retrouva les branches cassées, les rameaux pendants, l'écorce labourée par de gros souliers.

Cette fois, les nodosités d'un vieil hêtre pourpre lui fournirent un bon moyen d'escalade. Il monta le long du fût rugueux, et bientôt s'enfonça dans la petite sylve des feuilles brunes.

Soudain, il poussa un sifflement caractéristique, celui que Tom Wills lui connaissait à chaque découverte. Sa main droite venait d'être abondamment poissée de sève. Des branches cassées l'entouraient, fraîchement saignantes. Harry Dickson, à califourchon sur une grosse branche, examina ces plaies végétales, et il grogna :

— C'est tout récent... Cela ne date pas du jour du meurtre... Oh, non ! Il n'y a pas une demi-heure, j'en jurerais, quelqu'un était assis au même endroit que moi, explorant ces hauteurs.

En vain il regarda autour de lui, en quête de quelque fil d'étoffe accroché à une aspérité ligneuse. L'arbre lui refusait toute autre trace que celle de ses meurtrissures.

Il s'apprêtait à descendre, et ses pieds cherchaient déjà un appui le long du tronc, quand une voix aiguë s'éleva sous lui.

— Si vous descendez, bandit, je vous tue !

Le pied du détective toucha un gros nœud de bois et, désobéissant à l'ordre, Dickson descendit de deux pieds.

Aussitôt une détonation éclata, et une balle siffla à ses oreilles.

Il était trop tard pour se garer.

Le détective ouvrit les bras et tomba sur le sol qui, largement feutré de mousses et d'humus, amortit heureusement sa chute.

Un cri de frayeur retentit et le taillis bruissa de toutes ses feuilles, dans la rumeur d'une course affolée.

Harry Dickson vit les buissons s'agiter, une forme obscure disparaître. Déjà, bravement, il s'élançait à sa poursuite.

Le taillis était épais, et le fuyard n'avancait pas vite. Le détective, bien plus rompu aux exercices de ce genre, gagnait de seconde en seconde sur lui. Déjà, il entendait sa respiration précipitée, quand un second coup de feu retentit. Mais la balle, mal ajustée, se perdit dans les frondaisons. L'instant d'après, le détective aperçut une forme qui filait droit dans un sentier de traverse.

— Plus un pas ou je tire ! tonna-t-il en braquant son revolver.

Le fuyard poussa une exclamation d'étonnement et se retourna.

— Monsieur Dickson !... Comment, c'est vous ? Dieu soit loué !

L'intonation de la voix était trop sincère pour s'y méprendre.

— Monsieur Tapple !

Le brasseur-poète laissa tomber son arme et joignit les mains.

— Je remercie le ciel d'être un piètre tireur s'écria-t-il.

— Et moi donc, monsieur Tapple ! répondit moqueusement le détective.

— Je pensais... je pensais... balbutia le brasseur.

— Dites-moi donc ce que vous pensiez, monsieur Tapple. Je crois que ce sera d'un réel intérêt pour moi...

Mais la bonne figure lunaire du brasseur se rembrunit, se referma.

— Je croyais que c'était... LUI.

— L'assassin de la Combe du Geai et de la Mare bleue ?

— Oui...

Harry Dickson regarda le petit homme débonnaire, qui tremblait et dont les lèvres étaient livides.

— Pensiez-vous, monsieur Tapple, le trouver ici ?

L'homme promena des regards effarés autour de lui.

— Oui... non... c'est-à-dire...

— Vous avez fait de même dans la Combe du Geai. Vous n'êtes pas un bien habile grimpeur, et si je n'ai pas trouvé des lambeaux de votre costume aux branchages, c'est qu'il est en cuir huilé, matière tout à fait appropriée à ce genre d'acrobaties. Mais pourquoi cherchiez-vous le criminel dans les arbres et non sur le sol, monsieur Tapple ?

Le brasseur passa sa langue sur ses lèvres sèches et ampoulées de fièvre.

— Je ne sais pas...

Harry Dickson lui lança un regard sévère.

— Savez-vous, monsieur Tapple, que vous me mettez dans une position bien embarrassante, que j'aurais le droit de vous suspecter, même de vous faire arrêter sur-le-champ ?

— Mais je ne suis pas un assassin, moi, monsieur Dickson !

— Je ne demande que de vous croire, et à vrai dire je ne songe pas une seconde à vous inculper. Mais vous ne prêtez pas à la justice l'aide qu'elle est en droit d'exiger de vous. En ce faisant, vous vous faites complice d'un odieux criminel.

Le pauvre brasseur-poète était bien près de pleurer, mais il n'en persistait pas moins à secouer la tête d'un air lamentable... et à se taire.

— Vous avez un secret, monsieur Tapple ! dit tout à coup Harry Dickson, – et il n'y avait plus de sévérité dans sa voix, mais plutôt un accent de commisération. Il doit vous peser bien lourdement. Peut-être

l'heure n'est-elle pas venue de me le confier. Je sais que vous êtes un honnête homme, et un homme de bien avant tout ; j'essayerai donc de respecter votre secret. Mais songez qu'en agissant de la sorte, vous laissez en liberté un bandit qui ne demande peut-être qu'à continuer la noire série de ses forfaits.

Harry Dickson avait parlé avec une sorte d'emphase, bien de nature à frapper le caractère romantique de Tapple.

Celui-ci garda le silence pendant quelques minutes.

— Monsieur Dickson, dit-il enfin, vous venez d'énoncer une grande vérité : je possède un secret. Ce n'est pas le mien. Je ne connais pas l'assassin. Je ne dis pas que je n'ai aucun soupçon, mais il est d'un vague... d'un imprécis. Je ne vais pas le garder pour moi seul, et je vous le communiquerai : si je suis ici, c'est pour me défendre !

— Mais contre qui ? s'écria le détective.

— Contre le Vampire qui Chante !

— A-t-il tenté quelque chose contre votre vie, monsieur Tapple ?

— Non, répondit le brasseur avec fermeté, c'est-à-dire pas encore... Mais il le fera, j'en suis certain.

— Pourquoi ? demanda sèchement Harry Dickson.

Le brasseur se rapprocha de son interlocuteur et murmura :

— Parce que j'ai découvert quelque chose !

— Puis-je savoir ?

— Oui, tout au moins en partie : c'est qu'entre Mr. Jinkle, mort, et entre M. Lorman, mort également, et entre moi, Tapple, vivant, il existe un point commun. C'est tout ce que je puis vous confier pour l'heure, et je ne puis vous dévoiler ce point commun.

Cette partie de mon secret ne m'appartient pas à moi seul !

Harry Dickson s'était assis sur une souche d'arbre. Il bourra sa pipe.

— Dites-moi quels sont les autres gentlemen de Marlwood qui possèdent également ce point commun avec les victimes, monsieur Tapple, dit-il négligemment.

Tapple rougit et pâlit tour à tour, mais il ne répondit pas.

— Je formulerai ma question autrement, insista le détective, et d'une façon qui vous fixera mieux sur vos responsabilités futures : quels sont les habitants de Marlwood qui semblent destinés, ainsi que vous-même, à devenir prochainement les victimes du vampire mélomane ?

Le brasseur soupira profondément.

— Vous êtes un homme terrible, monsieur Dickson, et je ne puis me dérober à une question posée de cette manière. Je n'ai pas le droit de me taire, parce que vous devez étendre votre protection d'une façon toute particulière à trois gentlemen, en dehors de moi.

Il réfléchit un moment et dit d'une voix grave :

— Voici des noms. Il s'agit de Coriss, du juge Taylor et de Sir Cruckbell.

Harry Dickson prit Mr. Tapple par la main.

— Connaissez-vous la créature qui tue ?

— Non, mille fois non, je vous le jure sur mon salut éternel ! s'écria Tapple.

— Soit, mais vous savez, ou croyez savoir, pourquoi elle tue ?

— Oui, murmura le petit brasseur, je crois le savoir. Mais ne m'en demandez pas davantage, monsieur Dickson. Faites-moi plutôt mettre en prison.

— Je ne le ferai certes pas, monsieur Tapple. Seulement, je regrette fort que vous continuiez à vous exposer à un danger évident, vous et vos amis.

Mr. Tapple se redressa fièrement, la lumière des fortes résolutions dans les yeux, puis il se baissa pour ramasser son revolver.

— Je vous assure, que je ne suis pas un lâche, monsieur Dickson, car je désire m'exposer, mettre ma vie dans la balance, et je le ferai.

Il fit mine de prendre congé du détective, mais celui-ci le suivit.

Soudain Mr. Tapple s'arrêta, parut réfléchir.

— Je veux vous dire une chose, mais rien qu'une, dit-il. Le soleil baisse. Il se peut que vous arriviez à temps encore. Je n'affirme pas que vous verrez quelque chose, mais je ne dis pas non plus que vous ne verrez rien. Retournez à la Combe du Geai ; soyez-y avant que le soleil soit complètement à l'horizon. L'obscurité, et le crépuscule même, vous ôteraient toute chance. Observez le chêne. Bonne nuit, monsieur Dickson !

Il tourna à angle droit dans un sentier transversal et disparut.

— Soit, murmura le détective.

Une clarté rose s'attardait encore dans la Combe du Geai quand il y revint. Il s'installa derrière un rideau de verdure et, fidèle à la recommandation de Mr. Tapple, il observa le grand chêne.

Le pivert réapparut ; des écureuils rouges gambadèrent dans les basses branches, narguant une belette aux yeux de braise qui les guettait entre deux brindilles ; des petits lézards vert et or vinrent folâtrer autour du détective ; un engoulevement lança son cri crépusculaire, et ce fut tout.

L'ombre envahit lentement la combe, atteignit le faite du chêne où une étoile s'alluma, pâle et tremblotante.

— Une fois l'obscurité venue, je ne pourrai voir, a dit Mr. Tapple, murmura le détective. Retournons donc à Marlwood, bredouilles, certes, mais moins que je ne l'aurais cru. Ah ! Mr. Tapple, je saurai bien vous forcer à vous déboutonner davantage.

Au bout d'un quart d'heure, la forêt s'éclaircit et le détective atteignit la ville. Immédiatement, Dickson vit, à l'animation régnant

sur les remparts, qu'une chose insolite venait de se produire.

Mr. Pritchell, le maire, entouré de ses agents de police, le vit venir de loin et le héla.

— L'avez-vous entendu, monsieur Dickson ?

— Je n'ai rien entendu, cria le détective en se mettant à courir pour rejoindre le maire.

— Le vampire ! Il vient de chanter !

— C'est du côté de la Chaumière, remarqua un des policiers.

— Qu'est-ce que la Chaumière ?

— Les ruines d'une vieille maison forestière, dans une petite clairière du nord des bois. Venez avec nous, monsieur Dickson. Nous y allons de ce pas !

La partie de la forêt qu'ils avaient à traverser était plus sauvage et moins fréquentée que celle déjà visitée par le détective.

Chemin faisant il se disait :

« La Combe du Geai au sud, la Mare bleue à l'est, la Chaumière au nord. Certainement, nous nous y trouverons en présence d'un nouveau crime. Le monstre tourne à tous les points cardinaux. Sera-ce à l'ouest prochainement ? »

On arrivait.

La clairière était étroite et bordée de sapins ; une hutte croulante se découpait dans un fouillis de plantes herbacées et de petits résineux. Les agents de police avaient allumé des lanternes d'écurie, et l'un d'eux marcha droit sur la mesure.

Presque aussitôt, on l'entendit crier :

— Comme les autres ! Comme les autres !

— Qui est-ce ? cria Mr. Pritchell.

— Pauvre Mr. Tapple !

— Hein ? rugit Harry Dickson en bondissant en avant.

L'infortuné brasseur-poète gisait, les bras en croix, la gorge béante. Il tenait encore son revolver dans sa main crispée.

Le détective prit l'arme : trois cartouches manquaient.

— Deux brûlées pour mon compte, murmura-t-il, et la troisième...

Il prit une des lanternes des mains d'un agent et se mit à fureter aux alentours. Nulle trace de balle sur les murs mais, à deux toises de la hutte, il ramassa quelques feuilles mortes poissées de sang.

— Messieurs, dit-il, le Vampire qui Chante a été blessé !

Il n'écouta pas les questions angoissées du maire et se mit à fumer sa pipe avec frénésie.

— Pauvre Tapple, murmura-t-il doucement. Il a voulu travailler seul, pour préserver un « secret » qui vient de lui coûter la vie. J'ai coupé dans son mensonge... car il m'envoya à la Combe du Geai, où il n'y avait rien à voir, pour se débarrasser de ma gênante personne.

Pauvre diable, il paie cher sa méfiance !

Il se tourna vers Mr. Pritchell.

— Combien de médecins y a-t-il à Marlwood, monsieur le maire ?

— Deux, monsieur Dickson. Le Dr Bunker et le Dr Gilchrist.

— Vous allez leur donner ordre de vous prévenir immédiatement si quelqu'un se fait soigner chez eux d'une blessure due à un coup de feu... Vous ferez arrêter ce blessé aussitôt.

Une heure plus tard, Bob Trunch, le bras gauche en écharpe, était enfermé dans la prison communale.

Harry Dickson, averti sur-le-champ, s'était rendu à la prison.

Il trouva le journaliste, sombre et pensif, assis sur un étroit lit de camp et fumant avec rage un cigare de tabac noir.

— Je suppose, monsieur Trunch, dit le détective, que vous pourrez me fournir toutes les explications qui me permettront de demander votre élargissement immédiat...

Trunch secoua lentement sa tête massive.

— N'avez-vous jamais rencontré, au cours de votre carrière, un facteur aussi mystérieux qu'hallucinant, Dickson, dit-il, et qui s'appelle la fatalité ?

Et, comme le détective se taisait, le prisonnier continua.

— J'apprends donc que l'assassin mystérieux est blessé d'un coup de revolver, au moment où je le suis également. J'admets qu'il y a là une raison de me suspecter, de m'incarcérer même.

— Il vous suffira, monsieur Trunch, de nous raconter où et par qui vous avez été blessé, pour que les soupçons se dissipent aussitôt, et que la fâcheuse mesure qu'on a cru devoir prendre contre vous soit rapportée sans retard.

De nouveau le journaliste secoua la tête.

— Et la fatalité de continuer son terrible jeu, Dickson, car il se fait que je ne puis ni révéler le nom de la personne qui m'a blessé, ni le lieu où l'attentat s'est produit.

— Vous rendez-vous compte de la situation dans laquelle vous vous trouvez, monsieur Trunch ? s'écria le détective.

— Je m'en rends compte parfaitement, Dickson. Je rédige depuis trop d'années les chroniques judiciaires pour ignorer ce que je risque ! N'insistez pas. Je vous affirme que je continuerai à me taire. Je m'entêterais même si on me liait sur le chevalet de torture, comme au Moyen Age. Je resterai donc ici, en prison. Que l'on m'envoie une provision de cigares, meilleurs que ceux-ci, un livre de Thackeray et des romans d'Edgar Wallace.

Harry Dickson regarda le journaliste. Il vit son front intelligent et têtue et il comprit que rien, même la menace de l'échafaud, n'aurait

raison de son mutisme obstiné.

— Je souhaite que vous vous tiriez de là, monsieur Trunch, dit-il d'une voix lente. Vous m'êtes sympathique et je ne puis croire à votre culpabilité. Non que j'aie des raisons de ne pas vous suspecter ; au contraire, tout conspire en cette heure contre vous. Mais j'ai foi en cette voix intérieure qui s'élève en moi, lorsque je suis devant un criminel. Elle ne parle pas en ce moment. À mes yeux, vous n'êtes pas l'assassin...

Bob Trunch eut un moment d'émotion, mais il se ravisa aussitôt.

— Je vous remercie, Dickson. Au long des heures sévères que j'aurai à passer ici, vos paroles seront dans ma mémoire. Je me les répéterai pour mon réconfort personnel... Au revoir !...

Harry Dickson allait partir, mais le journaliste le rappela.

— Ecoutez, Dickson... J'ai une bizarre faveur à vous demander. Bientôt, il y aura de nouvelles victimes, et on devra bien conclure alors que je ne suis pas le Vampire qui Chante. Mais, je vous demande en grâce, ne me faites pas alors remettre en liberté. Pas encore !...

3. Monsieur Pritchell

Mr. Coriss, le juge Taylor et Sir Cruckbell...

Harry Dickson avait retenu les trois noms, et quelque chose lui disait que feu Mr. Tapple n'avait pas menti, en disant qu'ils étaient promis à la mort.

Le détective regrettait l'arrestation du journaliste Trunch car, malgré des défauts évidents, le directeur-rédacteur en chef du *Marlwood Dispatch* était un homme intelligent, très au courant de la vie enclose de ses concitoyens, de leurs manies, et sans doute de leurs petits secrets. Il aurait pu être d'un secours immense en cette affaire, à condition de s'y prendre habilement. La fatalité venait de brouiller les cartes, et rien ne pouvait être tenté de ce côté. Bob Trunch allait se renfermer dans un mutisme farouche. Fallait-il avertir les trois hommes que Mr. Tapple avait désignés pour un terrible destin ? C'était mal connaître la mentalité d'une petite ville, enfermée dans sa forêt et sa solitude comme une huître dans sa coquille.

Aussi le détective résolut-il d'exercer une surveillance aussi serrée que possible autour des trois victimes en puissance. Ce ne serait guère facile, car il devrait uniquement se fier à Tom Wills pour cela ; s'assurer l'aide d'un policier de la ville l'aurait mis en effet à la merci de la moindre maladresse, de la moindre indiscrétion.

Que Coriss, Taylor, ou Sir Cruckbell, se crussent surveillés, quel pavé dans la mare aux grenouilles !

Trois jours creux s'écoulèrent sans que les rapports de Tom Wills ne fussent encourageants.

Mr. Coriss quittait sa maison de Shamrockstreet à des heures régulières, pour fréquenter les meilleures tavernes de la ville. À midi, il venait prendre Mr. Pritchell à la mairie, et ensemble ils allaient boire leur porto à la terrasse de l'Hostellerie de la Tour. Il ne sortait pas de la ville et, une fois rentré chez lui, il s'installait devant la fenêtre de son salon du rez-de-chaussée, à regarder passer le monde en fumant des cigares.

Sa vie semblait réglée comme un papier à musique.

Le juge Taylor y mettait un peu plus de fantaisie.

Il passait aussi peu de temps que possible au tribunal, en l'occurrence une petite salle sombre de la mairie, où il rendait des jugements débonnaires. Il n'y avait d'ailleurs pas de grands litiges à Marlwood, la population ne versant pas dans la chicane.

Taylor habitait un triste entresol de célibataire, dans la rue des Remparts, et il n'y venait que pour dormir, prenant ses repas dans un petit restaurant à bon marché proche de la mairie.

Le plus clair de son temps, le juge le passait chez un de ses amis, Mr. Jewis Golder, antiquaire réputé, à examiner de vieilles estampes, à feuilleter de lourds in-folio et à discuter des points obscurs de l'histoire locale. Il préparait, disait-on, un traité d'héraldique, mais personne n'en avait encore vu la première ligne, et sans doute cette première ligne n'était-elle même pas encore écrite.

Sir Cruckbell, lui, demeurait invisible pour le commun des mortels de Marlwood. Il vivait comme un ermite dans son vieux château féodal, n'en sortait que pour faire une partie d'échecs avec Mr. Pritchell, et ne se rendait jamais à son château forestier.

C'est alors que le drame se produisit.

Mr. Pritchell était assis dans son cabinet de travail, au premier étage de l'hôtel de ville. Il était cinq heures du soir, et les trois employés de la mairie, leur tâche quotidienne achevée, s'étaient retirés. Seul, le secrétaire communal, un doux vieillard à tête de chèvre nommé Pott, tenait compagnie au maire, lui faisant signer des actes administratifs.

Depuis les crimes de Marlwood, il n'y avait pas d'autre sujet de conversation dans la ville. Tout en revêtant de son large paraphe les documents qu'on lui tendait, Mr. Pritchell soupirait et se répandait en jérémiades.

— Avez-vous une idée quelconque au sujet de ces horreurs sans nombre ? demanda-t-il à Pott.

— Que dit Mr. Harry Dickson ? interrogea prudemment le secrétaire communal.

— Dickson ne dit jamais rien, vous le savez bien, riposta Pritchell d'un air accablé. Il cherche, et sans doute trouvera-t-il ; mais, entre-temps, nous vivons dans une inquiétude folle. Que pensez-vous de Trunch, monsieur Pott ?

— Hé Hé ! fit Pott sans se compromettre, car Trunch pouvait être libéré d'un jour à l'autre, et ce diable d'homme était de taille à se venger.

— Voilà une réponse qui ne vous engage certes à rien, grogna le maire. Je pense que Dickson croit Trunch innocent.

Mr. Pott caressa sa barbe de bouc et, plus prudent que jamais, répliqua que Mr. Dickson pouvait parfaitement avoir raison.

— Pourquoi le Vampire qui Chante ne nous tuerait-il pas à notre tour, vous ou moi, monsieur Pott ? émit le maire.

— Moi ? s'effara le vieil employé en tremblant. Mais je ne vais jamais me promener dans les bois, moi ?

— C'est vrai. Jusqu'ici, le monstre n'opère que dans la forêt,

approuva Mr. Pritchell dont le visage se rasséréna. J'ai pensé qu'il faudrait interdire l'accès de la zone boisée à nos concitoyens...

— Interdire, monsieur le maire ? Aucun règlement municipal ne nous le permet. Mais vous pourriez conseiller utilement, par voie d'affiches, d'éviter la forêt, cela vous déchargerait, dans une certaine mesure, de votre responsabilité.

— Dans ce cas, vous pouvez préparer l'affiche en question, pour la soumettre dès demain à ma signature, monsieur le secrétaire.

Pott, que son verre d'ale vespéral attendait dans un petit café des remparts, avait grande hâte à s'en aller. Il n'y avait plus de papier à signer, et il en fit respectueusement la remarque à son supérieur. Celui-ci soupira. Il avait encore un mémoire à terminer pour l'attorney général du district, et l'idée de rester seul dans l'antique et sombre bâtisse ne lui souriait pas beaucoup.

— En des temps aussi troubles que ceux que nous traversons, je désire que toutes les issues de la mairie soient convenablement vérifiées et fermées à la nuit tombante, monsieur Pott. Voulez-vous avoir l'obligeance de donner immédiatement des ordres en conséquence à Al Binks, notre huissier de salle ?

Mr. Pott tira sa montre de son gousset et fit la grimace.

— Il y a plus d'une demi-heure que le service d'Al Binks est fini, sir, dit-il d'une voix hésitante.

— Je n'y pensais pas. Comme il fait vite sombre dans ces tristes pièces, alors qu'il y a encore du beau soleil dehors ! Puis-je vous demander d'aller vous-même à la lampisterie me chercher un quinquet ?

Car l'hôtel de ville de Marlwood, fidèle à une tradition d'antiquité, n'avait fait installer ni gaz ni électricité dans ses locaux.

Mr. Pott, qui voyait son douce-farniente du soir compromis par cette nouvelle exigence, gémit sourdement, mais répondit qu'il y allait de ce pas.

— Et si ce n'est trop vous demander, ajouta le maire, jetez donc un coup d'œil aux portes, je vous en prie...

Le secrétaire aurait bien pu pleurer, mais il était trop bon serviteur pour laisser voir la moindre velléité de révolte. Il s'inclina donc avec le sourire.

— Comptez sur moi, monsieur le maire !

Comme le spacieux et moyenâgeux bâtiment lui semblait tout à coup redoutable ! Pott maugréait en lui-même et cherchait le moyen à se dérober à la détestable et longue corvée.

« Pour la lampe, il faut que j'y aille, songeait-il. Mais les portes... Nenni, mon petit... Il y en a qui s'ouvrent au bout d'horribles couloirs, où courent des rats grands comme des matous. Al Binks, lui, est un hercule et porteur d'une matraque et même d'une hallebarde, aux

grands jours de faste... Je vais m'installer pendant quelques minutes dans la lampisterie, revenir avec la lampe demandée et dire que j'ai tout vérifié... »

Le hall rectangulaire, aux hautes murailles noires ornées de tableaux de maître, parut au vieil homme plus redoutable qu'une jungle.

Même en plein jour Pott détestait cet endroit, et surtout ces tableaux représentant des scènes cruelles de batailles et d'exécutions capitales ; une fois le crépuscule venu, les personnages peints semblaient s'animer d'une vie hostile. La hache, qui allait s'abattre sur le cou blanc d'Anne Boleyn, paraissait flamber d'une lueur insolite, prête à se détourner de sa tâche historique pour frapper de sa lame l'innocent visiteur nocturne ; les guerriers, eux, semblaient oublier leur éternelle discorde, pour tourner leur haine commune contre le même fâcheux intrus.

Mr. Pott traversa le hall de toute la vitesse de ses petites jambes, en évitant soigneusement de regarder autre chose que les dalles usées.

Il traversa le bureau de l'état civil, où l'odeur des dossiers, de l'encre et de pipe refroidie lui fut familière et amie.

Il regretta d'avoir aboli, en une heure de farouche esprit d'économie, le travail supplémentaire de l'employé préposé aux actes de décès, de naissance et de mariage, ce qui lui aurait valu aujourd'hui la joie de ne pas être seul en ces lieux maussades, remplis d'une vague et inquiétante résonance. Enfin, une odeur lourde de pétrole et de mèches charbonnées l'avertit de la proximité de la lampisterie.

Mr. Pott s'y jeta comme dans un havre.

Il choisit une lampe, l'alluma, découvrit une boîte de cigarettes appartenant à Al Binks et poussa la familiarité jusqu'à en chiper une, qu'il se mit à fumer avec délice. C'était une compagnie, en tout cas.

Puis il s'installa sur l'unique chaise, pour rendre par cette attente son absence plus longue et plus vraisemblable. Un vieux roman d'une édition populaire à six pence traînait dans une flaque d'huile. Mr. Pott surmonta son horreur des pages grasses et puantes et son aversion pour les livres de fiction, pour le feuilleter.

Il était mal tombé car c'était un roman de crimes, aux gravures lourdement ensanglantées d'encre rouge : *Le caveau des têtes tranchées*.

Pouah ! Mr. Pott rejeta cette littérature avec dégoût, se proposant de tancer vertement le lecteur peu délicat qu'était le sieur Al Binks.

D'une main tremblante, le secrétaire escamota une seconde cigarette, et il allait l'allumer à la flamme de la lampe, quand elle lui tomba des mains, tandis que sa bouche s'arrondissait comme pour pousser un cri inaudible.

Une voix venait de s'élever au loin, dans la grande maison solitaire. Ce qu'elle chantait ? Mr. Pott aurait bien été en peine de le dire, mais il entendit une suite de sons mélodieux, une cascade de trilles, puis quelques notes basses et vibrantes, chaudes comme du velours.

Toute admiration était cependant bannie de l'esprit du secrétaire communal. Un hoquet nerveux le secouait tout entier ; d'un regard affolé, il chercha un refuge et, ne trouvant que la table, il se glissa sous elle, en dépit des flaques de pétrole qui compromirent à jamais la netteté de son complet à carreaux.

— Le Vampire qui Chante !

Car, de cela, Mr. Pott n'en douta pas un instant : le monstre était là et, puisqu'il chantait, c'est qu'il venait de tuer.

Or il n'y avait que lui, Mr. Pott, et Mr. Pritchell à la mairie...

Le vampire devait le savoir ; il savait tout.

Il avait tué le maire et, à présent, il allait rôder par l'hôtel de ville, à la recherche d'un second humain à occire.

Et sur la table, la lampe brûlait : phare terrible attirant vers lui l'affreux et sanglant phalène.

Ah ! s'il avait eu la force et le courage de l'éteindre...

Une idée folle lui vint : renverser la table.

Et alors ? Le fracas du verre brisé, de l'explosion qui s'en suivrait peut-être attirerait plus sûrement encore le monstre ivre de sang chaud. L'odieux roman était tombé sur le sol et s'était traîtreusement ouvert sur une illustration hideuse entre toutes : un corps de vieillard à la gorge béante, gisant dans une mare écarlate.

Dans ce terrible cadavre poissé de sang, Pott crut voir une certaine ressemblance avec lui-même.

La chanson s'était tue, mais il semblait au secrétaire que des pas furtifs glissaient dans les couloirs.

Soudain, ce bruit se précisa. L'ouïe de Mr. Pott ne l'avait pas trompé : les pas traversaient le bureau de l'état civil. Une porte grinça et le passage qui conduisait à la lampisterie s'emplit d'une résonance insolite.

La lampe, sur la table, éclairait la petite salle.

Mr. Pott n'entendit pas la porte s'ouvrir, mais il la vit...

Une main la poussait.

Quelqu'un se mit à rire, d'un rire sombre et cruel.

Et Pott reconnut l'homme, mais...

Ce fut tout : l'apoplexie venait d'avoir eu raison de lui. Il poussa un profond soupir et mourut, la face dans un cloaque d'huile, d'allumettes brûlées et de bouts de cigarettes.

On le retrouva une heure plus tard, toujours éclairé par la lampe. Mais, déjà, on avait découvert le cadavre de Pritchell, assassiné

dans son cabinet de travail, la gorge tranchée.

— Et pourtant le maire n'était pas parmi les trois victimes en puissance nommées par Mr. Tapple ! dit Tom Wills.

Harry Dickson, les coudes sur la table, n'avait pas touché au souper qui venait d'être servi.

Il était pourtant parmi les plus fins que le patron de l'Hostellerie de la Tour faisait cuisiner avec amour pour ses hôtes de marque : une magnifique truite saumonée en persillade, un poulet grillé aux champignons, un soufflé au chester, une salade de fruits au kirsch et à la crème fraîche...

Le détective regarda son élève, les pensées au loin.

Tout à coup, il eut un éclair dans les yeux et, d'un geste bref, il commanda à l'hôtelier, que son manque d'appétit consternait :

— Tenez ceci au chaud, et faites ajouter un troisième couvert...

— Nous avons un invité ? s'écria Tom Wills, étonné.

— Nous allons en avoir un, répondit Harry Dickson.

Il prit son carnet de notes et crayonna quelques mots sur un feuillet.

— Qui sera cet invité, si je puis vous le demander, maître ? fit Tom Wills.

— Mr. Bob Trunch !

— Hein ? s'écria le jeune homme. Mais il est en prison !...

— Allez sur-le-champ porter ce mot au commissaire de police, Tom. C'est un ordre d'avoir à libérer sur-le-champ le directeur du *Marlwood Dispatch*. Vous assisterez à la levée d'écrou...

— Mais pourquoi ?...

— Parce que Trunch est innocent !

Tom Wills s'inclina en silence : l'ordre que venait de lui donner son maître n'était pas de ceux qu'on se serait permis de discuter.

— Vous allez prier Mr. Trunch de vous accompagner jusqu'ici, Tom, recommanda encore Dickson. Et tenez votre revolver prêt.

— Craignez-vous quelque chose ?

— Peut-être... Il se peut que vous ayez à défendre notre ami le journaliste. Mais il se peut également qu'il essaie de décliner mon invitation ; dans ce cas vous lui ferez savoir que cette invitation est également un ordre, et vous le contraindrez à l'obéissance, le canon du revolver sur la tempe s'il le faut... Compris ?

Tom Wills courait déjà. Harry Dickson, resté seul, alluma sa pipe et resta immobile, à regarder la fumée monter au plafond.

— Vous nous servirez dans le petit salon particulier, dit-il à l'hôtelier.

Une heure plus tard, des pas résonnèrent dans la rue silencieuse et la porte fut poussée. Trunch apparut sur le seuil, la mine triste et

défaite. Les jours qu'il avait passés en cellule avait dû agir fortement sur son moral, car ses joues étaient creuses, ses yeux caves, sa joyeuse bedaine fondue. Ses vêtements pendaient lâches et négligés. Il s'avavançait avec une démarche hésitante, les yeux clignotant à la lumière. Sans mot dire, Harry Dickson lui tendit la main.

— Vous êtes libre, monsieur Trunch.

— Je ne vous en remercie pas, Dickson, répondit le journaliste d'une voix sourde et traînante.

— Je crois comprendre, mais serait-ce trop de compter sur votre courage ?

Le gazetier fit une grimace douloureuse.

— Mon courage... Je vous avoue que je n'en ai plus, Dickson.

Le détective fit celui qui n'avait pas entendu et donna ordre de servir le souper.

— Allons, mon vieux Trunch, la cuisine de la prison communale ne vaut certes pas celle de l'Hostellerie de la Tour. Tâtez-moi de cette truite qui nageait encore dans les eaux vives, il y a une couple d'heures. Mais, auparavant, avalez-moi ce verre de vieux brandy, que j'ai fait monter de la cave à votre intention.

Le journaliste sourit mélancoliquement mais s'exécuta ; le généreux alcool lui remit un peu de couleur aux joues.

— Je suppose, dit Dickson quand il vit que son invité se laissait enfin séduire par la chair blanche et succulente du poisson, je suppose que vous êtes au courant des événements survenus à la mairie...

— Oui, Dickson, je suis au courant... Mon geôlier était brave homme, et bavard à souhait...

— Savez-vous pourquoi Pritchell a été assassiné.

— Oui, répondit brièvement le journaliste.

— Moi aussi, et je vous en dirai la raison...

Le journaliste ne répondit pas, mais il gardait les yeux baissés sur la nappe.

— Alors dites, Dickson.

— Pour vous faire libérer, Trunch, pour bien prouver que vous n'êtes pas le Vampire qui Chante.

— L'a-t-on entendu chanter ? demanda Trunch avec un frisson.

— J'étais à prendre le frais sur le seuil de l'hostellerie. J'ai forcé immédiatement les portes de la mairie. Vous savez ce que j'ai trouvé ?

Trunch eut un signe de tête affirmatif.

— Et savez-vous pourquoi il veut ma liberté ? demanda-t-il d'une voix amère.

— Répondez vous-même à cette question, Trunch...

— Parce qu'il n'aurait pas pu m'atteindre en prison, tandis que maintenant il aura beau jeu pour se défaire de moi.

— Vous pensez qu'il essayera de vous tuer ?

- Il le fera !
- Aidez-moi à le découvrir !
- Non !

4. Le juge Taylor

— Rien, maître !

— Rien, Tom... Rien, mon garçon... Je me sens une âme de derviche à force de tourner en rond...

Tom Wills ouvrait la bouche pour poser d'autres questions, mais son maître l'en empêcha avec quelque impatience.

— Taisez-vous, Tom ! Je n'ai rien à dire... Nous allons essayer d'aller au-devant des événements. C'est tout ce que j'ai à vous apprendre...

Ils marchaient dans les bois de Marlwood, vers l'ouest. Harry Dickson avait déjà dit, lors de la mort du pauvre Tapple : « Et qu'aurons-nous à l'ouest ? » Tom et lui allaient à présent dans cette direction...

La forêt était tout en futaie et avare en taillis.

Le sol spongieux laissait pousser à foison des champignons aux teintes vénéneuses. La faune était chétive et rare : quelques lapins sauvages et l'éclair roux d'un renard.

Des corneilles criaient méchamment, faisant une conduite sombre aux promeneurs.

— Ce sont des choucas, observa Harry Dickson, des corneilles gâtant dans les vieilles tours. Ces dernières ne doivent pas être loin.

— Des tours dans cette partie de la forêt ? s'étonna Tom Wills.

— Ouvrez les yeux et vous verrez bientôt les grisailles de quelques vieilles et croulantes murailles du donjon, le manoir forestier de Sir Cruckbell...

— L'occupe-t-il ? demanda le jeune homme.

— Jamais ! Le château est complètement abandonné aux effraies et aux sinistres oiseaux noirs qui nous font escorte.

Dickson avait à peine fini de parler qu'au tournant d'une sente le château fut devant eux, image de la plus complète déchéance architecturale. De larges douves desséchées étaient livrées aux herbes folles, à l'ivraie, aux pariétaires. Un pont en dos d'âne, dont une partie s'était écroulée dans les fossés, conduisait à une haute porte de chêne bardée de ferrures rouillées. Les vitres des fenêtres en ogive présentaient des crevaisons sans nombre, par où les rapaces entraient et sortaient librement.

Harry Dickson n'eut pas à s'escrimer contre la porte, car, dès la première poussée, elle s'ouvrit dans un craquement de boiseries

pourries.

Une odeur affreuse de moisissures, de fientes d'oiseaux, de rats morts et d'eau stagnante les accueillit dès le hall.

Des meubles, feutrés d'une lourde et ancienne poussière, s'appuyaient, branlants et fantomatiques, aux vétustes murailles ; des trophées de chasse s'en allaient en lambeaux. Un escadron de rats bleus s'enfuit en criant, pour disparaître dans une multitude de trous creusés dans les lambris.

Harry Dickson examina les dalles crevées et sifflota.

— Vous avez vu ces empreintes de pas, maître ? demanda Tom Wills en montrant de nombreuses traces laissées dans la poussière par des brodequins de forte pointure.

— J'ai vu, comme vous, mon garçon...

— Des serviteurs de Sir Cruckbell, sans doute...

— Ce n'est pas impossible, répondit brièvement le détective.

Tout à coup il s'arrêta, huma l'air et ricana doucement.

— Explorons le château, Tom.

Ils le firent, mais presque au pas de course.

Ils traversèrent des salles sans nombre, toutes aussi délabrées les unes que les autres. Ils virent partout les mêmes meubles pourris, aux aspects de fantômes. Ils furent reçus par les nuées des grosses chauves-souris dérangées dans leur repos diurne, par des battements d'ailes indignés et des multitudes de petites fuites apeurées dans l'ombre.

— Si vous croyez que, de cette façon... commença Tom Wills. Mais le jeune homme s'interrompit aussitôt, pour réprimer un cri de douleur : son maître venait de lui infliger un cruel pinçon au gras du bras.

— Comme vous avez pu vous en rendre compte, mon cher Tom, dit Harry Dickson à haute voix, il n'y a rien à voir ici que des ruines et des débris. J'ai voulu vous donner satisfaction en venant faire une visite aussi brève que possible à ce château abandonné, mais je crains que, ce faisant, nous n'ayons perdu notre après-midi...

Tom Wills ouvrit la bouche, prêt à opposer un démenti formel aux mensongères paroles du détective, quand ses yeux rencontrèrent ceux de Dickson, et il y lut l'ordre de se taire et de tout accepter.

— C'est vrai, maître, répondit-il d'une voix qu'il essaya de rendre aussi maussade que possible. Une fois de plus vous avez eu raison. Si l'on s'en retournait sans retard à Marlwood ?

— Hm, pas si vite ! Puisque nous sommes dans les parages, je serais désireux de pousser une pointe plus en avant vers l'ouest.

— Comme vous l'entendez, se résigna Tom.

Ils traversèrent une cour d'honneur en proie aux chardons bleus et aux orties géantes, atteignirent une poterne dont la serrure rouillée s'effrita au toucher. Et, après avoir franchi les douves sur un étroit

pont de briques, ils se retrouvèrent dans la forêt.

Harry Dickson sifflait une marche de route américaine, dont il affaiblit graduellement les sonores périodes, comme s'il s'éloignait en s'enfonçant sous bois. De fait il avait fait halte derrière le rideau épais des halliers. Tom Wills avait compris la manœuvre et attendait patiemment une explication. Le détective voulut bien la lui fournir sans qu'il dût l'interroger.

— Si nous étions retournés sur nos pas, vers Marlwood, nous aurions dû suivre une longue drève que l'on peut voir très bien d'une des tours du manoir, tandis que du côté de l'ouest, la forêt nous soustrait immédiatement aux regards, et la tour a ses fenêtres obturées de ce côté.

— Les regards ?... Est-ce dire qu'on nous observe ? demanda Tom Wills.

— On pourrait nous observer, répliqua le détective. Ce n'est pas tout à fait la même chose, mais je continue à croire que des yeux attentifs nous suivaient...

— Ceux du vampire ? demanda Tom en frissonnant.

— Je ne le crois pas.

— Y aurait-il quelqu'un au château !

— Oui, j'en suis certain, et notamment un gentleman qui emploie pour sa toilette un savon assez fortement parfumé à la verveine.

— Qu'allons-nous faire ?

— Demi-tour, mon garçon, repasser par la poterne, traverser la cour aussi vite que possible et, sans trop faire de bruit, pénétrer à nouveau dans le château et courir notre chance !

C'est ce qui fut fait. Quelques minutes plus tard, les deux détectives se glissaient en tapinois dans le hall, se tenant prudemment dans l'ombre des murs, aux écoutes du moindre bruit.

Ils ne furent pas déçus, car bientôt des marches gémirent aux étages, une porte grinça et ils entendirent la chute d'un meuble heurté par maladresse.

— Nous prendrons l'escalier de service, murmura Harry Dickson. Il va nous mener immédiatement du côté d'où viennent ces bruits.

À l'étage, ils pénétrèrent dans une spacieuse salle d'armes, emplie d'une pénombre verte, car les frondaisons des grands arbres étaient proches des fenêtres.

— Regardez, maître, souffla Tom Wills, une petite porte est ouverte dans les lambris de chêne.

— Porte dont nous n'avons pas décelé l'existence au cours de notre première visite, ajouta doucement Harry Dickson.

Ils se glissèrent comme des ombres le long de la muraille et parvinrent à jeter un coup d'œil au-delà de la porte dérobée.

Un certain étonnement s'empara d'eux, car la salle qui s'offrait à leur vue, petite et basse, ne présentait pas ce caractère de délabrement absolu des autres chambres du château.

Tout à coup, une lueur blonde l'inonda, et on entendit le crachotement d'une allumette frottée.

Harry Dickson attira Tom Wills dans une encoignure, d'où ils pouvaient voir une partie de la pièce mystérieuse.

Elle ne semblait offrir d'autre issue que la porte dérobée ; elle ne prenait jour par aucune fenêtre. La lueur dansait doucement, éclairant quelques meubles confortables : une paire de profonds fauteuils Chesterfield, une large chaise longue, deux bahuts flamands étincelants de cristaux et d'argenterie. Un tapis rouge, de haute laine, couvrait le plancher. La lumière devait être fournie par une ou plusieurs bougies qui restaient cachées aux deux détectives.

Quelque chose bougea dans la salle, et ils virent une grande ombre déformée se déplacer sur le plafond.

Tom Wills regarda son maître, et il vit une expression de perplexité sur le visage de celui-ci.

Allait-il attendre ? Allait-il agir ?

— Est-ce le vampire ? souffla le jeune homme d'une voix à peine audible.

Le détective haussa les épaules et leva ses mains vides.

C'était une réponse : Harry Dickson se tiendrait-il sans armes dans le voisinage d'un tel monstre ?

Alors, le détective sembla soudain se décider. Sa main pesa lourdement sur l'épaule de son élève, puis brusquement il lui fit franchir la porte ouverte.

— Je vous salue, monsieur Taylor !

Le juge Taylor, qui se tenait près d'une cheminée de marbre noir sur laquelle était posé un candélabre portant quatre bougies allumées, se retourna vivement.

— Oh, c'est vous, monsieur Dickson ?

Il y avait un peu d'étonnement, un peu d'ironie aussi dans ses yeux spirituels. Harry Dickson s'avança dans la salle et prit place dans un des fauteuils.

— Vous permettez, monsieur le juge ?

— Mais comment donc, monsieur Dickson. Vous avez autant le droit que moi de vous trouver en ces lieux, puisque je n'y suis pas plus chez moi que vous ne l'êtes...

— Bah, répondit le détective avec bonhomie, ce sont là des choses assez fréquentes dans nos métiers, dans le mien comme dans le vôtre, monsieur Taylor.

— Vous ne me demandez pas ce que je fais ici ?

— Non, monsieur Taylor.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que vous n'êtes pas un criminel et que je ne vous suspecte pas d'en être un. Par conséquent je ne me sens aucun droit de vous questionner sur votre présence en ces lieux.

— C'est très habilement dit.

Taylor tira un cigarillo d'un étui et l'alluma soigneusement à l'une des flammes du candélabre.

— Vous ne fumez pas, monsieur Dickson ?

— La pipe, mais pas pour l'instant...

— C'est que vous n'estimez pas devoir réfléchir sur l'heure, sinon vous auriez recours à votre traditionnel calumet.

— Peut-être bien, monsieur le juge...

Il y eut un silence légèrement embarrassé après ces passes orales.

— Pensez-vous que j'attends quelqu'un, monsieur Dickson ?

— Vous venez de le dire vous-même, monsieur le juge : je ne pense pas pour l'instant, répliqua le détective en souriant.

— Eh bien, j'attends quelqu'un.

— Vraiment ? Pour tout vous avouer, monsieur Taylor, moi aussi j'attends quelqu'un.

— Ici ?

— Parfaitement, ici. Souffrez que je reste un peu...

Le juge inclina la tête, mais une grimace nerveuse déformait sa bouche.

— Certainement, certainement, murmura-t-il.

Mais on pouvait voir que ses pensées étaient absentes.

Le cigarillo étant éteint il le jeta et, d'une main un peu moins assurée que la première fois, il en alluma aussitôt un second.

Soudain, Harry Dickson le vit qui dressa l'oreille : un léger bruit de pas venait de se faire entendre dans le manoir.

— Monsieur Dickson !

— Monsieur le juge ?

— Si je vous priais de vous retirer, en vous donnant ma parole d'honneur que la personne que j'attends n'a rien à voir avec l'affaire qui vous occupe ?

Harry Dickson se caressa le menton d'un air rêveur.

— Je serais désolé, monsieur le juge, de me montrer presque grossier, mais je refuserais...

— Vraiment ?

Le détective baissa la tête en signe d'affirmation.

— Très bien... fit le juge. Dans ce cas, il ne me reste qu'une chose à faire. Cela m'ennuie quelque peu, mais j'espère que plus tard vous comprendrez et vous approuverez mon attitude.

— Arrêtez ! hurla soudain Harry Dickson.

Trop tard ! Ce fut fait avec la rapidité de la foudre.

Le juge Taylor avait levé rapidement la main à la hauteur de son front, et une détonation retentit.

Les deux détectives se précipitèrent, mais déjà le vieillard s'effondrait.

— Je regrette, monsieur Dickson, croyez-moi bien... râla Taylor.

C'était fini... Un flot de sang jaillit de sa tempe crevée. Il était mort.

Sidérés par cet événement si inattendu, Harry Dickson et son élève considéraient en silence le corps inerte étendu à leurs pieds.

Ce fut Tom Wills qui, le premier, reprit ses esprits.

— N'oubliez pas que, au moment où ce malheureux s'est tué, quelqu'un marchait dans cette demeure...

Harry Dickson se secoua, comme au sortir d'un rêve.

— Cette personne aura eu le temps de fuir, murmura-t-il, avertie par le coup de feu.

Les paroles lui moururent sur les lèvres. Instinctivement, Tom Wills venait de s'accrocher à son bras et le repoussait contre le mur.

Une voix merveilleuse, chaude, d'une beauté presque irréelle, s'élevait dans le château que l'ombre commençait à envahir. Elle se rapprochait rapidement : la créature qui chantait cet hymne surhumain devait être tout près.

Tom Wills vit Harry Dickson prendre son revolver et il l'imita.

La voix était de plus en plus proche ; elle atteignait maintenant un registre suraigu, sans toutefois rien perdre de sa pureté. On l'aurait cru perdue quelque part au fond du ciel, émise par un gosier aérien impossible à imaginer. Harry Dickson se ramassa sur lui-même, comme un tigre qui va bondir. Ses yeux luisaient d'une flamme verte, inquiétante à voir.

La voix perdait de sa hauteur, les notes passaient au grave... Le chanteur monstrueux devait s'être arrêté ; les notes devenaient plus hésitantes, plaintives, pleines de crainte et d'émoi.

— Allons ! gronda Dickson.

Tous deux s'élancèrent hors de la chambre tragique, dans la salle d'armes. Comme nous l'avons déjà dit, il y régnait une pénombre verte, due aux arbres trop voisins des fenêtres ; le crépuscule aidant, cette pénombre s'était déjà muée en demi-ténèbres. Tout d'abord, ils ne virent rien, puis Tom Wills poussa un cri de terreur :

— Attention, maître !

Une masse sombre passa entre eux, si près qu'ils sentirent le déplacement d'air. Ensuite, un bruit énorme retentit. Tom poussa un grondement de souffrance et tomba à genoux, levant en l'air sa main blessée.

— Tom, êtes-vous touché ? s'inquiéta Dickson.

Le jeune homme secoua la tête.

— Une écorchure au poignet... Quelque chose l'a touché... Mon revolver a roulé au loin.

La grande salle était devenue silencieuse ; le mystérieux chanteur devait avoir vidé les lieux en hâte.

— Essayons de le rejoindre ! cria Tom.

Harry Dickson fit un geste désespéré.

— Il connaît sans doute mieux que nous les aîtres ce nid à rats et vipères, et je suppose qu'il est loin à présent.

Il regarda la lourde masse qui avait failli les tuer tous deux : un immense moellon qui devait peser au bas mot quatre-vingts livres.

— Tudieu, grommela Harry Dickson, quel est l'être qui jette de pareils quartiers de granit, comme s'il s'agissait d'une simple boule de neige ?

Le détective s'empara d'un large tapis de table et en couvrit le cadavre du juge Taylor, dont le sang continuait à fluer sur le plancher.

— Etre si près... gémit Tom Wills.

Il regarda le mort et demanda à mi-voix :

— Pourquoi s'est-il tué ?

Harry Dickson ne répondant pas, Tom reprit :

— Si le vampire a chanté, il se pourrait que l'on trouve un second cadavre, puisque le monstre ne chante qu'après son crime commis.

Dickson serra fortement le bras de son compagnon.

— Allons voir...

Il explorèrent le château, avec toute la prudence que nécessitait un voisinage aussi redoutable que celui du vampire, mais ils ne trouvèrent rien. Harry Dickson décida enfin d'abandonner et de quitter ces lieux maudits.

— Tom, dit-il, vous m'avez demandé tout à l'heure pourquoi le juge Taylor s'était tué. J'hésite encore à répondre à cette question, mais j'ai découvert autre chose...

Il prit son temps avant de continuer, comme s'il réfléchissait encore, puis il dit d'une voix sombre et nette :

— Je sais à présent pourquoi le mystérieux vampire chante !

5. Sir Cruckbell

La matinée du jour suivant fut consacrée à de nombreuses formalités. Dickson dut assister, entre autres choses, au transfert des pouvoirs du maire défunt à l'un des échevins de la ville, Mr. Harris Spencer, homme taciturne et tatillon, dont la grande préoccupation semblait être de perdre inutilement son temps et celui des autres.

Après cela, le détective dut accepter de dîner en sa compagnie dans une spacieuse et triste maison de la haute ville, dont Spencer lui fit les trop longs honneurs. Il va de soi qu'on parla de l'« affaire » et le nouveau maire émit quelques aphorismes d'une platitude exceptionnelle.

Il ne croyait pas au vampire, lui ! Il allait doubler, tripler s'il le fallait les forces de police ! Il comptait bien faire arrêter de nouveau cet insupportable Trunch, qui l'avait à de nombreuses reprises égratigné dans son sale canard.

— Vous me ferez le plaisir de n'en rien faire, monsieur le maire, dit sèchement Harry Dickson.

— J'attire votre attention sur le fait que je suis à présent chef de la police de Marlwood, monsieur, répondit Spencer avec hauteur.

— Et moi, monsieur le maire, je vous fais remarquer que je suis venu ici sur la demande formelle de votre conseil communal, qui a décidé de remettre entre mes mains ces pouvoirs de police dont vous vous prévalez. Il faudra que vous le convoquiez d'urgence si vous voulez y changer quelque chose.

Spencer se serait bien gardé d'agir ainsi. Il se sentit battu et devint immédiatement d'une obséquiosité sans pareille.

Tout cela avait fait perdre un temps précieux à Harry Dickson et il ne put se faire annoncer à Sir Cruckbell que tard dans l'après-midi.

Accompagné de son élève il sonna à la porte du château, et un vieux serviteur les introduisit dans un parloir.

Ils ne durent guère attendre. Sir Cruckbell, vêtu d'une antique robe de chambre, vint au-devant d'eux, son énigmatique visage esquissant un sourire de bienvenue.

— Ainsi je figure sur votre liste de gens à visiter, monsieur Dickson, dit-il non sans ironie. Pour peu j'allais me formaliser de figurer parmi les derniers. Voulez-vous me suivre dans mon bureau ? Ce parloir est froid et bien peu accueillant...

Le bureau de Sir Cruckbell était une salle énorme, prenant jour

par une série de hautes fenêtres aux vitraux armoriés. Des théories de livres tapissaient les murs, atteignant les frises du plafond, et une immense table en chêne massif couverte de papiers, de gravures et de lourds in-folio occupait le centre de la pièce.

— Voici ma tour d'ivoire, messieurs, dit le gentilhomme. Je suis bien heureux d'y recevoir aujourd'hui des hommes de votre qualité... Un homme comme Harry Dickson ne vient jamais voir quelqu'un dans le simple but de lui demander son avis sur le temps qu'il fait ou qu'il fera. Je n'ai d'ailleurs rien d'un météorologiste. Je suppose que vous venez me parler de « l'affaire », n'est-il pas vrai ? Je suis à votre entière disposition...

Harry Dickson s'inclina, satisfait de la tournure que prenait l'entretien.

— Dans ce cas, sir, vous me permettrez certainement de vous poser quelques questions ? dit-il.

— Cela contribuera beaucoup à rendre notre conversation plus aisée et plus utile.

Le détective fit une pause et remercia du geste son interlocuteur.

— Vous rendez-vous souvent à votre château dans la forêt, Sir Cruckbell ? interrogea-t-il.

— Jamais ! J'ai toujours détesté cette demeure, mais je n'ai cependant jamais voulu la vendre, malgré quelques offres discrètes qui me furent faites dans le temps. Je n'ai ni le désir ni le droit d'égratigner le domaine des Cruckbell. J'ai chargé un grand architecte, qui possède des loisirs, de transformer ce triste manoir en de magnifiques ruines. Je crois qu'il y a réussi quelque peu, n'est-ce pas ?

— Absolument... Mais comment expliquez-vous la présence de feu Mr. Taylor dans votre château, Sir Cruckbell ?

— Si le juge Taylor était encore en vie, j'aurais le droit de porter plainte contre lui, pour violation de domicile. Mais je ne prétends pas que je l'aurais fait...

— Sa présence dans votre château forestier vous a-t-elle étonné ?

— Non !

Le mot tomba net et bref, avec une sincérité farouche.

— Voudriez-vous m'expliquer, sir, pourquoi cette présence ne vous a pas étonné ?

— Je le pourrais, monsieur Dickson, cela va de soi, mais ici encore je vais m'échapper par la tangente, car je suis aux regrets de ne pouvoir vous répondre...

Le détective poussa un soupir de lassitude.

Sir Cruckbell, comme le juge Taylor, et le juge Taylor comme le journaliste Trunch refusaient nettement de prêter leur concours à la justice.

Quel mystère commun liait ces trois êtres, si différents, sur la

même roue de la fatalité ?

— Et savez-vous pourquoi le juge Taylor s'est suicidé, Sir Cruckbell ? continua le détective d'une voix lente.

Le vieux gentilhomme inclina la tête.

— Je n'ai jamais menti, monsieur Dickson ; aussi je vous dirai que je crois connaître la raison de ce suicide. Mais, encore une fois, je ne vous divulguerais pas cette raison.

— Vous opposeriez-vous à ce que, au nom de la justice de votre pays, je fasse une enquête dans cette maison, pour découvrir ce que vous persistez à garder pour vous seul ?

Une grimace douloureuse déforma la bouche du vieil hobereau.

— Je n'ai pas le droit de m'y opposer, monsieur Dickson, et je ne le ferai pas. Les Cruckbell ont de tout temps obéi aux lois de leur patrie. Je ne faciliterai pas vos recherches, mais je ne les entraverai pas non plus. Mais...

Ses mains se crispèrent sur le bord de la table.

— Mais... reprit-il d'une voix sourde, si d'aventure vous trouvez ce que vous cherchez, et vous êtes homme à le faire, je vous jure que j'agirai comme l'a fait le juge Taylor...

— Si je comprends bien, s'écria le détective, vous vous suicideriez !

— À l'instant même...

Il y eut un silence terrible entre les deux hommes, puis Harry Dickson reprit, avec un visible effort :

— Soit ! Je vais vous poser encore une double question. Répondez-moi par oui ou par non, en me donnant votre parole d'honneur de dire la vérité. Etes-vous complice du meurtrier inconnu ? Connaissez-vous le Vampire qui Chante ?

Sir Cruckbell leva un regard plein de franchise sur son interlocuteur.

— Je ne suis pas complice de ce misérable et je ne le connais pas. Je vous en donne ma parole.

— Savez-vous que votre vie, sir, est en danger, comme le fut celle des autres victimes du monstre ?

— Je le sais !

— Ferez-vous quelque chose pour vous soustraire au terrible sort qui vous guette dans l'ombre ?

— Jamais ! Si Dieu veut que je succombe comme les autres, eh bien ! que sa sainte volonté se fasse. Ma vie est finie. Je ne demande qu'une chose, c'est de ne pas être obligé de commettre sur ma personne le crime du suicide, ce qui équivaut à dire que j'attends l'assassin de pied ferme, avec sérénité, presque avec joie...

L'étrange entretien ! Harry Dickson se sentait soudain l'âme et l'entendement désaxés, car il se heurtait à des barrières monstrueuses

et inattendues. Il secoua la singulière torpeur qui le gagnait et demanda :

— Permettez que je fouille votre bibliothèque, sir...

Il faisait sombre dans la grande salle, mais, le visage du gentilhomme devint si pâle qu'il apparut aux détectives comme une tache lumineuse dans la nuit tombante.

— Que cherchez-vous ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Les plans de votre château, fut la réponse.

Un bruissement se fit entendre parmi les papiers épars sur la table : les mains du châtelain tremblaient si violemment qu'il en communiquait le frémissement aux objets.

— Evitez-moi le suicide, Dickson ! dit-il d'une voix entrecoupée. Dieu ne pardonne pas semblable crime, et sans doute que, ce soir encore, je serai devant lui !

— Pourquoi ne parlez-vous pas, Sir Cruckbell ? supplia le détective.

— Je ne le puis, Dickson... Mais veuillez écouter ma prière... Attendez encore quelque temps, pas longtemps, – Oh non – une heure peut-être... moins encore.

— Attendre quoi ?

— Ma mort !

— Comment ? Dans une heure ?... Dans quelques minutes peut-être ?... Mais ce que vous dites là est insensé !...

— Jamais mon esprit n'a été aussi clair. Accordez-moi ce court délai, qui m'épargnera peut-être la damnation éternelle.

— Vous vous attendez donc à être assassiné sur l'heure ? demanda le détective d'une voix qui troublait d'émotion.

— Pour dire vrai, oui !

— C'est ce que nous verrons. Je vous accorde le temps demandé, mais je resterai ici, près de vous !

— Merci, Dickson. En échange, je vous éviterai des heures de recherches, des heures... peut-être des journées entières. Quand je serai mort... M'entendez-vous ?... Mort !... vous déplacerez les tomes de l'Encyclopédie Universelle, sur le quatrième rayon derrière vous. Dans une niche murale, vous trouverez un bel exemplaire de la Bible, édition Reeves. Ce livre est en fait une boîte habilement maquillée en volume. Elle contient les plans que vous cherchez.

Harry Dickson posa son chronomètre devant lui, sur la table.

— L'heure demandée vous est accordée, dit-il.

Sir Cruckbell respira et une expression d'immense mélancolie glissa sur ses beaux traits, que l'âge avait épargnés.

— Je n'ai jamais voulu soustraire un criminel à son juste châtimement, dit-il, mais je n'ai jamais non plus failli à l'honneur.

Il faisait sombre dans la salle et, d'instant en instant, l'obscurité

se faisait plus dense.

Du regard, Harry Dickson fit le tour de la salle et vit que, tout comme l'hôtel de ville de Marlwood, elle n'était éclairée ni à l'électricité ni au gaz. Lampes et bougies faisaient même défaut.

Le châtelain s'était levé et arpentait la pièce d'un pas lourd de vieillard, allure contrastant avec sa belle verdeur. Parfois il s'appuyait contre la muraille, comme si une sourde douleur tenaillait ses membres.

Et, soudain...

Harry Dickson et Tom Wills se levèrent en même temps, d'un bond, en poussant une même clameur de surprise.

Sir Cruckbell n'était plus là !

L'instant auparavant, ils l'avaient vu s'adosser à un pan de la bibliothèque, en face d'eux, ses yeux pâles les fixant, et tout à coup il n'y avait plus personne à cette place.

— Joués ! gronda Harry Dickson. Il doit y avoir là une porte secrète qui fonctionne merveilleusement sans faire le moindre bruit ! Les torches électriques, Tom !

Le jeune homme fouilla ses poches et lança une malédiction.

— J'ai perdu la mienne !

— Moi de même !

— Refaits ! Tout à l'heure en se promenant, notre hôte s'est penché sur nous, nous a frappé cordialement sur l'épaule, en nous disant que tout cela arriverait à une bonne fin ! Tudieu, les meilleurs pickpockets de Londres pourraient prendre des leçons chez ce gentilhomme dont les aïeux combattirent à Hastings !

À présent, les deux détectives erraient dans des ténèbres grandissantes. Tom Wills toucha de la main un cordon de sonnette et se mit à le tirer avec frénésie. Aucun son de cloche ne retentit.

— Tout semble avoir été prévu, mon cher, ricana Dickson. Cette sonnette a dû être sabotée à l'avance, et nous aurons beau faire, personne ne viendra. Voyons les fenêtres...

Elles ne laissaient plus filtrer, à travers leurs lourds vitraux, que de vagues lueurs de crépuscule. Harry Dickson s'efforça en vain de les ouvrir puis, de guerre lasse, il lança un presse-papier dans l'une d'elles. Seule, une petite ouverture béa.

— Nous devrions casser ces vitraux plombés un à un, et nous en aurions jusqu'à la nuit close avant d'y avoir pratiqué une ouverture convenable, maugréa Harry Dickson.

— Confectionnons des torches ! cria Tom.

— Bravo pour avoir découvert cet œuf de Colomb, mon petit !

Au hasard, ils prirent des papiers sur la table, les tordirent et, à l'aide de leurs briquets, ils les enflammèrent...

Mais, à peine la première de ces torches éphémères s'était-elle

allumée que les deux détectives s'immobilisèrent, figés par une horreur sans nom.

Au loin dans le château, le vampire chantait !

Harry Dickson s'élança vers la porte et, suivi de Tom, se rua dans le corridor. Celui-ci s'ouvrit devant eux comme un océan de ténèbres que les pauvres flammèches entamaient à peine.

Au loin, la chanson tragique s'élevait maintenant avec des accents de sauvage triomphe.

— Sir Cruckbell est mort !

Dickson et Tom trébuchèrent dans une obscurité à couper au couteau, car leurs torches s'étaient rapidement consumées. Quant à leurs briquets, ils ne présentaient plus que les points rouges de leurs mèches charbonnantes.

Enfin de menues clartés voltigèrent au loin.

— Par ici ! tonna Harry Dickson.

Deux serviteurs, levant haut des chandeliers allumés, accouraient d'un pas pressé de vieillards.

— Sir Cruckbell nous a dit... commencèrent-ils.

Le détective leur arracha les chandeliers des mains et se mit à tourner en rond comme un dément, tout en proférant de sourdes menaces.

— Sir Cruckbell nous a dit que vous deviez vous rendre dans l'ancienne salle de justice du château, continua l'un des valets.

— Tout a été prévu, répéta le détective.

S'adressant aux domestiques, il reprit aussitôt :

— Montrez-nous le chemin ! Et considérez-vous comme prisonniers. Je vous arrête tous deux... À la moindre tentative de fuite, nous vous abattons.

— Bien, sir, répondit avec calme le plus âgé des valets. Nous avons obéi à notre maître. Faites de nous ce que bon vous semblera...

La salle de justice était une sorte de cave garnie de meubles lourds et sévères. Elle était brillamment éclairée par deux chandeliers à sept branches, posés sur une table noire auprès de laquelle Sir Cruckbell gisait la gorge ouverte, le visage calme.

Il y avait longtemps que le silence s'était reformé et que le vampire invisible ne chantait plus.

— Que Dieu seul soit juge ! murmura Harry Dickson saisi d'un singulier effroi. Puis, se tournant vers Tom : Nous avons commis une formidable bêtise, mon garçon, en accourant ici comme des fous. Il y a vingt chances contre une pour que les plans aient été enlevés.

— En effet, maître, répondit Tom Wills. Ils ont été enlevés... mais par moi.

Harry Dickson faillit embrasser son élève.

6. Madame Prettyfield

Harry Dickson ne se coucha pas. Il travailla toute la nuit, penché sur les plans du château Cruckbell.

Quand Tom Wills ouvrit les yeux, le soleil du matin riait aux fenêtres, chassant les dernières buées matinales.

Son maître, les traits un peu tirés par l'insomnie, l'accueillit avec un bon sourire.

— Sans vous, mon cher Tom, cette horrible affaire aurait pu s'éterniser, dit-il.

— Et à présent ?

— Autant dire qu'elle est clôturée, mon petit, bien qu'il me reste quelques courses indispensables à faire. Vous pouvez disposer de votre journée et prendre le thé chez la jolie Mrs. Norwell, à moins que vous ne lui préféreriez celui de Mrs. Jameson...

Le jeune homme rougit et détourna ses regards ; le maître avait percé à jour la brève aventure provinciale, que Bob Trunch avait sarcastiquement prédite au premier jour de leur rencontre.

Le détective lança à son aide une claque aussi amicale qu'indulgente.

— Mais je retiens votre soirée, Tom, car nous la passerons au théâtre.

— Vraiment ? J'ai vu l'affiche... Il y aura de quoi s'ennuyer prodigieusement : on joue notamment une vieille pièce de guerre française, *La ferme des fraises*. C'est d'une platitude, paraît-il !

— Les dames de Marlwood vous ont bien renseigné, répliqua Harry Dickson en riant. Si je ne me trompe, il s'agit d'un épisode de la guerre de 70, avec des coups de feu, d'héroïques lignards, et une non moins héroïque et pure jeune fille, dont le rôle sera tenu par la séduisante Jenny Prettyfield. Il faudra pourtant vous y résigner, mon garçon, car ce sera là service commandé. Et puis... vous ne serez pas tout à fait au spectacle.

On annonça Harris Spencer, le nouveau maire.

Il entra, plein de morgue.

— Eh bien, monsieur Dickson, qu'avez-vous à m'apprendre sur le nouveau crime qui vient d'ensanglanter notre cité, jadis si paisible ? Je me suis laissé dire que vous en avez presque été les témoins, vous et votre élève...

— Vous êtes admirablement renseigné, monsieur le maire,

répondit poliment le détective.

— Et alors, monsieur Dickson ?

— Et alors... C'est tout, monsieur le maire !

Le haut fonctionnaire manqua étouffer de surprise et de colère.

— Ah, non, cela ne se passera pas comme cela avec moi !... s'écria-t-il.

— En effet, sir, car j'ai besoin de votre estimé concours. Y a-t-il de la figuration ce soir au théâtre municipal ?

— Quoi ?... comment ?... De la figuration ?... suffoqua le digne Mr. Spencer.

— Oui, de la figuration. Des soldats français par exemple, de beaux et solides pioupious en vareuse bleue et pantalon garance, comme au temps d'avant-guerre, dit innocemment Harry Dickson. Je me suis laissé dire que ce rôle sera assumé par les agents de police de Marlwood, autorisés à gagner ainsi quelques shillings supplémentaires...

— Et quand cela serait, monsieur ? Si cette autorisation leur est accordée par le conseil communal...

— Mais tout est au mieux dans le meilleur du monde, monsieur le maire. Ces policiers, soldats d'un soir, tireront au cours de la pièce pas mal de coups de feu à blanc. Mais, par exception, voulez-vous les prier de se munir, ce soir, de leurs revolvers d'ordonnance, chargés à balles ?

— Je ne comprends rien à cette fantaisie, dans laquelle vous semblez vouloir verser trop souvent, et je ne crois pas devoir accéder à votre demande...

Le ton du détective changea, devint dur et tranchant.

— Si vous ne donnez pas ces ordres sur l'heure, monsieur le maire, tout en enjoignant à vos serviteurs la plus stricte discrétion, j'userai de l'unique téléphone de Marlwood pour me mettre en communication avec M. le ministre de l'Intérieur et le prier, fort de mes droits, de vous suspendre immédiatement de vos fonctions de maire. Est-ce assez clair ? Je regrette de ne pas avoir davantage de temps à vous consacrer... Tom, reconduisez, monsieur !

Quand Spencer fut parti, tout penaud et fort en peine, le détective prit chapeau et manteau.

— Rendez-vous ici, à cinq heures, Tom, dit-il. Je serai donc absent pendant la plus grande partie de la journée... Bien le bonjour à Mrs. Norwell ou à Mrs. Jameson... Au revoir !

— Je ne donnerais plus deux sous pour la peau, ou la liberté, du Vampire qui Chante, murmura Tom Wills en voyant son maître s'éloigner. Cette fois encore, Harry Dickson est lancé sur la bonne piste, et il ne l'abandonnera plus.

Le jeune homme, heureux comme un roi en sentant le triomphe

si proche, passa une journée charmante. Il déjeuna chez les Norwell, prit le thé chez les Jameson, mais fut exact au rendez-vous, malgré les soupirs de la belle Mrs. Jameson, et le cartel du salon dont les aiguilles avaient été reculées à dessein par l'astucieuse belle.

Harry Dickson était déjà arrivé à l'Hostellerie de la Tour et, enfermé dans sa chambre, déballait de volumineux paquets.

— Comment, vous allez faire vous-même votre cuisine, maître ? s'écria Tom Wills en voyant que le détective étalait sur la table des lapins fraîchement écorchés, une large casserole et un petit réchaud à alcool.

Le détective fit un signe mystérieux et cligna de l'œil.

— Un ragoût de sorcière, Tom, digne d'un véritable sabbat et dont vous serez le cuisinier. Oyez la recette, mon jeune ami !

Dickson eut une longue conférence avec son élève, et quand il eut fini de parler, Tom Wills resta encore tout un temps assis sur sa chaise, les bras ballants, les yeux ronds de stupeur.

Le théâtre municipal de Marlwood ne pouvait certes être comparé à une scène illustre. Le papier jaune de la tapisserie s'en allait par endroit, le velours des banquettes était râpé à souhait et luisait à la suite d'un long usage. Un lustre à gaz y dispensait une lumière verdâtre, sans éclat. Des galeries supérieures, hantées par les petites gens de la cité, descendait une âcre odeur de victuailles et de sueur.

Devant un rideau aux teintes fanées se démenait un maigre chef d'orchestre auquel obéissait, tant bien que mal, un double quatuor de violons criards et un piano aux notes fêlées.

Les distractions sont rares à Marlwood ; aussi le théâtre y est-il fréquenté aussi bien aux jours de canicule qu'en plein hiver, et il est bien rare d'y voir un strapontin vide.

Dans les loges, les lorgnettes étincelaient, fixant chaque nouvel arrivant, et la salle s'emplissait alors d'un bruit de volière en folie.

Quand Harry Dickson prit place aux fauteuils d'orchestre, toutes les jumelles se braquèrent instantanément sur lui et, pour de longues minutes, le spectacle fut dans la salle, le célèbre détective en faisait les frais. Enfin les violons se mirent à pleurnicher dans l'ombre, le piano fut plaqué de virulents accords et le chef d'orchestre fit des gestes de moulin à vent. Une marche joyeuse et guerrière entraîna les spectateurs au doux pays de France, hélas meurtri par la cruelle guerre de 70.

Sur scène, une accorte fermière défendait sa vertu contre les basses tentations de l'envahisseur teuton.

En une suite de couplets finissant en retentissants coups de gueule, Jenny Prettyfield, patronne de la jolie Ferme des Fraises,

faisait savoir à l'Oberstleutnant von Schminck qu'elle ne donnerait son cœur et sa main qu'à un combattant français.

On arriva ainsi à la fin du deuxième acte. Le rideau se baissa et fut relevé à trois reprises sur un final pathétique. La fermière venait d'apprendre que, le lendemain à l'aube, elle serait passée par les armes devant la porte de sa chère ferme, et elle lançait un adieu déchirant à sa patrie et à ses belles fraises.

Troisième et dernier acte : le public ne se tenait plus d'impatience !

Pour la dernière fois, Jenny Prettyfield a repoussé les avances de l'officier allemand. Mais, déjà, dans la plaine, retentissent les coups de fusil des éclaireurs français. L'ennemi est repoussé, les pioupiou de France vont se lancer à l'assaut, l'arme blanche au poing.

Von Schminck brandit un sabre sinistre.

Mais la fermière veut mourir les yeux non bandés, et pour dernière faveur elle demande qu'on lui laisse chanter sa chanson d'adieu...

Le public haletait et, dans ce public, l'homme le moins angoissé n'était pas Harry Dickson... Ses mains s'agitaient convulsivement, ses lèvres se crispaient, ses yeux brûlaient d'une fièvre intense.

Le peloton d'exécution levait ses fusils... et Jenny chanta :

Adieu, ma douce patrie.

Adieu ma ferme, ma prairie...

Et quoi ?...

Le public est debout dans un seul cri de terreur.

Ce n'est plus Jenny Prettyfield qui chante à présent... Derrière les coulisses un autre chant s'élève, merveilleux, formidable.

— Le Vampire qui Chante !

La panique va souffler dans la salle. Mais, soudain, une voix tonne au-dessus des flonflons de l'orchestre, au-dessus de la mêlée horrifiée : la voix d'Harry Dickson.

— Que personne ne quitte sa place. L'ère des crimes est finie ! Le vampire ne peut plus rien contre vous !

Il bondit dans l'orchestre, franchit la rampe lumineuse, se rue sur la scène où il est aussitôt entouré par un groupe de soldats français, revolver au poing.

Où est l'héroïque Jenny Prettyfield ? On ne la voit plus ; les fusils des bourreaux allemands visent le vide.

Mais le détective semble n'en avoir cure. Il jette un ordre bref :

— Dans les caves, et au pas de gymnastique !

Le détective et les figurants bousculent des artistes, renversent des praticables, crèvent des toiles.

Soudain, un cri effroyable monte des sous-sols du théâtre et, presque aussitôt, le chant du monstre inconnu s'élève dans une note

de triomphe inouï.

— Malheur ! rugit Harry Dickson. Il a tué !...

Il dévale un escalier de pierre menant aux sous-sols. Un homme se dresse devant lui. Les policiers-figurants poussent un cri de terreur et lèvent leurs armes.

L'homme a les mains rouges de sang. C'est Tom Wills.

— Ne tirez pas ! crie Harry Dickson. Et ne vous effrayez pas, ce n'est que du sang de lapin !

Ils ont atteint la dernière marche de l'escalier, traversent un corridor éclairé par un minuscule papillon de gaz. Un autre escalier est là, menant à un petit caveau éclairé par une lanterne fumeuse.

— Attention ! rugit le détective, s'IL bouge, tirez tous, et visez à la tête. Il est redoutable !...

Mais IL ne bouge pas.

IL !... C'est un homme formidable, aux yeux fous, à la chevelure hirsute, à la barbe broussailleuse. Il fait des mouvements terribles pour se dégager, mais il n'y parvient pas, car il est enchaîné à la muraille.

Devant lui, Jenny Prettyfield est étendue, morte, les cheveux blonds épars, la tête fracassée.

— Voici enfin le Vampire qui Chante, messieurs, dit Harry Dickson. Ce démon possède une voix d'archange.

Tout à coup, un cri déchirant se fait entendre, et un homme en larmes se précipite au bas des escaliers, en hurlant et en élevant vers le détective des mains suppliantes.

— Au nom du Seigneur, Dickson, ne le tuez pas ! C'est mon fils !

Le nouveau venu était Robert Trunch.

7. Monsieur Robert Trunch

— Pauvre homme ! murmura le détective. Votre punition est terrible...

Il poussa un carafon de brandy vers le journaliste écroulé dans un fauteuil, mais Trunch refusa d'un signe de tête.

Ils étaient réunis dans la chambre du détective à l'Hostellerie de la Tour, Harry Dickson, Tom Wills et Trunch. Dickson avait défendu sa porte à qui que ce soit.

— J'avais étudié les plans du château de Sir Cruckbell, dit le détective. C'était l'ancienne forteresse de Marlwood, aux temps des guerres du Moyen Age. Comme tous les manoirs du genre, il communiquait par des chemins souterrains avec des endroits fort éloignés de la ville. L'un débouchait dans la Combe du Geai, l'autre à la Mare bleue, un troisième dans le château forestier même des Cruckbell.

— Oui, murmura le journaliste.

— Je les ai explorés tous ce matin même, continua Harry Dickson. Ils étaient parfaitement entretenus.

— Comment êtes-vous parvenu à savoir ?... interrogea Trunch d'une voix éteinte.

— J'ai trouvé pourquoi le malheureux fou, qu'on appelait le vampire, chantait.

— Quand il avait tué n'est-ce pas ? demanda Tom Wills.

— Pas du tout... C'est là une de mes erreurs d'avoir cru cela au début : il chantait quand il sentait l'odeur du sang chaud !

» Et c'est pour cette raison que nous l'entendîmes immédiatement après la mort du juge Taylor, dont il sentit, comme un fauve qu'il est, le sang répandu. C'est également ce qui amena le final d'aujourd'hui. Caché dans les caves du théâtre, Tom Wills a fait chauffer du sang de lapin sur un réchaud à alcool. Le vampire a chanté dès que les premiers effluves lui sont parvenus. Jenny a couru vers lui pour le faire taire ; il l'a tuée...

— Saviez-vous qu'il était là ? demanda le journaliste.

— Je savais que le théâtre, lui aussi, communiquait souterrainement avec le château. Et je savais, par la découverte de nombreuses empreintes et de quelques objets perdus dans les couloirs secrets, qui conduisait le monstre vers ses victimes !

— Hélas ! gémit Bob Trunch en se couvrant le visage.

— Je crois vous avoir assez dit, mon pauvre ami, continua le détective. Voulez-vous parler à présent ?

Cette fois, le journaliste ne refusa pas le secours d'un puissant verre d'alcool. Il but une longue rasade, ce qui parut lui donner quelque force.

— Jenny Prettyfield et moi nous sommes connus à Londres, au temps de notre jeunesse. J'étais étudiant ; elle était une petite artiste dans un théâtre populaire de Drury Lane. Je l'aimais... Je l'ai épousée...

» Notre fils Alexandre naquit... Il était idiot.

» Dès sa prime enfance, nous connûmes la malédiction qui s'était abattue sur ce pauvre être. Grand, puissant, doué d'une force quasi inhumaine, il ne prenait plaisir qu'à la vue du sang. Il chantait alors. Je crois que Jenny s'en serait débarrassée d'une façon ou d'une autre, si elle n'avait été captivée par cette voix surhumaine, divine !

» Nous le gardâmes près de nous, essayant autant que possible de cacher son effroyable manie, ce qui nous obligea à des déplacements très fréquents. L'enfant grandit. J'eus quelque chance dans le journalisme. Je gagnais de l'argent et je travaillais avec ardeur pour lui, mon fils.

» Je vous dis que je l'aimais, pour deux, car sa mère se révéla bientôt telle qu'elle était : volage, immorale, dissipée.

» Un jour elle nous quitta.

» Vers la même époque, je parvins à rendre un service signalé à Sir Cruckbell, et j'osai lui raconter ma vie et mes malheurs.

» C'était un homme sombre et taciturne, mais d'un grand cœur. Il me fit venir à Marlwood, m'y laissa monter un journal qui marcha très bien. Il donna asile à mon fils dans son château sans que personne, ses dévoués serviteurs exceptés, en sût quelque chose.

» Des années d'un bonheur relatif s'écoulèrent, quand tout à coup Jenny Prettyfield reparut. Elle exigea sa place au foyer, mais je lui expliquai que ce serait la ruine de ma carrière et de nouveau la misère, si la ville puritaine de Marlwood devait être au courant de notre union, car la réputation de mon épouse était exécration.

» Néanmoins, Dickson, je l'aimais toujours. N'était-elle pas la mère de mon fils ? Grâce à l'argent de Sir Cruckbell, elle put obtenir à bail le théâtre municipal, dont le bâtiment appartenait d'ailleurs au noble gentilhomme.

» Grâce à son talent, car elle en avait réellement, elle acquit bientôt une situation enviée à Marlwood.

» Nous aurions pu être heureux, mais les mauvais penchants étaient loin d'être éteints chez Jenny.

» Et, ici, nous en arrivons au drame, au grand drame de ma vie.

» Cette âme de sirène parvint à séduire l'austère Sir Cruckbell. Il

devint son amant. Il se reprocha d'ailleurs cette faute toute sa vie, souffrant dans son âme d'homme profondément religieux. Mais Jenny, la sorcière, le tenait. Elle fit mieux...

Trunch s'interrompt et eut de nouveau recours au brandy, puis il reprit :

— Elle parvint à se faire coucher sur le testament de Sir Cruckbell. Mais les années avaient marché, et soudain un scandale fut bien près d'éclater : Jenny ne s'était pas tenue à sa liaison avec le gentilhomme, mais en avait noué d'autres avec plusieurs notables de la ville.

— Jinkle, Lorman, le juge Taylor, Tapple et Coriss, le seul ayant échappé à la mort qui frappa si horriblement les autres, dit Harry Dickson.

Le journaliste approuva de la tête.

— Et tous ces hommes devinrent à un tel point amoureux d'elle qu'ils lui proposèrent tous le mariage, continua-t-il d'une voix déchirante. Et elle le promit à tous !

» Je ne dois pas vous cacher, Dickson, qu'elle tirait de ses amants de très fortes sommes, ce qui alla même jusqu'à ruiner deux d'entre eux, qui moururent les premiers d'ailleurs.

» C'est alors qu'elle sentit que cela ne pouvait durer.

» Elle décida de supprimer ces êtres gênants, d'autant plus que certains, se fâchant, et probablement étant venus à connaître sa vie en partie double, menaçaient de tout dévoiler. Alors, ce serait le scandale, la mise au ban de toute la ville, son départ exigé – car on ne plaisante pas avec ce genre de choses à Marlwood – et sa radiation du testament de Sir Cruckbell.

» Jenny décida de supprimer les gêneurs et, pour cela elle usa de l'effroyable manie de notre fils. Elle l'enleva du château des Cruckbell et l'enferma dans les souterrains du théâtre. Elle encouragea son goût du meurtre en le faisant jouer avec le sang répandu. D'ailleurs, elle le maltraitait et était parvenue à se faire craindre de lui. Ne l'avait-elle pas voué au plus horrible des cachots ? Par les couloirs secrets, elle le conduisait vers les endroits de la forêt où elle avait rendez-vous avec ses victimes.

— Mais vous ?... commença Tom Wills.

— Je l'aimais ! Je l'aimais ! Je suis un homme si faible sous mes frustes et agressifs dehors ! sanglota Trunch.

— Mais Tapple, Taylor et Cruckbell devaient savoir, dit Harry Dickson.

— Oui, mais c'étaient des hommes d'honneur... Et puis, tout comme moi, ils l'aimaient profondément et n'auraient pas voulu l'envoyer à l'échafaud. Ils ont préféré mourir. Seul Coriss, qui est un être assez vil, a dû tout ignorer, et c'est sans doute ce qui l'a sauvé. Du

reste il était le plus riche et le plus généreux.

— Mais pourquoi ne vous a-t-elle pas tué, vous aussi ? demanda Tom Wills.

Le journaliste eut un pauvre sourire.

— Malgré tout elle m'aimait, à sa façon. Et puis, qui vous dit qu'elle n'était pas décidée à le faire ?

Mais elle devait attendre ! Sir Cruckbell aurait peut-être pardonné la mort de ses amants, mais il ne l'aurait pas absoute du meurtre de son époux, du père de son enfant. Car, à la longue, le noble gentilhomme s'était attaché au malheureux dément, jusqu'à accepter presque joyeusement de mourir de ses mains !

FIN

AU SECOURS DE LA FRANCE

1. L'étrange voyage

L'express Amsterdam-Paris filait dans la nuit.

— Voilà qui peut s'appeler un voyage en zigzag remarqua Tom Wills, en regardant la campagne assombrie, à peine piquée de quelques lointains lumignons. Nous faisons des crochets comme une bécassine !

Harry Dickson daigna sourire.

— Je ne fais rien sans raison, mon petit. On sait que je suis appelé à Paris, je suis persuadé qu'au débarcadère de Calais, on nous attendait, muni de tout ce qui est nécessaire pour empêcher notre voyage.

— Et nous avons fait une promenade par Ostende ; nous sommes allés visiter Bruges-la-Morte, nous nous sommes ennuyés à mourir dans la pluvieuse capitale belge, où nous avons pris enfin le train pour la Ville-Lumière.

— Ce ne sont que de pâles artifices, mais j'espère qu'ils nous permettront d'atteindre le but de notre randonnée, sans y laisser notre peau.

— On, qui est-ce ? demanda Tom.

— Je n'en sais rien, Tom, je sens une présence hostile aux aguets autour de moi, depuis que Mr. Livois, chef de la Sûreté parisienne, m'a appelé « au secours de la France ».

— Au secours de la France ?

— Ce sont ses propres mots, du moins ceux de sa lettre, apportée avant-hier, par courrier spécial, à Baker Street. Maintenant, vous en savez autant que moi.

Le train s'arrêta en gare de Mons ; de la fenêtre du pullman, on voyait rougeoyer dans les ténèbres les hautes chevelures ardentes des hauts fourneaux, et les terrils de houille se parer des colliers lumineux de leurs fanaux.

Quelques voyageurs descendirent, et les détectives restèrent seuls dans l'immense wagon capitonné de velours beige.

Le signal du départ retentit, mais au moment où le convoi s'ébranlait, gémissant sur ses bogies, Tom entendit la porte du fond s'ouvrir et la voix du chef-garde gronder, mécontente :

— Mais dépêchez-vous donc, mademoiselle !

La porte claqua et, quelques minutes plus tard, le train avait pris de la vitesse et la grande cité charbonnière s'évanouissait derrière lui,

dans une gloire de lueurs rousses.

— Nous approchons de la frontière, observa Tom Wills. Sous peu, nous serons sur la douce terre de France.

Mais il avait à peine dit ces mots que le train ralentit considérablement son allure ; on entendit un crissement bizarre, une sorte de sifflement aigu, le convoi sembla courir sur son erre, puis s'arrêta, et les lumières s'éteignirent.

— Une panne ? interrogea le jeune homme. Il n'y a aucun arrêt prévu d'ici la frontière, à en croire l'indicateur. A moi, ma lampe de poche !

Il colla son front contre la glace et scruta la nuit :

— Je ne vois aucun signal allumé, dit-il en se retournant vers son maître.

Mais il eut un geste de surprise en le voyant debout, l'œil étincelant, un revolver dans la main.

— Que se passe-t-il, Mr. Dickson ? s'écria-t-il.

Harry Dickson éclata d'un rire forcé.

— Dans quelle voiture avons-nous pris place, Tom ?

— Dans la dernière, il me semble.

— Et, de cette façon, nous avons fait le jeu du on mystérieux qui nous a manqués à Calais, mais qui nous tient aujourd'hui... ô combien !

— Mais pourquoi ? interrogea son élève avec inquiétude.

— Ce crissement, Tom, et puis ce sifflement : le premier bruit est celui des soufflets joignant les voitures, qui ont été défaits par une main criminelle, le second celui de l'air comprimé s'échappant des freins Westinghouse.

Tom n'en entendit pas davantage, car déjà, il s'était rué dans le couloir.

— La voiture est détachée ! l'entendit crier son maître.

— Parbleu ! ricana le détective. Pris comme des souris au piège ! Je suis curieux de savoir sous quelle forme on va surgir à nos yeux. Invisible ou en gentleman-bandit, digne d'un roman de Gaston Leroux ou de Maurice Leblanc.

Tom Wills revenait, penaud et vexé.

— Voilà ce qui peut s'appeler un sale tour, ronchonnait-il. Nous sommes seuls dans ce damné pullman, perdus au milieu d'une campagne noire comme un encrier.

— La demoiselle n'y est plus ? demanda Harry Dickson.

— Quelle demoiselle ?

— Celle annoncée par le chef de train, au départ de Mons.

Tom Wills bondit dans le couloir et, quelques secondes après, son maître l'entendit crier :

— Elle est ici, maître !

Le détective se lança à la suite de Tom et, bientôt, il s'inclinait devant une jeune fille qui se tenait blottie, tout effrayée, dans un des coupés du fond.

— Monsieur, balbutia-t-elle, qu'est-ce qui nous arrive ? Est-ce fâcheux, y a-t-il du danger ?

Le détective la considéra en silence.

Malgré sa mise simple, la voyageuse solitaire était une bien ravissante apparition. De grands yeux bleus candides l'interrogeaient avec un peu d'effroi, une bouche aux plis trop amers pour sa jeunesse s'ouvrait sur une rangée de dents de nacre, une mèche blonde s'échappait d'un petit chapeau cloche.

— Du danger, mademoiselle... (Dickson hésita.)

Qui était-elle ? Une complice des invisibles, dont le détective sentait, depuis l'avant-veille, la présence menaçante autour de lui, ou simplement une voyageuse qui partageait leur aventure, bien malgré elle ?

Il opta pour la dernière éventualité ; un visage rarement trompait Dickson, et dans ces yeux bleus levés vers lui, il ne pouvait lire que de l'effroi et de la surprise.

— Il y a du danger, mademoiselle, continua-t-il à voix basse, mais ce danger me vise personnellement, j'espère que vous n'aurez pas à le partager.

Cette conversation s'était tenue à la lueur indécise des lampes de poche des détectives ; tout à coup, Tom dressa l'oreille.

— J'entends le bruit d'un moteur d'automobile, maître !

Harry Dickson se redressa.

— Eteignons nos lampes, parlons dans l'obscurité et parlons vite et bien ! Mademoiselle, je ne vous connais pas, mais j'ai confiance en vous, sans doute est-ce la volonté de Dieu qui vous met sur ma route ! Mon nom est Harry Dickson !

— Le grand détective de Londres ?

— Que vous voyez, hélas, pris au piège par des ennemis qu'il ne connaît pas, mais qu'il soupçonne. Une affaire urgente m'appelait à Paris, et, pour employer les propres mots de M. Livois, chef de la Sûreté parisienne : « Au secours de la France ».

— Mon Dieu ! s'exclama la voyageuse, dans l'ombre.

— Je suppose que l'adversaire inconnu ignore votre présence dans cette voiture abandonnée, et l'obscurité vous protège. Partez, tâchez...

Tout à coup, la lueur des phares inonda le wagon.

— Ils viennent ! s'écria Tom Wills.

— Partez, mademoiselle, sauvez-vous, lança le détective d'une voix agitée et émue.

Il sentit une petite main étreindre la sienne dans la nuit.

— Monsieur Dickson, je suis Française !

Puis une forme le frôla et il entendit le bruit de quelqu'un sautant à terre à contre-voie.

— Le sort en est jeté, murmura le détective en se laissant tomber sur les coussins du wagon. Il ne nous reste qu'à attendre. J'aurais voulu lui en dire davantage, mais le temps pressait. Quoi de neuf, Tom ?

— Des hommes suivent le remblai du chemin de fer, je vois leurs silhouettes, ils viennent vers nous.

— Et elle ? murmura le détective avec angoisse.

— Partie, je ne la vois plus !

— Que Dieu la protège ! dit Harry Dickson tout bas.

— Les voilà ! Faut-il les canarder, maître ? demanda Tom.

— Gardez-vous-en bien, Tom. Vous voyez qu'ils s'amènent d'un pas délibéré, sans se cacher. Je crois qu'il s'agit presque d'une délégation plénipotentiaire de l'X inconnu.

Au même moment, de nombreuses lampes de poche s'allumèrent autour de la voiture abandonnée.

— Mr. Dickson ? cria une voix dans l'ombre.

— Présent ! Que lui voulez-vous ?

— Simplement le prier de bien vouloir descendre, ainsi que son élève Mr. Wills. Un train de marchandises est signalé sur ce tronçon de la voie, votre wagon pourrait devenir inconfortable et nous avons mieux à vous offrir.

Harry Dickson et Tom obéirent, ils sautèrent sur le ballast et se virent entourés par quatre individus de haute taille, revêtus de grands manteaux de cuir et dont les visages étaient cachés sous des loupes de soie noire.

— Je ne vous demande pas de vous présenter, messieurs, dit le détective d'une voix moqueuse, vos masques parlent pour vous et pour votre désir de conserver l'incognito.

— Gardez votre salive et suivez-nous sans résistance, sinon..., gronda un des hommes.

— A la manière de Berlin, n'est-ce pas ? demanda doucement Harry Dickson.

— D'abord, nous ne sommes pas à Berlin...

— Possible, à condition de ne pas dire, comme cet excellent Guillaume, que Berlin, c'est l'Allemagne tout entière.

— On vous dit en effet sorcier comme pas un, Mr. Dickson, ricana un autre.

— Sorcier ? riposta Dickson avec bonne humeur, pas du tout ! Observateur, soit, et cela me sert quelquefois dans le métier. Tenez, je vais lever le voile pour vous. Un Français aurait ri à ma réplique, un Anglais aurait eu un mot d'excuse poli, un Allemand se fâche...

comme vous l'avez fait.

— Peu importe après tout, dit le premier des inconnus d'une voix rude, le principal c'est que vous veniez avec nous et que nous vous tenions.

— Ouais ! goguenarda le détective.

L'homme qui semblait être le chef du sombre quatuor se tourna violemment vers le policier anglais.

— Oui, nous vous tenons, Dickson, gronda-t-il, en omettant de l'appeler « monsieur », et comme vous êtes en passe de vous occuper d'affaires qui ne vous regardent aucunement et qui nous passionnent fort, nous ne vous lâcherons pas de sitôt, pas plus que ce benêt, qui se nomme Tom Wills et qui vous suit comme un caniche. J'ai ordre de vous mener vivant à quelqu'un qui s'intéresse à vous plus que vous ne le méritez, damné flic que vous êtes ! S'il ne tenait qu'à moi, je vous transporterai comme « viande froide » ainsi que le disent si bien vos amis les Français. Marchez maintenant, et soyez sage !

L'homme eut alors un geste malheureux, il poussa Dickson dans le dos.

C'en était trop pour la patience du détective ; il fit volte-face, se trouva nez à nez avec son ravisseur et lui appliqua en pleine figure un de ces directs dont il avait le secret.

— A moi ! gémit l'homme en s'écroulant sur le sol.

Ni Dickson, ni Tom n'eurent le loisir de se défendre davantage ; ils se trouvèrent terrassés à l'instant par d'autres hommes, brusquement surgis de l'ombre, puis ligotés et chargés sur de robustes épaules.

— Qu'on leur mette un bandeau sur les yeux, et qu'on les jette dans la Minerva, ordonna le chef qui venait de se relever en jurant. Otto, installez-vous au volant, je prends place à côté de vous. Je n'ai plus besoin des autres, qu'ils retournent dans la Mercedes. En route !

Les détectives furent installés de force dans une spacieuse automobile fermée. On les avait étroitement garrottés et leurs liens les faisaient atrocement souffrir ; des bandeaux noirs, serrés devant leurs yeux, les plongeaient dans la nuit complète.

L'auto démarra et Harry Dickson sentit qu'elle prenait de la vitesse.

Tout à coup, une détonation sourde éclata, suivie d'une violente embardée de la voiture ; des jurons allemands retentirent.

— Un pneu crevé, voilà bien notre chance ! entendit dire le détective dans le plus beau patois de Moabit.

— Vite, la roue de rechange ! ordonna une voix hargneuse.

Harry Dickson sentit aux soubresauts de l'automobile que le chauffeur et son compagnon mettaient pied à terre.

Il les entendit pousser le cric, sentit la voiture se soulever ; cela

prit quelques instants, puis une voix satisfaite clama :

— Cela a marché rondement, mon vieil Otto ! Maintenant, il nous faut rattraper le temps perdu, le patron n'aime pas attendre.

— Ma foi..., commença l'autre, mais il n'en dit pas plus long : deux détonations sèches éclatèrent sur le bord de la route, suivies d'un double cri d'agonie. Harry Dickson fit des efforts surhumains pour se libérer, mais ne put y réussir ; il retomba sur la banquette en poussant un gémissement.

— Comprenez-vous quelque chose à ce qui se passe, maître ? demanda Tom, sourdement.

— Peut-être... je ne sais pourtant trop que penser.

— On se remet en marche, murmura le jeune homme.

Le démarreur électrique de l'auto fonctionna en effet avec un doux vrombissement et la voiture conduite par une main experte bondit sur la route obscure.

« Ce n'est pas la même façon de conduire, se dit le détective, il y a un « as » au volant, qui pourtant n'a pas encore cette auto bien en main. Voilà le changement de vitesses qui grince... il doit donc encore se familiariser avec sa machine. Un chauffeur étranger a pris la place de l'autre. Je me demande qui il peut être.

Un quart d'heure plus tard, la voiture ralentit et s'arrêta.

— Holà ! Oui est là ? cria Dickson.

Mais personne ne lui répondit, il n'entendit que le triple sifflet d'une lointaine locomotive.

— Où sommes-nous, Mr. Dickson ? soupira Tom.

— Voyons, mon garçon, répondit le maître avec un peu d'humeur, la belle question ! Le diable le sait peut-être, mais moi...

— Je préfère rouler que de rester dans cette affreuse immobilité, geignit Tom. Mon Dieu, que cette histoire prenne vite fin !

— Pouvez-vous bouger, Tom ?

— Je ne pourrais remuer le petit doigt, se lamenta le jeune garçon, et l'on dirait qu'une armée de fourmis se balade sur ma figure !

— Alors, il ne nous reste qu'à attendre, bougonna Harry Dickson. Je ne suis pas logé à meilleure enseigne.

Des minutes, puis des quarts d'heure s'écoulèrent dans un lourd silence ; le détective entendit la respiration de son élève se faire plus régulière.

— Heureux âge, murmura-t-il, un peu attendri, où l'on dormirait au bord d'un précipice, comme dans un lit de plumes.

Soudain, sa fine ouïe détecta un bruit de pas pressés dans le silence.

— Au secours ! cria-t-il de toutes ses forces.

— On vient ! répondit une voix proche. Est-ce vous, monsieur

Dickson ?

— Je suis décidément en pays de connaissance ! marmotta Dickson. J'espère que ce n'est pas la seconde escouade des bandits qui s'amène.

Il n'en était rien, heureusement ; la portière fut ouverte, et le bandeau enlevé des yeux du détective.

A la lueur des lanternes brandies à bout de bras, le détective reconnut les uniformes kakis de la douane belge.

— Dieu soit loué, vous êtes sain et sauf, monsieur Dickson, et M. Wills aussi à ce que je vois, dit le brigadier, en coupant les liens des captifs avec une remarquable dextérité.

— Comment êtes-vous venus ? Et comment savez-vous qui nous sommes ? questionna fiévreusement le détective.

— Ben voilà, raconta le libérateur, nous étions en train de boire une tasse de café dans le poste, quand tout à coup, le téléphone se mit à sonner.

» — C'est de nouveau des fraudeurs qu'on signale, grogna Bousmard, mon compagnon. On ne pourra donc jamais boire tranquillement son café, sur cette terre de malheur ?

» Alors, j'entendis au téléphone une drôle de petite voix, comme en ont les fous masqués, qui font la nique aux gens, les jours de carnaval.

» — A deux kilomètres d'ici, sur la route de Mons, dans le chemin de traverse qui mène à la Butte-aux-Cailles, il y a une auto abandonnée. Faut y aller tout de suite, brigadier, il y a du monde dedans, et du beau monde, je vous l'assure.

» — Des contrebandiers ? demandai-je. Dans ce cas, vous toucherez une bonne prime.

» — Je regrette pour la prime, ce ne sont pas des contrebandiers, mais MM. Dickson et Tom Wills, de Londres.

» — Comment, les fameux détectives ? m'écriai-je.

» — Eux-mêmes ! Seulement, ils sont dans une position un peu inconfortable, on les a un petit peu liés. Voulez-vous aller les délivrer ? Je vous envoie ma bénédiction, c'est tout ce que je puis faire pour vous, mais M. Dickson y ajoutera certainement un pourboire en livres anglaises.

— Bien dit, répondit le détective en riant, mais j'aimerais en savoir un peu plus long sur le propriétaire de cette voix mystérieuse.

— C'est trop me demander, monsieur Dickson. Comme je priais l'inconnu de me dire son nom, il m'a conseillé de le demander aux hirondelles, quand elles reviendront au printemps, après quoi, la communication a été coupée.

— D'où vous a-t-on téléphoné ? demanda vivement Harry Dickson.

— Voilà le plus curieux ! De nulle part ! Je l'ai demandé à tous les postes voisins, mais ils n'en savent rien.

— Les fils téléphoniques longent-ils la route, brigadier ? demanda le détective.

— Parfaitement.

— Si vous examinez attentivement la ligne d'ici votre poste, vous verrez certainement pendre deux fils libres, le long d'un des poteaux, dit Dickson. On s'est tout simplement servi d'un appareil portable. C'est égal, celui qui a fait cela doit être rudement au courant des choses ; je lui tire mon chapeau et je lui voue une éternelle reconnaissance, tout en regrettant vivement de ne pouvoir la lui démontrer.

— En attendant, vous voilà sauvés, dit le brigadier.

— Et j'ai l'avantage de pouvoir, au moins à vous et à vos amis, prouver immédiatement ma gratitude, riposta Dickson en glissant un billet dans la main du brigadier.

— Monsieur Dickson ! s'écria le brave homme, émerveillé, on ne vous oubliera pas de sitôt dans la douane belge.

— Mais comment faire maintenant, pour continuer notre voyage vers Paris ? demanda le détective.

— Ce sera facile ; cette automobile vous conduira à la gare frontière de Quévy, juste à temps pour monter dans le train de nuit qui vous débarquera à Paris, dès potron-minet. Je me chargerai de remettre cette voiture aux mains de la police.

Une heure plus tard, Harry Dickson et Tom Wills s'installaient dans un coupé des premières du train de nuit, parmi des voyageurs peu sociables, aux visages bouffis de sommeil, mais qui, après leur aventure nocturne, leur semblaient la compagnie la plus réjouissante et la plus rassurante pour poursuivre leur voyage.

2. Des ombres sur Paris

M. Livois, chef de la Sûreté parisienne, était de fort méchante humeur.

Il avait passé une nuit blanche, devant un bureau encombré de paperasses, à répondre à des appels téléphoniques.

A présent, il voyait l'aube grisailler sur la Seine, où ululaient les remorqueurs matinaux.

— Encore une nuit pareille et je suis sur le flanc, grommela-t-il, en glissant entre ses lèvres une mince pastille de citrate de caféine.

La drogue dissipa son sommeil ; c'est alors qu'il entendit un pas résonner dans le corridor.

— Voici Lefèvre, murmura-t-il, car le bruit de ce pas lui était familier.

Et en effet, l'instant d'après, Alcide Lefèvre s'inclina gauchement devant lui.

Alcide Lefèvre n'était pas un mauvais détective, loin de là, il ne manquait pas de cran, mais, comme il l'avouait lui-même, il n'avait pas de chance.

Qu'Alcide mît la main sur un bandit fameux, on pouvait être certain que, peu après, le bonhomme réussirait à jouer la fille de l'air, privant le détective de la belle publicité des assises.

Qu'Alcide parvînt à démêler les fils embrouillés de quelque louche affaire, elle bénéficiait aussitôt d'un non-lieu retentissant.

Aussi s'était-il donné généreusement le nom d'Alcide Laguigne, et il ne se fâchait nullement quand on le lui servait : on n'appartient pas pour rien à la nation la plus spirituelle du monde !

— Eh bien, Laguigne ? interrogea le chef avec un pâle sourire, car il avait une réelle tendresse pour ce fidèle serviteur des lois.

— Nib de blair, chef ! répondit le policier. En tant que capture, cela s'entend, mais pour le reste, il y a du nouveau boulot pour les Sherlock Holmes. Pas l'ombre d'une trace dans la joaillerie Marion, pas même une pauvre petite empreinte digitale ; par contre, la camionnette qui transportait six cents livres de lingots d'or du Havre à la Banque de France de Paris, s'est volatilisée.

— Hein ? fit le chef.

— Ne vous en faites pas trop, monsieur Livois, dit Alcide, ce n'était que la fausse camionnette, elle ne transportait que des lingots de plomb. Le magot est toujours en sécurité au Havre, mais le

malheureux chauffeur est parti lui aussi.

— Et l'escorte ?

— Hm ! en piteux état. Leur automobile a versé dans un fossé, à six kilomètres de Rouen. Les hommes s'en tirent avec quelques égratignures, et la machine en sera quitte pour huit jours de garage et une bonne révision.

— Comment cela s'est-il passé ? questionna M. Livois.

— Comme les autres fois, c'est-à-dire que personne n'en sait rien. Tout à coup, nos braves gendarmes se sont trouvés dans le fossé, criant et jurant, et comme ils se relevaient en tirant des coups de revolver aux étoiles, ils virent devant eux la route déserte : la camionnette s'était évaporée ! Ce qui démontre...

— Que l'ennemi mystérieux, tout en étant redoutable, n'est pas tout-puissant, puisqu'il s'est laissé prendre au truc grossier de la camionnette chargée de plomb.

— Tout juste, chef, et c'est ce qui me fait dire de nouveau que nous avons affaire à des Boches : ces gens-là, s'ils ne manquent ni de cran ni d'audace, sont complètement dépourvus d'imagination. A propos, chef, M. Dickson s'est-il décidé à venir nous aider ?

M. Livois fit un geste de désespoir.

— Je n'ai vu personne et je commence à m'inquiéter sérieusement. Vers minuit, j'ai téléphoné à Londres. On m'a certifié à Scotland Yard que son home de Baker Street était fermé, et que le détective était parti avec son élève, depuis l'avant-veille.

— Diable ! grogna Lefèvre, ce n'est guère rassurant.

Le téléphone se mit à tinter sur la table du chef.

— Tenez, Lefèvre, c'est pour vous, dit M. Livois en tendant le cornet à son subordonné.

— ... Oui, c'est moi, l'inspecteur Lefèvre. Comment dites-vous ? Vous êtes fou !... Mais c'est le garçon le plus rangé du monde. Il n'a jamais découché de toute sa vie. Il se met au lit une heure avant les poules et il ne boit que de l'eau !

— Qu'est-ce qui vous émeut si fort, Laguigne ? demanda M. Livois.

— Mon beau-frère Tellier a été conduit au poste : ivresse publique et rébellion contre les agents. Ah ! non, cette fois-ci, c'est la fin du monde ! Ça m'épate autrement que la camionnette envolée !

— Tellier, le professeur d'anglais de l'institution Vuilloz ? Un parangon de vertu ? J'aimerais bien me convaincre par moi-même de ce miracle ! Donnez l'ordre de me l'amener dans mon bureau.

L'oreille basse, Alcide répéta la volonté du chef au téléphone.

— C'est un déshonneur pour la famille, gémit-il. Un garçon si posé et que je considérerais comme un saint ! Un homme qui serait à sa place dans une chaire de la Sorbonne...

Un bruit de pas lourds se fit entendre dans le corridor, ainsi que des éclats de voix furieux.

— Lui, dans cet état ! se lamenta l'honnête policier. Je serais moins étonné si l'on m'amenait un veau à cinq pattes !

Deux agents introduisirent un individu efflanqué, long comme un jour sans pain, dont l'austère redingote battait lamentablement les jambes grêles, et qui faisait des efforts inouïs pour garder son binocle sur son nez décharné.

— Vous en faites pas, grasseya l'échalas, c'est la faute au vin de France !

— Et Malvina, ma pauvre sœur, qu'en faites-vous, misérable ? Elle doit mourir d'inquiétude à cette heure !

— Pas du tout, riposta l'ineffable pochard, elle est allée au cinéma, et chaque fois qu'elle va au cinéma, elle découche !

— Malvina, au cinéma... et qui découche ! hurla Lefèvre. Voulez-vous bien vous taire, menteur, sac à vin !

— Faites sortir vos sbires, dit l'homme en faisant un grand geste théâtral, puis il se laissa choir dans un fauteuil, avec l'évidente intention de faire un petit somme.

— Monsieur le professeur, commença M. Livois qui voulait y aller de sa mercuriale, un homme comme vous...

— Monsieur le professeur vous em... mène à la campagne, répondit poliment le bonhomme.

— Vous autres, vous pouvez disposer, dit le chef, en se tournant vivement vers les agents éberlués, car il ne souhaitait pas voir son autorité malmenée à nouveau en face de ses subordonnés.

Les policiers saluèrent et s'en furent, non sans avoir jeté un regard de pitié à l'inspecteur effondré.

— Hyppolyte, gronda Lefèvre, il faudra me donner l'explication de tout ceci. Je ne veux pas que le déshonneur souille notre famille. Dire que, jusqu'à ce jour...

Il ne continua pas, car il vit tout à coup la figure de M. Livois refléter la stupeur la plus totale.

Il jeta un regard lourd de reproches sur son beau-frère, mais, aussitôt, il poussa un cri de surprise : Hippolyte Tellier n'était plus là !

Non, à sa place, dans le fauteuil, un gentleman souriant faisait valser perruque et fausse barbiche, se vissait entre les lèvres une petite pipe de bruyère, qui s'alluma comme par magie, et se mettait à fumer avec frénésie.

— Harry Dickson ! cria M. Livois.

— Lui-même, messieurs. Il faudra que mon ami Alcide Lefèvre me pardonne le vilain tour que je viens de lui jouer. Qu'il se rassure, à cette minute, ce cher Hippolyte Tellier se réveille aux côtés de sa digne épouse, dans leur petit appartement des Ternes.

— Mais pourquoi ? hoqueta le malheureux Laguigne.

— Il me fallait être introduit sur l'heure dans cette vénérable maison, sans éveiller l'attention de quelques personnages très attachés à mes faits et gestes. Je connais fort bien M. Tellier, qui a fait ses études à Londres, à South Kensington. Il a à peu près ma taille, et vous ne sauriez croire combien le lavatory d'un train de nuit est propice à une bonne transformation.

» Au lieu d'un Anglais dont les magazines ont trop complaisamment vulgarisé les traits, le rapide de Belgique a donc débarqué à la gare du Nord un monsieur ressemblant comme un frère à l'innocent Hippolyte Tellier.

» Mais de la gare du Nord au quai d'Orsay, il y a encore une longue trotte, et je ne serais pas étonné que le chemin en soit truffé de pièges.

» Le pseudo-professeur Tellier s'est donc vilainement enivré dans un bistrot matinal, a répondu malhonnêtement aux serveurs de l'ordre, et s'est fait conduire au poste.

» Mon cher Lefèvre, je dois ici rendre hommage à la puissance de votre nom car, dès que j'eus dévoilé notre parenté, l'odeur du tabac qui était en l'air s'est dissipée comme par enchantement, et il s'est immédiatement trouvé un taxi complaisant pour me conduire à la Sûreté générale, but de mon voyage. Et me voilà !

— Et c'est le principal ! conclut M. Livois radieux.

Alcide Lefèvre, qui était un fervent admirateur du grand détective, fit chorus et lui pardonna, sur-le-champ, cette petite incartade commise pour la bonne cause.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'on vous suivait, ou qu'on aurait pu vous suivre, monsieur Dickson ? demanda avidement le chef de la Sûreté.

— Dès que votre envoyé, M. Bellard, eut franchi mon seuil, j'en eus l'intuition et, deux heures après, la certitude : les toits de Baker Street furent immédiatement constellés de couvreurs et d'ouvriers plombiers. Disons en passant que quelques ardoises, coupantes comme des lames, me frôlèrent de très près, dans leur chute de soixante pieds. J'ai fait un petit détour pour arriver à Paris, car le chemin vers la capitale de la France ne passe pas précisément par les Flandres belges. Quant à mon voyage...

Harry Dickson conta alors l'aventure de la nuit.

— Inconcevable ! s'écria M. Livois. Quelles bêtes féroces vient-on de lâcher sur la France et sur ceux qui viennent à son secours !

— Nous y sommes, répliqua Harry Dickson, j'aimerais bien avoir quelques explications sur ce secours, ou plutôt ce concours que je pourrais prêter à la France.

M. Livois s'empressa de le satisfaire et, aussi brièvement que

possible, commença à exposer les faits.

— Depuis plus d'un mois, une bande criminelle et mystérieuse met la France en coupe réglée. Quatre des plus célèbres joailleries parisiennes ont été cambriolées, torchées, ratissées, vidées comme des coquilles d'huîtres ! La banque Vernon, une des plus vieilles maisons de la place, a vu ses coffres-forts éventrés et son imposant numéraire enlevé. Le même jour, une succursale du Grand Crédit Foncier à Blois, qui venait de recevoir un dépôt des plus important, fut nettoyée de fond en comble.

» Le mal s'est étendu à la province, et chaque jour, de nouvelles plaintes affluent à Paris : c'est une des plus importantes soieries de Lyon qui se voit piller comme au coin d'un bois ; c'est un transport de lingots d'or et d'argent qui disparaît comme une fumée sur la route de Saint-Nazaire.

» Il y a plus : nos musées ne sont pas à l'abri de cette malveillance occulte : celui de Bordeaux a reçu une visite nocturne et des toiles d'une immense valeur ont disparu. Un matin, on a trouvé ouvertes les portes de la Fabrique Nationale de Beauvais, et des gobelins valant des millions ont été emportés par les mystérieux forbans. Les trésors d'art s'envolent de nos cathédrales comme de vulgaires moineaux.

— Gare au Louvre et à La Joconde ! railla Dickson.

— La Joconde, monsieur Dickson, qu'en savez-vous ? s'écria M. Livois en pâlisant.

— Rien du tout, une idée... ce ne serait pas la première fois que cette belle dame se mettrait à courir la prétentaine.

Le chef de la Sûreté consulta Lefèvre du regard, et celui-ci fit un léger signe de tête.

— Je vous dirai quelque chose, qui est presque un secret d'Etat, monsieur Dickson, dit M. Livois en baissant la voix. J'ai reçu des instructions sévères du ministre des Beaux-Arts à ce sujet ; naturellement, j'ai le droit de lever la consigne pour vous ; eh bien, La Joconde que vous pouvez admirer en ce moment... est une vulgaire copie. La toile authentique a été enlevée de son cadre, il y a huit jours. Avec elle, ont disparu deux Van Dijk, un Boucher, un Watteau, un Frans Hais.

— Des hommes sont tombés, intervint Alcide Lefèvre d'un ton las.

— Oui, monsieur Dickson, des gardiens de banque et de musée ont été lâchement assassinés, trois de mes détectives ont succombé, trois autres ont disparu. Le total des morts s'élève aujourd'hui à dix-huit.

— Des traces ? demanda sèchement le grand détective.

— Aucune ! s'écria le chef, c'est à devenir fou ! Aucune,

entendez-vous ! Les bandits vont et viennent et s'éclipsent comme des fantômes. La même nuit, ils opèrent à Paris et à Valenciennes, à Lyon et à Tours ! Ils semblent jouir d'un effroyable don d'ubiquité !

— Ou disposer de nombreuses équipes, merveilleusement outillées, opina Alcide.

— Ou se déplacer à grande vitesse, dit Harry Dickson.

— Or, depuis la semaine passée, le poste de T.S.F. de la tour Eiffel reçoit, chaque jour, à minuit, la même communication : « A nous le sang de la France ! » Qu'est-ce que cela peut signifier ? Est-ce une lugubre farce ou un défi ?

— Les goniomètres ont-ils travaillé ? demanda Harry Dickson.

— Naturellement. Les inconnus émettent sur ondes courtes, mais l'appel part chaque fois d'un autre endroit. Tous nos postes ont été alertés, on n'a rien trouvé.

— Facile, dit simplement Dickson.

— Comment ?

— Une simple idée, que je garderai pour moi, car j'ai horreur d'ériger les suppositions en vérités absolues. Nous verrons bien. Répétez-moi donc le mystérieux défi, si défi il y a, ce que je crois.

— A nous le sang de la France !

— Romantisme d'outre-Rhin, fit Dickson à mi-voix.

— Que vous ai-je dit, monsieur Livois ? s'écria Alcide Laguigne. Il y a du Boche là-dessous !

Harry Dickson resta plongé dans une profonde méditation ; il avait rebourré sa pipe et en tirait de puissantes bouffées dont la fumée montait au plafond.

Un rai de soleil jouait à présent sur le bureau du chef, et, de la rue, montait la rumeur joyeuse de la ville éveillée.

La grande et sombre maison s'emplissait d'un bruit de ruche ; les portes claquaient, on entendait au loin le grelottement des timbres et des téléphones ; Harry Dickson réfléchissait toujours.

Tout à coup, il rejeta un dernier nuage de fumée et secoua les cendres de son brûle-gueule dans le foyer.

— Monsieur Livois, dit-il, il faudra doubler ou tripler la garde de la Banque de France !

— La Banque de France, que voulez-vous dire ? demanda le chef, alarmé.

— La France est le pays le plus riche du monde. Après l'Amérique, elle possède la plus grosse encaisse d'or.

» Cet or, emprisonné dans les vastes caves de la Banque de France, c'est la suprême garantie de votre pays, c'est ce qui lui maintient une monnaie saine et forte, résistant aux fluctuations insensées du change. Cet or, monsieur Livois, les romanesques pourraient le nommer, sans trop exagérer : le sang de la France.

M. Livois bondit de son fauteuil :

— Vous avez dit vrai, monsieur Dickson. Dieu ! comme ces misérables doivent être sûrs d'eux-mêmes, pour nous lancer un pareil défi !

Tout à coup, leur entretien fut interrompu par le bruit d'une vive altercation derrière la porte.

— Pécaïre ! Je veux voir le chef ! tonitrua une voix puissante. Est-ce de cette façon que l'on traite le plus grand détective de Marseille ? Laissez-moi passer, ou je vous fais révoquer sur l'heure !

— Allez donc voir ce qui se passe, Lefèvre, dit M. Livois d'une voix mécontente.

Mais déjà, la porte s'était ouverte, livrant passage à une sorte de trombe humaine, qui roula littéralement dans la pièce en poussant des cris d'indignation.

— On veut m'empêcher de passer, moi, Olive Escartefigue, la gloire des policiers privés ! Monsieur le directeur, je vous ferai un rapport circonstancié sur la malhonnêteté de vos subordonnés. J'ai failli attendre, comme a dit Louis XIV ou Christophe Colomb, ou je ne sais plus quel grand roi du Moyen-Age, moi, Olive Escartefigue !

Livois et Lefèvre s'évertuèrent à endiguer ce torrent de paroles, mais en vain.

— J'arrive de Marseille pour vous apporter ceci, monsieur Livois, je l'ai ravi personnellement aux noirs forbans...

— Mais quoi, donc ? s'écria M. Livois, exaspéré.

— Eh, ceci : je les guettais depuis des jours. Hier, je me mis de nouveau en embuscade, dans la ruelle la plus noire de Marseille.

» Je pouvais m'attendre à un coup de poignard ou une balle, mais est-ce que de pareilles babioles arrêtent Olive Escartefigue ?

» Alors, je vis un vilain homme barbu sortir de l'ombre avec un gros sac, et, à la pauvre clarté de la lune, je le vis ouvrir ce sac. Savez-vous ce qu'il contenait ? Des trésors ! Des colliers ! Des diamants gros comme des œufs ! De l'or ! Oui, j'ai vu tout cela ! Je voulais m'élancer... mais je suis trop impétueux, je l'avoue, j'ai trop de courage ! Mon élan fut trop fougueux, je suis tombé... j'en ai la jambe encore toute bleue, voulez-vous la voir ?

» Non ? Je vois que vous croyez Escartefigue sur parole, comme il se doit.

» Quand je me relevai, l'homme avait disparu avec les milliards qui étaient dans son sac, mais il avait laissé ceci : c'est un sale machin, un dessin qui représente une poule, qui n'est pas jolie du tout, mais c'est une trace ! Une trace ! Entendez-vous ?

M. Livois se bouchait les oreilles, il se demandait s'il n'allait pas faire jeter dehors ce bruyant et ridicule personnage, quand Lefèvre, qui s'était emparé d'un rouleau d'assez belles dimensions, que

l'homme avait jeté sur la table, poussa un cri de stupeur :

— Regardez donc, chef !

Ce fut au tour de M. Livois de s'exclamer.

C'était La Joconde !

Elle était là, la merveilleuse Mona Lisa, au sourire énigmatique, un peu fripée certes, et un peu endolorie avec ses bords découpés au couteau, mais c'était elle.

— Monsieur Escartefigue, murmura le chef, soudainement radouci, racontez-nous posément votre histoire.

Le bonhomme ne se fit pas prier.

Il était, de son métier, bourrelier, mais il s'était retiré des affaires fortune faite, et comme il avait pincé, un jour, un de ses employés au moment où il chipait de l'argent dans son tiroir-caisse, il s'était découvert une irrésistible vocation de détective.

Le voilà donc établi détective privé, « pas pour l'argent, messieurs, rien que pour l'honneur ». Depuis quelques jours, il avait suivi un individu bizarre, qui s'éclipsait chaque soir dans une petite rue mal famée du port. Hier donc... et il recommença le récit de son abracadabrante aventure.

Harry Dickson avait regardé curieusement le bonhomme, dont la figure bonasse ressemblait fort peu au masque glabre de Sherlock Holmes, qu'il avait pris pour modèle. Pendant que le détective privé reprenait son récit en l'enjolivant et en l'amplifiant copieusement, Harry Dickson fit un signe discret à M. Livois, qui répondit par un petit geste d'assentiment.

Au bout d'un quart d'heure, le détective revint ; l'autre parlait toujours.

— M. Escartefigue est en effet un détective réputé à Marseille, dit Harry Dickson, et il a vraiment mérité de son pays ! Il s'entend aussi à voyager rapidement, car il s'est fait conduire en auto à Toulouse, pour attraper le premier avion pour Paris. Dès qu'il eut débarqué au Bourget, il vint ici à toute vitesse !

— Comment savez-vous cela ? s'écria le Méridional.

— Et le téléphone, qu'en faites-vous, monsieur Escartefigue ?

— Je n'y songeais pas, répondit le détective privé, dont la figure s'éclaira. Pourtant, dans mon métier, il faut songer à tout. Mais... mais...

Il considéra attentivement son interlocuteur.

— Harry Dickson ! Troun de l'air ! Mon cabinet de travail s'orne d'au moins une vingtaine de vos portraits ! Votre main, monsieur ! Votre main, illustre confrère !

Et, dans un élan d'admiration, il couvrit cette main de baisers.

— M. Livois, dit Escartefigue, quand il fut remis de son émotion, je crois que je vous ai rendu service en vous rendant cette... rotonde...

Puis-je vous en demander un à mon tour ?

— Mais certainement, répondit le chef en souriant.

— Qu'on me laisse travailler avec le grand Harry Dickson, s'écria le bonhomme, je serai son esclave, car je le considère comme plus fort que moi. Oui, j'ose le crier à la face du monde, Harry Dickson est mon maître ! Mais à nous deux, nous renverserons le monde, comme le disait cet archiduc, non, cet archiprêtre...

— Archimède !

— Si vous voulez ! Monsieur Dickson, la chose est-elle entendue ?

— Et conclue ! dit le grand détective avec un sourire.

Lorsque l'exubérant personnage eut pris congé des trois hommes, après la promesse formelle de se revoir bientôt, Harry Dickson reprit la parole.

— N'avez-vous reçu aucune nouvelle de la voyageuse dont je vous ai parlé ? demanda-t-il.

M. Livois haussa les épaules.

— Rien, monsieur Dickson ; pourvu que la pauvre enfant ne soit pas tombée aux mains des forbans qui vous ont enlevé !

Un pli soucieux barra le front du détective.

— Je ne me le pardonnerais jamais, murmura-t-il d'une voix émue.

Livois et Lefèvre prirent une mine de circonstance et balbutièrent de vagues paroles d'espoir.

— A propos, monsieur Livois, continua Dickson, vous faites-vous une idée de la façon dont mon élève et moi avons été délivrés près de la frontière ?

Le chef échangea un signe d'intelligence avec l'inspecteur Lefèvre.

— Oui et non, monsieur Dickson.

— L'étrange réponse ! dit Harry Dickson en riant.

— C'est que, nous non plus, nous ne pouvons pas prendre nos soupçons pour des réalités. Mais de nouveau, nous allons ouvrir pour vous la chambre aux secrets.

» Depuis tout un temps, nous possédons en France un allié mystérieux, oui, aussi mystérieux que les bandits fantômes. Mais il ne s'en prend qu'aux intrigues de l'Allemagne. Nous lui devons déjà l'arrestation de quatre espions et d'un fameux voleur de documents. S'il est vrai que la bande criminelle qui met la France en coupe réglée, soit de souche boche, comme dirait notre ami Lefèvre, je ne doute pas de le voir intervenir un de ces jours en notre faveur. Peut-être l'a-t-il déjà fait en vous tirant des pattes de vos ravisseurs.

— « Il », voilà un petit mot vague, observa Harry Dickson.

— Nous l'appelons aussi le Vengeur, ou plutôt, il se donne ce

nom lui-même. C'est tout ce que nous savons sur lui.

— Donc, me voici embarqué avec deux alliés, dit Harry Dickson avec bonne humeur, le mystérieux Vengeur et... M. Escartefigue.

— Comment, vous allez vous encombrer de ce fantoche ? s'écrièrent à la fois M. Livois et Lefèvre.

— J'y compte bien, répliqua Harry Dickson, le plus sérieusement du monde.

3. L'hôtel du Bon Pasteur et de l'Yonne

Que devenait Tom Wills pendant ce temps ?

Il s'était rendu dans un petit hôtel tranquille de la rive gauche, où personne parmi la clientèle provinciale, n'aurait pu supposer la présence du fameux Harry Dickson et de son élève.

Mais le jeune noctambule que le taxi chargea à la Cour du Havre, pour le conduire, avec sa petite valise, à l'hôtel du Bon Pasteur et de l'Yonne, ne ressemblait en rien au joyeux garçon de Londres, qui suivait la fortune de Dickson.

En se rendant à pied de la gare du Nord à la gare Saint-Lazare, Tom Wills avait subi une savante transformation, et s'était avant tout inquiété de savoir si personne ne le suivait par les rues silencieuses.

M. Doucet, propriétaire de l'hôtel susnommé, reçut donc avec toutes les marques de la bonne hospitalité française Mijnheer Jaak van Laar, venant de Rotterdam et qui devait retrouver au même hôtel son correspondant hambourgeois, Herr Kurt Weingartner, courtier en graines.

M. Doucet avait repris, quelques années auparavant, l'excellent hôtel du Bon Pasteur, mais comme il était d'Auxerre, il avait, en excellent Bourguignon, doublé son enseigne du nom « de l'Yonne ». Il n'en était pas peu fier.

— M. Weingartner est-il déjà arrivé ? demanda Tom, dès que le patron eut inscrit son nom sur un registre ad hoc.

— M. Weingartner ? Connais pas ! Faudra-t-il lui réserver une chambre ? J'en ai une, presque aussi belle que la vôtre.

— Je crois que vous ferez bien, répondit Tom. Je l'attends dès la première heure, c'est un homme très ponctuel.

— Monsieur sera content de moi et de mon hôtel, dit M. Doucet en se rengorgeant. Je sais que MM. les Hollandais aiment que leur petit déjeuner soit composé autrement que de café au lait et de croissants, et je vous assure que je vous soignerai comme si vous étiez de mes propres parents de Bourgogne.

A ce moment, Tom Wills crut entendre un léger bruit derrière lui, et en tournant légèrement la tête, il vit que le garçon d'étage l'observait attentivement par dessus la rampe d'escalier.

Il fit pourtant celui qui n'avait rien vu et se laissa conduire à sa chambre ; une fois là, il s'assit sur le bord du lit, en proie à une grande perplexité.

« Où diable ai-je vu cette figure ? », se demanda-t-il.

Mais il eut beau fouiller sa mémoire, il ne trouva aucune réponse à cette angoissante question.

— Pourtant, j'ai déjà vu cette tête-là, et il n'y a pas si longtemps que cela, marmotta le jeune homme. Sommes-nous suivis ? Impossible car, dans ce cas, ce bonhomme nous précéderait et devrait être sorcier. Pourtant, nous n'avons dit à personne que nous allions choisir ce gîte retiré de la rive gauche. Aïe !

Tom poussa ce cri, car il venait de se souvenir : en quittant la bonne Mrs. Crown sur le seuil de Baker Street, il lui avait donné cette adresse à mi-voix, au moment où un ouvrier, en salopette et muni de sa boîte à outils, se plongeait dans la contemplation de la grille d'égout devant la porte.

— C'est lui ! s'écria Tom Wills. Je le reconnais ! Eh bien, ils vont vite en besogne, ces gaillards, voilà notre incognito percé à jour, et par ma faute ! Faudra que je répare cela, et vivement encore !

Il se posta derrière la porte, le revolver au poing, et attendit.

Que pouvait-il attendre ?

Rien qu'un bruit de pas feutrés, qui s'approchait dans le couloir, et qui fit s'épanouir un sourire de triomphe sur le visage juvénile de l'apprenti détective.

Les pas s'étaient arrêtés tout près de la porte et, à présent, Tom Wills entendait le sifflement d'une haleine oppressée.

— Un, deux, trois ! fit Tom, et il ouvrit la porte toute grande.

Devant lui, le garçon d'étage se dressait, tout effaré.

— Monsieur a sonné ? balbutia-t-il, en tâchant de faire bonne contenance.

— Certainement, mon ami, fut la calme réponse. Entrez donc, et faites attention à mon revolver ; il possède une détente très légère, et part rien qu'à le regarder de travers.

— Je ne sais pas ce que vous voulez, ronchonna l'homme en lui jetant un regard sombre. En tout cas, vous êtes un drôle de particulier !

— Et vous donc ! riposta le jeune garçon, en fermant soigneusement la porte à clé. Hier ouvrier plombier à Londres et aujourd'hui garçon d'étage à Paris ! Vous changez plus vite de métier et de résidence que le roi de chemise !

— Je ne vous dirai rien, gronda le prisonnier, et vous ne pouvez rien contre moi.

— C'est ce que nous verrons, quand un gentleman de ma connaissance fera son entrée tout à l'heure.

Tom vit une lueur de rage et d'effroi s'allumer dans les yeux de son adversaire.

Mais, sous la menace du revolver, il se laissa docilement lier les

maines et entraver les jambes ; après quoi, Tom Wills l'envoya rouler d'une bourrade dans la ruelle du lit.

Le soleil regardait déjà au-dessus des toits d'en face, quand M. Weingartner s'amena, conduit par M. Doucet en personne, jusqu'à la chambre de M. van Laar de Rotterdam.

— Je suis obligé de faire le service moi-même, gémit l'hôtelier, en s'arrêtant discrètement sur le pas de la porte. J'avais engagé hier un nouveau garçon d'étage, et voici que j'ai beau l'appeler, il ne vient pas. A mon avis, il est déjà parti, alléché par mon concurrent de l'hôtel de Beaune, qui me souffle mon personnel. Ah ! ces domestiques, quelle engeance !

Quand il se fut éloigné en grommelant, Dickson s'enferma dans la chambre de Tom, qui lui montra sa capture, en lui faisant le bref récit des événements.

Harry Dickson prit une mine soucieuse.

— Ce sont des gaillards avertis, en tout cas, et nous aurons à jouer serré avec eux. Voyons, mon garçon, dit-il en se tournant vers le prisonnier, montrez-moi un peu votre figure, et vous, Tom, levez le store, le soleil est déjà au rendez-vous, et nous pourrions voir clair pour parler à ce quidam.

Mais le quidam ne se montrait nullement enclin à bavarder, bien au contraire.

— Vous perdez votre temps, grognait-il, livrez-moi à la police, si cela vous chante, je n'ai rien fait de répréhensible.

Harry Dickson s'était installé sur une chaise en face de son prisonnier et le considérait attentivement. Tout à coup, il poussa un petit sifflement.

— Oh ! là là ! M'est avis, mon garçon, que la police sera bien contente de vous voir.

— Que voulez-vous dire ? ricana le bonhomme, mais avec un pli d'inquiétude au coin des lèvres.

— C'est curieux, dit Dickson comme en se parlant à lui-même, comme les forçats de nationalité allemande parviennent à s'évader facilement de la Guyane ; il est vrai qu'ils ont des amis au Venezuela.

L'effet de ces paroles fut prodigieux : l'homme enchaîné devint livide.

— Démon ! rauqua-t-il d'une voix sauvage. Ah ! si j'en réchappe, je vous réglerai votre compte !

— Réchapper à quoi ? A la guillotine ? demanda Dickson d'un air innocent. C'est difficile, mon petit.

De grosses gouttes de sueur perlaient sur le front du pseudo-valet de chambre.

— Ecoutez, dit-il, vous êtes Harry Dickson, je le sais bien, et vous n'attachez aucune importance au menu fretin ; ce qu'il vous faut,

vous, c'est les gros, n'est-il pas vrai ?

— Parlez toujours ! répondit lentement Harry Dickson.

— Si vous me laissez partir, et si vous vous engagez à me laisser librement gagner la frontière suisse, je vais vous dire quelque chose.

— Si la chose en vaut la peine, je marche, dit le détective.

— Je vous crois qu'elle en vaut la peine ! Demain, on va faire une petite saignée à la France.

— A la Banque de France, corrigea Dickson.

— Tudieu ! Vous êtes un malin, vous, ricana l'homme en lançant à Dickson un regard torve, où il y avait pourtant un peu d'admiration. Eh bien...

Tout à coup, un coup sec retentit dans la pièce et l'homme fit un singulier soubresaut.

— Malédiction ! hurla le détective, on l'a tué !

L'homme râlait.

— Crapules ! hoqueta-t-il... Dickson, vengez-moi... von Heitz... Mars... attention au Sahara !

Il poussa un long soupir et se tassa sur lui-même.

— Mort ! s'écria le détective.

— Il y a un trou dans la vitre ! s'exclama Tom Wills.

Harry Dickson examina la rue d'un regard sombre.

— Le coup vient d'en face, d'une des fenêtres de cette maison vide. On nous observait et l'on a compris que l'homme allait jaser !

» Ils agissent rapidement, les gaillards.

— Qu'allons-nous faire ? s'inquiéta Tom.

— Nous allons laisser cet homme à M. Doucet, qui retrouvera de cette façon son garçon d'étage. Quant à nous, nous enterrerons M. Weingartner et M. van Laar dans notre valise, sous forme de perruques et de postiches. Tout cela ne fera au fond que le bruit d'un méchant petit fait divers. Voilà justement un tombereau vide qui stationne sous nos fenêtres, laissez-y tomber nos valises, l'instant est propice, la rue est absolument vide.

Aussitôt dit, aussitôt fait ; quand Harry Dickson et Tom furent dans la rue, ils virent s'éloigner la charrette au pas somnolent de son vieux cheval.

Ils la suivirent et, au détour de la rue, Tom reconquit les bagages en un tournemain, sans que le conducteur du véhicule s'en aperçût.

— Je regrette fort pour ce bon M. Doucet, dit Harry Dickson ; un crime dans sa maison et deux clients qui s'en vont à la cloche de bois ! J'espère que l'avenir nous permettra de le dédommager de l'une ou l'autre façon.

— Quels personnages jouerons-nous à présent, Mr. Dickson ? demanda Tom.

— Les nôtres, mon garçon. Nous avons jusqu'ici tiré à la courte

paille, et notre incognito est percé à jour. Cela augmentera, certes, le danger, mais qu'importe !

Ils prirent une heure de repos dans un confortable hôtel des Champs-Élysées, et, de sa chambre, Harry Dickson téléphona longuement à M. Livois.

— Demain, nous devons nous attendre à une bataille en règle, Tom, dit le détective, il faudra être en forme.

— Maître, dit tout à coup le jeune homme, j'allais oublier de vous le demander. Connaissiez-vous l'homme qui a été tué dans notre chambre ?

— Pas le moins du monde !

— Et pourtant, vous l'avez démasqué immédiatement comme un forçat évadé de la Guyane, et allemand par-dessus le marché.

— J'avais aperçu, sur son poignet droit, un tatouage représentant un zopilote, une sorte de petit vautour des Guyanes. De là à conclure qu'il était un ancien forçat, il n'y avait qu'un pas, il avait une mine tellement patibulaire... Quant à sa nationalité, j'ai joué le tout pour le tout. Je l'ai déclarée tout de go, convaincu que nos adversaires viennent de Germanie, et sachant également que les convicts de nationalité allemande trouvent aisément des complices au Venezuela, pour faciliter leur évasion.

— Et si vous vous étiez trompé ?

— Bah ! Et puis ? Il fallait jouer quitte ou double ! j'ai amené la bonne couleur !

— Avez-vous noté les derniers mots de l'homme mourant, Mr. Dickson ?

— Je m'en souviens. Von Heitz... voilà un nom bien teuton, que je me promets de retenir. Mars ? Que signifie ce mot ? Est-ce le mois de mars ? Nous en sommes loin ! Veut-il dire Mars, dieu de la guerre, ou la guerre tout court ? C'est possible, bien que ce soit un peu... imagé pour un homme dont les instants, comme les mots, étaient comptés. Et prendre garde au Sahara... Hm !... cela ne me dit pas grand-chose non plus. Si jamais nous devons aller nous promener par-là, il va de soi que nous prendrons garde.

» En tout cas, je me promets d'y réfléchir, et je vous dirai même que j'y passerai le plus clair de mon après-midi, tandis que vous tâcherez de faire un petit somme, car vous en avez rudement besoin, my boy.

Eh oui, Tom Wills avait besoin de repos, car, peu de temps après, il dormait à poings fermés, tandis que son maître, la pipe à la bouche, laissait errer rêveusement ses regards sur la vaste avenue, jusque vers les lointaines profondeurs de la porte Maillot.

Quand Tom s'éveilla, un peu de crépuscule mettait son mystère dans la chambre. Harry Dickson semblait toujours perdu dans ses

pensées.

— Avez-vous trouvé, Mr. Dickson ?

— Hm... pas trop... j'en suis toujours à ce satané Mars. Voyons, ce ne peut être la planète. Devrons-nous escalader le ciel ? Mars...

Un valet de chambre frappa à la porte et annonça M. Escartefigue.

Et soudain, Tom vit son maître se lever d'un bond, esquisser une sorte d'entrechat, tout en s'écriant joyeusement :

— C'est bien cela, Tom... Ah ! elle est bien bonne. Quand on n'a qu'à tendre la main, on s'évertue à chercher au loin !

— Dites vite, vous avez trouvé quelque chose ? demanda avidement le jeune homme.

— Je le crois... mais en voilà assez, faites entrer M. Escartefigue.

4. De la part de Harry Dickson

— Minuit passé ! Mon Dieu, qu'est-ce qui peut être arrivé à cette pauvre enfant ?

Mme d'Andreval reposa l'écouteur du téléphone.

— Mais non, madame, je vous l'assure, avait déclaré le commissaire de police, j'ai alerté tous les bureaux de police. Rien n'a été signalé, et rien de fâcheux ne peut être arrivé à Mlle Ariette d'Andreval. Un retard, un simple retard, sans doute. Elle est peut-être allée au cinéma ?

— Au cinéma ? avait riposté Mme d'Andreval avec un rire amer. Mais la pauvre enfant est aveugle !

Le fonctionnaire s'était excusé et avait redemandé des précisions.

Ariette d'Andreval était allée au thé d'une de ses amies, Mlle Fleury, habitant Vincennes. Elle y était arrivée en taxi vers quatre heures ; à huit heures, la servante de Mlle Fleury avait hélé un taxi dans la rue du Levant, et y avait installé elle-même la jeune aveugle.

C'était tout ce que les Fleury avaient pu déclarer au téléphone.

Il était minuit et Ariette n'était pas de retour à Neuilly, où elle habitait avec sa mère.

Mme d'Andreval se passa la main sur les yeux.

— Seigneur, aucune épreuve ne me sera donc épargnée sur cette terre !

Veuve d'un officier supérieur, mort tragiquement dans les horribles camps de représailles allemands de Muggenberg, elle vivait très retirée, dans un joli appartement de la rue Charles Lafitte à Neuilly. Sa fille Ariette partageait sa sévère solitude.

La rue Lafitte à Neuilly est une rue bien retirée, les belles maisons modernes s'y blottissent encore dans des massifs d'arbres, et les grappes odorantes des lilas se penchent au-dessus des murs de clôture.

La soirée était chaude, des lueurs d'orage rôdaient dans le ciel ; la veuve ouvrit la fenêtre du balcon et, des yeux, fouilla la nuit déserte.

Un chat en maraude, une silhouette de gardien de la paix, puis plus rien que l'immense solitude des minuits de banlieue...

Mais, soudain, ses yeux prirent une expression horrifiée, elle étendit les bras comme si elle voulait chasser une vision d'épouvante :

un homme se dressait devant elle sur le balcon.

Elle ouvrit la bouche pour crier, mais, d'un bond de chat, l'homme fut à ses côtés.

— Ne faites pas de bruit, madame d'Andreval, je viens au sujet d'Ariette.

— Ariette ? Dites, dites vite ! Je vous en supplie ! s'écria la pauvre mère.

— Tout doux, tout doux, chère madame ; refaisons d'abord connaissance, voulez-vous ?

Ce disant, l'intrus était entré dans le cercle de lumière, fait par l'unique lampe portative, posée sur un guéridon.

Mme d'Andreval poussa un cri de terreur :

— Vous ! Vous ici ! Misérable !

L'homme éclata de rire.

— En personne, Freiherr Kurt von Heitz, ancien colonel de la garde impériale de Potsdam, pour vous servir.

Mme d'Andreval se redressa, hautaine et méprisante :

— Etes-vous venu réclamer votre place au poteau de Vincennes, sieur von Heitz ?

L'homme rougit de colère ; trapu, le visage trop lourd, habillé avec mauvais goût, sa présence détonnait dans cet adorable petit salon, d'un raffinement bien français.

— Ce poteau attendra encore bien longtemps, répliqua von Heitz. J'espère avoir plus de chance que l'infortuné Jean-Louis d'Andreval, qui connut le poteau, lui. Non pas celui de Vincennes, mais celui de Muggenberg, qui le valait bien, allez.

— Monstre ! s'écria la veuve.

— Je ne suis pas venu pour échanger des politesses de ce genre, ricana l'intrus, mais pour parler de Mlle Ariette d'Andreval.

— Que lui avez-vous fait, bandit ?

— Elle se porte très bien, et vous souhaite la bonne nuit. Car je suppose qu'elle se met au lit à cette heure, dans une petite chambre assez confortable, mais dont la porte est munie d'une triple serrure, dont je suis seul à posséder la clé. Comprenez-vous, belle madame ?

— C'est-à-dire que vous séquestrez cette pauvre infirme ?

— Le vilain mot... mais n'en accusons que le dictionnaire français, qui est d'une pauvreté... Ah ! parlez-moi de la langue allemande ! Elle vous servirait un mot bien plus approprié à la situation.

— Trêve de bavardages, interrompit sèchement Mme d'Andreval, dont le beau visage prit une expression énergique.

— Très bien, causons donc sérieusement, je ne suis ici que pour cela. Je compte naturellement vous rendre votre douce enfant.

— Combien ? demanda la veuve.

Von Heitz éclata d'un rire épais.

— Ah non ! De l'argent ? Elle est bien bonne, celle-là ! Offrir de l'argent à l'Allemagne, laissons cela aux imbéciles de New York et de Londres ! Malgré Versailles et son ignoble traité, l'Allemagne est riche. En échange de la délicieuse Ariette, je vous demande un renseignement, un tout petit renseignement. Je ne dis pas qu'il ne sera pas profitable à ma patrie.

Hélène d'Andréval haussa les épaules avec mépris.

— Je me demande quel renseignement je pourrais vous donner, renseignement qui soit de nature à intéresser les individus de votre espèce.

— Vous n'êtes pas polie, gronda l'homme. Attention, cela pourrait coûter cher à votre Ariette, comme jadis l'obstination de Jean-Louis d'Andréval lui coûta cher.

— Je vous défends..., commença la veuve, mais, d'un geste impérieux, von Heitz lui coupa la parole.

— Je serai très bref, écoutez !

Il se pencha vers elle et, avec dégoût, elle sentit l'aigre haleine du soudard allemand.

— Je veux que vous me disiez où se cache le Vengeur, dit-il à voix basse et en scandant ses mots.

Mme d'Andréval poussa un cri étouffé et se rejeta en arrière.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, balbutia-t-elle.

— Non ? Et ne savez-vous pas qui est le Vengeur ?

— Jamais je n'en ai entendu parler.

— Vous mentez ! Mais qu'à cela ne tienne, nous allons laisser là cette question, pour le moment. Je vais vous raconter une petite histoire qui vous intéressera fort, j'imagine. Savez-vous comment votre mari est mort à Muggenberg ?

— Assassiné par les Boches. Fusillé pour avoir giflé un officier allemand qui maltraitait un pauvre soldat belge.

— C'est ainsi qu'on écrit l'histoire, ricana von Heitz. Mais je ne vois aucun inconvénient à vous raconter la vérité.

» Jean-Louis d'Andréval, avant d'aller au front d'Argonne, où nous eûmes la chance de le faire prisonnier, avait travaillé en tant qu'ingénieur dans les laboratoires du Creusot. La France lui doit la formule d'un acier épatant. Ah ! madame, vous pouvez être assurée que certains canons français nous en ont fait voir, là-bas ! Il nous fallait cette formule coûte que coûte, et nous avions l'inventeur sous la main.

» L'imbécile ! Il refusa les plus merveilleuses propositions. De la part de notre empereur lui-même, on lui offrit une magnifique villa dans les jardins d'Essen, avec un petit laboratoire ad hoc, cela va sans dire, et des domestiques, et du Champagne français, et même des

petites femmes.

— Ignoble individu ! murmura Mme d'Andreval, en toisant von Heitz avec mépris.

— Ce diable de Français refusa tout cela, continua le Teuton, alors, à la place de ces lieux enchanteurs, nous lui avons donné asile au camp de représailles de Muggenberg.

» Or, Muggenberg, c'est l'enfer sur terre. Des marais pestilentiels entourent quelques pauvres îlots de terre ferme ; avant la guerre, on y envoyait des forçats.

» Au bout de quelques mois, d'Andreval n'était plus qu'un fantôme rongé jusqu'à la moelle par les fièvres paludéennes.

» Mais il s'obstinait toujours. J'allai lui faire une dernière offre : il me cracha à la figure !

» Insulte à un officier supérieur de Sa Majesté le Kaiser, voilà ce que nos conseils de guerre ne pardonnent pas ; le soir même, d'Andreval était condamné à mort. A l'aube, on le liait au poteau...

— Et on l'assassina !

— Attendez ! Il ne mourut pas tout de suite. A douze reprises et à une demi-heure d'intervalle, le peloton d'exécution se présenta devant lui, le mit en joue, puis... abaissa les fusils braqués.

» A la dixième reprise, d'Andreval ne semblait plus voir ni entendre ; la onzième fois, il avait perdu connaissance, et alors... on tira.

Mme d'Andreval avait écouté sans broncher, l'œil sec ; seul le frémissement de ses lèvres trahissait son intense émotion.

— Pourquoi me dites-vous cela, von Heitz, monstre parmi les monstres ?

— Parce que je ferai subir exactement le même supplice à Mlle Ariette, si je n'obtiens pas le renseignement désiré. La fille après le père ! Parlez-vous ?

Tout à coup, Mme d'Andreval sursauta ; une voix fraîche et jeune venait d'appeler dans l'escalier :

— Maman ! Maman !

— Ariette ! s'écria-t-elle.

Un bruit de pas se fit entendre.

— Par l'enfer ! rugit von Heitz. Elle s'est échappée...

Il s'élança vers la fenêtre ouverte.

— Ce n'est que partie remise ! cria-t-il en franchissant la rampe du balcon et en disparaissant dans la nuit.

Bras tendus, chancelante, Ariette se dressait dans l'encadrement de la porte ; deux agents de police la suivaient.

— Mon enfant, ma pauvre chère petite, s'écria Mme d'Andreval, fondant en larmes.

Un des gardiens de la paix s'avança alors vers la veuve, et

toucha respectueusement son képi.

— Nous avons trouvé mademoiselle dans un taxi abandonné, en face du bureau central de la police. Il y avait une lettre pour vous sur le siège du chauffeur, madame.

La veuve de l'officier français déchira fiévreusement l'enveloppe ; une feuille de papier s'en échappa, qui portait ces simples mots : De la part de Harry Dickson.

5. La pluie de sable

Dans sa chambre du Claridge, Harry Dickson fumait pipe sur pipe ; Tom vérifiait soigneusement des brownings de fort calibre, et devant eux, profondément enfoncé dans un fauteuil, M. Escartefigue se prélassait en suçant un énorme cigare blond.

— Vous voulez donc que je vous accompagne, monsieur Dickson ? dit enfin le détective marseillais, rompant un long silence.

— Certainement, mon cher confrère, ce qui est promis est promis, vous serez de toutes mes expéditions. Je ne veux pas que vous en ratiez une seule.

— Je vous suis très reconnaissant, balbutia le bonhomme en s'agitant faiblement sur son siège, le visage inquiet. Pourtant...

— Il n'y a pas de pourtant qui tienne, je vous vois venir, vous craignez d'abuser, n'est-ce pas ? Pas du tout ! Une promesse de Harry Dickson vaut plus qu'une signature au bas d'un chèque.

— C'est cela, je craignais d'abuser, répondit le Méridional d'une voix hésitante.

Tom Wills eut fort à faire pour retenir son envie de rire, car M. Escartefigue ne semblait nullement être le foudre de guerre qu'il voulait paraître.

— Pensez-vous que ce sera pour ce soir ? murmura le détective privé.

— J'en suis convaincu, riposta brièvement son confrère.

— Alors, nous irons, soupira M. Escartefigue.

— Je n'en attendais pas moins de votre bravoure, répondit Harry Dickson, en s'inclinant avec un sourire. Et je crois que c'est l'heure de nous mettre en route.

— Ah, là là ! quel contretemps, j'ai oublié mon revolver ! s'écria tout à coup le Marseillais.

— Nous en avons à revendre ici, intervint Tom, en lui tendant une des armes qu'il était occupé à fourbir.

— C'est que je suis habitué au tir de mon propre revolver, protesta faiblement l'autre.

— Bah ! fit Dickson, mon cher Escartefigue, je crois que vous avez mal cherché dans vos poches. Tenez, fouillez-moi celles de votre pardessus.

La mine contrite, Olive obéit, et trouva en effet un excellent automatique du dernier modèle.

— C'est vrai, concéda-t-il d'un air piteux, je l'avais oublié.

— Ce qui est très humain, appuya Dickson en se gardant bien de sourire.

Sombre, sans lumière à ses nombreuses fenêtres, l'immense bâtisse de la Banque de France semblait abandonnée dans la nuit.

En pensant aux milliards entassés en lingots d'or dans les caves de l'édifice, Tom Wills eut un frisson.

Il songea à quelque fabuleuse apparition de conte de fées. A des trésors d'Atlantide, à une salle secrète de palais hindou.

Pourtant, les lourds lingots jaunes ne s'allument d'aucun reflet dans les sombres cryptes où on les a entassés.

Ils sont cousus dans d'infâmes petits sacs de bure brune, puis empilés dans des caveaux à peine étoilés de quelques ampoules avarés et embuées.

Harry Dickson et ses deux compagnons entrèrent par une étroite porte dérobée, et furent reçus par un directeur dans un petit hall obscur, où se mouvaient de nombreuses silhouettes.

Tom reconnut les uniformes des gardiens de la paix et les complets usagés des agents de la police secrète.

— M. Livois est venu, murmura le directeur, ainsi que le sous-secrétaire d'Etat, M. Malbrache.

— Donnez à M. Malbrache un tisonnier et dites-lui d'assommer le premier qui essaye de pénétrer dans les caves, railla Harry Dickson, qui n'aimait pas la mise en scène officielle. Ah, voici Lefèvre ! Quelle nouvelle, mon vieux Laguigne ?

— Ne me jetez pas le mauvais sort, monsieur Dickson, répondit l'inspecteur en serrant chaleureusement la main que lui tendait le grand détective.

Harry Dickson consulta son chronomètre :

— Nous avons un peu de temps devant nous, remarqua-t-il, la lune ne se couche qu'après minuit.

— Ah, vous avez le cœur à la plaisanterie, monsieur Dickson, intervint M. Livois, qui s'était approché sur ces entrefaites.

— Je ne crois pas plaisanter, affirma Harry Dickson, vous avez encore le temps d'aller prendre un Pernod bien tassé, si le cœur vous en dit.

— Expliquez-moi...

— Pas du tout ! Tous les hommes sont-ils postés où je l'ai dit ?

— Tous, mais j'ai également détaché une escouade dans les caves.

— Pourquoi pas toute l'armée de campagne, mon cher Livois ? Il me semble bien avoir spécifié ceci : pas un homme dans la cave, pas un seul !

— Comme vous voulez, monsieur Dickson, répondit le chef,

subjugué par le ton décidé du détective. Je ferai retirer l'escouade.

— Et au pas de course ! Trois hommes auront accès aux caves : Tom Wills, moi-même et... M. Escartefigue.

— M. Escartefigue, allons donc ! se moqua M. Livois.

— J'y tiens absolument, monsieur Livois, vous ne pourriez vous imaginer combien la présence de ce confrère m'est précieuse et réconfortante.

— Eh bien, là aussi, ce sera comme vous voudrez, monsieur Dickson.

— Très bien... A propos, monsieur Livois, ne soyez pas trop sévère pour vos hommes, s'ils s'endorment à leur poste, car ils s'ennuieront à mourir.

— Vous m'étonnez ! s'écria Livois.

Harry Dickson s'approcha de lui et dit tout bas :

— Ils auront de l'ennui à revendre, mon cher... pour la bonne raison que rien ne se passera.

— Hein ?

— En ce qui concerne vos hommes et le trésor de la France, rien ne se passera, répéta le détective.

— Mais vous parlez par énigmes, gémit le chef de la Sûreté. Dans ce cas, il est inutile de vous déranger vous-même.

Harry Dickson siffla entre ses dents.

— Cela, c'est autre chose, cher monsieur ; je ne dis pas que rien ne se passera pour Harry Dickson ; au contraire, je crois qu'il trouvera de quoi s'occuper.

— Ecoutez, dit M. Livois en poussant un soupir, vous êtes là, c'est le principal.

— A bientôt, dit brièvement Harry Dickson, et, après avoir fait signe à Tom Wills et au détective marseillais de le suivre, il s'enfonça dans la pénombre des longs corridors, suivit les interminables spirales des escaliers, plongeant dans les sous-sols, et s'arrêta enfin devant une petite porte bardée de fer, dont il fit fonctionner les serrures compliquées.

— Nous voici dans la caverne d'Ali Baba, annonça pompeusement le détective, ou plutôt dans son antichambre.

Il leur fallut en effet passer un fossé large de deux mètres, rempli d'une eau sombre et stagnante, et sur lequel un étroit pont d'acier avait été jeté.

Tom Wills écarquilla les yeux :

— Ils sont bien protégés, murmura-t-il au moment où, par un jeu de mécanique, le pont se relevait derrière eux.

Harry Dickson fit halte devant une nouvelle porte, ressemblant à celle d'un coffre-fort de grande dimension.

Cinq minutes plus tard, elle était ouverte et les trois hommes

entrèrent dans une cave circulaire, lourdement cimentée, et dont les parois disparaissaient derrière un vaste treillis d'acier.

Derrière les croisillons de fer, Tom Wills distingua des masses obscures.

Il les désigna à son maître.

— L'or de la France, répondit simplement Harry Dickson.

A ce moment, M. Escartefigue qui avait gardé jusque-là un parfait silence, retrouva la parole pour se lamenter.

— Pourquoi avez-vous fermé la porte derrière nous, monsieur Dickson ? Ne sentez-vous pas comme l'atmosphère de ce lieu est irrespirable ? Je suis un homme sanguin, et puis, l'idée d'être enfermé m'ôte tous mes moyens d'action. Vous feriez mieux de me poster avec les autres dans les couloirs. Car c'est par-là que les bandits doivent venir.

Harry Dickson se contenta de rire doucement.

M. Escartefigue claquait des dents.

— Auriez-vous la fièvre, mon cher confrère ? demanda suavement le détective.

— Je le crains, gémit le Marseillais, cette eau stagnante dégage des vapeurs fétides.

— Seriez-vous sujet à des accès de paludisme ? demanda Dickson, soudain intéressé.

— Oui, concéda M. Escartefigue, j'ai fait dans ma jeunesse des séjours dans les pays tropicaux. J'y ai fait mon service militaire.

— Tonkin ? demanda négligemment le détective.

— Afrique, répondit l'autre d'une voix lasse. Monsieur Dickson, la tête me tourne.

Sans ajouter une parole, il s'accroupit sur le sol et sembla s'y assoupir.

Tout à coup, la lumière s'éteignit dans le souterrain.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria M. Escartefigue avec effroi.

— Rien du tout, répondit Dickson d'une voix rassurante, c'était prévu.

— Vous auriez bien fait de m'avertir, se plaignit le Méridional, je me suis vilainement effrayé, je souffre du cœur.

— Mauvais dans le métier, en effet, railla Dickson.

Au même instant, une flamme déchira les ténèbres et un coup de feu claqua ; Harry Dickson se jeta en avant et lança un violent coup de poing devant lui.

— Que faites-vous ? hurla une voix douloureuse. Vous m'avez frappé !

— De la lumière, Tom ! ordonna le détective.

Ils virent alors l'infortuné Escartefigue, écroulé sur les genoux, et se tamponnant frénétiquement le nez.

— Que d'excuses je vous dois, mon cher confrère, s'écria le détective, et, tirant son mouchoir, il se mit à essuyer la figure ensanglantée du Marseillais avec des gestes maternels.

— Je me demande qui a pu tirer sur nous ? s'exclama Tom Wills, mais il ne reçut aucune réponse.

Son attention fut, du reste, immédiatement détournée par un étrange picotement qu'il ressentait aux yeux et aux narines.

Il s'essuya le visage, et sentit sa joue grumeleuse.

— Qu'est-ce donc ? s'écria-t-il, du sable !

Il dirigea devant lui le jet blanc de sa lampe de poche, et poussa une exclamation de surprise.

— Mr. Dickson ! Le sol est couvert de sable et il en tombe sur nous ! Oh !

Un bruit étrange, très doux, régulier comme un souffle de brise, emplissait la cave circulaire ; les trois détectives se mirent à tousser et à se frotter les yeux.

— Le sable tombe du plafond ! haleta Tom. Nous allons être ensevelis, si cela continue !

— La pluie de sable ! se mit à hurler M. Escartefigue. Nous sommes perdus, monsieur Dickson ! Ouvrez la porte, ou nous allons périr étouffés, enlisés comme des bêtes.

— D'où peut provenir cette nouvelle manne ? demanda calmement le détective.

— Mais c'est un des moyens de défense de la Banque de France ! cria M. Escartefigue. En quelques minutes, en cas d'alerte, on peut remplir ce caveau d'un flot de sable ! Nous allons mourir ! Fuyons !

— Vous semblez être rudement au courant des habitudes de la maison, ricana Harry Dickson.

— Je ne suis pas détective pour rien, riposta le Marseillais du tac au tac, mais pourquoi restons-nous ici ? Dans cinq minutes, le souterrain sera rempli de sable jusqu'au plafond, et les voleurs ne pourront plus venir.

— Eh bien, partons, accepta le détective. Du reste, la pluie cesse, et nous avons du sable à peine jusqu'aux chevilles. Mais M. Escartefigue a raison, nous n'avons plus rien à faire ici.

Tom Wills secoua la tête ; de nouveau, il ne comprenait rien à la volonté et à la conduite de son maître.

— Eh bien ? questionna M. Livois, quand ils furent remontés au rez-de-chaussée de la banque.

— Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, répondit gaiement le détective, et nos braves agents peuvent aller dormir.

— Alors... c'est tout ? demanda M. Livois, avec une pointe de désenchantement dans la voix.

— A quelle heure les projecteurs se sont-ils mis à fonctionner ?

demanda le détective.

— A minuit dix, comme vous l'avez ordonné.

— L'heure du coucher de la lune ! s'écria Tom.

— Bravo, mon garçon ! dit Dickson en riant.

— Projecteurs ? Quels projecteurs ? Vous ne m'en avez rien dit, bougonna M. Escartefigue.

— C'est un oubli dont je m'excuse, répondit poliment Harry Dickson. Deux puissants projecteurs de marine avaient été installés sur la plate-forme de la banque.

Le Marseillais haussa les épaules, comme s'il n'y comprenait rien.

— C'est une nuit creuse, murmura-t-il. J'aimerais bien aller dormir.

— Nous en ferons tous autant, affirma Harry Dickson, en prenant congé.

— M. Escartefigue avait raison, dit Tom Wills, comme ils descendaient devant le Claridge, nous avons fait une veillée inutile.

— Malheureux ! s'écria le maître, nous avons au contraire passé une nuit hautement profitable à la bonne marche de l'affaire. Nous savons à présent contre quoi le garçon d'étage de l'hôtel du Bon Pasteur et de l'Yonne nous a mis en garde.

— Comment ?

— Contre le Sahara !

— Vous vous moquez de moi, Mr. Dickson, grommela Tom Wills, mécontent.

— Ou plutôt contre la pluie de sable que les forbans ont déclenchée et qui devait avoir raison des gardiens de la cave, s'il y en avait eu.

— Mais les bandits ne sont pas venus !

— Ceux de l'extérieur, non, j'avais pris mes mesures pour les en empêcher, mais ceux de l'intérieur y étaient ; seulement, sans les premiers, ils étaient impuissants.

— Mr. Dickson, supplia le jeune homme, vous me mettez sur des charbons ardents, expliquez-moi au moins quelque chose.

— Soit... Comme nous étions enfermés dans la cave, le préposé aux réservoirs des sables a fait fonctionner les valves, dans l'intention d'en finir avec nous.

— Cet homme était un complice des bandits ?

— Sans aucun doute ; pendant que le souterrain était encore illuminé, je le vis nous guetter par un petit guichet secret, pratiqué dans le plafond.

— J'espère qu'on l'aura arrêté !

— Inutile, mon garçon.

— Pourquoi donc, maître ?

— Parce qu'il est mort !

— Mort ! Qu'en savez-vous ?

— Et le coup de feu qui éclata près de nous, qu'en faites-vous ?

Croyez-vous qu'il ait servi à effrayer les moineaux ?

— Ah ! c'est vous qui avez tiré !

— Moi ? Pas le moins du monde !

— Pourtant, le coup de feu a été tiré dans la cave !

— De cela, je ne disconviens pas ! affirma Harry Dickson, en ouvrant la porte de sa chambre.

6. Le sang de M. Escartefigue

Harry Dickson s'étira, bondit hors du lit et se mit en devoir de procéder à sa toilette matinale à grand renfort d'eau courante ; tout à coup, le téléphone se mit à sonner avec frénésie.

— Holà ! Tom, voyez donc ce que l'on nous veut de si grand matin ! s'écria le détective, le visage barbouillé de mousse de savon.

Le jeune homme obéit en rechignant.

— Est-ce en veillant que l'on dort à Paris ? grogna-t-il, répétant sans le savoir une célèbre phrase du bon Boileau.

Mais l'envie de dormir lui passa soudain, quand il eut décroché le cornet acoustique.

— Monsieur Dickson ! Ecoutez donc ! M. Escartefigue a disparu !

— Vraiment ? demanda Harry Dickson sans trop s'émouvoir.

— C'est Lefèvre qui nous téléphone : l'appartement de notre ami marseillais semble avoir été mis à sac et, détail affreux, le plancher est inondé de sang !

— Pécaïre ! imita Dickson, voilà qui est fâcheux !

— Pauvre homme, s'apitoya Tom Wills, on l'aura assassiné, c'est égal... c'était, à mon avis, un fantoche, un être nul, mais il ne méritait pas une fin aussi horrible, le pauvre bougre !

Un taxi mena les deux détectives au petit hôtel proche de la place de la République, où M. Escartefigue avait élu domicile pendant son séjour à Paris.

Ce fut Alcide Lefèvre qui les reçut.

— Comment avez-vous appris cette rocambolesque disparition ? demanda Dickson.

— C'est le patron de l'hôtel qui nous en a avertis, répondit l'inspecteur. Venez voir la chambre, on dirait que le diable en personne y a tenu table ouverte.

C'était une pièce gentiment meublée, bien qu'un peu sombre, car elle donnait sur une courette intérieure ; ayant allumé l'électricité, Harry Dickson vit devant lui un désordre des plus indescriptibles.

Tables et chaises avaient été renversées, les draps de lit étaient roulés en boule et déchirés, une des glaces était brisée, et, sur le plancher, une large mare de sang se coagulait.

— Lefèvre, dit Harry Dickson, il me semble avoir lu sur une plaque près de l'hôtel, le nom du docteur Linguet...

— C'est un de nos médecins légistes.

— Priez-le de venir sur-le-champ, et dites-lui d'apporter un microscope.

Le policier obéit et, pendant sa brève absence, le détective se mit à explorer soigneusement la chambre dévastée.

— Très bien ! Très bien ! l'entendit dire son élève.

— Comment dites-vous ? demanda Tom avec une pointe d'indignation.

— Je dis : très bien, mais je dis aussi : le mieux est l'ennemi du bien. Résumons, je dirai trop bien !

Le docteur Linguet fit son entrée, vêtu hâtivement d'un pardessus, endossé par-dessus son pyjama.

— Bonjour, docteur, dit le détective, voulez-vous prélever un échantillon de ce sang et l'examiner au microscope ?

— Bien sûr, répondit l'homme de science, mais que désirez-vous savoir au juste ? Ces analyses de sang ne se font pas aisément au pied levé.

— Y voyez-vous des germes d'une maladie paludéenne, de la malaria, par exemple ?

Le docteur manipula des petites plaques de verre et mit au point l'objectif de son appareil.

— Ce sang est absolument sain, dit-il.

— Je m'y attendais, répliqua Dickson ; examinez-moi ceci, à présent.

Il tendit au médecin un mouchoir maculé de taches brunes.

— Cela me demandera un peu plus de temps, observa le praticien.

— Faites à votre aise ; venez, Lefèvre.

Harry Dickson s'installa aux côtés de son élève et de l'inspecteur, dans les fauteuils du palier.

— Que pensez-vous de tout ceci, Lefèvre ?

— J'opte pour l'assassinat, mais je me demande comment on a fait pour enlever le cadavre de l'infortuné Marseillais.

— Tenez, cette fenêtre s'ouvre également sur la cour intérieure. Qu'y remarquez-vous ?

Lefèvre se pencha au-dehors et regarda longuement la haute muraille grise en face de lui.

— Il y a la tige du paratonnerre, qui a pu offrir un excellent moyen de descente. Il y a quelques éraflures sur le plâtre... ah ! la porte de la ruelle est ouverte. Je dois vous avouer que j'avais à peine commencé mes investigations, que j'avais limitées à la chambre du crime, car je préférais attendre votre venue.

— Merci. Mais voyez-vous des traces de sang ?

— Aucune !

— Un cadavre en aurait laissé, et puis, l'on n'enlève pas un

bonhomme d'un poids respectable – M. Escartefigue devait bien peser dans les cent quatre-vingts livres – comme un simple lapin écorché.

— En tout cas, quelqu'un est descendu dans la cour en se servant de la tige.

— D'accord !

— C'est l'assassin, mais qu'a-t-il fait du cadavre ?

— Le docteur Linguet nous le dira, répondit Harry Dickson.

— C'est cela, il le trouvera sous son microscope, railla doucement Tom, qui ne pouvait pardonner à son maître de le laisser dans l'incompréhension et surtout de se montrer si peu affecté de la mort tragique du bon M. Escartefigue.

Harry Dickson se lança alors dans une de ces brillantes dissertations dont il possédait le secret, et qui lui servaient surtout à masquer sa pensée.

Il parla voyages, promena ses auditeurs à travers l'Orient mystérieux, les îles du Sud, décrivit les enchantements de certaines rives du Pacifique.

Lefèvre et Tom écoutaient respectueusement, mais d'un air passablement ennuyé. Qu'est-ce que ces histoires venaient faire dans tout ceci, alors qu'à quelques pas se posait une nouvelle énigme, preuve de l'inférieure puissance des bandits fantômes ?

Enfin, le médecin les appela du fond de la chambre.

— Monsieur Dickson !

Le détective bondit, s'arrêtant au milieu d'une phrase.

— Eh bien, docteur ?

— Les germes de la fièvre paludéenne se manifestent en effet dans le sang qui maculait votre mouchoir.

— Hourrah ! s'écria le détective.

— Pourquoi ce cri de triomphe, monsieur Dickson ? demanda Lefèvre, légèrement gouailleur.

— Parce que le bon M. Escartefigue n'est pas mort !

— Comment ? s'exclama Tom, et cette mare de sang ?

— N'est pas le sang de M. Escartefigue !

— Déboutonnez-vous, monsieur Dickson, supplia Lefèvre, nous sommes des enfants ignorants !

— Rappelez-vous le malencontreux coup de poing d'hier soir, dans les caves de la Banque de France, Tom, dit le détective.

— Pauvre homme, vous lui avez vilainement amoché la figure ! Il saignait comme un poulet !

— Et, obligeamment, je lui ai essuyé la figure ! Eh bien, le sang du mouchoir contient les virulents microbes de la malaria, tandis que celui du plancher est absolument sain ; concluez vous-mêmes, mes amis ! Les yeux injectés de bile du brave policier privé de Marseille, m'avaient du reste fait songer à quelque ancienne maladie des

marécages tropicaux.

— Mais que faut-il en conclure réellement quant à M. Escartefigue ? demanda Tom Wills, alarmé.

— Que c'est un froussard, intervint Lefèvre, un froussard qui s'est dérobé pour ne pas courir de plus grands dangers. Un détective privé, et du Midi en plus... J'aurais dû m'en douter !

— Je crois qu'au contraire, M. Escartefigue est un homme d'une bravoure peu commune, répliqua Dickson, et son visage était grave.

Mais ses compagnons eurent beau l'interroger à ce sujet, il se contenta de secouer pensivement la tête.

— Mon cher Lefèvre, dit-il quand ils eurent quitté l'hôtel, le dénouement est proche, et je crois que Tom et moi suffirons désormais à mener les choses à bien : Avez-vous donné des ordres à l'aérodrome du Bourget ?

— Tout est en ordre, monsieur Dickson, l'avion sera prêt pour onze heures.

— Chouette ! s'écria Tom Wills, on s'en va comme les mouches faire une balade au plafond ?

Le détective sourit à l'enthousiasme du jeune homme, puis redevint grave.

— Et vivre sans doute une aventure qui nous reportera aux jours les plus effroyables de la Grande Guerre, dit-il d'une voix lente.

7. L'épouvante des hautes altitudes

La nuit tombait, quand ils survolèrent la vastitude désertique de La Crau.

Une écharpe de lumière traînait encore sur l'horizon à l'ouest, mais la terre était déjà sombre, et son immense tapis de velours noir se confondait au loin avec les ténèbres d'un ciel alourdi de nuées nocturnes.

L'avion était un biplace Spad, nerveux et rapide, obéissant remarquablement au pilotage magistral du grand détective.

Derrière lui, dans la carlingue, Tom Wills se tenait, un peu à l'étroit, les mains sur la poignée d'une petite mitrailleuse, dont le bec hargneux pointait vers les étoiles.

Le vrombissement de l'hélice retentissait en rafale ; aussi, les casques des deux aviateurs avaient-ils été reliés par un mince fil acoustique, qui leur permettait de converser.

Tout à coup, le détective se pencha plus fort sur le manche à balai, et redressa l'appareil qui commençait doucement à piquer.

— Prenons de la hauteur, entendit Tom dans le fil.

— Rien... rien ! ajouta Dickson. Pourtant, je devrais les entendre.

Tom allait poser une question, quand il sentit le dos de son maître tressaouter.

— Voilà le poste de Marseille qui parle, s'écria triomphalement Dickson. On les a vus ! Attendez !

De la main gauche, il manipula un petit appareil radio devant lui et attendit ; quelques minutes plus tard, la réponse lui vint en longues et brèves saccadées.

— Signalé ! Suit le cours du Rhône ! Plafond à cinq mille mètres !

— Tudieu ! clama le détective en tirant à lui le manche à balai.

L'avion se cabra comme un cheval qui sent l'éperon et, prenant de l'angle, fila droit vers les nuages.

Tom Wills entendit un étrange bourdonnement, des lueurs voltigèrent devant ses yeux, il eut une brusque nausée et se plaignit.

— C'est le mal des hautes altitudes, Tom, consola le maître, celui des montagnes ; tenez bon, mon gars, nous allons bientôt pouvoir nous offrir un divertissement digne des dieux... ou de l'enfer, plutôt.

Derechef, il actionna les manettes de son appareil d'appel.

La réponse lui parvint au bout de quelques instants, très atténuée :

— Vitesse : 140 kilomètres.

— C'est pour bientôt, jubila Dickson.

Tom Wills avait entendu lui aussi l'échange des longues et brèves, mais, bien qu'il fût parfaitement au courant de l'alphabet Morse, il n'y comprenait rien.

Il en demanda l'explication à son maître.

— Nous utilisons un chiffre, répondit brièvement Dickson, vous ne voudriez pas qu'ils nous entendent !

— Ils, les bandits ? questionna le jeune homme.

— Oui !

Cela fut lancé d'une voix dure et forte, et Tom Wills frissonna de tout son être.

Ainsi la grande bataille, dont le maître avait parlé quelques jours auparavant, était proche.

— Chut ! fit soudain Harry Dickson.

Il venait d'entendre un autre appel surgi du fond de la nuit, qui n'était pas celui du poste marseillais.

Le détective écouta attentivement, et, soudain, il perçut les notes chantantes des Telefunken.

— Un appareil allemand ! Ce sont eux qui parlent ! Ils doivent communiquer avec un complice qui est à terre ! A moi, Marseille !

Trois minutes plus tard, Marseille répondit qu'il entendait parfaitement le poste de terre, que déjà les goniomètres parcouraient la région, et qu'on détecterait bien le mystérieux bavard.

— Tonnerre ! s'écria brusquement Harry Dickson, les gaillards doivent être bien inquiets ! Les voici qui parlent en clair !

— Et que disent-ils ?

— Ils disent qu'un avion les suit à haute altitude.

— Nous ont-ils repérés ? s'inquiéta le jeune homme, en saisissant fébrilement la poignée de la mitrailleuse.

— Impossible, nous ne sommes pas encore en vue, ni eux pour nous, du reste. Allons à leur rencontre, piquons droit au sud !

L'hélice ronfla, l'appareil fila comme un boulet au sortir du canon. Tom reçut de prodigieuses gifles d'air, qui lui coupèrent presque la respiration.

Très loin, sous eux, une bande laiteuse apparut, luisant faiblement.

— Le Rhône !

— Vos bandes sont-elles prêtes, Tom ? demanda le détective.

Tom Wills inspecta une dernière fois la mitrailleuse.

— Paré !

Pendant quelques minutes, on n'entendit plus que le rugissement

de l'hélice et la plainte des haubans d'acier coupant le vent debout.

— Maître !

— Allô ! glapit la voix du détective dans le casque.

— Pourquoi ne sommes-nous pas convoyés par une escadrille de chasse ?

— Parce que c'est une affaire que je désire régler tout seul. Parce qu'il faudra faire autour de tout ceci le moins de bruit possible. Savez-vous ce que signifient les complications diplomatiques, Tom ?

— Oui, mais encore...

— Et si demain le bon peuple de France apprenait l'exacte vérité, un cri unanime retentirait de la mer du Nord à la Méditerranée pour exiger une nouvelle guerre !

— Je crois comprendre, maître !

— Silence, maintenant, tenez-vous prêt. Nous arrivons !

Tout à coup, le détective se tourna à moitié vers son élève et lui toucha le bras.

— Là-bas, devant nous !

Tom Wills écarquilla les yeux, fouillant avidement la nuit.

A deux milles à bâbord devant, une forme allongée fendait les ténèbres. Tom poussa un cri de surprise.

— Un dirigeable ! Un Zeppelin !

— Cap sur lui ! gronda le détective, cap sur la bête !

Sur le fond éclairci du ciel, le long cigare était à présent nettement visible, il voguait, tous feux éteints, droit à leur rencontre.

— Ils ne nous ont pas encore vus ! dit le détective. Plus vite ! Nous voici !

— Feu, Tom Wills ! Envoyez-moi cela en plein dans le mille !

La mitrailleuse se mit en action, des rais rouges filèrent devant l'avion, dans la nuit.

— Chouette ! cria Tom, des balles traçantes, des incendiaires !

Mais les flammes rapides s'étaient perdues.

— Trop bas ! gronda le détective, corrigez le tir, vite !

Deux nouvelles bandes furent brûlées, et soudain, d'identiques flammèches sortirent du dirigeable et vinrent à leur rencontre.

— Ils nous ont vus ! C'est la riposte ! s'exclama Harry Dickson. Tirez, mais tirez donc !

Tom Wills poussa un cri de désespoir : la mitrailleuse s'était tue, elle venait de s'enrayer !

— Tonnerre ! Malédiction ! hurla Dickson. C'est eux qui vont nous avoir !

En effet, de véritables gerbes de flammes jaillissaient à présent de la nacelle du Zeppelin ; Tom fit le salut à une balle passant près de lui en un immense coup d'archet : un des haubans fut coupé et sauta avec une note aiguë.

— Descendons, murmura Harry Dickson d'une voix morne, mais Tom lui frappa violemment l'épaule.

— Regardez ! Oh ! regardez !

Au-dessus du ballon pirate, des étoiles se mettaient à pleuvoir, de grands rais de feu perpendiculaires visaient l'immense nef aérienne.

Harry Dickson distingua une petite forme sombre survolant le dirigeable.

— L'avion qui les suivait ! Qui cela peut-il être, mon Dieu ? Ah ! Seigneur... j'y suis ! Ils ont peur, Tom, regardez, ils virent de bord, mais cela ne leur servira à rien !

Du dirigeable, on avait cessé le tir sur l'avion ; on pouvait deviner qu'une violente panique devait régner à son bord car, privé de direction, le géant courait de folles bordées.

Soudain, Harry Dickson se rejeta en arrière, horrifié.

Une effroyable lueur venait de déchirer les ténèbres et une haute flamme écarlate jaillit de la pointe du dirigeable.

Ils virent l'immense courrier du ciel se dresser, pointant désespérément vers le ciel son étrave en flammes.

Un affreux tonnerre roula, puis ce fut l'embrasement.

Rapidement, Harry Dickson avait repris les commandes de son avion et piquait vers le sol ; un terrible remous d'air les prit, les fit tourner comme une feuille, l'avion menaça de capoter.

Mais le détective était un pilote de première force, un « as ». D'une manœuvre habile et rapide, il redressa sa machine.

La terre semblait venir à leur rencontre ; Tom vit s'abîmer au loin la carcasse enflammée du Zeppelin.

— Maître, s'écria-t-il, regardez donc, il y en a un qui en réchappe, il saute en parachute.

Le détective vit alors, à tribord du Spad, s'épanouir une sorte de gros champignon crémeux qui, après quelques contorsions, glissa doucement vers le sol.

— Nous serons là pour le cueillir, gronda Harry Dickson.

Déjà, le train d'atterrissage de l'avion français rasait le sol caillouteux de La Crau ; il fit quelques bonds désordonnés, puis se posa tranquillement sur le plancher des vaches.

— Au parachute ! s'écria Dickson en sautant à terre.

A cent mètres de là, ils virent une forme sombre gigoter dans le ciel, atterrir brutalement et être traînée sur le sol par le parachute dégonflé.

Les deux détectives se mirent à courir de toute la vitesse de leurs jambes ; le rescapé, debout, s'efforçait de se dépêtrer des cordes de son parachute.

— Rendez-vous ! s'écria Harry Dickson en lui braquant son revolver sous le nez.

Tom alluma sa lanterne électrique et en dirigea la lumière sur le visage de l'aéronaute.

C'était M. Escartefigue.

8. Le Vengeur

— Eh bien, en voilà une rencontre ! ricana le détective. Le Marseillais ne reprenait que lentement ses esprits ; il balbutia quelques mots incompréhensibles.

— Allons, monsieur Escartefigue, vous voici en sécurité sur la terre ferme, et avec vos bons amis ! continua Dickson.

Le policier privé sembla sortir d'un rêve ; il regardait autour de lui d'un air égaré, et tout à coup, sa figure s'éclaira.

— Comment, c'est bien monsieur Dickson ? Ou bien suis-je mort, et l'êtes-vous également, est-ce une rencontre dans l'au-delà ?

— Satané monsieur Escartefigue, vous trouvez encore le moyen de plaisanter, dit Harry Dickson.

— Je ne plaisante pas le moins du monde. Suis-je vivant ?

— Certainement, vous l'êtes encore !

Dégagé des cordes du parachute, M. Escartefigue se frotta les membres et se mit à sourire.

— C'est tellement inconcevable, dit-il.

— Que diable êtes-vous allé faire dans cette galère, mon cher confrère ?

M. Escartefigue prit un air tout guilleret.

— J'en ai réchappé, alors que les bandits sont à cette heure grillés comme des rats. Il y a un Dieu pour les honnêtes gens, monsieur Dickson !

— J'en suis certain, répondit gravement le détective.

Au bord de la route, ils purent voir les contours d'une bicoque de berger, vide en cette saison ; ils s'y rendirent.

L'intérieur était chichement garni par une table et quelques escabeaux mal équarris. Tom dénicha une lanterne d'écurie encore pourvue d'huile, et l'alluma.

— Voilà qui est plus confortable, en tout cas, qu'un Zeppelin en feu ! ricana Harry Dickson.

— Je vous crois, monsieur Dickson, répondit vivement M. Escartefigue, qui avait retrouvé toute sa verve provençale. Je crois que vous allez me demander quelle est mon histoire, hein ?

— Certainement !

— Quelle aventure ! Ma gloire de détective en sera établie pour jamais et dans le monde entier. Ecoutez donc, monsieur Dickson, et dites-moi si Conan Doyle, ou Gaston Leroux, ou Maurice Leblanc, ou

Maurice Renard, ont jamais écrit de plus terrible histoire.

» Je dormais bien paisiblement dans ma bonne petite chambre d'hôtel, quand je fus réveillé par un bruit insolite. Je me dressai et je voulus faire de la lumière.

» Ce fut en vain, j'eus beau tourner le bouton, l'ampoule ne s'alluma pas ; les bandits qui en voulaient à ma redoutable personne avaient coupé le courant.

» J'allongeai la main pour prendre mon revolver, quand je reçus soudain un coup de poing en pleine figure, qui me fit saigner comme un bœuf.

— Tiens ! Tiens ! et de deux, fit laconiquement le détective.

— Aussitôt, on me fourra un sac sur la tête, et je sentis qu'on me liait bras et jambes. Fi ! ce qu'il sentait mauvais, ce sac, c'est ce qui, je crois, me fit perdre connaissance ; il est juste de dire également que j'y étouffais littéralement.

» J'ai la vague souvenance d'avoir été emporté, et c'est tout, et savez-vous où je me suis réveillé, monsieur Dickson ? Je vous le donne en mille !

Harry Dickson fit un signe de tête.

— A Marseille, monsieur Dickson, à Marseille, la ville de mes pères et de ma gloire !

— Où cela, à Marseille ?

— Dans une infâme petite chambre, située je ne sais où.

— Comment savez-vous que cette infâme petite chambre se trouvait à Marseille ?

— Et l'odeur, monsieur Dickson, qu'en faites-vous ? L'adorable odeur de Marseille, l'ail, la senteur épicée des bouillabaisse, le parfum des palourdes, des oursins et des bonnes daubes de chez nous !

» Je n'eus pas le temps de beaucoup réfléchir, car à peine avais-je entrouvert un œil, que la chambre s'emplit de personnages masqués de noir, lesquels parlaient entre eux un affreux jargon, qui me semblait être allemand.

» — Escartefigue, dit l'un d'eux, qui devait être le chef, il est temps que vous disparaissiez de la surface de la terre ; vous vous êtes allié à notre pire ennemi, ce démon de Harry Dickson. Vous nous avez assez gênés, vous allez mourir !

» — Bandits ! me suis-je écrié, mon sang vous retombera sur la tête !

— Le sang de M. Escartefigue ! fit Dickson en riant.

— Eh oui, mais ce sang, ai-je ajouté, je saurai le répandre pour le bien de la France. Je ne crains ni vous, ni la mort.

— Bien dit, approuva Tom Wills.

— N'est-ce pas ? Mais l'homme masqué me fit signe de me taire :

» — A moins que vous ne vouliez être des nôtres, et nous livrer

Harry Dickson !

» — Jamais ! me suis-je écrié, je préfère...

Le conteur s'arrêta en prêtant l'oreille : un murmure lointain venait vers eux du fond du soir.

— On dirait..., fit M. Escartefigue en pâlisant, on dirait le bruit d'un avion, serait-ce les bandits qui reviennent ? Eteignez la lumière, monsieur Wills !

— N'en faites rien, Tom, ordonna le détective, j'aime voir clair en parlant ; du reste, on n'entend plus rien.

— C'est vrai, continua M. Escartefigue, rasséréné, on n'entend plus rien, qu'est-ce que je vous racontais... Ah oui, on me demandait de vous livrer.

» — Monstres, m'écriai-je, vous livrer un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité ! Cet homme ivre de justice ! Cet homme dont je suis fier d'être le confrère et l'ami ! Vous ne connaissez pas Olive Escartefigue !

Tout à coup, des pas pressés se firent entendre au-dehors et la porte s'ouvrit, une forme svelte et sombre se dressa dans l'embrasure, se dessinant en noir sur le fond bleuté du ciel...

Vivement, Tom leva la lanterne et s'empara de son revolver. M. Escartefigue poussa un gémissement de terreur.

Mais Tom Wills, lui aussi, cria, mais sous l'emprise d'une stupeur surhumaine : la lumière venait de tomber sur un visage de jeune fille, et Tom avait reconnu la voyageuse qui était montée à Mons dans l'express de Paris.

La jeune fille promena ses regards dans la pièce obscure et poussa un soupir.

— Monsieur Dickson, dit-elle d'une voix douce mais ferme, je vous prie de me livrer le colonel von Heitz.

— Qui ? s'écria Tom.

Mais Harry Dickson s'inclina.

— Certainement, mademoiselle d'Andreval !

Alors, Tom Wills assista à une scène inoubliable.

D'une main, son maître agrippa M. Escartefigue à la gorge, tandis que, de l'autre, il arracha une perruque, balaya des sourcils postiches, essuya des lignes de maquillage : un gros crâne chauve et une figure lourde apparurent.

— Ciel ! s'écria le jeune élève détective.

— C'est bien lui, dit la jeune fille.

— Eh bien oui, c'est moi, dit von Heitz en se redressant, et vous, Suzanne d'Andreval, vous êtes le fameux Vengeur et j'ai failli vous avoir ! Le véritable Escartefigue, je lui ai joliment tordu le cou, et il gît quelque part dans le vieux port de sa bonne ville, lesté de cent livres de ferraille. Ah ! Dickson, comme je vous ai joué !

— Pas tant que cela, répondit Harry Dickson, je vous ai percé à jour dès la première minute, mon cher.

— Vous vous vantez, Anglais que vous êtes !

— Non pas, ne croyez pas que je ne puisse pas me servir du téléphone. Quand vous vous êtes présenté chez M. Livois, lui rendant La Joconde pour le mettre en confiance, je me suis éclipsé quelque temps et j'ai téléphoné à Marseille.

» Tout ce que vous aviez dit du malheureux Escartefigue était exact, et vous aviez parfaitement imité le personnage ; malheureusement, vous aviez oublié les tics !

— Les tics ! fit dédaigneusement von Heitz.

— Oui, je demandai au commissaire de police de Marseille si, par hasard, son concitoyen ne possédait pas certains tics, certaines manies, si vous voulez.

» Et par hasard, von Heitz, il en avait, celui de priser comme Napoléon Bonaparte lui-même, celui de ne pas fumer, et surtout pas des cigares de tabac blond de Hambourg, ainsi que celui de faire un bruit des plus impolis avec son râtelier, alors que vous avez une denture superbe.

— Teufel ! gronda l'homme.

— Et alors, continua impitoyablement le détective, je vous ai attaché à mes pas, rivé comme une ombre, parce que sans vous, vos acolytes ne pouvaient travailler !

» Vous avez même failli être pris à votre propre piège de la pluie de sable qui allait vous tuer avec nous. Heureusement que vous n'avez pas raté l'homme qui regardait par la lucarne !

» Depuis, les preuves n'ont pas manqué. Un de vos complices fut sur le point de vous trahir, c'était le garçon d'hôtel que vous avez proprement occis au moment où il allait « se mettre à table ». Mais il en a dit pourtant assez, il a prononcé votre nom, von Heitz, en ajoutant Mars...

» J'ai tiqué sur le mot et je n'en ai pas découvert immédiatement le sens ; ce n'est qu'au moment où vous êtes venu chez moi au Claridge, que je l'ai saisi : Mars... la première syllabe de Marseille !

— Teufel ! grinça une nouvelle fois von Heitz, j'aurais dû me méfier davantage d'un gaillard comme vous. Maintenant, dites-moi ce que vous allez faire de moi ? J'ai le droit de le savoir !

— Certainement. Mais je tiens encore à parler d'une de vos gaffes que j'ajoute à la série que vous venez d'entendre.

» Le paludisme vous a trahi pour la troisième fois, et aussi par trois fois : d'abord, vous avez parlé d'un service militaire en Afrique, où vous auriez contracté cette maladie. Les régions où l'on envoie les militaires français sont, en général, épargnées par ce mal. Ah ! si vous aviez répondu le Tonkin, comme je vous l'avais suggéré ! Ensuite, je

vous ai fait une petite prise de sang, sans que vous vous en aperceviez, et enfin, le sang d'autrui que vous avez répandu si généreusement dans votre chambre a bouclé la chaîne des preuves.

— Bon, dit von Heitz avec insolence, et maintenant dites-moi ce que vous allez faire de moi.

— Vous avez noyé la France dans le sang de vos crimes, votre dirigeable était un moyen formidable pour vous transporter rapidement, enlever votre butin et le mettre à l'abri au-delà de la frontière. Pas complètement toutefois, puisque de nombreux produits de vos rapines furent descendus en parachute dans la banlieue de Marseille, où vous possédiez un havre sûr. Comment je l'ai su ? Toujours l'unique syllabe de Mars... Je me demandais si elle ne signifiait pas autre chose que von Heitz de Marseille, et les événements m'ont donné raison. Votre quartier général est connu à l'heure qu'il est. Et voyez-vous maintenant pourquoi rien ne pouvait arriver de fâcheux à la Banque de France, tant que vous étiez près de moi ? Vos hommes se seraient bien gardés de déverser leurs nappes de gaz asphyxiant dans l'édifice, aussi longtemps que vous y étiez. M. Escartefigue était mon meilleur fétiche ; aussi, je ne voulais pas qu'il me quittât d'une semelle !

— Tout cela ne me dit pas ce que vous allez faire de ma personne, je vous le demande pour la troisième fois, glapit von Heitz avec colère.

— Attendez, j'allais y venir. Pour tout ce que je viens de dire, vous avez mérité la guillotine, comme le plus vulgaire des assassins.

— Ouais ! Et mon pays, qu'en faites-vous ? Et un Zeppelin d'Allemagne abattu sur la terre française, par une femme-bandit...

— Zeppelin qui se dirigeait vers Le Creusot..., compléta Dickson.

— Peu importe, où sont vos preuves ?

— Celles que j'ai me suffisent à moi, entendez-vous, von Heitz, et fort de cela...

Harry Dickson fit une pause, puis il dit en scandant ses mots :

— Je vous livre à Mlle d'Andréval !

Von Heitz poussa un cri de rage et de terreur.

— Une femme-bandit qui a tué trente hommes, de bons serviteurs de l'Allemagne, et abattu un dirigeable allemand !

— Trente assassins et un aéronef pirate, corrigea Dickson, je ne connais pas action plus louable et plus méritoire !

Une sueur abondante coula sur le visage tordu de colère de von Heitz.

— Je vous somme de me livrer aux autorités régulières de ce pays ! C'est votre devoir, vous êtes un policier !

— Tut, tut ! persifla Harry Dickson, je suis un détective, et en plus de cela, je n'appartiens à la police officielle d'aucun pays, tout

comme feu M. Escartefigue. Je traque le criminel, je cherche à ce que le crime soit puni. En vous livrant à Mlle Suzanne d'Andreval, dite le Vengeur, je sais qu'il en sera ainsi. J'ai dit !

— Monsieur Dickson, hurla von Heitz, je suis le Freiherr von Heitz, ancien officier supérieur de Sa Majesté le Kaiser.

— Vous êtes une immonde canaille, dit le détective en se détournant de lui avec dégoût.

Suzanne d'Andreval, qui avait jusqu'ici écouté en silence, prit la parole.

— Vous connaissez mon histoire, monsieur Dickson ?

— Madame votre mère et votre sœur me l'ont racontée, répondit respectueusement le détective.

— Vous connaissez donc le martyre de mon père.

Harry Dickson approuva d'un geste grave.

— Alors, vous savez quel sort attend cet homme ; m'approuvez-vous ?

— Oui, répondit le détective d'une voix ferme.

— Voulez-vous garder cet homme pendant mon absence, qui ne durera que quelques instants, et M. Wills pourrait-il m'aider ?

D'un signe de tête, Dickson consentit.

Le Vengeur et Tom sortirent ; le détective resta seul avec son prisonnier.

— Combien ? souffla ce dernier.

— Quoi ?

— En échange de ma liberté ; je suis fabuleusement riche.

Harry Dickson le considéra avec mépris et ne répondit pas.

Suzanne d'Andreval et Tom Wills rentrèrent ; le jeune homme portait un pieu arraché à l'enclos voisin de la hutte.

Deux minutes plus tard, le poteau était planté en terre au milieu de la pièce ; von Heitz se mit à hurler.

— Dickson ! Vous n'allez pas me laisser assassiner froidement sous vos yeux !

— Rappelez-vous le colonel d'Andreval, von Heitz. J'estime que votre sort sera encore moins cruel que le sien. Pourtant, cet homme est mort pour sa patrie, et vous allez mourir pour expier vos crimes.

— Au secours ! hurla l'Allemand, comme Suzanne d'Andreval, d'un mouvement rapide, lui encerclait les poignets d'une fine cordelette de cuir, et l'attirait contre le poteau.

Il tenta de se dégager, mais les cordes étaient bien serrées et, l'instant d'après, il était attaché au poteau.

— Cet homme ne pourrait-il faire la paix avec Dieu ? supplia Tom Wills.

Suzanne d'Andreval et Harry Dickson acquiescèrent gravement, mais von Heitz poussa un affreux blasphème.

— Venez, Tom, dit alors Harry Dickson, la vengeance appartient à Mlle d'Andreval.

La jeune fille resta un instant immobile, elle avait fermé les yeux, ses lèvres frissonnaient, on voyait qu'elle priait, puis, lentement, elle sortit un gros revolver de sa combinaison d'aviatrice.

Harry Dickson et Tom Wills fermèrent derrière eux la porte branlante et se dirigèrent vers leur avion, dont les formes indécises se dessinaient devant eux dans la nuit.

Tout à coup, une détonation éclata, suivie d'une autre plus assourdie.

— Le coup de grâce, murmura Tom, violemment ému.

L'avion décolla et prit de la hauteur, piquant droit vers le nord.

Quelques minutes plus tard, un autre avion s'éleva lentement de la terre et monta vers les étoiles.